


UNIVERSITY OF TORONTO



3 1761 00362986 2





Digitized by the Internet Archive
in 2007 with funding from
Microsoft Corporation

I

TROUPE DE NICOLET

2460

LYON. — IMPRIMERIE LOUIS PERRIN.

111

GALERIE HISTORIQUE
DES
COMÉDIENS
DE LA
TROUPE DE NICOLET

NOTICES SUR CERTAINS ACTEURS ET MIMES
QUI SE SONT FAIT UN NOM
DANS LES ANNALES DES SCÈNES SECONDAIRES

depuis 1760 jusqu'à nos jours.

PAR E. D. DE MANNE ET C. MÉNÉTRIER

avec des portraits gravés à l'eau-forte

PAR FRÉDÉRIC HILLEMACHER



LYON

N. SCHEURING, ÉDITEUR

M DCCC LXIX

PN
2637
M23

LIBRARY

747567

UNIVERSITY OF TORONTO



AVANT-PROPOS

Depuis que les hommes se sont pris à imiter dans leurs jeux les passions & les accidents de la vie réelle, & cette tendance se perd dans la nuit des temps, le grotesque est venu se joindre au terrible, s'il ne l'a devancé. Sur le théâtre antique, on voit des personnages subalternes mêler leurs sarcasmes aux plaintes & aux gémissements du drame mis en action, & il n'est pas douteux que durant la période qui a précédé ce qu'on est convenu d'appeler la Renaissance, & qui recèle toute une civilisation dont les monuments nous sont parvenus en bien petit nombre, les fictions n'aient con-

tenu l'élément populaire, dont les soties & moralitez du XVI^e siècle ne sont que la continuation.

Lorsque Molière, à son arrivée à Paris, fut admis à faire jouer sa troupe devant le roi Louis XIV, il ne crut pas pouvoir mieux faire que de couronner son spectacle par la représentation d'un de ces Divertissements joyeux dont il avait régalié la Province, & il donna le Docteur amoureux. C'est là, à proprement parler, le premier vaudeville, auquel il fit succéder ensuite, d'année en année, ces farces sublimes où la raison le dispute à un comique achevé.

La comédie légère, une fois régularisée, marcha de pair avec le théâtre sérieux, & l'on vit éclore les foires Saint-Laurent & Saint-Germain, & d'autres établissemens forains où la parodie se donna carrière, & ne laissa pas de porter ombrage à Messieurs les Comédiens du Roi, qui n'avaient pas trop de leur privilège pour fermer la bouche à des voisins si incommodes. A côté de la Gaité & de l'Ambigu, déjà fondés par Nicolet & par Audinot, & où vint fleurir plus tard le classique mélodrame, la liberté des théâtres décrétée par la Révolution donna naissance à une infinité de petits spectacles alimentés par la verve intarissable des chansonniers d'alors. Sur ces diverses scènes, qui, presque toutes oubliées aujourd'hui, ont eu leurs moments d'éclat, se produisirent la plupart des Comédiens qui sont l'objet des Notices contenues dans ce livre, & que nous avons abrités sous l'auvent de Nicolet, comme créateur du genre. Si ces Notices n'offrent pas toutes le même intérêt, elles

présentent du moins dans leur ensemble le tableau fidèle & assez curieux, croyons-nous, du mouvement dramatique à cette époque. Le lecteur y passera tour-à-tour en revue le Ragotin de l'art, dans sa vie nomade & accidentée, & l'artiste doué qui, sur une scène secondaire, a parfois fait preuve d'un talent de premier ordre.

Taconet, Volange, Beaulieu & tant d'autres, disparus depuis longtemps, ne sont plus protégés que par les témoignages écrits de leurs contemporains ; mais les amateurs sont encore assez nombreux aujourd'hui, qui retrouveraient dans leur mémoire le souvenir des sympathies de leur jeunesse : ils n'ont pas oublié Brunet, ce type de la bêtise placide & convaincue, qui s'incarnait tellement dans son personnage, qu'il avait fini par se prendre au sérieux & à faire croire à Jocrisse arrivé à une position sociale ; Potier, long & efflanqué, à l'œil fin & spirituel, jetant au parterre, d'une voix chevrotante & caverneuse, le mot plaisant qui prenait dans sa bouche une allure toute particulière ; acteur tellement universel & complet, qu'il savait au besoin arracher des larmes à ceux dont il avait désopilé la rate ; Odry, chez qui le nez, en forme de boutoir, était l'écho obligé des dictons populaires dont il semait son jeu ; il a traduit sur la scène le Saltimbanque, & donné à cette création, restée célèbre, une portée philosophique supérieure au milieu dans lequel elle s'est produite ; Vernet, comédien charmant, au sourire narquois, dont le jeu franc comme l'or, & exempt des ficelles de métier, était la nature même prise sur le

fait. Tour-à-tour petit Commis de boutique, Père de la débutante, Accordeur de pianos incompris, il a donné à ces caractères divers leur cachet propre, sans s'écarter jamais de la vérité.

Nous devons passer sous silence un petit nombre d'acteurs d'élite en qui se retrouvent les qualités de leurs devanciers, & qu'il nous est heureusement donné d'applaudir encore. Ils sont un peu dépayés au sein de la nouvelle Ecole qui a surgi de nos jours, de même que Desaugiers & son bataillon sacré du Caveau auraient peine à se reconnaître au milieu des mascarades & des charges à outrance qui ont pris possession de la plupart de nos scènes secondaires. Les plus courtes folies sont les meilleures, dit-on ; retournons le proverbe, & espérons qu'on reviendra à l'observation fine & délicate qui a caractérisé le Vaudeville du bon temps & le talent de ceux qui l'ont interprété.

D. M. H.



• FRED. HILLMACHER A. T. 1850

NICOLET

1728 + 1796



NICOLET

(JEAN-BAPTISTE)

1728 — 1796

S'IL est un nom fameux dans les annales des petits théâtres de Paris, pendant la seconde moitié du dernier siècle, un nom qui résume, en quelque sorte, la physionomie d'un théâtre populaire dans ses phases les plus variées & dans ses progrès successifs, c'est assurément celui de NICOLET, directeur-fondateur, en même temps qu'acteur, du

Extrait des registres de la paroisse Saint-Sulpice : « Du dix-neuf avril mil sept cent vingt-huit, a été baptisé JEAN-BAPTISTE, né le seize du même mois, fils de GUILLAUME NICOLET, maître à danser, & de JEANNE MORLON, son épouse, demeurant rue du Cœur-Volant. Le parrain, JEAN-BAPTISTE ROLLIN, bourgeois de Paris; la marraine, MARIE-CATHERINE EUDE, fille de NICOLAS EUDE, bourgeois de Paris. »

spectacle des *Grands danseurs du roi*, devenu depuis le théâtre de la *Gaité*.

De plus fort en plus fort, comme chez Nicolet, est un éloge passé à l'état de proverbe, qui consacra pour longtemps l'heureuse activité du directeur & la reconnaissance de son public.

En racontant la vie de Nicolet, nous ne pouvons guères en séparer l'histoire de son théâtre.

Jean-Baptiste NICOLET naquit à Paris, le 16 avril 1728, rue du Cœur-Volant, non loin de cette foire Saint-Germain qui fut le berceau de sa célébrité.

Son père, qui se qualifiait de joueur de violon & de maître à danser, après avoir commencé par jouer du tympanon aux guinguettes des barrières, était devenu joueur de marionnettes, & avait acquis en ce nouveau métier une espèce de notoriété aux foires Saint-Germain & Saint-Laurent. L'âge étant venu, il avait cédé sa loge à son second fils, François-Paul, dit Nicolet-le-Cadet (1), & s'était retiré au cul-de-sac de la rue des Quatre-Vents. C'est là qu'il mourut, le 30 août 1762, âgé de soixante & quinze ans, & laissant après lui quelque fortune.

Déjà, depuis plusieurs années, son fils aîné, notre Jean-Baptiste, avait suivi la même profession. Il avait

(1) Ce fils cadet ne fit pas fortune. Lorsque par la suite on voulait distinguer les deux frères, on disait toujours, en parlant de celui qui fait l'objet de cette notice, *Nicolet-le-richard*.

Quant à lui, plus modeste que la voix publique, il se contentait de signer : *Nicolet Léné* (l'aîné), n'affichant pas d'autre prétention à l'orthographe.

succédé au sieur Bienfait, & nous le retrouvons en 1756 installé aux foires, comme joueur de marionnettes. Mais, dévoré de la passion du théâtre, il adjoignit à son jeu de pantins la représentation de petites pièces & de pantomimes dans lesquelles il remplissait d'ordinaire le rôle d'arlequin.

Le jeu de Nicolet, la grande troupe de Nicolet, ainsi qu'il qualifiait son spectacle, jouissait donc d'une certaine renommée; &, néanmoins, cette gloire renfermée dans l'enceinte des foires Saint-Germain, Saint-Ovide & Saint-Laurent ne fut bientôt plus suffire à son esprit actif & entreprenant. Le boulevard, ou plutôt le rempart, attenant à la barrière du Temple, planté d'arbres depuis quelques années, était devenu une promenade où se trouvaient réunis les saltimbanques & les montreurs de curiosités. En 1760, Nicolet résolut à son tour de s'y transporter & d'y jouer pendant l'intervalle des foires.

Il s'établit, vers la fin de cette année, dans une salle que Fourré, élève de Servandoni, avait fait construire quelques années auparavant pour la représentation des pièces à machines. Il y fit représenter de petites pièces appartenant au répertoire de l'ancien Théâtre italien & de l'Opéra-Comique, ainsi que d'autres, composées exprès pour lui par Taconet, Delautel & quelques autres, aujourd'hui parfaitement ignorés, sans préjudice des pantomimes à spectacle & des parades qui avaient lieu à l'extérieur.

Vers 1763, il prit à bail un terrain voisin, avec le

projet d'y bâtir une salle. Le propriétaire, un sieur de Chavannes, conseiller au Parlement, proposa de le lui vendre, en lui accordant des facilités pour le paiement. Mais Nicolet, montrant déjà cet esprit d'ordre qui lui permit plus tard d'acquérir une grande fortune, refusa d'acheter à crédit; il préféra attendre, au risque de payer plus cher (2), ce qui ne manqua pas d'arriver.

Ce n'était pas chose aisée que d'établir un théâtre sur ces terrains que bordait le rempart : terrains soumis à des servitudes de toute nature & que traversait le grand égoût de la ville. Rien ne le rebuta; il dut combler les fossés, aplanir le sol & rendre praticables les abords de la salle, en y faisant amener chaque jour des cendres & des terres, afin d'éviter au public les dangers que présentaient dans la mauvaise saison les pluies, les neiges & les glaces sur un passage boueux & peu frayé. Il lui fut interdit, en outre, de faire monter sa construction plus haut que le niveau du rempart.

Il triompha de ces obstacles & assura le succès de son entreprise; mais ce succès même lui suscita de nouvelles difficultés.

La Comédie française prit ombrage de son petit spectacle, qui, ainsi que nous l'avons dit, représentait des pièces où le chant & la danse s'affoiaient dans le

(2) Après l'incendie de 1762, qui avait consumé plusieurs loges qu'il occupait à la foire Saint-Germain,

Nicolet avait fait construire un théâtre sur ce terrain.

but d'attirer la foule. En vertu de son privilège exclusif, elle fit interdire la parole aux pauvres acteurs & les réduisit au régime de la pantomime (3); mais bientôt Nicolet revint insensiblement à son genre habituel.

(3) « Je crois, dit Grimm en sa *Correspondance*, qu'on a rendu un grand service à Nicolet, en lui défendant de jouer les pièces de Molière que ses acteurs défiguraient à faire bâiller & fuir tous les partisans du boulevard. »

Le même écrivain raconte encore que Nicolet alla un jour se présenter consterné & suppliant à la toilette de la Clairon, qui était alors au théâtre. Il espérait la toucher &, grâce à elle, faire cesser la persécution. « Cela n'est pas possible, lui dit la Melpomène avec sa dignité tragique, nos parts n'ont pas été à huit mille livres cette année. — Ah! Mademoiselle, lui répond Nicolet, venez avec moi, vous y gagnerez & moi aussi. »

Indépendamment de cette démarche personnelle, il écrivit, le mercredi 9 juillet 1764, aux comédiens français la lettre suivante :

Humble mémoire du sieur Nicolet adressé à MM. les comédiens français, en leur assemblée.

« Messieurs, la nature de vos privilèges & l'étendue de vos droits nous soumettent à votre dépendance tout ce qui porte la ressemblance

« de comédiens hors du théâtre de Sa Majesté, vous ne trouverez pas mauvais que Nicolet vienne demander chez vous de la protection & des grâces. Toujours pé-
« nètre, Messieurs, du respect qu'il doit à votre compagnie, plein de vénération pour les talents sublimes qu'elle renferme, Nicolet, dans l'obscurité de sa profession, n'a jamais formé le dessein extravagant de devenir quelque chose qui vous porte ombrage. Livré par état à la populace, exercé dans ses goûts & ne tendant qu'à la satisfaire, c'était pour elle seule qu'il donnait ses représentations auxquelles l'œil de la critique a toujours dédaigné de s'attacher, & si son nom, comme celui de l'ancien cabaretier son voisin, est devenu proverbe, c'est aussi, vous le savez, pour caractériser la drogue & la ripopée. Une telle réputation, Messieurs, est-elle capable de tourmenter & de vous nuire ? Cependant vous avez jugé qu'il était de votre intérêt de m'inter-
« dire la parole. Je me suis soumis à vos volontés, j'ai fait des pantomimes assez coûteuses. J'ai pris des fauteurs & autres exercices :

Ce fut alors qu'il acheta les terrains, dont il n'avait été jusques là que le locataire. Cette acquisition eut lieu successivement en novembre 1766 & en avril 1767, & à un prix beaucoup au-dessus de ce qu'ils auraient été payés quelques années auparavant : il lui en coûta près de vingt mille livres comptant. Cette circonstance prouve, au reste, quel était alors le degré de prospérité de son entreprise.

« le monde honnête est venu chez
« moi plus volontiers ; mais la po-
« pulace & la livrée m'ont presque
« abandonné. Mon spectacle de-
« vient plus décent ; mais je sens
« tous les jours qu'il m'est impossi-
« ble de vivre avec la bonne com-
« pagnie.

« Permettez-moi, Messieurs, de
« reprendre mes anciennes habi-
« tudes : laissez-moi rappeler à votre
« souvenir mes farces, mes fave-
« tiers, mes soldats, mes menuisiers
« & mes ravaudeuses. Cédez-moi
« les spectacles dont l'humeur fym-
« pathique avec mon caractère &
« s'entend mal avec le vôtre. Vous
« me procurerez un grand bien,
« sans vous faire du tort ; considé-
« rez, Messieurs, qu'on vient pour
« huit sols chez moi s'asseoir fort à
« l'aise, sans être gêné sur l'habil-
« lement, ni même la propreté.
« Ayez la bonté de considérer que
« la défection de ma loge n'est
« utile qu'aux guinguettes. Au reste,
« Messieurs, je vous donnerai, si

« vous daignez me faire l'honneur
« de m'entendre, le détail le plus
« détaillé de mes farces, des fujets
« que j'emploie à les représenter ;
« je me ferai un devoir & un hon-
« neur de tenir tout de votre com-
« plaisance ; enfin je ne négligerai
« rien pour vous donner des témoi-
« gnages continuels de ma soumis-
« sion.

« J'attendrai, Messieurs, votre
« réponse ; je désire qu'elle me soit
« favorable. Mais quelle qu'elle
« puisse être, je ne laisserai jamais
« d'être, avec le plus profond té-
« moignage de ma soumission,
« Messieurs, votre, &c. — *Signé :*
« NICOLET. »

A cette lettre si obséquieuse & si fondée en bonne justice, les comédiens répondirent par un refus péremptoire & formulé dans une réponse des plus laconiques : *La Comédie ne peut rien accorder !*

Ah ! pauvre Nicolet, c'est toi qui aurais exalté la liberté des théâtres !

Plusieurs de ses pièces avaient obtenu un grand succès, entr'autres : *la Mort du bœuf gras*, *le Procès du chat*, *les Ecoiffeuses de la halle*, & surtout *l'Ecolier devenu maître*, comédie en trois actes (4). Enfin, le succès retentissant du *Baiser donné & rendu*, celui de *la Bourbonnaise*, jouée en novembre 1768, attirèrent de nouveau sur lui l'attention de la Comédie française & de la Comédie italienne, qui s'unirent cette fois pour régler à leur façon le répertoire de ce spectacle. Le chant & la danse lui furent complètement interdits ; l'orchestre fut réduit à un petit nombre de musiciens, & le prix des places abaissé, de manière à ne permettre désormais la fréquentation de ce théâtre qu'à la populace & à la livrée. De plus, les auteurs ne purent y faire représenter que des parades informes, & tout ce qui offrait apparence de comédie fut impitoyablement refusé (5).

(4) Les trois premières sont de l'auteur-auteur Taconet ; la dernière est de Quétant.

Citons aussi, comme ayant fortement contribué à ce résultat, *le Bienfait récompensé*, *Arlequin soldat & magicien*, *Pierrot roi de Coccagne*.

(5) Pour assurer l'exécution de ces mesures rigoureuses, deux acteurs, Prévile, de la Comédie française, & Dehesse, de la Comédie italienne, furent chargés de la lecture préalable des pièces & d'en sup-

primer tout ce qui sortait du domaine de *la charge* & de la parade. Ce n'était qu'après leur autorisation, suivie d'un nouvel examen par un censeur de la police, que le lieutenant-général permettait ou interdisait la représentation. « ... Enjoignons aux comédiens français de ne laisser passer aucune pièce qui puisse ressembler à une comédie, & enfin, de suivre de point en point les règles établies à ce sujet, à peine d'en être responsables... »

(Archives de l'Empire.)

En dépit des obstacles qu'on lui opposait, Nicolet & son entreprise ne cessèrent de prospérer. En dehors, les parades nommées *Scènes de Momus*; à l'intérieur, les pièces grivoises, les exercices des sauteurs & danseurs de corde; parfois les tours d'adresse, exécutés par des animaux bien dressés, tels que le chien *Carabi* & le singe *Turco*. Tous ces éléments réunis, cette macédoine indigeste, si l'on veut, attiraient la foule, qui la trouvait à son gré; au point qu'on prétendait que, depuis 1769, maître Nicolet avait dû gagner plus de cent mille écus. Une concurrence sérieuse, celle d'Audinot, venait pourtant de se créer dans son voisinage; mais il ne vit dans cette circonstance qu'un nouveau motif pour redoubler d'efforts. A *Alceste* & *Isabelle de Pontoise*, représentées avec un grand succès chez son rival, il opposa victorieusement l'*Enlèvement d'Europe*.

Le 8 avril 1772, le personnel enfantin d'Audinot avait eu l'insigne honneur de jouer plusieurs petites pièces devant le roi, à Choisy. Le 23 du même mois, Nicolet recevait la même marque de distinction. A l'issue d'une représentation composée des différents exercices de danse de corde, de voltige & de tours de force, exécutés par l'élite de ses sujets, il lui fut accordé de prendre le titre du *Spectacle des grands danseurs du roi*.

Indépendamment de cette mesure préventive, les grands théâtres avaient le droit léonin de confisquer à leur profit celles d'entre ces pièces qu'ils jugeaient susceptibles de réussir sur leurs propres scènes.

Difons tout de suite que, s'ils usèrent quelquefois de ce droit, ils eurent rarement l'occasion de s'en applaudir; car aucun de ces ouvrages n'obtint de succès.

Malgré la censure tracassière des grands théâtres, son répertoire s'était peu à peu épuré. Aux farces grossières des premiers temps, avaient succédé des pièces moins informes, dues en partie à la plume féconde de Beaunoir (6).

Taconet d'ailleurs ne composait plus guères, & ce n'était que comme acteur qu'il concourait encore à la vogue d'un spectacle au succès duquel il avait tant contribué par ses pièces.

Depuis plusieurs années déjà, Nicolet avait cessé de jouer, afin de pouvoir se consacrer tout entier à l'administration de son théâtre. Bien qu'en voie constante de prospérité, celle-ci se voyait à chaque instant compromise par des exigences impérieuses, auxquelles force était de se soumettre, sous peine de suppression; car, rappelons-le bien, si les grands théâtres, placés sous la dépendance des gentilshommes de la Chambre, avaient une existence légalement & authentiquement reconnue, il n'en était pas de même pour les petits spectacles des boulevards. Dépendants du Lieutenant-général de police, ils n'existaient qu'en vertu d'une tolérance révocable à volonté; & chaque année, ce magistrat renouvelait la permission.

En dehors des redevances, arbitrairement variables, qu'ils payaient aux grands théâtres pour avoir le droit

(6) Robineau (Alexandre-Louis-Bertrand), qui prit le nom de Beaunoir, était fils d'un conseiller du roi, notaire au Châtelet. Il naquit à

Paris, le 4 avril 1746, & y mourut le 5 août 1823. Sa fécondité dramatique était extraordinaire.

de parler, de chanter & de danser, les *Grands danseurs du roi* & *l'Ambigu-Comique* avaient été, à la rentrée de Pâques en 1774, frappés d'un nouvel impôt du quart de leurs recettes, au profit des pauvres. Dix ans plus tard, en juillet 1784, on livrait à l'Académie royale de musique le privilège des Petits-Spectacles, dont alors le nombre avait doublé par l'établissement des *Variétés amusantes* & des *Affociés*, avec le droit de les donner à bail au plus offrant enchérisseur, sans autrement se préoccuper de la position des directeurs en exercice.

Nicolet dut composer &, comme à l'ordinaire, subir la loi du plus fort. Sa redevance envers l'Opéra fut fixée à 2,000 livres par mois, soit 24,000 livres par an, qui furent scrupuleusement versées jusques & y compris le mois de janvier 1790. A partir de cette époque, il s'en affranchit, ainsi que de l'impôt des pauvres qui cessa d'être perçu au mois d'avril de l'année suivante.

Bien avait pris à Nicolet d'avoir sa fortune assurée dès 1772; car il n'eût pas manqué de succomber sous le poids de ces charges nouvelles. Des résultats désastreux pour l'entreprise ne tardèrent pas à se faire sentir (7). Il faut le dire aussi, les *Grands danseurs du*

(7) En voici la preuve que nous puissions dans des documents curieux restés inédits.

En 1782 & 1783, les bénéfices nets s'étaient élevés à 36,604 livres

15 sols 6 deniers, & à 48,995 livres 17 sols 3 deniers. En l'année 1784, où l'impôt de 24,000 livres commença à être perçu au profit de l'Opéra, pendant les cinq derniers

roi avaient perdu de leur ancienne vogue, au plus grand avantage de l'*Ambigu-Comique* & des *Variétés amusantes*. Le théâtre des *Affociés* qui vivait toujours, & une nouvelle salle, celle des *Délasséments comiques*, ouverte en 1786, formaient autant d'entreprises rivales. Les meilleurs acteurs de Nicolet, *Mayeur*, *Ribié*, *M^{lle} Forest* l'ainée, venaient de le quitter; & Beaunoir, son fournisseur habituel, avait cessé de travailler pour lui. La Révolution, en le débarrassant du double impôt des pauvres & de l'Opéra, allégea, il est vrai, sa position, qu'il crut bientôt améliorer encore en profitant des termes du décret de janvier 1791 (8).

Nicolet n'avait jamais rétribué bien largement les auteurs qui lui donnaient des pièces, & qui, dans les dernières années, étaient, pour la plupart, des acteurs de son théâtre (9).

mois, le bénéfice n'est plus que de 11,176 livres 12 sols 6 deniers. 1786 & 1787 se foldent par une perte à peu près égale au bénéfice des années 1782 & 1783.

(8) Ce décret permettait à tous les théâtres, grands ou petits, la libre exploitation des pièces de l'ancien répertoire, dont le privilège avait été jusques-là réservé aux grands théâtres dans des limites rigoureusement fixées. Parmi les pièces de Molière, Nicolet choisit celle de *Georges Dandin*, qui lui rapporta des recettes considérables.

« Pour fatifsaire la foule, nous ap-
« prend un témoin contemporain,
« on dut représenter, nombre de
« fois consécutives, cette pièce
« dont, à la première audition, le
« public demanda l'auteur ! »

(9) RIBIÉ, MAYEUR, DESTIVAL, &c.
On peut en acquérir la preuve dans l'état des recettes & des dépenses de 1782 à 1792 cité plus haut.

D'ailleurs, toutes ces pièces lui étaient presque toujours cédées à forfait, moyennant un prix déterminé à l'avance.

Aux farces & aux pantomimes de son répertoire, il joignit un notable assortiment de comédies & de drames de la Comédie française, des tragédies, en petit nombre (c'était sage!), choisies parmi celles de Corneille, de Racine, de De Belloy & de Lemierre, & des pièces à ariettes de l'ancien Théâtre italien & de l'Opéra-Comique.

Ce fut ainsi qu'il traversa la période révolutionnaire, & qu'il soutint avec des chances diverses la concurrence née de la multiplicité des entreprises nouvelles qui pullulèrent à cette époque dans Paris.

Constatons, à sa louange, que Nicolet, à l'exemple de la majeure partie de ses confrères, n'exploita pas la circonstance, en flattant les passions révolutionnaires, & que le nombre des pièces à l'ordre du jour qu'il fit représenter fut très-restreint : encore celles-ci n'offraient-elles rien de violent ni d'exagéré.

Cependant l'âge était venu, & Nicolet éprouvait le besoin de se reposer. Le 27 août 1795, il céda son établissement à Ribié, après une gestion de trente-six ans, & malgré l'opposition de sa femme qui se défiait de leur ancien pensionnaire; du moins l'a-t-elle prétendu lorsque, quelques années plus tard, elle se trouva en procès avec lui. Mais son avis ne prévalut pas & Nicolet resta le maître chez lui : une fois n'était pas coutume. L'événement ne tarda pas à justifier les sentiments de madame Nicolet. Peu de temps après sa prise de possession, Ribié changea la dénomination du théâtre, innovation qui fut sensible au vieux Nicolet.

Nous parlons ailleurs des autres procédés dont il eut à se plaindre de la part de son successeur, s'il faut, comme tout y porte, en croire les déclarations de sa femme.

Rendu à la vie privée, & possesseur d'une fortune laborieusement acquise (10), Nicolet ne jouit pas longtemps des douceurs de la liberté. A la fin de l'année suivante, le 27 décembre 1796, il mourut dans sa maison de la rue des Fossés-du-Temple, âgé d'environ soixante-huit ans & huit mois. Le théâtre qu'il avait fondé fit relâche le jour de son enterrement.

(10) En 1780, Nicolet avait acquis d'un sieur Gévaudan, pour la somme de 30,000 livres, le terrain sur lequel se trouvait placé la loge de la foire Saint-Laurent, & la nouvelle salle de spectacle qu'il fit construire sur cet emplacement ne lui coûta pas moins de 80,000 livres.

Il y a peu d'années, l'on pouvait encore voir dans le haut de la rue Saint-Quentin, à proximité de la gare du chemin de fer de Strasbourg, la cage de ce bâtiment avec sa façade légèrement modifiée. Aujourd'hui, une maison à cinq étages, portant le n° 37, a remplacé ce dernier vestige du théâtre forain.





SAUTEURS ET DANSEURS DE CORDE

de chez Nicolet

DUTACQ, LAURENT DUBUT, DUPUIS,
LYONNOIS, RESTIER, SPINACUTA, PLACIDE,
• POL LE PETIT DIABLE, NAVARRIN, &c.

1760 — 1787

NOUS allons résumer en un seul groupe la biographie, ou tout au moins les faits anecdotiques concernant les principaux danseurs & sauteurs qui, de 1760 à 1787, eurent la vogue au spectacle de Nicolet, & qui justifiaient le titre des *Grands danseurs du roi*.

Ils n'ont pas laissé une trace facile à suivre, & nous ne pouvons que noter au passage les physionomies de ces héros éphémères de la voltige, de la corde roide & du tremplin.

Les premiers en date & les plus connus, à l'origine de l'établissement du spectacle sur le boulevard du Temple, sont DUTACQ & LAURENT DUBUT, qui à leurs exercices de danse joignaient, peu ou prou, le talent d'acteurs & jouaient dans les pantomimes.

DUTACQ resta longtemps chez Nicolet; il était son *premier* danseur. Il avait une sœur, actrice au même théâtre & qui jouait les rôles de *duègnes*.

Laurent DUBUT ne se contenta pas d'être un danseur & un mime; il fut aussi auteur de plusieurs pantomimes, jouées en 1764, c'est-à-dire à l'époque où la Comédie française, armée de ses privilèges exclusifs, crut devoir interdire à Nicolet la représentation des comédies, ou pour parler le langage de la signification même, *lui défendit de parler & de chanter*.

Il fit jouer *Pierrot roi de Cocagne*, *le Bienfait récompensé*, *Arlequin magicien* ou *le Canonnier*, & *le Faux Américain*.

Dès 1767, nous trouvons sous la qualification modeste du PETIT DUPUIS, celui qui devint avec l'âge le BEAU DUPUIS, célèbre par ses grâces & son agilité sur la corde. Il eut un moment la vogue & fut couru des femmes, spectatrices habituées de ce théâtre, bien qu'à en croire l'auteur du *Chroniqueur désavoué*, « il fut bête comme un hanneton & sale comme un porc. » Mais le premier de ces griefs ne fut jamais un défaut chez un danseur, au contraire ! Et il ne fit que donner une nouvelle force au proverbe.

Il quitta Nicolet vers 1776 & rentra en 1780. Quatre ans plus tard, nous l'y voyons en compagnie d'un fils qui continuait la gloire & les succès de son père.

Dans un roman, paru il y a une vingtaine d'années (1), l'auteur prend le *beau Dupuis* pour héros & lui prête généreusement toutes les qualités physiques & morales. Son nom se trouve mêlé à une intrigue qui se dénoue tragiquement; & non moins à plaindre qu'Adrienne Le Couvreur, il meurt victime de la jalousie amoureuse d'une grande dame.

(1) *Les Grands Danseurs du roi*, par Charles Rabou, 1 vol. in-8°.

Il y a loin, fans doute, de ce dénouement dramatique à la réalité, & le trépas du *beau Dupuis* fut moins terrible ; car il mourut profaïquement, en 1802, au village de Mefnilmontant, où il s'était retiré.

LYONNOIS, dit le *Tambour de basque*, jouissait d'une certaine notoriété au théâtre des *Grands danseurs du roi*, & son talent fpécial y était fort apprécié du public. De plus, il était bon mime & tenait fort bien fa place dans les pantomimes, tantôt fous les habits de fon fexe & tour à tour notaire ou magicien ; tantôt fous l'apparence d'une négresse ou d'une grotefque forcière.

Notons pour mémoire le fieur BIENFAIT, auteur de pantomimes, qui jouait parfois les *Arlequin*, & qui était très-probablement le fils du fameux Bienfait, le joueur de marionnettes & le prédéceffeur de Nicolet.

RESTIER, encore un nom connu dans les annales des foires, fut dans les premières années attaché, comme danseur-mime & comme auteur de pantomimes, à la fortune de cette entreprise ; mais il difparut à l'époque où des pièces régulières remplacèrent les *scenario* groffiers.

SPINACUTA, qui fe diftinguait par fon agilité & fon adrefse fur la corde tendue & fur la corde lâche, avait drefsé le finge *Turco*, qui après avoir fait les beaux jours du fpectacle de Nicolet, par fes tours d'adrefse & de voltige, & égayé le public aux dépens de Molé, mourut vers 1767, d'une indigestion de dragées.

PLACIDE eft une des célébrités qui demeura le plus longtemps en poffeffion de la faveur publique. Il était né à Paris ; mais où, de qui & quand ? L'hiftoire eft muette fur ces trois

points & vraisemblablement, la postérité l'ignorera toujours. Mais qu'importe à la gloire & à la mémoire de Placide ?

Dès 1770, nous le voyons partager & balancer les succès du beau Dupuis.

A l'exemple de quelques-uns de ses prédécesseurs, il composa ou, plutôt, arrangea des pantomimes, dont la plus célèbre est *Arlequin dogue d'Angleterre*, représentée en 1772, qu'il avait, sans doute, importée de chez nos voisins, peuple, de tout temps, fécond en *clowns*. Cette pièce fit pendant plusieurs années les délices du public. Ses autres pièces sont : *Colombine invisible*, *Arlequin Péruvien*, *le Malade jaloux*, *les Deux Pierrots*, *l'Enrôlement du bûcheron*.

Un nouveau fauteur paraît à son tour, au mois de février 1779, à la foire Saint-Germain. C'est un jeune homme, ou plutôt un enfant, nommé POL, auquel on donna le surnom de *Petit-Diable*, & qui, dès ses débuts, obtint un succès de vogue à cause de son inconcevable intrépidité sur la corde lâche. « Ce *Petit-Diable* a déjà deux ou trois fois pensé se casser le col, dit avec une indifférence stoïque le rédacteur de la « *Correspondance secrète*, & il ajoute d'un air satisfait : En « attendant, il fait des choses merveilleuses sur la corde « lâche. »

Voici le programme de ses exercices à la représentation du 11 février 1779 :

« Le *Petit-Diable* dansera avec des œufs attachés sous ses « pieds, sans les casser ; il fera la danse montante & descendante dans un nouveau genre, &c., &c. »

Puis, les jours suivants : « Grands sauts périlleux entre le « *Petit-Diable* & le sieur Dupuis... les doubles rondades... « l'équilibre de la chaise... la danse du panier... le saut de la « baguette & du chapeau, & grandes variations dans la « danse de corde. »

La renommée de l'acrobate arriva jusques à la cour &, vers

la fin de mars de cette même année, le comte d'Artois, suivi des principaux officiers de sa maison, ne dédaigne pas de se rendre dans la loge enfumée de Nicolet pour applaudir aux exercices du *Petit Diable*.

Un pareil exemple, venu de si haut, ne fit qu'accroître la renommée du jeune saltimbanque, qui, à la clôture de la foire, transporta ses exercices périlleux à la salle du boulevard du Temple, où, comme on peut bien le croire, la foule ne manqua pas de le fuivre.

Mais une gloire plus grande lui était réservée. Au nombre de ses admirateurs nous avons signalé le comte d'Artois. Son Altesse Royale voulut, elle aussi, posséder un talent qui avait excité son enthousiasme. Il manda donc à Versailles le Petit-Diable & son camarade Placide. Tous les matins, dans l'été de 1780, le prince se rendait en secret au Petit-Trianon pour y prendre leçon de ses *illustres* maîtres. « Enfin, disent les « *Mémoires secrets*, quand il s'est cru en état de briller, il a « développé en petit comité ses talents aux yeux de la reine, « & l'on est convenu qu'il possédait supérieurement celui « qu'il avait désiré d'acquérir. On ne dit pas encore si le roi « l'a vu voltiger. »

Le succès de Pol ramena chez Nicolet, Placide, dont la rentrée eut lieu en septembre 1779, à la foire Saint-Laurent, par divers exercices, dont il faut citer la *danse d'ivrogne* « qui n'avait jamais paru à Paris. »

Il est à remarquer que ces danseurs, ces fauteurs, n'étaient pas, ainsi que les autres acteurs de Nicolet, engagés à l'année ; mais bien seulement d'ordinaire pendant la durée des foires. Pendant le reste de l'année, ils allaient donner des représentations en province ou à l'étranger, avec une troupe d'acrobates & de danseurs, pour ne revenir à Paris qu'aux époques périodiques où leurs talents étaient mis au service des directeurs de loges aux foires.

C'est ainsi qu'on voit, le 11 mars 1780, reparaître cette

troupe qui quitte ensuite la France pour se rendre en Hollande.

L'année suivante, on la revit à Paris, renforcée de Spinacuta & de quelques nouveaux fauteurs, les sieurs Fourot, Landini & Meunier. C'est à cette époque que le beau Dupuis atteint l'apogée de sa renommée. Il exécute, pour la première fois, à la foire Saint-Laurent, le saut de la planche de feu, le saut dans un tonneau & le saut par-dessus un cheval vivant, monté par un cavalier (2).

Pendant qu'il triomphait ainsi à Paris, Placide & le Petit-Diable étaient, en Angleterre, les héros d'une aventure assez désagréable.

En faisant la *danse du drapeau*, ils avaient eu la malencontreuse idée de se munir d'un drapeau aux armes de France. La vue des fleurs de lys excita la colère des Anglais, qui poussèrent de violentes clameurs; des cris on passa bientôt aux menaces & des menaces à l'exécution. On se précipita sur le théâtre; le drapeau fut lacéré par cette foule prise d'une colère stupide, & les deux infortunés fauteurs furent roués de coups par-dessus le marché.

Dans un voyage subséquent qu'il fit de nouveau en 1785, en ce même pays, PLACIDE, qui semble avoir été voué aux aventures, fut un soir attaqué par un hardi voleur qui, après l'avoir dépouillé de pied en cap, lui dit, en lui secouant rudement la main à la manière anglaise: « Camarade Placide, « je ferai peut-être bientôt un saut plus périlleux que toi; « mais, en attendant, je vais boire à ta santé. »

A leur retour en France, au mois d'octobre 1781, ils joignirent à leurs exercices habituels la représentation de quelques pantomimes, les *Resorts amoureux d'Arlequin*, le *Tombeau*

(2) Sans vouloir rabaisser le passé, nous croyons pouvoir dire sans exagération, que de nos jours, les Auriol, les Léotard *et tutti quanti*, ont laissé loin derrière eux tous leurs devanciers.

de *Nosfradamus* & le *Diable boîteux* ; Placide y remplissait le rôle de Pierrot, & le Petit-Diable celui d'Arlequin.

En 1782, le sieur NAVARIN, fauteur espagnol, fait à son tour son apparition, & justifie le mot dont on a tant abusé depuis : *De plus fort en plus fort, comme chez Nicolet*.

Nous ne poursuivrons pas la nomenclature de ces exercices qui se reproduisent chaque année avec plus ou moins de variantes. Nous nous bornerons à dire que, jusques en 1787, ils reparurent périodiquement, soit à la tête d'une troupe, soit mêlés à des danseurs & fauteurs étrangers, ou foi-disant tels ; car Nicolet se gênait peu pour varier sur son affiche la nationalité de ses artistes. La recette de ce procédé ne s'est, au reste, pas perdue.

C'est aussi vers cette époque qu'on voit figurer parmi les danseuses la demoiselle Malaga & M^{lle} Miller, qui devint plus tard M^{me} Gardel, la danseuse la plus distinguée de l'Opéra.

Déjà, depuis 1785, le beau Dupuis avait disparu & quelques noms nouveaux étaient inscrits sur l'affiche : ceux du fauteur MANUEL, du sieur MAGRINI & des époux STORKEINFELD qui dansaient « le marchand hongrois d'oignons, avec des bottes » & des éperons. » Placide & Pol tinrent plus longtemps ; mais enfin ils cédèrent la place comme les autres, lorsque le genre du théâtre se transforma & que les comédies & les pantomimes dialoguées succédèrent aux exercices de force & d'agilité.

Toutefois Nicolet, qui ne perdait jamais de vue ses intérêts, leur interdit le droit de se montrer à Paris sur d'autres théâtres, en vertu du privilège exclusif qu'il prétendait tenir de l'Académie royale de musique.

Le Petit-Diable se le tint pour dit & passa à l'étranger où, probablement il aura fini, comme finissent beaucoup de ses pareils, par se casser le col ; car on n'entendit parler de lui.

Quant à Placide, il ne se montra pas d'aussi facile composition, & s'il suivit l'exemple de son camarade, il voulut du moins protester publiquement contre la prétention excessive & le droit abusif que s'arrogeait Nicolet ; il tenta même de le supplanter dans le privilège de son théâtre. Ce fait résulte de deux lettres fort curieuses, écrites par Placide lui-même & adressées, l'une, à Messieurs du comité de l'Académie royale de musique ; l'autre, à M. Desfontelles, intendant des Menus-Plaisirs du roi.

Il commence par se plaindre que le sieur Nicolet ne l'engage, lui & d'autres danseurs & fauteurs, que pour un mois ou six semaines & leur défend de faire ailleurs usage de leurs talents. Cependant, à l'entendre, « il est le *premier* auquel Sa Majesté « Louis XV ait accordé le *premier* brevet de *premier* danseur- « fauteur du roi, titre que s'est arrogé depuis le sieur « Nicolet. » Il ajoute « que lui & ses camarades, victimes de « l'ambition de Nicolet, sont obligés de s'expatrier pour « faire usage de leurs talents... »

En conséquence, Placide propose purement & simplement de remplacer le sieur Nicolet dans son privilège ; au lieu des 24,000 livres que paye à l'Opéra le directeur des *Grands danseurs*, il offre, lui, 30,000 livres ; en outre, il ne s'opposera pas à la concurrence des exercices des autres saltimbanques.

« Par ce moyen, ajoute-t-il d'un ton convaincu & emphatiquement indigné, mon état devient libre, en dépit d'un « avare envieux, & je rends à leur patrie plusieurs de mes « concitoyens qui gémissent loin de leur pays sous le poids « tyrannique du privilège exclusif du sieur Nicolet. »

Puis, prévoyant le cas où cette requête ne serait pas accueillie, il se résume à demander : « Qu'il lui soit permis « d'ouvrir aux boulevards & aux foires un petit spectacle « de danseurs de corde, de fauteurs & de pantomimes comi- « ques. »

Rien de tout cela ne lui fut accordé, & Placide dut se résigner à aller porter ses talents ailleurs que dans « cette » capitale qui l'avait vu naître », pour rappeler ses propres expressions.

A partir de ce moment, on perd de vue pendant longtemps la trace de ses pas, & le bruit de ses triomphes n'arrive plus jusqu'à nous.

Mais en 1830, un vieil acteur, du nom de Placide, tenait au spectacle des *Funambules* le modeste emploi des *Cassandre* &, malgré son âge avancé, recevait avec assez de souplesse & d'agilité les nombreux coups de pied dont le gratifiaient ses éternels ennemis, *Arlequin* & *Pierrot*.

Était-ce l'intrépide sauteur de Nicolet, que les années avaient ainsi réduit à cet état d'abaissement? Toujours est-il que la fin de ce pauvre diable fut fort triste. Par une froide matinée d'hiver, on le trouva mort sur un banc du boulevard du Temple, où, pris de boisson, il s'était couché pour passer la nuit. *Sic transit gloria mundi*.





TACONET

(TOUSSAINT-GASPARD)

1730 — 1774

TOUSSAINT-GASPARD TACONET, qui, comme auteur & principalement comme acteur de farces grivoises & populaires, attira pendant douze ans la foule au spectacle de Nicolet, dont il fit la fortune, vint au monde à Paris, rue de Condé, le 3 juillet 1730; il était fils d'un maître menuisier & l'aîné de dix enfants. Nous n'avons pas à rechercher comment se passèrent les premières

Extrait des registres de la paroisse de Saint-Côme : « Le cinq juillet mil sept cent trente, a été baptisé TOUSSAINT-GASPARD né d'avant-hier, fils en légitime mariage de LOUIS TACONET, maître menuisier, & d'ANNE VALLOT, demeurant sur cette paroisse. »

années; sans doute, il suivit d'abord le métier de son père; mais, vraisemblablement, le goût du théâtre se développa par le voisinage des jeux de marionnettes & des spectacles de toute sorte qui animaient la foire Saint-Germain, & ses rapports avec Nicolet, dont les parents demeuraient dans le voisinage des siens, ne contribuèrent pas peu à lui faire abandonner la boutique paternelle. Il travailla dans les ateliers des Menus-Plaisirs, & fut même pendant quelque temps machiniste à l'Opéra, d'où une maladresse commise dans une manœuvre & qui faillit compromettre les jours d'une actrice, le fit renvoyer.

Ce fut pendant son séjour à l'Opéra qu'il essaya de se faire connaître comme auteur, en faisant représenter en 1756 au spectacle de marionnettes du sieur Bienfait, à la foire Saint-Germain, une parodie de l'opéra de *Zoroastre*, sous le titre de *Nostradamus*; l'ouvrage tomba tout à plat. Mais Nicolet qui succédait à Bienfait vers la même époque, n'en accueillit pas moins une nouvelle production de son ancien camarade de jeu, sinon d'école. *L'Ombre de Vadé*, qui avait déjà été représentée au mois de novembre 1757, sur le théâtre de Lorient, le fut avec succès à la foire Saint-Laurent, le 16 février 1758. D'autres comédies ou divertissements suivirent cette pièce & commencèrent à former le répertoire du *grand spectacle de Nicolet*, soit aux foires, soit au boulevard du Temple, jusqu'en 1761.

En ce temps-là, Taconet, que son métier d'auteur ne parvenait qu'imparfaitement à faire vivre, entra

comme répétiteur & souffleur au théâtre de l'Opéra-Comique, à la place d'Anseaume. A l'exemple de celui-ci, il fit représenter sur cette scène quelques petites pièces, & notamment des Compliments d'ouverture & de clôture. Mais cette position vint à lui manquer par suite de la réunion de l'Opéra-Comique à la Comédie italienne, en 1762. Taconet, qui avait en quelque sorte prononcé l'oraison funèbre de ses fonctions, en même temps que celle de ce théâtre, par sa pièce des *Adieux de l'Opéra-Comique*, fut congédié & Anseaume reprit sa place.

Notre homme, qui avait fait jouer en province, suivant les hasards des circonstances, un assez grand nombre de pièces & qui s'intitulait gaiement lui-même « l'auteur ambulant », revint frapper philosophiquement à la porte de Nicolet, qui l'accueillit à bras ouverts, en sa double qualité d'auteur & d'acteur. Taconet devint dès lors un des plus fermes soutiens du nouveau théâtre. Les pièces se succédèrent sous sa plume avec une fécondité qui paraît moins étonnante, il faut le dire, lorsqu'on les lit; mais qui, grâce au jeu de leur principal interprète, de son camarade Constantin & de Madame Nicolet, faisaient courir le *tout Paris* d'alors au boulevard du Temple & aux foires Saint-Germain, Saint-Laurent & Saint-Ovide (1).

Les rôles qu'affectionnait Taconet étaient ceux d'ivrogne & de favetier, où il déployait, d'après les

(1) Cette dernière foire se tenait sur la place Vendôme.

témoignages contemporains, une vérité & un naturel admirables : c'était la nature même prise sur le fait & dans tout son réalisme, comme on s'exprimerait aujourd'hui.

Le *Journal des Dames* disait après sa mort : « Qu'il était peut-être, en son temps, le meilleur acteur qu'il y eût à Paris ; » & Mercier, dans son *Tableau de Paris*, faisant aussi son éloge, demandait en plaisantant : « Pourquoi l'on dédaignait encore un favetier, lorsque le beau monde s'étouffait pour aller voir sa représentation sur la scène ? » Et plus loin, dans un passage qui touche quelque peu au paradoxe, il ajoutait : « Je n'ai jamais connu d'acteur plus naturel que Taconet, « je l'ai toujours préféré à Préville... O Taconet ! « tu n'es plus. Ta gloire est décédée, ainsi que celle « du fameux comédien dont je n'ai jamais aimé le « jeu en comparaison du tien ; j'ai vu souvent Préville « grimaçant, bredouillant, & toi, tes grâces étaient « vraiment originales... »

C'est ce même Préville qui, pour rendre d'un mot la perfection du jeu de Taconet dans les *savetiers*, disait qu'il serait déplacé dans les *cordonniers*.

Nous avons un certain nombre de pièces imprimées dues à sa verve bouffonne & populaire ; mais, sauf celle du *Savetier avocat*, qui n'est au reste qu'un remaniement de la vieille comédie de Rosimont, l'*Avocat sans étude*, & celle du *Procès du chat*, les autres pièces, où les favetiers jouent le rôle principal, sont restées à l'état de manuscrits, telles que : Le *Savetier gentilhomme*,

le *Savetier amoureux de la belle Bourbonnaise*, le *Savetier petit-maitre à la foire*, &c.

Taconet ne joua pas exclusivement les pièces de sa composition; il en est d'autres du répertoire, dans lesquelles il soutint dignement sa réputation & dont les rôles furent évidemment faits pour lui : ainsi, dans *l'Estropié* ou la *Belle famille*, dans les *Ribotteurs de la Rápée*, & surtout dans le *Gueux revêtu*, on devine l'effet qu'il devait produire.

Cette verve bouffonne & cette recherche de la vérité, grossière il est vrai, mais réelle dans son jeu & dans sa diction, se retrouvait aussi dans son costume. Le souvenir s'est conservé d'un certain fond de culotte à propos déchiré, qui, dans une scène à effet, découvrait aux spectateurs un lambeau de chemise, dont l'apparition, quoique prévue, était saluée par un tonnerre d'applaudissements.

Par malheur, ce talent original qui, en faisant la réputation de l'acteur, aurait dû, sinon l'enrichir, au moins lui assurer une existence convenable & le mettre à l'abri du besoin, était uni chez Taconet à une conduite défordonnée. En reproduisant sur la scène les vices de la plus basse classe de la société & ses mœurs ignobles, il ne faisait qu'y traduire sa propre individualité.

Son goût pour la boisson & sa tenue débraillée avilissaient à la fois son talent & sa personne.

En dehors des exigences de son service, il était le commensal assidu des *Porcherons*, des guinguettes de la

Courtillle & du cabaret de Ramponneau, qu'il se proposait de mettre en scène dans la *Mariée de la Courtillle*. Peu scrupuleux sur le choix de ses compagnons de débauche, pourvu qu'il lampât, il buvait avec le premier venu. C'est lui qui trouva ce mot si pittoresque & qui caractérise si bien l'ivrogne : « Je te méprise comme un verre d'eau. »

On comprend qu'une existence pareille dut avoir sur sa santé une influence fatale; vers 1770 déjà, le nombre des ouvrages de sa composition diminue, & c'est Beaunoir qui devient l'auteur en pied; les pièces de cet auteur offrent plus rarement à Taconet les occasions de se produire dans le genre de rôles qui avaient fondé sa réputation & rendu son nom populaire. Aussi jouait-il moins souvent; ses forces d'ailleurs ne le lui auraient plus permis : vieilli avant l'âge par l'abus du plaisir & les excès de toute sorte, le vin avait attaqué ses nerfs & compromis sa mémoire; le front était dégarni, le regard morne & la démarche chancelante.

Cependant, toujours fidèle aux devoirs de son état, ponctuel aux répétitions, Nicolet pouvait en tout temps compter sur sa présence. Mais un soir de novembre 1774, Taconet ne paraît pas à l'heure accoutumée de la représentation; on court chez lui & on ne le trouve pas dans le réduit plus que modeste qu'il habitait; chez sa mère, qui vivait encore à cette époque & qui lui survécut, on ne l'avait pas vu davantage. Où était-il? On s'informe & l'on apprend qu'à la suite d'une chute dans la rue, il s'est assez grièvement blessé

à la jambe & qu'il a été transporté à l'hospice de la Charité, au faubourg Saint-Germain.

Malgré les soins dont il fut l'objet, le mal fit de rapides progrès sur ce corps épuisé. En vain Nicolet, alarmé à l'idée de perdre son acteur favori, & touché d'ailleurs comme homme de la triste situation de son ancien camarade, promit-il aux frères qui le soignaient cent louis pour la guérison du malade; il était trop tard. Tandis que Nicolet se désespérait, Taconet, fidèle jusqu'au bout aux habitudes de sa vie entière, lui disait d'une voix affaiblie : « Monsieur Nicolet, prêtez-moi « douze francs à compte sur les cent louis. »

Le mal toutefois empirait à vue d'œil, & bientôt les soins de la médecine devinrent impuissants. C'est alors qu'on rapporte que, près d'expirer, Taconet aurait dit à un menuisier couché dans un lit voisin & qui allait le précéder de quelques instants dans la tombe : « Camarade, va-t'en chez Pluton dresser le théâtre pour ce « soir, afin d'y jouer la *Mort du bœuf gras*. » Une autre version prétend, au contraire, que rappelé aux devoirs de la religion, il montra un repentir sincère de sa vie dissipée & qu'il conserva sa connaissance jusqu'à ses derniers moments. Il expira le 29 décembre 1774, à cinq heures du matin, âgé seulement de quarante-quatre ans & cinq mois.

Ainsi finit misérablement sur un lit d'hôpital un homme qui, né avec des talents naturels, avait su conquérir une véritable popularité dans un genre de bas étage, sans doute; mais qui, s'il eût tenu une ligne de

conduite mieux réglée, aurait pu lui assurer une existence moins précaire.

Taconet a composé environ quatre-vingts pièces de théâtre, dont vingt-quatre seulement ont été imprimées. Il a aussi laissé quelques ouvrages de circonstance : des *Tablettes lyriques*, espèce d'almanachs chantants, des *Stances* sur la mort de la reine, femme de Louis XV, & les *Mémoires d'un frivole*, roman qui malgré sa double prétention d'être allégorique & satirique, n'offre pourtant rien de piquant, & dont la rareté fait aujourd'hui à peu près le seul mérite.

Il fut, depuis sa mort, le héros de plusieurs pièces de théâtre. A peine il n'était plus, que Beaunoir le mettait en scène dans une parade où son ombre jouait au dénouement le rôle de *Deus ex machinâ*, en rétablissant la bonne harmonie entre un cordonnier & un savetier prêts à se prendre aux cheveux.

De nos jours, le vaudeville s'est emparé de cette figure populaire & nous avons vu successivement défiler soit aux *Variétés*, soit à la *Gaité*, *Préville & Taconet*, *Taconet chez Ramponneau*, *Taconet* ou l'*Acteur des boulevards*, reproduit par Frédéric avec son talent original.

Déjà, de son vivant, une pièce de circonstance composée en l'honneur du duc de la Vrillière, l'avait mis en scène, sous un aspect qui lui était, hélas trop habituel, c'est-à-dire à moitié ivre, & traité par la société chez laquelle il s'aventurait, comme un vaudevilliste.

Cette pièce, fort rare, a pour titre l'*Homme difficile*.

ou l'*Hommage des arts* à *M. le duc de la Vrillière*. Hé! qui fait si ce n'était pas Taconet lui-même qui avait consenti à jouer ce rôle dégradant, pour le plus grand plaisir de ses nobles auditeurs?

Enfin, un sieur Artaud publia, en 1775, des *Mémoires pour servir à la vie de Taconet*, qui sont moins une biographie sérieuse qu'une sorte d'apologie burlesque.





MARGUERITE BRUNET

dite

MADEMOISELLE MONTANSIER

1730 — 1820

LE 18 septembre 1730, venait au monde dans la ville de Bayonne, une fille née dans une condition modeste & dont les parents ne prévoyaient certes pas la destinée aventureuse & bizarre.

Marguerite Brunet, dont le père était épinglier, fut envoyée dès l'âge de huit ans aux Ursulines de Bor-

Extrait des registres de l'église cathédrale de Notre-Dame, à Bayonne
« Le dix-neuf décembre mil sept cent trente a été baptisée par moi soussigné, MARGUERITE BRUNET, née la veille, fille légitime de JACQUES BRUNET, épinglier, & de MARIE CAPDEVILLE, sa femme, demeurant maison d'Anglas, rue Faure. Parrain, JEAN RABRAON, couvreur ; marraine, MARGUERITE D'APERTIGNY DE LABORDE. »

deaux, pour y faire son éducation sous les yeux de sa tante, l'une des dignitaires du couvent. Quelques années plus tard, l'enfant était devenue une jeune fille piquante, au caractère décidé, aux dispositions précoces; & elle n'avait pas atteint ses quinze ans, qu'elle trouvait moyen, à travers les grilles du couvent, de nouer une intrigue dont la conséquence fut un enlèvement. Son séducteur l'emmena avec lui dans les colonies où elle passa plusieurs années. Comme l'amour est dans toutes les contrées un sentiment qui n'a rien de commun avec l'éternité, nos deux amants en vinrent à la satiété, & finirent par se séparer. A son retour en France, elle s'attacha à une troupe de comédiens ambulants, avec qui elle parcourut les provinces. Lasse, à la fin, de cette existence nomade, elle vint à Paris & tenta de débiter à la Comédie française; mais son accent méridional, dont elle ne se défit jamais, fut un obstacle qu'elle ne put surmonter. C'est alors que, se voyant forcée de renoncer de ce côté à ses espérances, elle résolut de se faire directrice de théâtre, & l'occasion étant venue à s'offrir, elle se mit à la tête de celui de Nantes.

Elle quitta cette ville en 1768 & alla prendre à Versailles le gouvernement d'une petite salle située dans la rue de Satory. Grâce à la protection de la Dauphine, dont elle fut le concilier la bienveillance, grâce un peu aussi à M. de Saint-Conty, personnage influent avec lequel elle entretenait des liaisons, M^{lle} Montanfier (elle avait adopté ce nom depuis sa rentrée en

France) obtint l'autorisation de donner pendant l'hiver des bals masqués qui lui rapportèrent beaucoup d'argent, qu'elle employa, toujours protégée par la Dauphine, alors devenue la Reine, à faire construire en 1777 la salle de la rue des Réservoirs, qui pendant longtemps a été, avant la Révolution, une espèce de succursale de la Comédie française.

Elle fut, à peu près vers la même époque, nommée directrice des théâtres suivant la cour.

Mais l'activité prodigieuse de M^{lle} Montanfier ne s'en tint pas là ; cette tâche, qui aurait paru bien lourde à tant d'autres, n'était qu'un jeu pour elle. A la fin de 1779, elle envoya à Rouen le comédien Neuville (1), chargé, comme son fondé de pouvoirs, de louer le théâtre des Arts ; de sorte qu'elle se trouva, à un moment donné, directrice des scènes de Caen, du Havre, de Rouen & de Versailles. C'est de cette dernière ville, sa résidence habituelle, qu'elle tenait les fils compliqués de sa vaste entreprise. Son dévouement à la Reine lui fit cependant abandonner Versailles, lorsque la cour fut forcée de venir s'installer à Paris.

Elle se mit aussitôt en quête d'un théâtre & loua la salle des *Beaujolais*, située au Palais-Royal, & dont elle devint par la suite propriétaire, moyennant la somme de 570,000 fr.

(1) Honoré Bourdon, dit Neuville, né à Doude-Fontaine le 3 mai 1736, épousa, le 6 septembre 1800,

M^{lle} Montanfier, dont il avait été depuis longtemps l'ami.

Malgré les sympathies non douteuses pour la famille royale, les événements de 1792 & la proclamation de la République ne laissèrent pas de lui conseiller la prudence, & elle équipa à ses frais une compagnie de quatre-vingts hommes, parmi lesquels figuraient plusieurs de ses acteurs & que commandait son associé Neuville. Cette troupe devait marcher à la rencontre de l'ennemi & non, ainsi qu'on le prétendait, se rendre au camp de Dumouriez pour y jouer la comédie. Elle ne rentra dans ses foyers que deux mois après son départ & lorsque l'armée autrichienne eut repassé la frontière.

Le Théâtre *National* que la Montansier avait fait élever rue de *la Loi*, & qui fut inauguré le 15 août 1793, avec un succès fort grand, lui avait suscité beaucoup d'ennemis. Dénoncée par Hébert, un décret intervint (2), en vertu duquel le Comité de salut public affectait arbitrairement la salle du Théâtre National aux représentations de l'Opéra.

Chaumette vint en même temps déclarer à la tribune que « la Montansier avait construit son théâtre « avec l'argent des aristocrates, & que Marie-Antoinette avait fourni une somme de cent mille écus. »

(2) Voici le texte de ce décret : les frais nécessaires à la translation
 « L'Opéra sera transféré sans délai & aux indemnités légitimes ; ainsi
 au théâtre national, rue de la Loi. que pour préparer au Comité le
 Le spectacle qui occupe ce théâtre travail sur la liquidation des pro-
 sera sans délai transféré à celui du priétaires & des créanciers des deux
 faubourg Saint-Germain. Des com- théâtres. »
 missaires sont nommés pour régler

Il lui reprocha en outre les liaisons avec des membres de la ci-devant cour ainsi qu'avec Dumouriez; il l'accusa aussi d'avoir fait afficher les premières places de son théâtre au prix de trois livres en argent ou de six livres en assignats, ce qui tendait à la dépréciation du papier-monnaie. Le conseil décida que la citoyenne Montanfier serait mise en état d'arrestation comme *suspecte*.

Le lendemain même, au moment où elle sortait avec Fabre d'Eglantine & se disposait à monter en voiture, elle fut arrêtée & incarcérée, séance tenante, à la petite *Force*, d'où elle ne sortit qu'à la chute de Robespierre. Le théâtre National fut provisoirement confisqué &, après quelques jours de clôture, il rouvrit, le 7 août 1794, sous la dénomination nouvelle, donnée à l'Opéra, de *Théâtre des Arts* (3).

Pendant sa captivité, les représentations avaient toujours suivi leur cours à son théâtre du Palais-Royal dont le nom seul avait été changé: il s'appelait le *Théâtre de la Montagne*.

Du collège Du Plessis, où elle avait été transférée, la Montanfier adressa à la Convention un mémoire dans lequel elle revendiquait sept millions comme indemnité de l'expropriation dont elle avait été victime. « Sept millions pour un théâtre! s'écria Bourdon « de l'Oise: à ce prix on aurait une escadre de sept « vaisseaux. »

(3) L'Opéra y est resté jusqu'à la mort du duc de Berry.

Sa réclamation ne fut donc point admise. Elle ne se tint pourtant pas pour battue &, pendant plus de quinze années, ne cessa d'insister pour qu'il lui fût rendu justice. C'est en 1812 seulement, qu'un décret daté de Moscou lui assigna une indemnité de 1,100,000 fr., chiffre bien inférieur à ses prétentions. Aussi renouvela-t-elle ses démarches sous la Restauration, mais sans plus de succès.

Après tant de secousses morales & physiques, sentant que le moment du repos était venu, M^{lle} Montanier avait loué en 1798 sa petite salle du Palais-Royal. Mais l'inaction trop prolongée devait peser à une nature organisée comme la sienne, & c'est ce qui advint en effet.

Il était question de l'arrivée à Paris d'une compagnie de chanteurs italiens que le général Bonaparte envoyait en France. Remplie d'ardeur, en dépit de ses soixante-&-onze ans, elle proposa de se charger de cette affaire, fut acceptée & loua pour l'installation de cette troupe d'outre-monts la salle du théâtre Olympique, rue de la Victoire. Le succès n'ayant pas précisément répondu à son attente, il fallut au bout de quelques mois transporter ce spectacle à la salle Favart. Mais de pareils déplacements ne s'opérèrent pas sans des frais considérables, dont la charge finit par l'écraser. Ses adversaires, toujours à l'affût, ne laissèrent pas échapper une si belle occasion de lui nuire; ils inquiétèrent, excitèrent par des bruits adroitement répandus (toujours le système de Basile), les créanciers qui se montrèrent impitoya-

bles & la firent incarcérer pour dettes. Mais il lui restait encore quelques ressources; elle vendit immédiatement trois arcades du Palais-Royal, derniers vestiges de sa fortune passée, & grâce à ce moyen extrême, elle put recouvrer sa liberté, après un mois seulement de détention.

Le revenu de sa salle de spectacle qu'elle louait à une compagnie, ainsi que nous l'avons déjà dit, lui aurait, à la rigueur, suffi pour vivre, lorsque le décret de 1807, en la plaçant dans la catégorie des théâtres supprimés, vint menacer de lui enlever ses derniers moyens d'existence. Comme elle avait la décision prompte & ne demeurait jamais inerte en face du danger, elle convoqua immédiatement les cinq administrateurs du théâtre Montansier, leur exposa la situation, dont elle fit ressortir toute la gravité, & proposa enfin, comme mesure de salut, la construction d'une salle nouvelle, dont elle se faisait forte d'obtenir l'autorisation, & d'aller, en attendant, donner provisoirement des représentations dans l'ancienne salle de la Cité qui serait louée à cet effet, si sa proposition était adoptée.

Elle le fut, sinon par tous, du moins par la majorité. Le 31 décembre 1806, la salle Montansier s'ouvrit pour la dernière fois au public; &, le lendemain, la troupe de ce théâtre se transporta au-delà des ponts, qu'elle ne repassa qu'au bout de six mois, le 24 juin 1807, pour venir s'installer dans la nouvelle salle élevée sur le boulevard Montmartre : celle des *Variétés*, que nous connaissons tous & qui, pendant une bril-

lante période de vingt ans, fut le théâtre le plus suivi de Paris.

Pendant plusieurs années la salle du Palais-Royal demeura une propriété à peu près sans valeur. Le 1^{er} février 1807, il est vrai, le fameux Foriofo était venu l'occuper, peu de temps après le départ des comédiens. Plus tard, on y vit successivement un entrepreneur de *puppi* napolitains; mais cette sorte de spectacle ne se soutint pas, par diverses causes. Une troupe d'acteurs à quatre pattes lui succéda, qui jouait des pantomimes & ne les jouait pas plus mal que certains acteurs bipèdes qui leur faisaient concurrence; cependant les chiens, tout savants qu'ils étaient, eurent bientôt épuisé la curiosité des Parisiens; ils émigrèrent à l'étranger, à la recherche d'autres admirateurs de leur savoir-faire, & la salle qu'ils abandonnaient se trouva de nouveau livrée à la solitude & aux araignées.

Une nouvelle entreprise s'y installa dans le courant de l'année 1810. Le 23 octobre, elle inaugura son spectacle, sous le titre de *Jeux forains*. Mais des mille exigences d'une police méticuleuse à l'excès, naissaient mille entraves qui paralysaient ses efforts (4); aussi,

(4) Le 30 octobre 1811, M^{lle} Montanfier adressait la lettre suivante au ministre de l'intérieur :

« Monseigneur,

« Permettez-moi de vous retracer ici la malheureuse situation dans laquelle je me trouve par le

refus que l'on me fait au ministère de la police générale de me rendre les pièces que je me proposais de faire jouer dans ma salle du Palais-Royal, & que j'ai soumises à la censure comme c'était mon devoir. J'ai demandé si ces pièces conte-

dix-huit mois n'étaient pas écoulés, que les *Jeux forains* étaient allés rejoindre les neiges d'antan. Depuis ces tentatives avortées, la salle fut métamorphosée en café qui, sous la Restauration, prit le nom de *Café de la Paix*, par antithèse sans doute; car cet établissement ne tarda pas à devenir le centre de réunions tumultueuses & des scènes les plus orageuses, fuscitées par l'esprit de parti. L'administration supérieure le fit fermer; puis, au bout de quelque temps, elle permit sa réouverture, comme *Café-spectacle*, & autorisa par tolérance la représentation de petites pièces à deux personnages, sous la réserve de certaines restrictions. On payait en consommations son entrée dans ce lieu public qui, durant plusieurs années, reçut tous les soirs une nombreuse clientèle qui n'était pas précisément la fleur de la société. En 1831, cette salle reçut une nouvelle modification & devint le théâtre du

naient quelques passages contre les mœurs ou le gouvernement, & il m'a été répondu que les censeurs y avaient donné pleine approbation.

« Quel peut donc être le motif qui empêche de me les remettre?

« Cependant, par l'effet de ces retards, mes recettes diminuent journellement; je ne puis offrir que des spectacles usés, que le public connaît & qu'il ne veut plus revoir.

« Si cet état de choses & de persécution continue, je suis ruinée.

Obligée de payer la part des pauvres, celle des auteurs & celle de l'Académie impériale de musique, je me trouve chaque soir au-dessous de mes frais... Votre Excellence m'a permis de rouvrir (*) ma salle du Palais-Royal, qui était ma seule ressource. Si je ne puis jouer aucune pièce nouvelle, le bienfait que j'ai reçu de vous, non-seulement ne me fera pas profitable, mais il aura causé ma ruine.

M. MONTANSIER, v^e NEUVILLE.

(*) La salle des *Jeux forains* avait été autorisée le 20 novembre 1809.

(Archives générales de l'Empire.)

Palais-Royal. On fait quelle a été sa prospérité confiante, & nous n'avons pas à nous en occuper.

Après avoir longtemps habité un appartement situé dans les combles de son théâtre, Mademoiselle Montanfier qui, en définitive, avait su au milieu de ses désastres, se refaire une assez jolie fortune, acheta aux Ternes une charmante habitation, où elle alla demeurer, dans la dernière année de sa vie. Toute vieille qu'elle fût alors, elle avait gardé intactes sa tête, sa mémoire, son énergie, on pourrait presque dire ses passions; car on retrouvait encore dans le feu qu'elle mettait à retracer quelques-uns de ses souvenirs, la femme qui, à soixante-dix-huit ans, s'était éprise de l'acrobate Foriofo (5). Elle aimait encore à s'entourer d'artistes & d'écrivains, bien que son salon ne fût plus alors qu'un pâle reflet de celui qu'elle ouvrit à l'époque de sa première installation à Paris, & qui était devenu comme un terrain neutre où se rencontraient Barras, Chénier, Talma, Tallien & sa femme, Camille Desmoulins & Bonaparte lui-même, qui, monté plus tard au faite des grandeurs, ne dédaignait pas le souvenir des soirées passées chez M^{lle} Montanfier.

Après une existence passablement accidentée, cette femme peu ordinaire, parvenue à un âge avancé, mourut le 20 juillet 1820.

(5) On a dit, mais à tort, qu'elle épousa Foriofo.
près la mort de Neuville elle avait



42
NICOLAS-MÉDARD

AUDINOT

1732 — 1801

NICOLAS-MÉDARD AUDINOT, ancien acteur de l'Opéra-Comique à la Foire, de la Comédie italienne & fondateur du théâtre de l'Ambigu-Comique, avait vu le jour à Bourmont, dans le duché de Bar, le 7 juin 1732.

Venu fort jeune à Paris pour y tenter la fortune, il

Extraits des registres de l'église paroissiale de l'Assomption, à Bourmont :
« NICOLAS-MÉDARD, fils de PIERRE ODINOT (*sic*), chantre du chapitre de cette ville, & d'AGNÈS LABOUROT, ses père & mère par légitime mariage, est né le sept & a été baptisé le huit jour de juin mil sept cent trente-deux, dans cette paroisse, par moy curé & doyen soussigné. Il a eu pour parrain NICOLAS LEPLATRE, dit Lafontaine, maître tailleur de pierres, & pour marraine MARIE GRATERY, veuve de Pierre Mangeot, qui ont signé avec moy. »



F. HILLEMACHER A.F. 1800

AUDINOT

1732 + 1801



apportait, avec une instruction élémentaire suffisante, une connaissance assez avancée de la musique, qu'il devait à son père, chantre de la collégiale de Bourmont.

Ce bagage intellectuel ne paraît pas, toutefois, lui avoir beaucoup servi, si, comme le prétend l'auteur du *Chroniqueur désœuvré*, il se trouva fort heureux de se placer, en qualité d'apprenti, chez un frère aîné qui exerçait l'état de perruquier dans le faubourg Saint-Honoré, & avec lequel il resta pendant plus d'une année.

Mais la favonnette & la houppe lui plaisaient peu ; la vocation du théâtre l'entraînait &, grâce à l'appui de quelques-unes des pratiques de son frère, il parvint à se faire recevoir, en 1758, au théâtre de l'Opéra-Comique de la Foire. Il y remplit les rôles dits à *tabliers* avec un succès qui, lors de la réunion de l'Opéra-Comique à la Comédie italienne en 1762, lui valut l'avantage d'être conservé dans la troupe.

L'année précédente, il avait fait jouer, le 28 septembre, à la foire Saint-Laurent, un petit opéra-comique en un acte, intitulé : le *Tonnellier*, dont il avait composé les paroles & la musique, & dans lequel il remplissait le rôle principal. Cette pièce, qui n'obtint pas d'abord de succès, fut retouchée par Quétant, reprise ensuite à la Comédie italienne & se maintint longtemps au répertoire.

Cependant, le prince de Conti ayant attaché à son service une troupe de comédiens qui devait don-

ner à son château de l'Île-Adam des représentations régulières, Audinot quitta la Comédie italienne pour en faire partie.

Au bout de deux ans, il revint à son ancien théâtre, comme *double* de Caillot, & y fit une rentrée brillante, le 3 janvier 1764, dans le *Maréchal* & dans *Blaise le savetier*.

Il le quitta de nouveau en 1764; mais cette fois définitivement; car, pensant avoir à se plaindre d'injustices & de passe-droit (1), il était résolu de s'éloigner; ce qu'il fit, emportant avec lui le désir de se venger, non moins que celui de faire fortune. Il prit la direction du théâtre de Versailles, qu'il dut à la protection du prince de Conti.

Après avoir gardé celle-ci pendant deux ans, il revint à Paris & ouvrit à la foire Saint-Germain un spectacle de *marionnettes*, qu'il appela *Bamboches*, ou comédiens de bois, & dont chaque personnage représentait en charge la figure d'un acteur ou d'une actrice de la Comédie italienne. Ils s'y trouvaient au grand complet &, pour que rien ne manquât à la collection, Audinot lui-même ne s'était pas épargné, & figurait parmi cette troupe de nouvelle espèce.

Cette satire en action eut le plus grand succès; le public se porta en foule à la loge des marionnettes, en

(1) Un de ses griefs contre ses anciens camarades était né du refus qu'ils lui firent d'admettre

dans leur troupe sa fille Eulalie, forte d'enfant prodige, dont il attendait sa fortune.

dépit des réclamations & des démarches tentées par les comédiens ridiculisés pour la faire supprimer, & vint applaudir à cette vengeance d'un goût original.

A la clôture de la foire, Audinot se transporta, le 9 juillet 1769, dans la salle qu'avait jadis occupée Nicolet, & son succès ne se démentit pas. Aux scènes des comédiens de bois, il joignit de petits ballets d'action, tels qu'*Acis & Galathée*, *Polyphème*, &c. Puis insensiblement, afin de varier son spectacle & de tenir en éveil la curiosité du public, il remplaça les acteurs de bois par des acteurs en chair & en os : c'étaient de jeunes enfants par qui il faisait jouer de petites scènes, le *Testament de Polichinelle*, la *Guinguette*, le *Degré des âges*, les *Mannequins*, le *Chat botté*, & d'autres pièces d'une gaité un peu vulgaire. Les auteurs & les acteurs semblaient, au reste, faire appel à l'indulgence des spectateurs par l'ingénieuse inscription qu'on lisait sur le rideau :

Sicut infantes audi nos.

que des plaisants traduisaient ainsi :

« Ci gît les enfants d'Audinot. »

Habile à profiter du succès, Audinot ne borna pas son répertoire à ces petites pièces grivoises ; il donna des pantomimes avec un luxe de costumes, de décors & de musique, qui laissèrent bien loin derrière elles les pantomimes grotesques & mesquines des *Grands danseurs du roi* & qui amenèrent la vogue à son théâtre. *Alceste ou le Pouvoir de l'amour*, le *Capitaine Cook*,

l'Héroïne américaine, le *Braconnier anglais*, le *Masque de fer*, la *Belle au bois dormant*, *Dorothée* ou les *Preux chevaliers*, les *Quatre fils Aymon*, le *Maréchal des logis*, le *Prince noir & le prince blanc*, étaient autant de petits drames, dont les scènes muettes se trouvaient suffisamment expliquées par des airs appropriés à leur situation.

Arnould-Muffot, l'un des auteurs principaux de ce spectacle & qui s'occupait de la mise en scène, s'associa avec Audinot.

Les grands théâtres, cependant, voyaient d'un œil jaloux la prospérité de cette entreprise nouvelle. Armés de leurs privilèges, ils commencèrent contre Audinot & Nicolet un système de persécutions dont ces malheureux directeurs ne purent s'affranchir qu'à prix d'argent. Non-seulement les pièces durent subir l'examen, c'est-à-dire les mutilations qu'il plaisait à Messieurs des Comédies française & italienne de leur imposer; mais, outre l'impôt du quart de la recette pour les pauvres, dont ils furent grevés, ils eurent à payer depuis une forte redevance au profit de l'Académie royale de musique. Ce n'était pas assez encore : en 1784, ce dernier théâtre se fit adjuger le privilège des petits spectacles des boulevards, avec la faculté de pouvoir le céder aux prix, charges & conditions qui lui conviendraient, sans tenir aucun compte des directeurs en exercice. Ce fut ainsi, que du jour au lendemain, Audinot se vit dépossédé du théâtre qu'il avait fondé, en faveur de Gaillard & Dorfeuille, qui, déjà entre-

preneurs du théâtre des *Variétés amusantes*, eurent la fantaisie d'y joindre la direction de l'Ambigu-Comique, & passèrent avec l'Opéra un bail de quinze années, moyennant une redevance annuelle de quinze mille livres.

Nous n'avons pas à entrer dans les détails de la contestation à laquelle donna lieu cette sorte d'expropriation arbitraire. De part & d'autre, on publia des mémoires ; &, après avoir joué pendant quelques mois sur un petit théâtre au bois de Boulogne, Audinot finit par s'arranger avec Gaillard & Dorfeuille, qui consentirent à lui rétrocéder leur bail. Il rentra donc, au mois d'octobre 1785, dans l'exploitation de son théâtre.

Il renouvela son association avec Arnould-Muffot, & fit rebâtir la salle de l'Ambigu, dont la réouverture eut lieu le 30 novembre 1786.

Depuis longtemps déjà, les jeunes enfants d'Audinot avaient grandi ; d'autres leur avaient succédé, & le répertoire, lui-même, n'était plus celui de 1770.

On jouait bien toujours des pantomimes & des comédies ; mais ces pièces avaient pour interprètes des acteurs tout-à-fait formés. Il est à noter que, grâce au goût & à l'intelligence déployés par Audinot & par Arnould-Muffot, ces ouvrages étaient en général plus relevés que par le passé ; il y avait là plus d'une comédie en vers qui aurait pu tenir convenablement sa place au répertoire du théâtre italien & même de la

Comédie française. Il en était de même de quelques-uns de ses acteurs qui, après avoir fait leur apprentissage sur la scène de l'Ambigu-Comique, vinrent plus tard occuper une place importante au milieu des comédiens français : citons particulièrement Michot & Damas.

A la Révolution, ce théâtre profita, comme les autres, de la liberté & s'empara des pièces de l'ancien répertoire qui pouvaient convenir à son cadre. Il joua aussi des pièces de circonstance & dans l'esprit du jour, sans toutefois se laisser entraîner aux exagérations dont plusieurs autres scènes de dernier ordre se rendirent les organes. C'est un éloge que les directeurs de l'Ambigu-Comique doivent partager avec Nicolet, leur voisin & leur rival.

Vers 1795, la santé d'Arnould-Muffot le forçant à renoncer à une entreprise à laquelle il ne pouvait plus prêter un concours efficace, il fut convenu que les deux associés se retireraient ensemble & qu'ils céderaient le reste de leur jouissance, qui avait encore à courir quatre ans & neuf mois, à plusieurs de leurs artistes, réunis en société, sous la gestion de Picardeaux, l'un d'eux.

Cette tentative ne réussit pas, & plusieurs directions se succédèrent, mais sans parvenir à rendre au théâtre de l'Ambigu son ancienne prospérité.

Au 1^{er} janvier 1800, époque de la cessation du bail, Audinot demeura seul propriétaire de la salle. Mais il avait acquis une belle fortune & ne songeait

nullement à reprendre le métier aventureux de directeur (2).

Cependant, son théâtre avait perdu beaucoup de son attrait, & ce fut un bonheur pour lui de rencontrer dans Corfse un homme intelligent & honnête, pour ressaisir les rênes d'une administration aux abois.

L'année suivante, le 1^{er} prairial an IX (21 mai 1801), Audinot fut frappé de mort subite. Il est vrai que depuis longtemps la débilité de ses forces physiques faisait prévoir qu'il ne pousserait pas loin sa carrière.

(2) On lit dans la *Description d'une partie de la vallée de Montmorency*, par Le Prieur, des détails qui prouvent que déjà, en 1784, date de cette publication, Audinot jouissait d'une certaine aisance :

« Aux portes d'Eaubonne, à Cernay, y est-il dit, est un jardin curieux par sa situation & les travaux qu'on y a faits ; il appartient à M. Audinot, connu par le théâtre qu'il entretient à Paris, & où souvent on donne des pièces amusantes. On distingue dans ce jardin, d'une assez petite étendue, une saïfanderie, un temple

« antique, dont l'intérieur paraîtra
« un peu trop orné à toutes les
« personnes que les décorations
« théâtrales ne frappent pas en
« beau, & plusieurs détails agréables, qui le feraient encore plus
« si l'espace n'était pas aussi limité. L'eau qui seule anime les
« campagnes, manque absolument
« à celle-là, ce qui a fait imaginer
« à M. Audinot un singulier stratagème pour faire illusion à ceux
« qui, la nuit, voudraient parcourir
« son jardin ; illusion momentanée,
« qui ne laisse que des regrets
« quand on en est défabusé. »





LOUIS-FRANÇOIS ARCHAMBAUT

dit DORVIGNY

1742 — 1812

JUSQU'A présent l'origine de Dorvigny était restée inconnue. Naquit-il à Versailles, en plein *Parc aux cerfs*? Quels ont été ses auteurs? Les biographes se sont bornés, sur ces divers points, à établir des conjectures, auxquelles sa ressemblance frappante avec Louis XV prêtait au moins beaucoup de vraisemblance. Dorvigny, lui-même, ne s'en défendait pas, & Cubières-Palmézeaux, dans une

Extraits des registres de Saint-Germain-l'Auxerrois : « Le trentième de mars mil sept cent quarante-deux, fut baptisé LOUIS-FRANÇOIS, fils de FRANÇOIS ARCHAMBAUT, piqueur de chez M. le prince Charles, & de MARIE-ANTOINETTE PETIT, aux Tuileries. Le parrain, LOUIS DE LAMAIN, domestique; la marraine, JULIENNE, femme de FRANÇOIS ROULOT, cocher du roi. L'enfant est né d'aujourd'hui. »

brochure anonyme (1), mentionne cette circonstance comme un fait acquis à l'opinion répandue que cet écrivain devait le jour au roi de France & de Navarre.

Hé bien ! nous sommes en mesure de confirmer ce fait, grâce à l'acte de naissance même de Dorvigny, que nous avons eu le bonheur de découvrir & dont on peut implicitement déduire cette conséquence.

Louis-François Archambaut, dit Dorvigny, est né à Paris, le 30 mars 1742.

On n'a que de vagues notions sur l'emploi de ses premières années. Il aurait été embarqué de bonne heure, capturé par un corsaire &, grâce à sa belle écriture, racheté par le consul de France à Surate, qui aurait fait de lui son secrétaire. Après dix années passées sur la terre étrangère, il revint dans sa patrie, & se trouvant dépourvu de ressources, il prit le parti de la comédie qu'il joua longtemps en province, & notamment à Bordeaux, en 1775 & 1776, sous le nom emprunté de *Dorvigny*, qui fut le seul qu'on lui ait connu, même au jour de son décès (2). C'est à peu près vers la même époque qu'il commença à écrire pour le théâtre; ce qui viendrait encore à l'appui de l'opinion généralement répandue au sujet de

(1) *Épître aux mânes de Dorvigny*, ou *l'Apologie des buveurs*, par un auteur de mélodrames. Paris, chez les marchands de nouveautés, 1813, br. in-8°.

(2) Louis DORVIGNY, mort le 5

janvier 1812, à quatre heures du matin, rue Frépillon, n° 4. Célibataire, âgé de soixante-neuf ans, né à Paris.

(Extrait des actes de décès du 6^{me} arrondissement.)

son origine, puisque son premier ouvrage *Roger Bon-temps & Favotte*, parodie d'*Orphée & Eurydice*, composé en collaboration avec Moline (3), fut joué peu de mois après la mort du roi, qu'on pouvait supposer jusques-là avoir été son protecteur naturel. A dater de ce moment, Dorvigny ne cessa plus de travailler pour la scène. En 1779, il fit représenter sur les tréteaux des *Variétés amusantes* une parodie intitulée : *Fanor ou les battus paient l'amende*, que tout Paris voulut voir. Le succès fut si prodigieux, que l'on crut dans le public que Dorvigny n'était qu'un prête-nom. Plus d'un littérateur *modeste* se laissa complimenter sur cet ouvrage, & le premier ministre lui-même, M. de Maurepas, souffrit qu'on le lui attribuât ou, du moins, ne s'en défendit que juste ce qu'il fallait pour donner à penser que son désaveu était pure réserve de sa part. Il n'est pas inutile, au reste, de dire que le jeu de Volange ne fut pas étranger à cette vogue extraordinaire, & nous devons, à ce propos, relever une erreur fréquemment reproduite. On a répété partout que Lécuse, entrepreneur des *Variétés amusantes*, afin de satisfaire la curiosité publique, se vit dans l'obligation de représenter la pièce deux fois par jour. Il y a ici confusion : à cette époque, & pendant le cours de la belle saison, les *Grands danseurs du roi* & l'*Ambigu-Comique* don-

(3) MOLINE (Pierre-Louis) auteur dramatique, né à Montpellier, vers 1740, & mort à Paris, le 29 février 1820, dans le plus complet dé-

nûment. Le nombre de ses ouvrages dramatiques, tous marqués au coin de la médiocrité, est considérable.

naient deux représentations chaque jour : l'une, qui commençait à cinq ou six heures & finissait à neuf; l'autre, à dix heures & se terminant dans la nuit. Cette dernière était fort suivie par les jeunes gens & par les filles; on comprend pourquoi. Or, les Variétés amusantes ne faisaient en cela que suivre l'exemple donné par d'autres spectacles. Souvent même, il advint que *Janot* fut joué sur deux scènes différentes : c'est-à-dire rue de Bondy, à la salle ordinaire; puis, à la foire Saint-Laurent. Ces représentations nocturnes qui offraient trop d'occasions de scandale, furent supprimées vers l'année 1780.

On a également dit à tort que Dorvigny, lors du passage de Volange à la Comédie italienne, eut la prétention de le remplacer dans son rôle, afin d'éviter l'interruption de sa pièce, « & qu'il n'obtint pas comme acteur, le succès qu'il avait obtenu comme auteur. » Rien n'est moins exact; il remplaça, en effet, le 2 mars suivant, Volange dans plusieurs de ses rôles, mais non dans celui de *Janot*. Son emploi était plutôt celui des *pères*, des *payfans*, que celui des *niais* proprement dits. Il resta attaché au théâtre de Lécluse jusqu'en février 1782, où il vint prendre chez Nicolet la place laissée vacante par Ribié qui avait contracté avec l'Ambigu-Comique. Il y joua, dans quelques pièces de lui, des rôles faits à sa taille (4).

(4) Dans *Blaise le hargneux*, prunter le dénouement pour son
particulièrement, dont Alexandre *Tyran domestique*.
Duval ne dédaigna pas d'em- Ces emprunts, mal déguisés &

Dans la suite, il joua également au petit théâtre des *Délasséments comiques*, à celui des *Affociés* & au théâtre *Sans prétention*. Mais il était froid & n'eut jamais beaucoup de valeur comme acteur.

Bien qu'en ce temps-là les ouvrages dramatiques représentés sur les scènes secondaires ne fussent rétribués qu'au moyen d'une somme assez modique, une fois payée, usage qui s'est maintenu jusqu'au commencement du siècle, Dorvigny aurait pu avec le produit des siens s'assurer une existence honnête; mais l'inconduite & la débauche avaient tellement dégradé son talent & épuisé ses ressources, qu'il en était réduit à trafiquer de ses pièces moyennant la rémunération la plus infime, qu'il allait aussitôt dépenser au cabaret (5).

Dorvigny ne cherchait pas, tant s'en faut, à dissimuler sa pénurie, & lui-même l'avoua assez plaisamment dans une certaine circonstance : une dame lui ayant demandé un acrostiche sur le roi Louis XV, il rima

pourtant rarement avoués, sont assez fréquents. Le *Manteau*, ou le *Rêve du mari*, d'Andrieux, ressemble fort au *Manteau écarlate*, de Sédaine de Sarcy, joué à l'Ambigu quelques années avant la Révolution.

(5) Peu de mois avant sa mort, il vendit quarante manuscrits de ses pièces, moyennant une somme de cinquante francs, & l'administration théâtrale qui contracta ce mar-

ché refusa, quelque temps après, de lui faire une pension de vingt sols par jour, tandis qu'elle-même faisait fortune avec ses ouvrages.

C'est le cas de rappeler, à cette occasion, une phrase d'un journaliste contemporain, qui écrivait, en parlant de cet auteur famélique : « Il faisait vivre (par ses productions) les petits théâtres, qui ne le lui rendaient pas. »

instantanément un éloge qui se terminait par ce vers :

Son image est partout excepté dans ma poche.

C'est ainsi, qu'après avoir passé la dernière partie de son existence dans une détresse absolue, on le trouva mort, le 4 janvier 1812, dans un ignoble gale-tas de la rue Frépillon, n° 4, victime de son intempérance, autant que de la misère.

Il était âgé de soixante-neuf ans & quelques mois.

Dorvigny avait la répartie vive. Une de ses pièces ayant été sifflée, le public demanda l'auteur par dérision. Il se présenta & dit : « Messieurs, j'ai eu le
« bonheur de vous amuser plus d'une fois par mes
« proverbes; supposez que la pièce que vous venez
« d'entendre en est un autre : *Qui compte sans son*
« *hôte, compte deux fois.* »

La fécondité de cet auteur a été telle, qu'on évalue à plus de quatre cents le nombre des ouvrages sortis de sa plume & dont nous nous garderons bien de consigner ici les titres. Parmi celles qui ont eu le plus de retentissement, figure en tête le *Désespoir de Jocrisse*, qui peut prendre rang à côté du fameux *Janot*. Nous mentionnerons encore la *Parfaite égalité ou les Tu & les Toi*, comédie de circonstance, en trois actes & en prose, représentée en 1794, avec un succès étourdissant. Il donna à la Comédie française, le 1^{er} janvier 1780, les *Etrennes de l'amour*, pièce en un acte & en vers libres, qui ne réussit que médiocrement; & le

30 janvier suivant il fit encore représenter sur cette même scène les *Noces Houzardes*, pièce en quatre actes & en prose. Ce dernier ouvrage, dont l'intrigue est aussi embrouillée qu'in vraisemblable, n'eut que quatre représentations, tolérées à la faveur des jours gras. Le *Recueil général des proverbes* (6) en renferme plusieurs de Dorvigny. Un des plus plaisants est l'*Avocat chansonnier*. *Christophe-le-Rond*, que Collin-Harleville a mis à contribution pour son *Optimiste*, compte également parmi ses meilleures productions.

Indépendamment de *Jocriffe* qui a fait souche, Dorvigny est encore inventeur de plusieurs types de comédie fort drôles. Ainsi : le *Père Duchesne ou la Mauvaise habitude*, & les *Noces du Père Duchesne* (7); *Hurluberlu ou Tout de travers* & *Hurluberlu au régiment* (8).

Ajoutons que la plupart de ses pièces renferment des situations comiques & des caractères bien tracés.

Un fait moins connu, c'est que de même que Guillemin, son contemporain, il composa plusieurs scènes à la *filhouette* pour le spectacle des *Ombres chinoises*, récemment établi sous les arcades du Palais-Royal : d'abord, *Madelon Friquet & Colin Tampon*; la *Démon-seigneurisation*, par laquelle cette scène enfantine paya

(6) *Recueil général des proverbes dramatiques*, Paris, 1785, 16 vol. in-16.

(7) Il n'est pas douteux que ce ne soit cette pièce, dans laquelle le personnage principal ne parle que par f... & par b..., qui ait donné à

Hébert l'idée de son journal, le *Père Duchesne*.

(8) Volange représentait dans ce dernier ouvrage, joué à l'Ambigu-Comique, le double rôle du *père* & du *fil*s. Cette dernière pièce n'a point été imprimée.

son tribut à la Révolution; puis enfin, le fameux *Pont cassé*, dont la réputation est, de nos jours, aussi populaire qu'à son origine (9).

Dans ses dernières années, Dorvigny composa six romans, aujourd'hui parfaitement oubliés, & dans lesquels se retrouve la trivialité de ses pièces de théâtre, moins l'esprit souvent si fin & les traits comiques qui distinguent un certain nombre d'entre elles.

(9) S'il faut en croire feu Charles Magnin, auteur d'un livre curieux sur l'*Histoire des marionnettes*, Dorvigny n'aurait été que l'arrangeur de cette petite scène, devenue sous sa plume la reproduction d'un ancien fabliau, cité par l'érudit académicien (*). On peut, à la rigueur, admettre que Dorvigny en ait eu

connaissance; car cet auteur avait rassemblé dans ses rares moments de prospérité une assez belle collection de livres, qu'il vendit ensuite volume par volume, aux jours de détresse; & Mayeur lui reprochait déjà, en 1782, dans le *Chroniqueur désœuvré*, d'aller puiser ses sujets de comédie dans les anciens ouvrages.

(*) Le dialogue du *Prince & du berger*.





ÉTIENNE-THOMAS

CONSTANTIN

1743 — 1795

AUJOURD'HUI, le sieur Constantin, fameux acteur, fera un compliment au public, de sa propre composition & jouera « Don Juan dans le *Festin de Pierre*, avec toute sa garde-robe & ses habits. »

Ainsi s'écriait d'une voix enrouée & avec des liaisons probablement hasardées, l'aboyeur Visage au-devant du spectacle de Nicolet, soit aux foires, soit au boulevard du Temple; & la foule de se presser aux portes

Extrait des registres de l'église Sainte-Croix, à Bordeaux : « Le deux janvier mil sept cent quarante & trois, a été baptisé ETIENNE-THOMAS, né de ce jour, fils de DENIS CONSTANTIN, cordonnier, & de sa femme, ANNE-ANTOINETTE ARDOUIN. »

pour admirer & l'acteur & le costume à paillettes avec lequel il était, au dénouement, foudroyé & précipité dans les enfers.

Ceci se passait de 1760 à 1770; c'est-à-dire dans les premières années de l'établissement de ce spectacle, à une époque où Constantin, dans les rôles d'*amoureux*, & Taconet, dans ceux de *fayetiers* & d'*ivrognes*, étaient les deux principaux acteurs de la troupe. Moins célèbre que son camarade & son émule, Constantin est pourtant resté pendant près de trente-cinq ans attaché à ce théâtre, dont il suivit fidèlement la fortune, depuis son installation au boulevard jusqu'au moment où Nicolet en céda la direction à Ribié, au mois d'août 1795.

Dès que le spectacle du sieur Nicolet commença à jouer des pièces « en règle », pour nous servir de sa propre expression, Constantin figura au premier rang des acteurs; outre les rôles d'*amoureux* & les *caractères*, il se chargea volontiers de représenter des personnages comiques : c'est ainsi qu'on le vit sous les habits étriqués d'un vieux poète, dans le *Cri du cœur*; mais d'ordinaire, & jusqu'au jour où l'âge le força de renoncer à cet emploi, en faveur du jeune Talon, transfuge de l'Ambigu-Comique, c'est Constantin qui donna la réplique à M^{me} Nicolet; il était le *Colin* de cette *Colette*, le *Dorante* de cette *Araminte* du boulevard du Temple. Enfin, il tenait les rôles *habillés*, pour nous servir de l'expression technique; en un mot, il était le Belle-Cour & le Molé de ce répertoire dont

M^{me} Nicolet & M^{lle} Duhamel étaient les Doligny & les Prévile.

Ajoutons, qu'au besoin, il jouait également dans les pantomimes. Ainsi, sans parler du *Festin de Pierre* de la foire, dans lequel il remplissait, comme on l'a dit plus haut, le rôle du brillant séducteur don Juan, bien qu'il fût assez mal bâti & qu'il eût, dit la chronique, les jambes cagneuses, il représentait fort agréablement *Don Quichotte* dans la pantomime de ce nom, & un général anglais dans le *Fameux siège*.

En 1778, il quitta le théâtre des *Grands danseurs du roi* & fut, sans doute, *montrer ses talents* à la province, dans la troupe d'un ancien camarade, le sieur Leclerc qui, après avoir été le pensionnaire de Nicolet de 1763 à 1770, s'était fait directeur de comédiens ambulants.

Après trois ans d'absence, Constantin revint, comme l'enfant prodigue, chez Nicolet, qu'il ne devait plus quitter. Il reprit de ses anciens rôles ceux qui se trouvaient le plus en rapport avec son âge. En annonçant cette rentrée, l'auteur du *Chroniqueur désœuvré* formulait ainsi son opinion sur lui :

« Cet acteur est le vrai ballot de Nicolet; il a
 « tout le jeu qui convient à son théâtre. Cependant
 « le jeu de cet homme & celui de Taconet ont en
 « partie fait, à eux deux, la fortune de ce directeur
 « forain. »

Ailleurs, il l'appelle « un grand inutile..... & ne
 « sert tout au plus qu'à rappeler combien le spectacle
 « de Nicolet était autrefois ridiculement composé. »

Cependant Nicolet n'en jugea pas probablement de même; car, non content d'employer ses services sur la scène, il lui donna une place dans l'administration de son théâtre. Avec, ou sans le titre de régisseur, Constantin était devenu l'homme de confiance du directeur, l'ami nécessaire, chargé de répondre aux lettres adressées à Nicolet; peut-être aussi, mais nous n'oserions l'affirmer, de juger & de recevoir les pièces nouvelles.

Hé! pourquoi non? Lui aussi, était auteur dramatique, tout comme un autre; du moins il le fut une fois dans sa vie, puisqu'il fit jouer en 1770 une pièce de sa composition, intitulée : *l'Entêtement de Cassandre*, mais qui, étant demeurée manuscrite, est probablement perdue pour la postérité.

Il avait enfin trouvé le poste qui lui convenait, puisqu'il continua de l'occuper jusqu'en 1795, sans avoir pour cela tout à fait renoncé à sa profession d'acteur. En 1792, 1793 & 1794, son nom figure de nouveau à la tête des artistes de la Gaîté, dans les almanachs des spectacles; de plus, sa femme, M^{me} Constantin... (oui, don Juan est marié (1)!) occupe dans ce même théâtre un poste d'ouvreuse de loges. Il quitta définitivement la scène lors de la cession faite par Nicolet à Ribié.

Il paraît que dans sa jeunesse, Constantin partagea le goût de son camarade Taconet pour la *diva bouteille*. Sur la foi d'un vieux comédien de ce théâtre, Genest,

(1) 21 messidor an I^{er} (9 juillet 1793).

mort en 1825, Brazier a raconté, dans ses *Chroniques des petits théâtres*, un défi mémorable qui eut lieu entre les deux acteurs, au sujet d'une pièce de vin de cent vingt bouteilles qu'il s'agissait de vider, séance tenante, au cabaret de Ramponneau, & dans lequel Constantin tint valeureusement tête à son terrible antagoniste. Le *Chroniqueur désœuvré* l'accuse, de son côté, « de vendre ses habits pour boire. »

Il en est aujourd'hui de cette assertion comme du talent dramatique de Constantin ; ce n'est qu'à travers une tradition incertaine & variable, qu'il nous est permis d'en juger. Nous pouvons, toutefois, penser que la mort prématurée de Taconet, à la suite de ses excès, dut être pour son camarade un terrible exemple & une leçon salutaire, & que sans doute il s'amenda. En tous cas, à défaut d'autre recommandation pour sauvegarder son nom & sa mémoire, nous ferons remarquer à sa louange que, pour être resté pendant un si grand nombre d'années pensionnaire du même théâtre, il a fallu que Constantin se recommandât de lui-même à la confiance de son directeur Nicolet, non-seulement par son talent d'acteur, mais encore par un esprit d'ordre & de conduite. Ces vieux serveurs qui vivent & meurent dans la maison, font à la fois leur éloge & celui de leurs maîtres. Ce fut le fait de Constantin, qui mourut à Paris le 15 juillet 1795

62'



FRED HILLEMACKER A. F. 1860

MADAME NICOLET

1743 + 1817



ANNE-ANTOINETTE DESMOULINS

MADAME NICOLET

1743 — 1817

ANNE-ANTOINETTE DESMOULINS, née à Paris, était fille d'un pauvre gagne-deniers, & de Jeanne Fourré, sa femme, qui mourut à l'Hôtel-Dieu le 29 mai 1763. Cela suffit pour donner une idée de la position misérable de cette famille.

Elle fit partie, dès l'origine, de la troupe de Nicolet, où elle remplissait les rôles d'*amoureuses* dans les pièces dialoguées & dans les pantomimes. Nicolet

Extrait des registres de l'église Saint-Gervais : « Le dimanche dix octobre mil sept cent quarante-trois, a été baptisée ANNE-ANTOINETTE, fille de MICHEL DESMOULINS & de JEANNE FOURRÉ, sa femme, étant née de ce jour. Le parrain NOEL LINDÉE ; la marraine, ANNE-ANTOINETTE LE ROUX. »

devint épris de sa jeune pensionnaire ; il se fit écouter & finit par lui donner légalement, le 10 janvier 1766, son nom qu'elle portait publiquement depuis trois ans à peu près, tant sur l'état des acteurs, que sur les brochures de pièces imprimées, jouées pendant cette période.

Quoi qu'il en soit, & laissant de côté la prépondérance bien naturelle que lui donnait sur ses camarades sa qualité de directrice, on doit reconnaître que M^{me} Nicolet fut, sans contredit, la meilleure actrice de son théâtre. Elle quitta de bonne heure l'emploi des *jeunes amoureuses* pour prendre celui des *caractères*. Tour à tour joyeuse & franche commère de la halle, tenant tête aux buveurs des Porcherons & aux marinières de la Grenouillère, femme à la main leste, rabrouant un mari ivrogne, ou mère indulgente aux amours affortis de la jeunesse, moqueuse & coquette à l'occasion &, par-dessus tout, maîtresse femme au logis comme au théâtre, M^{me} Nicolet sut faire tourner au profit de la prospérité commune son talent de comédienne & ses qualités d'ordre & d'économie. Sans contester l'activité & l'intelligence pratique dont Nicolet fit preuve comme directeur, nous croyons devoir faire honneur, en grande partie, de cette bonne administration & de ses heureux résultats, au concours dévoué qu'il rencontra constamment chez sa femme. Cette justice lui a été rendue par ses contemporains, & Mayor, lui-même, dans son scandaleux pamphlet du *Chroniqueur désœuvré*, n'a pu s'empêcher de le proclamer.

Au nombre des pièces dont elle assura le succès, nous citerons la *Bourbonnaise*, les *Ecoffeuses de la halle*, l'*Ecolier devenu maître*, l'*Amour quêteur*, *Vénus pèlerine*, & surtout le *Fameux siège*, pantomime dans laquelle elle jouait le rôle de la Pucelle d'Orléans (1). Elle continua de jouer jusqu'en 1780, époque à laquelle elle abandonna ses rôles à des actrices plus jeunes; entre autres, à la jolie Forest, afin de se donner entièrement à l'administration de son théâtre.

Après la mort de son mari, M^{me} Nicolet ne voulut pas renouveler le bail que celui-ci avait fait à Ribié. Diverses directions se succédèrent & ne réussirent que médiocrement, jusqu'au jour où Ribié reparut sur l'eau &, plus heureux cette fois, parvint à se faire associer à cette entreprise. Cependant, la veuve de Nicolet ne lui avait pas pardonné les chagrins qu'il avait causés à son mari & qui, suivant elle, avaient abrégé ses jours. Aussi, lors du décret de 1807, qui maintenait le théâtre de la Gaîté au nombre des théâtres conservés, elle se mit en mesure de se faire réintégrer dans la propriété de son immeuble & dans la jouissance de son privilège : double prétention que lui contestait son locataire, mais qui fut consacrée par le jugement intervenu en faveur de M^{me} veuve Nicolet, & qui débouta Ribié de son opposition. Rentrée dans la plé-

(1) On raconte qu'un enfant qui assistait à une représentation de cette pièce, voyant Jeanne d'Arc embrasser, au dénouement, son père, sa mère & une petite fille présente, demanda ingénument à sa mère : « Maman, est-ce sa fille que la pucelle embrasse ainsi ? »

nitude de ses droits, elle confia la direction de la scène à son gendre, François-Charles (dit Frédéric) Bourguignon, ancien épiciier de la rue de Grenelle, qui en 1793 avait épousé la plus jeune des filles de Nicolet (2).

En 1808, le vieux bâtiment fut démoli, & une nouvelle salle s'éleva sur les débris de l'ancienne. Bourguignon, en conservant l'administration de l'entreprise, s'adjoignit Dubois comme directeur.

Il mourut le 19 décembre 1816, ne précédant que de trois semaines au tombeau sa belle-mère, décédée le 8 janvier 1817, à l'âge de soixante & treize ans & trois mois.

L'administration de ce théâtre passa après leur mort aux mains de M^{me} veuve Frédéric Bourguignon, qui la conserva jusqu'à sa propre mort, arrivée quelques années plus tard, le 11 décembre 1825.

(2) ALEXANDRINE-HÉLÈNE, née le 3 janvier 1774.

Outre cette fille, Nicolet avait eu trois autres enfants d'Anne-Antoinette Desmoulins : 1° ANNE-MARIE, née le 26 décembre 1763; 2° JAC-

QUES (*), né le 24 décembre 1764 (on voit que ni l'un ni l'autre ne perdaient de temps); ces deux enfants furent légitimés au moment du mariage; 3° JEANNE, née le 27 janvier 1767.

(*) Ce fils, qui est mort le 16 avril 1846, est inhumé dans le cimetière du Père-Lachaise. Au nom de Nicolet, gravé sur la tombe, est ajouté *de Torcy*. Nous nous demandons où est situé ce fief!

661



*Fran. Hiltnerich
sc. 179.*

SÉRAPHIN
1747 + 1800



SÉRAPHIN-DOMINIQUE FRANÇOIS

dit SÉRAPHIN

1747 — 1800

S'IL est un nom qui fasse battre le cœur des enfants; c'est bien celui-ci ! Lequel d'entre nous n'a pas conservé, plus ou moins, le souvenir de ces émotions de son jeune âge, quand on lui laissait entrevoir comme récompense de son application au travail ou de sa docilité, l'espérance d'une soirée passée aux *Ombres chinoises*? Heureux temps ! Temps des beaux jours ! que ne durez-vous toujours ! comme dit le *Denis* de la chanson.

Extrait des registres de l'église de Saint-Dagobert, à Longwy : « Le 16 febvrier 1747, a été baptisé SÉRAPHIN-DOMINIQUE, né d'hyer, fils légitime de JEAN FRANÇOIS & de GABRIEL (sic) JACQUE (sic) LOUIS, conjoints, eut pour parrain le sieur BERGERON, secrétaire de l'état-major de cette place, & pour marraine, JEANNE PAIRCHAL. »

C'est à Longwy, ville frontière de la Lorraine, que naquit, le 15 février 1747, dans une humble famille de la bourgeoisie, celui qui devait être le futur fondateur des *Ombres chinoises perfectionnées* (1). Il sembla d'abord, à l'instar de ses parents, destiné à passer sa vie dans le calme & l'obscurité héréditaires; mais les dieux en avaient ordonné autrement; *sic fata voluere*. A peine sorti de l'adolescence, le jeune Séraphin, se sentant à l'étroit dans sa ville natale, & de même que tous les grands hommes qui ont le pressentiment de leur destinée, se croyant appelé à de *grandes choses*; aspirait à l'indépendance. Il partit un beau jour sans tambour ni trompette & se prit à courir le monde, cherchant fortune, à la suite d'une troupe de saltimbanques; puis il s'affocia avec des comédiens ambulants, qui, après avoir visité les villes du nord de la France, passèrent en Allemagne & en Italie. Est-ce dans ce dernier pays, où les marionnettes florissent, qu'il conçut l'idée du genre de spectacle auquel il devait plus tard attacher son nom? Le fait paraît assez vraisemblable. Toujours est-il qu'il se sépara de ses compagnons d'aventures, revint seul en France & se mit à la tête d'un personnel... en carton, fabriqué, agencé de ses propres mains, & qui le récompensa de ses peines par le succès qui l'accompagna dans toutes les villes où il s'arrêtait.

En l'année 1776, il vint s'établir à Versailles, où son

(1) Charles Magnin. *Histoire des marionnettes*.

entreprise prospéra (2). Admis, à plusieurs reprises, à l'honneur de divertir la famille royale, son petit théâtre devint l'objet d'une haute distinction, puisque, le 22 avril 1781, il fut autorisé à prendre le titre de *Spectacle des enfants de France* (3).

Voici en quels termes son affiche était conçue :

« Le sieur Séraphin a l'honneur de prévenir le
« public, que pour mériter de plus en plus sa bien-
« veillance, il n'a cessé de varier son spectacle par
« un répertoire d'après lequel le public jugera de la
« vérité. »

Suit la liste des pièces; puis, il ajoute : « Des per-
« sonnes prévenues ont fait courir le bruit que tous
« les jours on voyait la même chose chez le sieur
« Séraphin; il assure le public que ces personnes ont
« été trompées, que son spectacle est varié; que les
« scènes du répertoire ci-dessus sont jouées successive-
« ment, & que deux fois de suite on n'y voit pas la
« même chose. Ce spectacle, où règne la gaiété, est
« toujours caractérisé par la décence. »

Cependant, soit que le succès ne se soit pas soutenu au même degré, soit désir de se produire sur un théâtre plus vaste, Séraphin transporta en 1784 son spectacle à Paris & s'installa dans les nouvelles galeries que venait de faire construire le duc d'Orléans autour du jardin du Palais-Royal. Il eut pendant les six premiers

(2) Son spectacle était situé jardin de Lannion.

faïlles, par J.-A. Leroi, bibliothécaire.

(3) *Histoire des maisons de Ver-*

mois la jouissance gratuite du local qu'il occupait : concession qui fut d'ailleurs commune à tous les nouveaux colons.

L'ouverture de son spectacle eut lieu le 8 septembre de cette même année (4). Les Parisiens ne se montrèrent pas moins empressés que les habitants de Versailles à lui rendre visite.

Plusieurs auteurs, déjà connus sur d'autres scènes, Gabiot de Salins, Maillé de Marencourt, Dorvigny, à qui l'on doit le fameux *Pont cassé*, & surtout Guillemain, devinrent les fournisseurs les plus actifs de ce petit théâtre, dont la prospérité se maintint jusqu'aux premiers jours de la Révolution. A cette époque, Séraphin, oublieux comme tant d'autres des faveurs de la Cour, ou, ce que nous aimerions mieux croire, mû par un sentiment de prudence, paya son tribut aux idées du jour en faisant jouer deux scènes à la filhouette, la première en 1792, la *Démonseigneurisation*, & la deuxième, la *Fédération nationale*, en 1793, qui, ainsi que le fait judicieusement observer l'auteur déjà cité de *l'Histoire des marionnettes*, ne durent que médiocrement divertir l'auditoire enfantin de Séraphin (5).

(4) C'est par respect pour ce souvenir de famille, que la petite-nièce du fondateur voulut inaugurer, à cette même date, la salle du boulevard Montmartre, lorsque après soixante & quatorze ans de résidence dans le même local, ce spectacle se vit contraint, par suite

des exigences inqualifiables d'un nouveau propriétaire, d'émigrer du Palais-Royal au boulevard Montmartre.

(5) Dès la fin de 1789, il avait fait jouer aussi *l'Apothicaire patriote*, pièce dans laquelle on célébrait le courage & le patriotisme

Séraphin eut à quarante-huit ans la velléité de goûter du mariage. Il épousa, en 1795, une femme plus âgée que lui de deux ans, & qui à ce tort de la nature, joignait un autre travers dont son mari s'accommodait moins, parce que ses intérêts avaient à en souffrir. En effet, plus d'une fois il advint que, poussant jusqu'à l'extrême les pratiques de la religion, elle oublia pour le sermon l'heure du spectacle, dont elle était cependant, comme actrice, un rouage indispensable.

Quoique Séraphin fût un bon mari, dit-on, & lui fût sincèrement attaché, ces infractions aux obligations de son état, plusieurs fois réitérées dans le cours de l'année, excitaient sa colère qui s'exhalait alors en termes, comme on dit aujourd'hui, peu parlementaires.

Dominique-Séraphin, que sa filhouette, à l'échine courbée, placée en tête de l'affiche de son spectacle,

des femmes qui étaient allées à Versailles, les 5 & 6 octobre 1789, chercher la famille royale, pour la ramener à Paris.

Le 11 pluviôse an 11 (30 janvier 1794) il donna un nouveau gage de son civisme, en jouant au profit des indigents de la section de la Montagne une scène à la filhouette, intitulée : *La Pomme à la plus patriote ou la chute du trône*.

Quelques mois auparavant, il avait adressé à la Société populaire

de la section des Tuileries ses regrets de ce que son état de santé le forçait à se rapprocher de son spectacle & à quitter le territoire de la dite section, & il demandait comme une grâce de demeurer toujours membre de la Société, ce qui lui fut accordé, vu ses preuves de civisme & de républicanisme.

Décidément, Séraphin était un révolutionnaire !

représente comme un homme malingre, à la mine chétive, & qu'on est tenté de prendre pour un bossu des mieux pourvus, avait été, au contraire, jusqu'à l'âge de trente-six ans, un grand & bel homme. Vers cette époque de sa vie, il fut atteint d'un ramollissement de la moelle épinière, dont les progrès furent si rapides, que dans les quinze dernières années, il avait perdu sa haute taille & que son dos voûté lui donnait toute l'apparence d'un homme contrefait. Aussi ne poussa-t-il pas loin sa carrière, puisqu'il n'avait que cinquante-trois ans & quelques mois au moment de sa mort, arrivée le 5 décembre 1800; sa veuve, qui le regrettait, ne voulut pas continuer seule l'industrie de son mari défunt, & s'empressa de céder l'établissement à un neveu de celui-ci, moyennant une rente viagère qu'il n'eut pas à lui servir longtemps, puisqu'au bout de deux ans à peine, elle alla retrouver le sieur Séraphin dans le royaume des *ombres*, cette fois peu *chinoises*.

Le neveu, Joseph François, qui conserva sur l'affiche le nom talismanique de *Séraphin*, mis ainsi prématurément en pleine possession de la chose, introduisit certaines modifications qui, sans changer la physionomie primitive de ce spectacle, ajoutèrent à sa variété. Ainsi, presque jusqu'au moment de sa mort, Séraphin n'avait eu comme accessoire à ses *ombres* que les feux pyrrhiques & hydrauliques. Polichinelle ne figurait pas encore sur son théâtre. Ce n'est qu'en 1797, après qu'une concurrence fut venue s'établir au Palais-Royal même, dans la galerie vitrée, près du théâtre de la

République, & en face des galeries de bois, que le bouffon grotesque fit son apparition sur cette petite scène, où l'impresario introduisit en même temps ce qu'on appelle, en termes du métier, un *jeu courant* de marionnettes. Il ne manqua pas d'en informer le public par la voie des *Petites-Affiches* du 17 thermidor & du 3 fructidor an V (4 & 20 août 1797) : « Séraphin, « auteur & inventeur des *Ombres chinoises*, prévient « le public qu'il n'a pas cessé de représenter en son « spectacle, Palais-Egalité, galerie de pierre, n° 121, « du côté de la rue des Bons-Enfants, & que c'est à « tort qu'on a fait courir le bruit qu'il joue dans les « spectacles aériens.

« A la sollicitude des pères & mères de famille, il a « augmenté son spectacle d'un joli jeu de marionnettes (6). »

Le successeur de Dominique, voulant marcher avec son siècle, joignit à cet élément nouveau la représentation de petites pièces comiques & féeriques, dues à la plume de quelques auteurs plus ou moins habiles qui, à la faveur de l'anonyme, ne craignaient pas de travailler pour cette modeste scène.

Pendant une longue suite d'années, ce spectacle

(6) C'est ce que confirme une affiche de 1799, que nous avons entre les mains & qui est rédigée d'une manière originale. — « Un « moment! arrêtez-vous. Lisez-moi, « des changements à vue, des « décorations d'un joli goût em-

« bellissent mes ombres chinoises. « J'ai des marionnettes, mais des « marionnettes qu'on prendrait « pour de charmants petits enfants..., &c., &c. »

Une autre affiche, ou plutôt programme, car Séraphin, lui-même,

enfantin ne laissa pas d'être fort suivi, & ce n'était pas en vain que l'*aboyeur* de la porte jetait aux pro-

le distribuait aux passants, n'est pas textuellement, dans la disposition
moins originale. Nous la copions même :

Air : *On compterait les diamants.*

St ! St ! En passant lisez-moi ;
Je vous offre encore une affiche.
Et voici d'abord le pourquoi :
C'est pour empêcher qu'on vous triche.
Alors, mes confrères en vain
Voudront me chercher quelques noïses,
Et vous diront que Séraphin
Tient chez eux ses ombres chinoïses.

LE LECTEUR

Dans le fait on rencontre partout
les ombres de Séraphin.

Air : *Femmes, voulez-vous éprouver ?*
Mes ombres ne sont pas partout :
C'est mon nom seul que l'on prononce.
Si ce genre est de votre goût,
Venez où mon portrait m'annonce.
Au palais de l'Egalité
Je fais toujours ma résidence ;
Là, le public a la bonté
De m'accorder la préférence.

LE LECTEUR

Il me semble que votre spectacle
ne peut amuser que les enfants.

Air : *de Calpigi.*

Il faut que je vous défabuse ;
Chez moi, tout le monde s'amuse,

En offrant différents objets,
Grands & petits sont satisfaits.
Après Melpomène & Thalie,
On peut avec économie
Venir se délasser, enfin,
Au spectacle de Séraphin.

LE LECTEUR

Fort bien, mais est-ce que vous ne
savez parler qu'en vaudevilles ?

Air : *Des portraits à la mode.*

On voit tant d'annonces à présent,
Qu'on n'en lit pas la moitié souvent,
Et que l'on doit cesser un instant
De suivre l'ancienne méthode.
Lors, je crus devoir à mon tour
Faire ici le petit troubadour
En me mettant à l'ordre du jour :
Le vaudeville est à la mode.

meneurs ces mots sacramentels : « Entrrez ! Entrrez
« au spectacle du sieur Séraphin. Cela commence à

LE LECTEUR

Alors, si cela continue, je ne désespère pas que toutes les affaires se feront en chantant.

Air : *Mon père était pot.*

Il ferait, ma foi, très plaissant
Qu'aux tribunaux on chante ;
Et que dans la rue, en marchant,
Chacun dans son ton chante.

Quoique ruiné,
Comme fortuné,
Il faudrait que l'on chante ;
Pour bonjour, bonsoir,
Pour dire au revoir,
Il faudrait que l'on chante.

SÉRAPHIN

Ah ! Ah ! la réflexion est tout à fait drôle !

LE LECTEUR

Çà, ne voit-on que des ombres chinoises, chez vous ?

SÉRAPHIN

Air : *L'Homme est une marionnette.*

D'abord, j'ai des marionnettes
Avec des costumes brillants ;
Puis, j'ai des feux intéressants
Et des pièces à chanfonnettes.
Puis des ombres & des tableaux
Que sincèrement on admire.

Enfin, qui me connaît peut dire
Que je n'annonce rien de faux.

Air : *De la parole.*

Sachez que l'artille Mozin
Préfide à toutes mes séances ;
Il y touche du clavecin
Et chante aussi de ses romances ;
J'ai de plus un petit Toutou,
Dont je peux dire qu'on raffole.
C'est Gobe-Mouche, ce bijou !
A mon théâtre, il fait joujou ;
Que lui manque-t-il ! (*bis*)

La parole.

LE LECTEUR

Pour le coup, vous piquez notre curiosité ; je verrai votre spectacle.

SÉRAPHIN

En ce cas, je vous préviens que je donne une représentation tous les jours : deux les dimanches & decadi ; la première à 5 heures, & la seconde à 7.

LE LECTEUR

Bon ! Vous aurez ma pratique.

SÉRAPHIN

Salut, mon lecteur, à l'avantage de vous voir.

Les personnes qui voudront jouir de l'agrément de ce spectacle, soit chez elles, soit en particulier dans la salle, sont priées d'en prévenir la veille ; on leur donnera le spectacle qu'elles auront demandé. On joue dans les maisons particulières, à toutes heures, excepté celles fixées pour le public.

« l'instant (quelle que fût l'heure). » Qui se serait douté, en entendant ce timbre enroué, que l'homme enfoui, été comme hiver, sous ce vaste carrick blond comme sa perruque frisée & bouclée, que surmontait un chapeau en forme de tuyau de poêle, jadis gris, aujourd'hui râpé & dénonçant le carton, crânement posé sur l'oreille, que cet homme, disons-nous, était le sieur Auguste Cousin-Sainvalis, dit *Floricour*, ancien Elleviou du théâtre d'Avignon? *Sic transit gloria mundi...* Voilà de ces physionomies qu'on ne retrouve plus, de ces types disparus comme tant d'autres choses qu'on se prend à regretter.






ANGE

LAZZARI

1749 — 1798

 E nom qui, au moment de la transformation du boulevard du Temple en 1862, servait d'enseigne à un petit spectacle situé à côté du théâtre des *Délasséments comiques*, est celui d'un mime italien, fameux de 1792 à 1798, dans les rôles d'Arlequin, par son agilité & la rapidité de ses métamorphoses.

Extrait des actes de la municipalité de Bologne, en Italie : « Est né à Bologne le 29 septembre mil sept cent quarante-neuf & a été baptisé le même jour, ANGE, fils de ALEXIS-LOUIS LAZZARI, & d'ANGELIQUE RIGHI, sa femme. »

(L'acte est libellé en Italien.)

Il y avait à la foire Saint-Germain un théâtre ouvert dans l'ancienne salle d'Audinot, & qui avait porté successivement, de février 1791 à avril 1792, les titres de *Variétés comiques & lyriques*, de théâtre *Nouveau des Variétés* & de théâtre des *Variétés*, dont Plancher-Valcour fut, pendant cette période, le fournisseur principal.

Une nouvelle direction rouvrit cette salle, après les fêtes de Pâques, le 8 avril, par un compliment d'ouverture, *Démocrite* & le *Mariage du curé*. C'est alors que Lazzari, qui jouissait d'une grande réputation à l'étranger, fit son entrée à ce théâtre.

Les entrepreneurs ne négligèrent aucun des moyens de réclame dont on pouvait disposer à cette époque, pour annoncer cette importante acquisition.

Le 29 avril 1792, ils donnaient la première représentation de *l'Amour puni par Vénus & protecteur d'Arlequin*, pantomime à machines, dans laquelle Lazzari faisait son début par le rôle de *l'Enfant de Bergame*.

Le 9 mai suivant, ce théâtre changeait encore une fois son titre & s'appelait : les *Variétés comiques à la foire Saint-Germain*. On y jouait des parodies des pièces nouvelles des grands théâtres (1). A ces éléments de succès, on ajouta les pantomimes de Lazzari, qui fit jouer, le 5 juillet 1792, *Ariston ou le Pouvoir de la magie*, & le 25 octobre, les *Acteurs invisibles*.

(1) Citons, entre autres pièces de ce genre, le *Premier rossé*, parodie de la *Mort d'Abel*, de Legouvé, & *Manon Lucrèce*, parodie de Lu-

crèce, tragédie d'Arnault; sans préjudice des comédies & des drames de l'ancien répertoire.

Enfin, le 1^{er} novembre, cette entreprise passa sous la direction de Lazzari, qui lui donna son nom (2). Un mois plus tard, sans abandonner l'exploitation de ce spectacle, il ouvrit au boulevard du Temple, dans l'ancienne salle des *Elèves de l'Opéra*, un nouveau théâtre (3), où l'on joua les mêmes pièces qu'à la foire Saint-Germain.

Le 7 février 1793, le nom de son théâtre subit une nouvelle modification & il devint simplement le *Théâtre français du boulevard*. Pendant deux mois environ, une même troupe desservit cette double exploitation, dont le répertoire était le même. *Arlequin magicien*, le *Diable à quatre*, *Arlequin protégé par le diable*, *Arlequin médecin*, mêlés à des pièces de circonstance, avec ces titres significatifs : l'*Entrée des Français à Chambéry*, le *Départ d'un père de famille pour les frontières*, la *Bataille de Jemmapes*, la *Mort de Saint-Fargeau*, suivie de son *apothéose & de sa pompe funèbre*, les *Déserteurs prussiens*, & enfin, le *Suicide*, ou la *Mort de Paris* (l'assassin de Lepelletier de Saint-Fargeau); tels furent les ouvrages qui, durant cette période, passèrent sous les yeux du public.

Ces gages donnés à l'esprit révolutionnaire, Lazzari quitta la salle de la foire Saint-Germain & se transporta dans celle du boulevard du Temple, en adoptant l'appellation de *Théâtre des variétés amusantes* qui, cette fois, fut définitive.

(2) Théâtre du citoyen Lazzari, foire Saint-Germain.

(3) Théâtre français & italien.

Nous avons jugé utile de relever ces fréquents changements de salles & ces modifications de titres, afin d'éviter la confusion qui pourrait s'établir entre tant d'entreprises théâtrales qui pullulaient dans tous les quartiers de Paris, & souvent ne faisaient que paraître & disparaître.

C'est le 24 mars 1793, qu'il inaugura cette prise de possession par la première représentation d'*Alcine ou Arlequin esprit follet*, pantomime, suivie du *Légataire universel*, comédie de Regnard; accouplement bizarre qui donne une idée exacte de la confusion qui existait alors dans les attributions des divers théâtres.

Celui de Lazzari fut, pendant les premières années de son exploitation, un des plus suivis parmi les scènes populaires du boulevard du Temple. Outre les pantomimes dans le genre italien (4), où, bien que déjà il ne fût plus jeune, il excellait comme mime, par son agilité, la variété & l'inconcevable adresse de ses transformations à vue, il donnait des pièces qui frappaient les passions ardentes de l'époque. C'est sur cette scène que fut représentée la *Mort de Marat* avec son apothéose (5). D'autres pièces composées dans le même

(4) Voici les titres de quelques-unes : *Arlequin, gardien des femmes*, *Arlequin honnête homme & fripon*, *les Deux anneaux*, *la Tur-tane de Venise*, &c., &c.

Dorvigny; qu'on retrouve dans tous les petits théâtres du temps, y

fit jouer, entre autres pièces, *l'Hospitalité ou le Bonheur du vieux père*.

(5) Le rôle principal, celui de Marat, était rempli dans cette pièce par Nicolaïe, dit Clairville, père de l'auteur dramatique & auteur dramatique lui-même.

esprit, les *Brigands de la Vendée*, *A bas la calotte*, étaient dignes de celle-ci par leur patriotisme accentué.

Cependant, avec la crise révolutionnaire proprement dite, la vogue du théâtre Lazzari alla s'affaiblissant chaque jour. Jusqu'à la fin de frimaire an V, il avait joué régulièrement chaque soir; mais à partir de cette époque il ferma pendant un mois, & rouvrit, le 26 nivôse (15 janvier 1797), avec une troupe de danseurs & de voltigeurs qui représentèrent les *Fourberies d'Arlequin*, pièce à spectacle. Parmi les pantomimes les plus courues, nous avons omis d'en citer deux : *Arlequin avalé par la baleine* & la *Baleine avalée par Arlequin*. Ce furent les derniers succès de Lazzari, dont l'entreprise ne marchait plus que péniblement & ne se soutenait encore, tant bien que mal, que grâce à son ancienne renommée & à son activité prodigieuse, lorsqu'un désastre inattendu, en détruisant le théâtre, acheva la ruine du malheureux directeur.

Le 11 prairial an VI (30 mai 1798), on avait joué *Arlequin squelette* & le *Festin de Pierre*, qu'en sa qualité d'Italien, sans doute, Lazzari appelait sur l'affiche *Il convitato di Pietro*. Vers les dix heures & demie, le théâtre parut en flammes, & malgré la promptitude des secours il ne tarda pas à être réduit en cendres. Le lendemain, il ne restait plus de cette salle qu'un monceau de décombres sur le lieu du sinistre.

Une enquête fut ouverte pour tâcher de connaître la cause de cet incendie, qui fut un instant attribué à

la malveillance, sur des rapports d'employés & d'acteurs, tandis que d'autres voix ne craignaient pas d'accuser l'infortuné Lazzari d'avoir lui-même mis le feu à son théâtre, pour en finir avec le dérangement de ses affaires.

Cette imputation si grave trouva peu d'écho ; car Lazzari était généralement aimé, & l'on plaignit son malheur.

L'opinion la plus répandue fut que la pluie de feu qui terminait le *Festin de Pierre* avait pu déterminer l'incendie. Le théâtre du Marais & celui des Délassements s'empressèrent de donner, l'un & l'autre, une représentation au bénéfice de Lazzari ; mais ces secours précaires, réunis aux produits des recettes qu'il put faire au jardin de Tivoli, en y représentant, quelques jours après, la pantomime des *Deux Arlequins rivaux*, ne suffirent pas pour l'aider à retrouver une salle & un théâtre.

Ruiné, aux abois, le malheureux, dans un moment de désespoir, se brûla la cervelle, laissant dans une misère complète sa veuve, Marie-Magdeleine Fischbach, blonde fille de l'Alsace, qu'il avait épousée le 20 floréal an VI (7 mai 1798), trois mois environ avant la catastrophe.

Seule, la façade de son théâtre était restée debout. Elle servit pendant quelques années à abriter des faiseurs de tours & des paradisistes en plein vent ; mais le propriétaire du terrain ne put obtenir l'autorisation d'y construire une nouvelle salle. Il y a vingt ou trente ans,

on voyait encore cette colonnade. Non loin de là, après 1830, un acteur de l'Ambigu ouvrit un petit spectacle qu'il plaça sous le patronage de Lazzari, & qui a joui longtemps d'une popularité incontestée. Mais au titre seul s'est arrêté la ressemblance entre le petit Lazzari & l'ancien théâtre des *Variétés amusantes*.





JEAN-FRANÇOIS DE BRÉMOND DE LA ROCHENARD

dit BEAULIEU

1751 — 1806

JEAN-FRANÇOIS DE BRÉMOND DE LA ROCHENARD naquit à Paris, le 4 janvier 1751, sur la paroisse de Saint-Sauveur.

Sans doute, il fit ses premières armes en province & il avait dû acquérir une sorte de notoriété dans sa profession, puisqu'il figure parmi les principaux sujets de

Extrait des registres de l'église Saint-Sauveur : « Le mardi 5 janvier mil sept cent cinquante & un a été baptisé JEAN-FRANÇOIS, né d'hier, fils de PHILIPPE-FRANÇOIS DE BRÉMOND DE LA ROCHENARD, employé à l'hôtel des fermes, & marié à FRANÇOISE DESGROUX, demeurant rue des Deux-Portes, de cette paroisse. »



F. H. W. Schaeffer del.
1785

BEAULIEU

1751 + 1806



la troupe qui composa, à son origine, le théâtre des *Variétés amusantes*, dont le privilège avait été accordé au sieur Lécuse, ancien acteur de l'Opéra-Comique & bouffon de société.

Ce théâtre, ouvert d'abord à la foire Saint-Laurent, en septembre 1778, s'établit ensuite sur le boulevard Saint-Martin, au coin des rues de Bondy & de Lancry.

Beaulieu avait déjà près de vingt-huit ans; son emploi fut d'abord celui des *comiques* & des *amoureux* auquel il joignit les rôles de *niais* & de *paysans*. Cependant, à l'occasion, il en remplissait d'un genre plus élevé & qui exigeaient de la tenue & du maintien. Patronet, des *Amours de Montmartre*, Guillaume, de l'*Enrôlement supposé*, les Jacquot & les Blaise, des farces de Dorvigny, se transformaient volontiers & devenaient au besoin le Marquis du *Devin par hasard*, Léandre de *Jérôme Pointu*, un Petit-maître d'*Esopé à la foire*, ou le prince d'Oresca, dans les trois comédies de *Barogo* : c'est dire assez que Beaulieu fut, dans la première phase de sa carrière, un acteur utile & varié.

En janvier 1785, Gaillard & Dorfeuille, les nouveaux directeurs des *Variétés amusantes*, transportèrent ce spectacle au Palais-Royal & lui donnèrent le nom de théâtre du *Palais-Royal*; ils avaient l'intention d'en faire par la suite une sorte de concurrence, quoique bien modeste encore, à la Comédie française.

Les parades & les pièces d'un comique trivial disparurent peu à peu du répertoire, pour faire place à des œuvres qui tendaient à relever le genre de cette scène.

Beaulieu trouva d'abord sa place dans ce répertoire épuré ; mais ses habitudes d'un comique au gros sel se plièrent avec peine à la tenue sévère & au langage plus relevé des *amoureux* de ces pièces, & les directeurs crurent devoir le restreindre à l'emploi exclusif des *niais*.

Il y rencontra plusieurs heureuses créations, parmi lesquelles nous citerons Mosquito, de la *Nuit aux aventures*, Antoine, des *Intrigans*, & surtout Ricco, dans la pièce de ce nom. Ces trois ouvrages avaient pour auteur Dumaniant qui, de même que Pigault-Lebrun, était acteur à ce théâtre.

Lorsque éclata la Révolution, Beaulieu en embrassa les principes avec cette chaleur de sentiment & cette vivacité d'impression qu'il apportait en toute chose & qui formaient un des traits distinctifs de son caractère. Il se signala au siège de la Bastille, & lors de la formation de la garde nationale, il fut nommé lieutenant de la première compagnie du bataillon Saint-Honoré (1).

(1) Il est juste, tout en constatant les opinions exaltées de Beaulieu & son dévouement aux idées nouvelles de liberté & d'égalité, de faire remarquer qu'il ne se bornait pas, comme tant d'autres, à leur théorie ; mais qu'il fut les mettre en pratique. Une occasion se présenta de protester contre le préjugé qui étendait à toute une famille le déshonneur encouru par l'un de ses membres, il la faisa.

Deux jeunes gens, appartenant à

une famille respectable & respectée de la bourgeoisie, avaient été condamnés comme faux monnayeurs. Il n'est sorte de témoignages d'affectueuse compassion & d'estime que le père & les frères des deux coupables ne reçussent de leurs concitoyens. Beaulieu offrit de se démettre de son grade en faveur de l'un de ces jeunes gens, & malgré les refus obligeants de ses chefs, il persista & finit par faire accepter sa démission.

Nous avons déjà dit que Gaillard & Dorfeuille tentaient de rapprocher leur genre de celui de la Comédie française. La liberté des théâtres, décrétée en janvier 1791, donna un nouvel élan à leurs efforts qu'elle facilitait d'ailleurs. Avec Monvel, revenu de Suède, & quelques autres artistes, l'ancien répertoire fut mis à l'ordre du jour & ne fournit plus à Beaulieu que de rares & insuffisantes occasions de donner cours à cette verve comique, quoique un peu vulgaire, qui l'avait jadis rendu populaire. Aussi fit-il connaître par une lettre rendue publique, au mois d'avril 1792, son intention de quitter le théâtre du Palais-Royal; mais fidèle à ses habitudes de franchise & de loyauté, il déclarait en même temps, « qu'il n'avait pas voulu
« rendre publique à l'avance cette détermination,
« pour n'avoir pas l'air de forcer la main à ses direc-
« teurs. »

Ceux-ci répondirent à leur tour en acceptant l'offre

Il reçut en cette circonstance les félicitations du président de la commune, en présence de ses directeurs & de ses camarades de théâtre, qui s'étaient fait un plaisir de l'accompagner à cette audience solennelle.

Le même soir, Beaulieu, qui jouait dans *Une journée de Louis XII*, de Collot d'Herbois, reçut un accueil flatteur des spectateurs qui le rapplèrent à la fin de la représentation.

Quelques jours après, les comédiens français lui offraient ses entrées à leur théâtre, & ses directeurs, à leur tour, lui assuraient une rente de quatre cents livres, « sans
« autre condition que celle de l'ac-
« cepter avec les mêmes sentiments
« que ceux qui les animaient pour
« lui. »

Beaulieu fit don à la Nation des trois premières années de cette pension, dont il envoya le brevet à l'Assemblée constituante.

de sa retraite, « reconnaissant qu'elle était devenue
« nécessaire, & qu'ils ne croyaient plus pouvoir désor-
« mais utiliser, ainsi qu'ils l'auraient voulu, les talents
« de leur ancien pensionnaire. »

Après un séjour de plus de douze années au même théâtre, Beaulieu le quitta donc pour aller donner des représentations en province & à l'étranger.

Au commencement de 1792, il jouait au théâtre français d'Amsterdam plusieurs rôles de son répertoire, entre autres, celui de Fluet, dans le *Soldat prussien*, « sans s'y montrer très-remarquable », dit le *Journal général des théâtres de Francfort*.

Au mois de février suivant, il se trouvait à Nantes : ayant été victime d'un vol, une représentation qui fut donnée à cette occasion, à son bénéfice, ne lui rapporta que la modique somme de 616 livres; il en abandonna la moitié à la caisse de bienfaisance de la Société patriotique de Nantes & fit don de l'autre moitié à un de ses amis, le sieur de Faville, qu'il savait dans la gêne. Cette générosité était chez Beaulieu péché d'habitude; car, en rapportant ce fait, un journal de l'époque, le *Moniteur anglo-français*, du 3 mars, ajoutait : « Si l'on
« se rappelle ce que Beaulieu a fait dans d'autres villes
« où il a séjourné, on pourra dire de lui : *transiit bene-*
« *faciendo*. » Ces libéralités, du reste, n'avaient pas peu contribué au dérangement de ses affaires & c'était le motif pour lequel il avait, l'année précédente, demandé un congé de trois mois.

Pendant ses tournées en province, il ne cessa pas de

donner l'essor à ses sentimens patriotiques. Membre de la Société des Jacobins de Paris, il se fit partout l'apôtre des idées nouvelles, & notamment à Metz, où il se signala par des motions au club de cette ville.

Il ne tarda pas à revenir à Paris. Un nouveau théâtre, construit sur l'emplacement de la vieille église Saint-Barthélemy, dans la Cité, s'était ouvert le 20 octobre 1792.

Beaulieu en fit partie, dès le principe, avec plusieurs de ses anciens camarades des *Variétés amusantes*. On y reprit quelques-unes des pièces dans lesquelles il avait naguères fondé sa réputation.

Ce fut au théâtre du Palais que fut joué, le 20 février 1793, *Cader Roussel au café des Aveugles*, folie-parade d'Aude & Tiffot. Cette pièce, la première en date des nombreux *Cader Roussel*, auxquels le jeu naïf de Brunet devait plus tard donner une si grande vogue, dut une partie de son succès à Beaulieu, qui joua le principal rôle avec une verve bouffonne & une naïveté prétentieuse, des mieux réussies, au dire des contemporains.

A l'une des représentations de cette pièce, un spectateur lui cria avec plus de zèle que de correction grammaticale : « Plus-z-haut ! — Je ne peux pas, citoyen, je suis-t-empoisonné, » lui répartit Beaulieu, avec un à-propos comique & le même système de prononciation.

La plaisanterie fit fortune &, chaque soir, voyait se reproduire la même interpellation, suivie d'une réplique de même nature. Le libraire Barba, qui fréquentait

familièrement ce théâtre, se chargeait volontiers de ce rôle d'interrupteur dans la salle ; & un soir, à la grande joie du public, on entendit l'acteur répondre à l'interpellation sacramentelle : « Je ne peux pas, citoyen Barba, je suis-t-empoisonné ! »

Aussi longtemps que l'entreprise de ce spectacle se maintint prospère entre les mains des premiers directeurs, Lenoir (2) & Lenoir-Saint-Elme, Beaulieu fit partie de la troupe ; mais elle finit par péricliter, le théâtre ferma & les acteurs se dispersèrent.

Cependant Beaulieu se trouvait encore à Paris au moment du procès de Fouquier-Tinville & de ses principaux complices, ex-juges & jurés du tribunal révolutionnaire, c'est-à-dire au printemps de 1795, puisqu'il fut appelé à y déposer comme témoin (3).

C'est alors que Beaulieu aurait dû, s'il eût écouté les conseils de la prudence, terminer sa carrière théâtrale. Des acteurs nouveaux & plus jeunes commençaient à le remplacer dans la faveur publique, &, entre autres, Brunet, qui reprenait avec un succès qui allait devenir

(2) Alexandre Lenoir, depuis architecte & conservateur du Musée des monuments français, qu'il avait organisé.

(3) Il se passa, à cette occasion, un incident qui fait honneur au caractère de Beaulieu & à la réputation d'honnêteté dont il jouissait. Deux des accusés sur lesquels il eut à s'expliquer & contre lesquels il

articula des faits graves à leur charge, ne purent s'empêcher d'avouer, tout en essayant de se disculper des faits qu'il leur imputait, « qu'ils ne connaissaient pas un meilleur citoyen, & qu'il n'avait aucun intérêt à ne pas dire la vérité. »

Ce sont les termes mêmes rapportés par le rédacteur du compte-rendu du procès.

un véritable engouement quelques-uns des rôles que Beaulieu avait créés. Il parut enfin comprendre que l'heure de la retraite avait sonné pour lui ; on peut, au moins, le supposer, puisqu'il alla s'établir alors à la campagne pour y vivre du produit de ses économies &, surtout, du revenu d'une petite ferme que sa femme (4) lui avait apportée en dot. Il avait près de lui deux jeunes enfants, nés de cette union constamment heureuse.

Mais bientôt l'inaction lui devint à charge ; l'habitude d'une vie plus active, la manie des entreprises, le désir de la publicité, des applaudissements &, par-dessus tout, cette nostalgie du théâtre, dont on ne guérit guères, le tirèrent du fond de sa retraite & le ramenèrent à son ancien métier.

Le 5 nivôse an VI (le 25 décembre 1797), en effet, Beaulieu fit annoncer qu'il ferait sa rentrée en jouant dans la même soirée *Mahomet* & l'*Enrôlement supposé*. L'annonce de ce singulier spectacle attira, & ce fut devant un public nombreux que Beaulieu parut sous le costume du prophète.

Brazier, qui assistait à cette représentation, en a noté la physionomie. Laissons-le parler : « Pendant la première scène, l'acteur étonne par quelques éclairs ; « une tirade débitée avec chaleur entraîne les applaudissements ; mais bientôt le naturel revient ; l'acteur

(4) Le 31 mai 1792, il avait épousé une jeune femme de dix-huit ans, Marie-Françoise Marignar-

gue, pour laquelle il professa toujours une profonde affection.

« s'intimide, s'embarrasse ; quelques gestes grivois tra-
 « hissent le *niais* par excellence, &, avant la fin du
 « troisième acte, Mahomet est forcé de quitter la
 « scène... Le public, fâché d'avoir affligé un acteur
 « qu'il avait tant aimé, le redemande après la petite
 « pièce, mais le coup était porté... » (5).

(5) Ici les souvenirs de Brazier l'ont induit en erreur ; il fait une confusion de dates & semble, fort à tort, attribuer à cet échec l'acte de désespoir qui termina l'existence du malheureux Beaulieu. Cette catastrophe n'eut lieu que sept ans plus tard. Nous pouvons rétablir l'ordre chronologique des faits, d'après le rapport de police suivant :

« 6 nivôse an VI (26 décembre 1797).

« Le public s'est porté en foule
 « hier au théâtre de la Cité à la
 « représentation de la tragédie de
 « *Mahomet*. Le citoyen Beaulieu,
 « qui s'était flatté de réunir les suf-
 « frages dans ce premier rôle, n'a
 « pu le continuer que jusques au
 « second acte, dans lequel les huées
 « générales l'ont empêché d'aller
 « plus loin. Le citoyen Beaulieu a
 « cherché à justifier ses ridicules
 « prétentions, en répondant aux
 « improbateurs : « qu'il avait cru
 « pouvoir hasarder de paraître dans
 « le rôle de Mahomet, d'après l'as-
 « surance qu'il en avait reçue d'ar-
 « tistes jouissant de la confiance du

« public. » Cette réponse a été
 « mal accueillie & mal interprétée,
 « surtout de la masse des cabaleurs
 « de tous les théâtres qui étaient
 « réunis hier à celui de la Cité.
 « Cette foule de turbulents préten-
 « dait que Beaulieu devait être ré-
 « primandé pour avoir manqué aux
 « spectateurs en les traitant d'igno-
 « rants ; la baisse du rideau a seule
 « mis fin au tumulte. »

(Archives générales de l'Empire.)

Le 22 pluviôse an VII (20 fé-
 vrier 1799), on représenta au théâ-
 tre Montanfier une parade intitulée :
Cadet Rouffel Mahomet, qui avait
 pour but de tourner en ridicule
 Beaulieu pour sa tentative malheu-
 reuse, quelque temps auparavant.

(Id., id.)

Enfin, dans la même année, une
 brochure ayant pour titre : *Mel-
 pomène & Thalie vengées*, fut lan-
 cée dans le public pour annoncer
 la prochaine réapparition de Beau-
 lieu dans les grands rôles tragiques.
 Cette publication fut considérée
 comme une facétie dérisoire.

Il s'éclipsa de nouveau ; mais, dans l'été de 1802, on le vit tout à coup reparaître au petit théâtre de la *Société Olympique*, où il joua *Ricco* & les *Cent louis*. Il se proposait d'y passer en revue les rôles principaux de son répertoire : le peu de succès de sa première soirée le fit renoncer à cette tentative qui n'eut point de lendemain.

On n'entendit plus parler de Beaulieu jusqu'en 1805, époque à laquelle il essaya d'établir une agence dramatique, & échoua encore dans cette entreprise. Ce fut alors qu'il conçut le projet de rouvrir le théâtre de la Cité.

Depuis longtemps déjà ce malheureux théâtre, dont on ne pouvait jamais dire qu'il fût ouvert ni fermé, avait vu se succéder avec une triste uniformité de chances diverses une demi-douzaine de directeurs qui avaient en vain essayé de tous les genres : la comédie, le drame, le mélodrame à pied & à cheval, le vaudeville, l'opéra-comique, la pantomime avec ou sans dialogue, n'avaient pu lui rendre sa prospérité d'autrefois. L'ancien répertoire n'avait pas mieux réussi que le moderne ; l'opéra allemand, avec Mozart lui-même, encore si peu connu en France, n'avait pu parvenir à relever ses actions.

Confiant en sa vieille expérience, en ses efforts &, sans doute aussi, en sa popularité, Beaulieu résolut de tenter à son tour cette expérience.

Le 4 août 1805, il rouvrit cette salle qui paraissait vouée à la solitude & à la ruine, avec une troupe d'acteurs sociétaires.

L'inauguration eut lieu par *Charles & Caroline*, drame de Pigault-Lebrun, la *Gageure inutile*, de Léger, & *Aurons-nous un prologue?* à-propos de Brazier.

Malgré l'activité dévorante du directeur; malgré le zèle des artistes; malgré les encouragements des journaux & le nombre des pièces nouvelles en tout genre qui se succédaient rapidement & qui disparaissaient, hélas! plus rapidement encore, le public ne répondit que faiblement à son appel. Bientôt de fréquents *relâches*, plus ou moins justifiés, trahirent le secret d'une situation déplorable.

En prenant cette direction, Beaulieu avait dit à quelques-uns de ses amis : « Je brûle mes vaisseaux, & « si je ne réussis pas, je me brûle la cervelle ! » Brazier qui rapporte cette exclamation ajoute : « Nous le « rassurons en le plaisantant, & nous lui donnions « des espérances que nous étions bien loin d'avoir »

Ces espérances, l'imagination ardente de Beaulieu put sans doute les concevoir, puisqu'il tenta par tous les moyens de les réaliser.

Cependant l'entreprise se traîne encore quelques mois, mais péniblement. A suivre l'annonce des représentations intermittentes, séparées souvent par des relâches, des pièces nouvelles promises à grands renforts de réclames & dont tout à coup on n'entend plus parler, on pressent une catastrophe prochaine. Enfin, le théâtre n'ouvre plus que les dimanches; puis, un jour, vers le milieu du mois de mars 1806, à bout de ressources & d'expédients, il ferme définitivement.

Que devient alors Beaulieu ? Il est en présence de la ruine ; ses dettes sont nombreuses, & son crédit épuisé ne lui offre plus d'espoir. Quelques mois se passent sans que cette situation s'améliore.

Enfin, le vendredi 26 septembre, dans l'après-midi, Brazier passait sur la place du Palais, se rendant au théâtre. Il aperçoit Beaulieu à la fenêtre de son appartement, situé au premier étage au-dessus de l'entresol, de la maison faisant l'angle de la place & de la rue de la Barillerie, où existait un café que l'on voyait encore, il y a peu d'années. Il fait signe de la main à l'acteur qui lui répond & quitte la croisée. Presque aussitôt, une détonation se fait entendre, un nuage de fumée s'échappe de l'appartement. Beaulieu venait de se faire sauter le crâne. « Je me rappelai alors, dit Brazier (6), « qu'il nous avait dit : Si je ne réussis pas, je me tue ! »

Des renseignements inédits nous permettent de donner quelques détails sur le dernier acte de ce drame lugubre.

Le bruit de l'explosion avait attiré sous les fenêtres la foule des passants & des promeneurs. Violette, commissaire de police du quartier, averti en toute hâte, était accouru & avait pénétré dans l'appartement occupé par Beaulieu. Dans la seconde pièce, il trouve le malheureux assis sur une chaise, le dos tourné à la croisée, le crâne entièrement ouvert & la cervelle éparse sur le plancher & sur les meubles. Près de lui, à terre, gisait

(6) *Chronique des petits Théâtres*, t. I^{er}.

le pistolet qui lui avait ôté la vie, & dont le baïfnet avait été démonté par la force du coup.

Le matin de son suicide, Beaulieu avait écrit à plusieurs journaux pour leur annoncer sa fatale résolution & les prier d'attirer l'intérêt public sur le sort de sa femme & de ses enfants.

Dix minutes avant sa mort, il avait remis à la maîtresse du café situé au rez-de-chaussée de la maison une cage renfermant un oiseau, en la chargeant de dire à sa femme, absente de Paris avec ses enfants, combien il avait eu soin de cette petite bête, & surtout de remarquer l'heure à laquelle il lui confiait ce dépôt.

Sur son bureau, parmi d'autres papiers, contenant la déclaration de son projet de suicide & des adieux à sa femme, à ses enfants & à ses concitoyens, se trouvait un écrit renfermant, avec une nouvelle déclaration de sa mort volontaire, diverses dispositions à prendre dans l'intérêt de sa famille (7).

(7) Voici les principaux passages de ce testament de mort :

« Je meurs volontairement ; personne n'a attenté à ma vie, je ne me connais pas un ennemi.

« Je donne ma vie pour sauver ma famille, & j'ai la douce espérance que mes enfants hériteront de l'estime qu'on portait à leur père.

« J'invite le magistrat de prendre toutes les précautions pour que mes effets qui font le gage de mes créanciers ne soient point

« violée (*sic*) ; il fera, je crois, nécessaire, en attendant le retour de ma bien-aimée, que l'on mette des planches aux croisées, tant dans la salle sur le derrière que dans la cuisine ; les deux toits que l'on vient de construire pourraient donner de la facilité aux malveillants de s'introduire.

« Je viens d'acheter deux pitons que je désire que l'on pose à la porte d'entrée, avec le cadenas que vous trouverez sous votre main.

Toutes ces notes portaient le caractère d'une résolution bien arrêtée d'avance pour l'accomplissement de son funeste dessein; il s'y montrait pénétré de l'inflexible nécessité de mourir pour sauver sa famille, & rien de ce qu'il croyait devoir atteindre ce but n'avait été omis.

S'il y a quelque chose de théâtral dans l'expression de son sacrifice & dans les précautions minutieuses qu'il indique, la tendresse touchante qu'il montre pour les siens à ce moment suprême, & surtout les habitudes de son état voué à la représentation, doivent le faire excuser. Maintenant, à quoi aboutit ce sacrifice, & quel en fut le résultat pour sa famille? La publicité qu'il réclamait en faveur de ses dernières volontés ne fut pas autorisée; &, parmi les journaux auxquels il avait écrit le matin même de sa mort, *le Courrier des Spectacles* fut le seul qui inféra sa lettre, encore ne l'a-t-il fait que plusieurs jours après la catastrophe.

« J'ai apprêté un mauvais drap
« qui fera plus que suffisant pour
« m'enfvelir. Quant au reste, je
« ne demande que quelques pel-
« tées de terre qui me soit jetées
« civilement & sans autres frais
« que ceux absolument nécessités.
« Ce serait aux dépens de mes
« créanciers & de quelques livres
« de pain qu'on (*fic*) ferait tort à
« mes enfants.

« Recevés (*fic*) mes adieux éter-
« nelles (*fic*).

« Je vais mourir,

« (Signé) BEAULIEU. »

L'infortuné demandait dans un post-scriptum qu'on autorisât l'impression & la vente dans les salles de spectacle de ses derniers adieux à son épouse & à ses concitoyens, & il terminait par ces paroles douloureuses :

« J'ai besoin d'émouvoir la sen-
« sibilité pour obtenir des secours
« pour ma femme & mes en-
« fants... Mon sacrifice ferait sans
« fruit, si je ne pouvais prouver
« à l'univers l'intérêt que je leur
« porte. »

Quant aux représentations des théâtres en faveur de la veuve & de ses enfants, que le malheureux avait sollicitées, nous en avons vainement cherché la trace dans les journaux de l'époque. Un seul théâtre répondit à cet appel désespéré : ce fut le théâtre de l'Impératrice, alors dirigé par Picard, qui donna, le 2 mai 1807, c'est-à-dire sept mois après la mort de Beaulieu, une représentation extraordinaire au bénéfice de la veuve & de ses enfants. Elle se composait des *Ricochets*, de *l'Artiste par amour* & d'un premier acte des *Deux Jumeaux*, opéra italien, chanté par les artistes italiens. Le produit fut à peu près nul.





JEAN-BAPTISTE-EDME AUBERT

dit FROGÈRES

1753 — 1832

LE nom de Frogères est plus connu que son talent d'acteur. Ce qui a le plus contribué à lui donner une sorte de réputation, ce sont les anecdotes qu'on a racontées sur lui pendant son séjour en Russie & la faveur dont il jouit sous les

Extrait des registres de l'église de la Magdeleine, de la Ville-l'Evêque :
« Le vingt-huit avril mil sept cent cinquante-trois, par moy Henry-Joachim de la Rouchère, prêtre, licencié en droit & vicaire de cette paroisse, a été baptisé un enfant mâle, né d'aujourd'hui du mariage de DENIS AUBERT, entrepreneur des ponts & chaussées, & d'ÉLISABETH EDMÉE, son épouse, de cette paroisse, lequel a été nommé JEAN-BAPTISTE-EDME, par JEAN BAIGUIÈRE, chirurgien, & par MARIE-ANNE ÉTIENNE. »

empereurs Paul & Alexandre. Il commença sans doute, ainsi que beaucoup d'autres acteurs de cette époque, sa carrière théâtrale en province; il ne vint à Paris qu'en 1790 & fut engagé au théâtre du Palais-Royal (ci-devant Variétés amusantes). Il y débuta, le 18 avril de cette année, dans les *Intrigants ou Affaut de fourberies*, comédie de Dumaniant, & dans le *Fou raisonnable*, de Patrat. Son emploi était celui des comiques & des valets fripons.

Quand le théâtre du Palais-Royal changea son genre & devint, en quelque sorte, le rival de la Comédie française, sous la dénomination de *Théâtre français de la rue de Richelieu*, Frogères, ainsi que la plupart des anciens acteurs des *Variétés amusantes*, quittèrent cette scène & passèrent au nouveau théâtre élevé dans la Cité & qui ouvrit en octobre 1792. Les rôles qui, à ce théâtre, attirèrent l'attention sur lui, & dont il eut la spécialité, furent les personnages de Gascons, dont il rendait à merveille la verve fanfaronne & l'entrain bruyant. Il trouva là cependant un rival qui excellait en ce même genre de rôles : c'était Pélissier, qu'on a vu depuis au théâtre de l'Impératrice.

Néanmoins, les auteurs utilisèrent fréquemment ce talent spécial de Frogères, & Picart lui confia dans la *Première Réquisition*, pièce de circonstance (avec Lepître), & dans le *Cousin de tout le monde*, deux rôles de Gascons qui aidèrent puissamment au succès.

Il créa également avec un talent remarquable le per-ruquier gascon *Scévola*, dans la comédie des *Comités*

révolutionnaires, dont la vogue, due principalement aux circonstances, fut extraordinaire en 1795.

Le théâtre de la Cité étant fermé, Frogères quitta la France & passa en Russie, où il résida pendant de longues années.

Ainsi que nous le disions plus haut, il devint le favori de l'empereur Paul, qui l'avait installé près de lui dans son palais.

S'il faut en croire ce que raconte le libraire Barba, dans ses *Souvenirs*, Paul, le jour même de sa mort tragique, aurait confié ses craintes & ses pressentiments à Frogères, qui chercha vainement à détourner son esprit de ces sinistres pensées.

Après la mort de l'empereur, il retrouva chez son successeur le même degré de faveur, &, plus d'une fois, il profita du crédit qu'elle lui donnait pour obtenir de son puissant protecteur la grâce de personnes compromises. On le savait si bien en cour, qu'un officier vint un jour le trouver & lui dit : « Mon frère est exilé en Sibérie; je n'espère qu'en vous pour le sauver. — Venez avec moi, répondit Frogères; » & il se rend chez le czar auprès duquel il pouvait pénétrer à toute heure. « Qu'as-tu, Frogères? lui demande Alexandre. Tu me parais chagrin. — C'est vrai, Sire. — Est-ce ton chagrin de tous les jours? S'agit-il encore d'argent? »

Frogères aimait l'argent, non pas précisément pour l'amasser, mais pour le dépenser; & il était journellement aux expédients afin de s'en procurer.

« Non, Sire, c'est plus sérieux. — Y puis-je quel-

que chose? — Peut-être bien. Sire, ce brave officier a son frère exilé en Sibérie; je peux bien faire quelque chose pour lui, mais si vous voulez m'aider, je suis sûr que nous réussirons à nous deux. » La grâce fut accordée.

A la suite de l'incendie de Moscou, on célébra à Saint-Petersbourg, par des fêtes & des illuminations, cet événement désastreux pour la politique française.

Frogères s'abstint de prendre part à la manifestation & n'illumina pas ses fenêtres. C'était peut-être hardi. Aussi lui fit-on craindre la colère de l'empereur, qui, l'ayant aperçu quelques jours plus tard, lui demanda pourquoi il n'avait pas suivi l'exemple général? « Sire, il s'agissait de mes compatriotes, répondit le comédien. — Allons, Frogères, se contenta de lui dire en souriant Alexandre, vous êtes un brave homme. »

Dans une autre circonstance, l'empereur le rencontrant par hasard dans les rues de Moscou, lui reprocha avec bonté de n'être pas venu le voir depuis qu'il était dans la ville *sainte*. « Seriez-vous devenu fier, Frogères? — Non, Sire; je prie Votre Majesté de croire que ce n'est pas par fierté; mais ici je ne fais pas votre adresse. »

Cependant cette familiarité, qui lui permit souvent de rendre service à ceux qui réclamaient son humble intervention auprès du souverain, n'avait pas toujours été sans danger pour lui.

Paul se promenant dans les jardins du palais, lui dit un jour : « Voyons, Frogères, que me donne-

ras-tu pour le spectacle de ce soir? Je te préviens que je veux rire, & que si je ne ris pas je t'envoie à Tobolsk. »

C'était se montrer moins cruel que le sultan *Schahabham* qui, lui, promettait à *Marécot*, son bouffon (1), de lui faire couper la tête s'il ne l'amusait pas. « Ma foi, Sire, je risquerai le *kibitk* (2), » répondit Frogères qui n'avait vu dans cette menace qu'une plaisanterie à l'usage du czar. Toutefois, il se promit de redoubler d'efforts & de verve pour égayer Sa Majesté dans le rôle de Fougères, de l'*Intrigue épistolaire*, qu'on devait représenter le soir même.

Naturellement, au lever du rideau, ses regards se portèrent sur la loge impériale. Paul s'y trouvait; mais froid, sérieux, glacial. L'acteur s'efforça d'être plaisant; mais le czar ne se déridait pas; ses traits étaient impassibles; & la pièce était achevée que pas un sourire n'avait effleuré ses lèvres.

Frogères, en rentrant chez lui, se tenait pour perdu. Sa nuit fut d'autant plus pénible, qu'il ne pouvait se rendre compte de la cause de sa disgrâce. A peine le jour naissait-il, qu'un officier est introduit auprès de lui & lui signifie d'avoir à le suivre, par ordre de l'empereur. Frogères demande des explications qui lui sont refusées; il insiste pour parler au souverain, refus absolu : l'ordre est formel, il faut partir sur-le-champ.

(1) Personnages du vaudeville
l'*Ours & le Pacha*.

(2) Sorte de chariot destiné à
transporter les exilés.

L'acteur au désespoir, & maudissant en lui-même le caprice des têtes couronnées, s'habille, descend & trouve à sa porte une voiture de voyage; il y monte avec l'officier, & bientôt les chevaux les emportent en dévorant l'espace.

Pendant vingt-quatre heures on le fit voyager sans lui permettre de s'arrêter, ni de communiquer avec qui que ce soit.

Enfin la voiture s'arrête; on couvre les yeux du prisonnier d'un bandeau, il descend & on se dirige vers une destination inconnue. Le choc des armes des soldats qui l'accompagnent ne lui laisse plus de doutes sur le genre de mort qui l'attend. On le fait asseoir, puis, tout à coup, au bruit sinistre des fusils qu'il croit entendre charger, son bandeau est vivement arraché & il se trouve au milieu d'une salle éclairée d'une vive clarté. Une table est dressée au fond, Paul I^{er} y est assis, au milieu de cinquante convives.

« Eh ! bien, Frogères, qu'en penses-tu ? lui dit l'empereur. Elle est bonne celle-là ! — Non, Sire, je la trouve mauvaise », aurait-il pu répondre, si cette formule, tant usitée de nos jours, eût été connue à cette époque.

Mytificateur on naît, mytificateur on meurt; & cette impériale revanche ne corrigea pas Frogères. Il continua donc sous Alexandre le rôle qu'il avait joué auprès de son auguste père, & il se permettait avec les seigneurs russes, avec les grands-ducs même, des mytifications qui amusaient beaucoup l'empereur, si elles

n'amusaient pas toujours ceux qui en étaient les victimes. Le grand-duc Constantin qui n'était pas toujours d'humeur accommodante, voulant une fois se venger dans le même goût, feignit, à la suite d'une de ces plaisanteries, une grande colère contre Frogères. Sur un signe, quatre de ses gens entrent, à qui il commande impérieusement de jeter le pauvre diable par la fenêtre. Ils le saisirent, & lancèrent dans l'espace mons Frogères, qui retomba sur une énorme pile de matelas, disposés d'avance pour la circonstance.

Comme les bontés des deux empereurs & les largesses qui en étaient la conséquence établissaient une compensation qui lui paraissait sans doute suffisante; comme beaucoup de grands seigneurs russes, entre autres le comte Demidoff, envers qui il se montra toujours fort dévoué, se faisaient un devoir d'imiter à son égard la bienveillance du souverain, Frogères continua de résider en Russie & ne revint en France que vers 1815.

Il jouissait d'une pension de 2,400 fr. en qualité de comédien retraité du théâtre français de Saint-Pétersbourg.

Le 1^{er} janvier 1816, il fit un premier & unique début au théâtre de l'Odéon, dans le prologue d'ouverture & dans le *Dépôt amoureux*; mais il ne fut pas engagé.

Le samedi, 14 avril 1832, il succombait, victime du choléra, à l'âge de soixante-dix-huit ans.

Sur l'acte de son décès nous voyons figurer parmi

les noms des témoins celui du général Gourgaud, son neveu par alliance. Gourgaud, dit Dugazon, le célèbre comédien français, avait épousé en secondes noces la sœur de Frogères.

Peu d'années après sa mort, celui-ci fut mis sur la scène dans une comédie en deux actes (3), qui, sauf les changements nécessités par l'intrigue, était l'histoire de la mystification un peu cruelle que nous avons racontée plus haut. Seulement, le personnage bouffon & poltron de la pièce n'était plus Frogères, qui prenait assez vaillamment son parti, mais son souffleur Loupin, dont les frayeurs amusaient le public.

(3) *Frogères & Loupin*, comédie-vaudeville en deux actes, par MM. Brunswick & Lhérie, repré-

sentée, le 5 mars 1836, au théâtre de la Gaîté. BERNARD-LÉON jouait Loupin, & LHÉRIE, Frogères.





PIERRE-GERMAIN

PARISAU

1752 — 1794

PARISAU, qui fut plus connu comme auteur & comme journaliste que comme comédien, naquit à Paris en 1752. Il reçut une bonne éducation; au sortir du collège Mazarin, où il avait fait ses études, il travailla quelque temps chez un procu-

Extrait des registres de la paroisse Saint-Roch : « L'an mil sept cent cinquante-deux, le treize août, a été baptisé par moi, vicaire souffigné, PIERRE-GERMAIN, fils de PIERRE PARISAU, écuyer de M. le Maréchal De Duras, & de JEANNE-CLAUDE PINET, son épouse, de cette paroisse, rue des Moulins. Le parrain, M^r GERMAIN CARMEN, avocat au Parlement, procureur au Châtelet de Paris; la marraine MARIE-ANNE SIMONIN, épouse de M^r Chantreau, avocat au Grand-Conseil. »

reur, & quand il se crut suffisamment instruit dans la procédure & la pratique des affaires, il ouvrit pour son compte un cabinet de consultations, auquel il joignit un petit trafic de banque. Cette double spéculation ne réussit pas, & Parisau dut reporter ailleurs son intelligence & son activité. Abraham & Tessier venaient d'obtenir le privilège d'un nouveau théâtre qu'ils ouvrirent sur le boulevard du Temple, vis-à-vis de la rue Charlot, & auquel ils donnèrent le titre de *Théâtre des Elèves de l'Opéra* (pour la danse). L'inauguration eut lieu, le 1^{er} janvier 1779, par la représentation de la *Jérusalem délivrée*, grande pantomime à spectacle. Mais les recettes n'ayant pas compensé les frais de l'entreprise, les directeurs se hâtèrent de la céder à Parisau, qui obtint l'autorisation de faire parler & chanter ses acteurs, jusques-là renfermés dans les étroites limites de la pantomime & de la danse. Il réduisit les dépenses qui étaient énormes, & à la place de pièces à spectacle il se borna à jouer de petites comédies à ariettes, de modestes tableaux champêtres, qu'il composait avec un sieur Delmotte (1), son principal acteur.

(1) Ce DELMOTTE n'était autre qu'un sieur François-Martin POULTIER, dont la carrière fut des plus singulières & des plus accidentées. Né à Montreuil-sur-Mer, le 31 décembre 1753, il fut tour-à-tour soldat, employé d'administration, comédien, auteur, moine, & se lança dans la politique, à l'aurore de la

Révolution. Il fut élu en 1792 membre de la Convention, où il siégea parmi les plus exaltés & vota la mort de Louis XVI. Sous le Directoire, il se fit journaliste & pamphlétaire; reprit plus tard du service dans l'armée & reçut, en 1802, le commandement de la place de Montreuil-sur-Mer, avec la décora-

Ce dernier ayant quitté le théâtre pour entrer chez les Bénédictins, Parisau, déjà directeur & auteur, songea à remplacer lui-même, dans les premiers rôles, le pensionnaire qu'il venait de perdre. Ce fut en cette qualité qu'il reçut, un soir de l'année 1780, le fameux Paul Jones, qui venait assister à la représentation de *Veni, vidi, vici, ou la Prise de Grenade*, œuvre de Parisau, & dans laquelle il remplissait le personnage du comte d'Estaing. On vit, à la fin du spectacle, l'auteur-acteur, encore dans son costume d'amiral de théâtre, & tenant deux flambeaux à la main, précéder cérémonieusement Paul Jones & le conduire à son carrosse qui l'attendait sur le boulevard.

Malgré ses efforts, il ne put longtemps soutenir son spectacle, dont les acteurs & les employés, mal & souvent même point payés, l'abandonnèrent successivement. Des plaintes, des réclamations incessantes surgirent de tous côtés contre le malheureux directeur, affailli par d'innombrables créanciers, & le théâtre fut fermé en

tion de la Légion d'honneur. Banni de France, comme régicide, à la seconde Restauration, il mourut à Tournay, le 16 février 1826.

On lit dans les *Rapsodies du jour* (n° du 10 janvier 1797), un portrait en vers de Poultier, assez piquant :

Poultier-Delmotte est un Michel Morin,
Changeant de nom, de métier, de visage.
Monsieur Delmotte a fait maint person-
Il prit l'habit d'un gras bénédictin, [nage.
Même, dit-on, d'un père capucin.
De la Bastille habitant volontaire,

A la police il eut plus d'une affaire ;
Puis, tout à coup, monté sur les tréteaux,
Du boulevard il égaya la scène.
En matador il vint sous les drapeaux
Se pavaner du rang de capitaine .
Dévot, athée & pitoyable auteur,
Le voilà donc grave législateur
Et belliqueux chef de gendarmerie !
Mais ce n'est tout ; il fabrique un journal,
Il politique, écrit tant bien que mal,
Fait des chansons &, bref, il se marie.
Au denouement de cette comédie,
Un dernier titre attend Monsieur Poultier,
Qui va, du moins, une fois dans sa vie
A l'honnête homme enfin s'associer.

septembre 1780, par ordre supérieur. Parifau se réfugia d'abord au Temple, cet asile des débiteurs insolvables; puis il sollicita & obtint un ordre de début à la comédie italienne; mais une verte réplique de Volange à une réflexion injurieuse de l'acteur Michu, au sujet de cette admission, empêcha qu'il y fût donné suite.

Comme dédommagement, il eut la facilité de faire représenter quelques pièces de lui qui, pour la plupart, obtinrent du succès. Nous citerons particulièrement la *Soirée d'été* (1782), & les *Deux rubans ou le Rendez-vous* (1784). Mais c'est principalement dans la parodie des ouvrages nouveaux, joués à la Comédie française & à l'Opéra, qu'il réussit & se fit remarquer; car ne manquant ni d'esprit, ni de finesse, il saisissait habilement le côté ridicule d'une situation ou d'un caractère. Il composa aussi plusieurs petites pièces & des pantomimes pour les *Grands danseurs du roi* & pour l'*Ambigu-Comique*, à l'administration duquel il appartient même pendant un certain temps. Il se trouvait notamment en faire partie dans le courant de 1784, lors des discussions qui s'élevèrent entre Audinot & Gaillard & Dorfeuille. Ces derniers s'étaient rendus adjudicataires du privilège de ce dernier théâtre, au préjudice d'Audinot, qui en était le directeur, & qui accusa Parifau d'avoir, en cette circonstance, trahi ses intérêts.

Il y eut plainte & récriminations de part & d'autre. Ce qu'il y a de positif, c'est que celui-ci conserva, pendant quelque temps encore, ses fonctions sous les nouveaux directeurs, & que lorsque Audinot rentra dans sa

propriété, en 1785, il ne crut pas devoir garder auprès de lui un mandataire qu'il jugeait infidèle.

Parifau s'adonna, dès lors, tout entier à la composition des ouvrages dramatiques. Une comédie en un acte & en vers, le *Prix académique*, représentée, le 31 août 1787, à la Comédie française, y réussit beaucoup. On prétendit alors qu'il n'était que le prête-nom d'un auteur resté inconnu (2).

Le dernier ouvrage sorti de sa plume est une comédie en trois actes, intitulée : les *Amours de Coucy ou le Tournoi*, représentée avec succès au théâtre de Monsieur, en août 1790.

Dès le début de la Révolution, Parifau s'était montré opposé au nouvel ordre de choses. Sans renoncer à travailler pour la scène, il se fit écrivain politique. En 1789, il avait fondé une *Gazette à la main* qui, en décembre 1790, se transforma en la *Feuille du jour*, journal quotidien, qui attaquait vivement le parti patriote, hostile à la cour.

Au 10 août 1792, ce journal dut naturellement cesser sa publicité, & Parifau, signalé comme un ardent défenseur du parti vaincu, finit par être arrêté le 4 brumaire an II (12 octobre 1793), & fut enfermé au

(2) Ce qui a pu donner lieu à cette supposition peu fondée, c'est que l'idée de cette comédie est tirée d'un conte d'Imbert, inséré dans le *Mercur*, & que le chevalier de Cubières l'avait déjà traitée sous

le titre du *Concours académique*, pièce en cinq actes & en vers, qui n'a jamais été jouée, mais qui se trouve dans l'étrange recueil intitulé : *Théâtre moral*.

palais du Luxembourg, transformé en prison. Il y resta jusqu'au 19 messidor suivant (7 juillet 1794). Trois jours après, il comparut devant le tribunal révolutionnaire, en compagnie de quarante-six autres co-accusés. Déclaré coupable de conspiration, il fut condamné & exécuté le même jour (3).

(3) Son exécution eut lieu, le 22 messidor an II (10 juillet 1794), à six heures de relevée, sur la place de Vincennes (du Trône). Il était le dixième des quarante-six victimes qui subirent ce jour-là le même sort.

Voici son interrogatoire, extrait des pièces originales : Le prési-

dent (*) : « N'as-tu pas dit dans ton journal (*la Feuille du jour*), qu'en France on plantait des arbres de la liberté, mais qu'ils étaient sans racines? — Je ne m'en souviens pas... Je ne le crois pas. — Ah ! ah ! c'est bien ! Tu n'as pas la parole. — A un autre. »

(*) Ce président *impartial* se nommait Gabriel Scellier.

(Archives générales de l'Empire.)





JACQUES-AUGUSTIN

PRÉVOST

1753 — 1830

PREVOST, directeur, auteur & acteur du petit théâtre des *Associés* & du théâtre *Sans prétention*, est sans contredit une des figures les plus originales de cette humble pléiade d'artistes des spectacles secondaires qui foisonnèrent de 1790 à 1807.

Si Ribié fut le type le plus complet du bohême dra-

Extrait des registres de l'église Saint-Denis, à Jouy-le-Comte : « L'an mil sept cent cinquante-trois, le neuvième jour d'août, a été baptisé JACQUES-AUGUSTIN, né le même jour, fils d'ETIENNE PRÉVOST, arpenteur, & d'ALEXIS LACOMBE, son épouse, ses père & mère, demeurant à Parmain, de cette paroisse. A eu pour parrain JACQUES DALAIN, piqueur de S. A. R. Monseigneur le prince de Conti, & pour marraine, ALEXIS BELLIER, femme de Pierre Bettement, aussi de cette paroisse. »

matique qui, forti des derniers rangs du peuple, arriva par son intelligence & son activité fiévreuse à la popularité & même à la fortune, sans avoir pourtant su conserver ni l'une ni l'autre, grâce à son défaut d'ordre & de conduite; nous allons voir en Prévost un pauvre diable, luttant toute sa vie contre la mauvaise fortune & tombant d'une position modeste, mais honorable, dans une extrême misère, malgré ses travaux persévérants & une probité qui ne s'est jamais démentie.

C'est un triste & nouvel exemple des vicissitudes du sort.

Né au sein d'une modeste famille du petit village de Parmain, non loin de l'Isle-Adam, le 9 août 1753, Jacques-Augustin Prévost fut protégé dans sa jeunesse par le prince de Conti, dont il était le filleul & qui aida ses parents à lui faire donner quelque éducation. Il manifesta de bonne heure du goût pour le dessin, qu'il appliqua à l'étude de la géographie en reproduisant les principales villes de France.

En 1776, il traça les dessins de la statue de Louis XVI, qui devait être élevée sur le pont que l'abbé Delaunay fut chargé de construire vis-à-vis la place Louis XV. Ils furent présentés au roi la veille de la Saint-Louis & placés dans les appartements de Versailles.

L'année suivante, au mois de février, il obtint l'autorisation d'ouvrir un spectacle de curiosités à la foire Saint-Germain. C'était un optique, représentant diverses contrées de la France, dont il faisait lui-même l'explication aux spectateurs.

Ces tableaux, que, par la protection du baron de Breteuil, alors ministre de la maison du roi, il eut l'honneur, en novembre 1788, de mettre sous les yeux de la famille royale, lui valurent, en janvier 1789, la place d'instructeur-géographe des Enfants de France. Après avoir passé un examen, le brevet lui en fut délivré, & il devait entrer en fonctions au mois d'août suivant, mais la Révolution survint & il ne fut pas donné suite au projet.

Déçu dans ses espérances, Prévost, qui sentait en lui la vocation théâtrale, s'engagea bravement au théâtre des *Associés*, alors dirigé par Sallé, non-seulement comme acteur, mais aussi comme décorateur, & nous pouvons ajouter comme auteur, puisqu'il composa pour cette modeste scène plusieurs pièces, parmi lesquelles nous citerons le *Valet à trois maîtres*. Il ouvrit en même temps un cabinet d'optique au boulevard du Temple, à côté du café des Délassements comiques. Il y produisait des vues d'Europe & d'Asie, dessinées en couleur, qu'on regardait à travers une ouverture pratiquée dans un cabinet noir. Une lumière, disposée derrière la toile, imitait la clarté du soleil. Il expliquait aux spectateurs les différents sites des villes ou des campagnes qui passaient sous leurs yeux, ainsi que les mœurs & les usages des différents peuples. Ce spectacle curieux & instructif n'eut pourtant pas tout le succès qu'il méritait; car, en 1791, Prévost avait abandonné cette entreprise & se consacrait exclusivement au théâtre des *Associés*.

Il s'affocia à Sallé; après le décès de celui-ci, se chargea de la direction, & pour bien indiquer le genre modeste qu'il se proposait d'exploiter, il lui donna le titre de théâtre *Sans prétention* (1).

En devenant directeur, il ne manque pas d'être en même temps acteur & décorateur, &, ajoute un pamphlet qui fut très-répandu à cette époque (2), « ... il « est, tout à la fois, allumeur & auteur, il accouche « régulièrement chaque mois d'un drame, d'une co- « médie ou d'une tragédie, en cinq actes & en prose, « voire même quelquefois en vers... » L'article est terminé par la recommandation de ne point se placer sous le lustre, « ... attendu qu'il n'était pas rare « de le voir *dégringoler* une ou deux fois par semaine « sur la tête des spectateurs. » Prévoft fut très-sensible à cette dernière méchanceté & il se hâta de protester dans les feuilles publiques. Non content de cette protestation officielle, il prit à tâche, dans les préfaces dont il ornait ses pièces, de faire connaître le but & la moralité de son entreprise, ainsi que la poétique de son système dramatique. Ces préfaces sont un monument original du style & des opinions de Prévoft qui, à l'occasion, maniait l'épigramme & ne craignait pas de s'attaquer au gouvernement lui-même (3).

(1) La déclaration qu'il fit à ce sujet au bureau central du canton de Paris est à la date du 21 ventôse an V (11 mars 1797).

(2) Pamphlet attribué à Du Mer-

fan, à qui il fit beaucoup d'ennemis, & qu'il a toujours désavoué.

(3) En fructidor an VII, il avait annoncé *Justine ou les malheurs de la vertu*. Injonction lui fut faite par

Au besoin, il savait se défendre contre les avertissements de l'administration, &, indépendamment de la lettre que nous donnons ci-contre, nous en avons eu plusieurs autres sous les yeux, qui témoignent d'une certaine fierté de caractère, & qui ne manquent pas de hardiesse. Ainsi, au reproche qu'on lui faisait sur les troubles qui avaient assez fréquemment lieu dans la salle de spectacle, il répondait, le 9 germinal an X (30 mars 1802), au préfet de police Dubois : « ... S'il

le ministère de la police de ne pas la représenter. Le 14 fructidor (31 août), il écrivit au ministère la lettre suivante :

« D'après les ordres de vos pré-
« décesseurs, j'étais dans l'usage de
« ne point jouer de pièce sans la
« leur soumettre. Depuis deux mois
« l'on a refusé de m'en sensurer (*sic*)
« en me rappelant l'article 353 de
« la Constitution (que je n'igno-
« rais point). Mais, puisque vous
« l'exigez (*sic*) de nouveau, je m'y
« conformerai dorénavant, toujours
« soumis aux autorités supérieures.
« Quand à la pièce dont vous me
« parlez dans votre lettre, permet-
« tez que je diffère pendant quel-
« que temps. Elle est sur le point
« d'être jouée (*sic*) ; cela me cause-
« rait un grand dommage par le re-
« tard qu'il faudrait que j'apporte, si
« elle était obligé de rester quatre
« mois dans vos bureaux, comme
« cela m'est arrivé le plus souvent.

« Je pense que vous ne m'avez en-
« voié votre lettre que par le rap-
« port du titre de ma pièce avec
« un roman prohibé (& que tout
« le monde fait par cœur).

« Mais je fais très-bien que le
« théâtre doit être l'école des
« mœurs & non de la prostitution.
« C'est pourquoi je vous assure
« qu'il n'a peut-être point paru (*sic*)
« jusqu'à ce jour sur mon théâtre
« une pièce aussi pure. Souffrez-en
« la représentation sous ma res-
« ponsabilité. Salut & respect. PRÉ-
« VOST. »

Dans une autre circonstance, on lui reprocha d'avoir donné à un personnage grotesque la qualification de *citoyen*.

Ce à quoi Prévoist répond :

« Vous m'ordonnez de dire *ci-
« toyen*. Ailleurs, on m'en fait un
« crime... Je suis humilié d'être
« traité de la sorte. »

(Archives de l'Empire.)

« y a du tumulte dans ma salle de spectacle, ce n'est
 « pas le retard du lever de la toile; c'est la faute de
 « la police qui ne s'exerce plus comme autrefois, de ce
 « que le peuple est plus corrompu & qu'il a oublié les
 « convenances de la politesse. Les portes ne sont pas
 « à peine ouvertes qu'il commence à crier : La toile,
 « la musique, &c. » Et il signait :

« Je suis avec soumission aux loix, votre concitoyen,

« PRÉVOST. »

L'activité qu'il déploya dans la direction de cette humble scène porta ses fruits. Connu par sa scrupuleuse exactitude à remplir ses engagements, il pouvait attester, sans craindre d'être démenti, qu'en dix-huit mois il n'avait pas une seule fois changé le spectacle affiché, & que ses fournisseurs & acteurs n'avaient souffert aucun retard pour leur paiement. Au lieu de suivre l'exemple de théâtres d'un ordre plus relevé qui distribuaient à prix réduit des billets, dits de *faveur*, tous les billets étaient chez lui délivrés au prix du bureau. Enfin, il portait partout l'œil du maître, se multipliait en quelque sorte, & justifiait ce qu'on disait de lui : qu'il était tout ensemble directeur, auteur, régisseur, souffleur, décorateur, machiniste, allumeur & balayeur de son théâtre.

Nous ne savons quelle fut sa valeur comme acteur dans l'emploi des *bas-comiques* & des *caricatures*, qui était le sien; mais, en tant qu'auteur, il est très-facile de l'apprécier. Sous le double rapport des combinai-

sons dramatiques & du style, les pièces sont au-dessous du médiocre & offrent un bizarre assemblage de trivialité & de boursouffure emphatique; mais les intentions en sont louables & la morale y est toujours respectée : la vertu y reçoit invariablement sa récompense au dénouement, & ainsi qu'il le dit, avec une si naïve assurance, dans l'avant-propos de l'une de ces pièces :
 « Il ne restera après moi aucune marque d'inconduite,
 « ni aucun écrit qui puisse prouver mon immoralité;
 « aussi l'on ne me verra pas au lit de la mort obligé
 « de faire amende honorable comme le fameux La
 « Harpe ! »

Une autre fois, protestant contre la censure de l'époque, sous le Consulat, il écrivait avec une hardiesse philosophique : « Voilà donc ma pièce approuvée ;
 « mais coupée, rognée, fabrée ! réduite de manière
 « qu'il n'y en a plus du tout. Que faire à cela ? Pester
 « tout bas contre notre belle liberté. »

Enfin, vaille que vaille, son entreprise vivait & faisait vivre avec elle un certain nombre d'acteurs & d'employés, lorsque le décret du 8 août 1807 vint la frapper de mort.

Le théâtre ferma, &, du jour au lendemain, Prévost se vit ruiné. Mais, fidèle jusqu'à la fin à ses principes de probité, dont il avait tant de fois fait parade, il fit placarder sur les murs de Paris l'avis « que tous ceux à qui le citoyen Prévost était redevable de quelque chose pouvaient se présenter tous les jours à la caisse, qui serait ouverte de midi à quatre heures. » « On ne voit

pas souvent de ces affiches-là dans Paris, ajoute Brazier qui raconte ce fait; & mourir malheureux après cela, c'est bien la peine d'être honnête homme ! »

Ainsi dépouillé de sa propriété, Prévost réclama du mieux qu'il put; mais sa voix cria dans le désert & sa réclamation demeura sans résultat. Il se fit alors directeur nomade, & en 1812, nous le retrouvons à la tête d'une troupe de comédiens donnant des représentations dans les communes environnant la capitale, à Choisy, à Gentilly, &c. Au mois d'avril 1813, cette autorisation même lui fut retirée; pour quel motif? C'est ce que nous n'avons pu découvrir. Il descendit un degré plus bas de l'échelle théâtrale & parcourut les rues de Paris, en faisant voir une lanterne magique, qu'il appelait le *Panorama de l'univers*. Le pauvre diable recommençait à plus de soixante ans l'infime & précaire industrie qui avait inauguré ses premiers pas dans la carrière.

Lors de l'assassinat du duc de Berry, en 1820, les spectacles ayant été fermés, les directeurs demandèrent & reçurent une indemnité. Prévost crut devoir réclamer aussi & prétendit être indemnisé pour le dommage causé à son spectacle de curiosité; mais on opposa néant à sa requête; ce qui, d'ailleurs n'a rien d'étonnant.

C'est vers cette époque-là que Brazier le rencontra au jardin Marbeuf, où il montrait sa petite lanterne magique. « La garde nationale de la 2^e légion donnait ce jour-là un grand dîner de corps, raconte-t-il, à l'oc-

casion de la naissance du duc de Bordeaux. Je fus assez heureux pour ouvrir une souscription en faveur de ce malheureux vieillard, qui vint lui-même au dessert la recueillir dans son chapeau : il avait les larmes aux yeux & nous pleurions tous avec lui. »

En 1823, il fit une nouvelle tentative auprès du préfet de police pour obtenir, non plus une indemnité, mais une autorisation tout à fait originale. Il demandait la permission, pour le directeur des Funambules, d'être attaché à son théâtre, afin d'expliquer de vive voix aux spectateurs les inscriptions que, pour l'intelligence des pantomimes, on plaçait sous les yeux du public & qui rappelaient indirectement les anciens écriteaux du théâtre de la foire. Ce mince emploi devait rapporter à lui & à sa femme (4) la modique rétribution de quarante sols par jour, réducibles à vingt sols, au décès de l'un d'eux.

Cette modeste prétention fut rejetée; cependant il s'appuyait des pertes qu'il avait éprouvées par suite de la brusque suppression de son théâtre; du droit qu'il aurait eu à des indemnités pour les nombreux spectacles *gratis* qu'il avait donnés & dont il évaluait le chiffre à plus de 11,000 fr.; enfin, de la perte d'une rente de 1,500 fr. qu'il avait possédée sur l'Etat.

(4) Il avait épousé, le 22 ventôse an V (12 mars 1797), Françoise-Catherine Delarche, née à Paris, le 3 décembre 1753. Mais ce n'était pas son premier mariage, puisque nous constatons qu'il avait divorcé

le 20 août 1793, à Chambly, où il était alors domicilié, d'avec Marie-Thérèse Farine, qu'il avait épousée en premières noces, à l'âge de vingt-quatre ans.

Espérant une issue plus favorable à ses démarches, il s'associa dans ce but, en 1825, à un sieur Henry, inventeur de pièces mécaniques & directeur d'un petit spectacle de tableaux animés & de physique expérimentale, démontrée par un sieur Maffé, son associé (5), pour solliciter d'un commun accord l'autorisation d'ouvrir une salle, soit au faubourg Saint-Antoine, soit au Marais, soit enfin au faubourg Saint-Germain. Ce nouveau théâtre des Associés qui devait faire revivre le théâtre *Sans prétention*, ne fut pas autorisé, malgré l'insistance de Prévost, qui, jusqu'en 1828, ne cessa de réclamer, sous forme de *mémoires* ou de *pétitions*.

Prévost, tombé dans la plus affreuse misère, arriva enfin au terme de sa triste existence. Il mourut, le 15 avril 1830, à l'hospice de Bicêtre.

(5) Ouvert depuis 1822, rue théâtre des *Jeunes élèves*. Dauphine, dans l'ancienne salle du






JEAN-BAPTISTE-AMAND

CHAPELLE

1755 — 1823

 ET acteur, gros, gras & court, à l'air stupide, ce précurseur de Lepeintre jeune, qui, pendant près de trente ans, joua sur le théâtre du Vaudeville les *Cassandre* dans les arlequinades, & les *Pères-dindons* du répertoire, avait commencé par être attaché au greffe du parlement de Rouen, la ville

Extrait des registres de l'église Notre-Dame de la Ronde, à Rouen :
« Le huit octobre mil sept cent cinquante-cinq, est né JEAN-BAPTISTE-AMAND, fils légitime de PIERRE-PAUL CHAPELLE & de MAGDELEINE-CATHERINE LAMY; baptisé le neuf à l'église Notre-Dame de la Ronde, par le curé doyen Pain des Effarts; parrain, JEAN-BAPTISTE NIATEL; marraine, MARIE-CATHERINE-ROSALIE SAUNIER, femme d'Antoine Tardit, procureur au bailliage de Rouen. »

natale. A sa suppression, il se trouva sans emploi & sans ressources; il quitta alors sa province & vint à Paris pour y chercher des moyens d'existence. Après avoir fait un peu de tout, sans réussir à rien, Chapelle se laissa embaucher dans une troupe de comédiens que la Montansier dirigeait alors à Versailles. Il y fit preuve d'une dose de bonhomie que sut apprécier Barré, qui le tira de là pour en faire un des acteurs de son théâtre, récemment ouvert. Le public l'adopta immédiatement.

Chapelle se fit une réputation méritée dans son emploi, grâce à son précieux physique, au naturel de son jeu, à sa bonhomie, disons le mot, à sa bêtise... Il reçut le titre glorieux de *Roi des Cassandre*. Il l'était, en effet, à l'extérieur & de caractère. Il possédait au suprême degré toutes les qualités de l'emploi, mais il les reniait toutes pour s'en attribuer qu'il était bien loin d'avoir. Aussi, les rôles qui lui ont fait le plus d'honneur, dans lesquels il était le plus goûté, étaient précisément ceux qu'il jugeait être indignes de lui. Il ne prenait d'autres soins que celui de les apprendre, les répétait avec négligence, les jouait de même, &, sans s'en douter, entraît *dans la peau* du personnage (ainsi qu'on dit aujourd'hui), & était parfait... à son insu. Avec sa tournure lourde, épaisse, sa physionomie vulgaire, ses yeux écarquillés & surmontés de sourcils touffus, croira-t-on que sa marotte fût de jouer *Figaro*? Il s'était fait dessiner dans le costume de ce personnage & prétendait ressembler à Dazincourt, *son rival préféré par la Comédie française*.

Chapelle était naïf, borné & d'une crédulité excessive. Cette disposition naturelle, jointe à son ignorance, le rendit le point de mire de nombreuses mystifications. Citons une anecdote, parmi tant d'autres dont il a été le héros en ce genre. Sur le dire d'un mystificateur, il alla au port Saint-Paul pour voir une carpe apprivoisée qui, assurait-on, suivait son maître en nageant dans les ruisseaux ; &, comme il ne voulait jamais passer pour dupe, il soutenait & propageait la réalité du fait, comme *témoin oculaire*.

Nous avons parlé de son ignorance ; en voici une preuve : à la lecture d'un ouvrage, il ne comprenait jamais rien ; il ne suivait que le rôle qui lui était dévolu, & lorsqu'on le lui remettait, il le pesait dans sa main & jugeait de sa valeur & de son importance par son poids.

Il cumulait avec sa profession d'artiste un commerce d'épicerie. Il fit de mauvaises affaires, ce qui n'est pas difficile à croire ; le contraire aurait plutôt étonné ! Un ami de province, ignorant sa déconfiture, se présente au magasin qu'il trouve fermé. Il accourt au théâtre, où Chapelle lui apprend son infortune : « Cela n'est pas croyable, lui dit son ami. — Si ! si ! rien n'est plus vrai ! lui répond piteusement Cassandre, j'ai fait banqueroute, *foi d'honnête homme !* » Et dans sa bouche ces mots n'étaient point une dérision, car son incapacité fut plus intéressée dans ce désastre que sa probité. Aussi vint-on avec empressement à son aide, & une représentation à son bénéfice eut lieu sur le théâtre de

l'Opéra-Comique. Elle produisit 6,000 fr., dont les créanciers prélevèrent la moitié, & le pauvre Chapelle furieux se promenait à grands pas sur le théâtre, en s'écriant : « Hé bien, ils ne m'y reprendront plus avec leurs représentations à bénéfice ! »

Après vingt-sept ans d'exercice, il parut pour la dernière fois, le 2 mai 1818, dans le rôle de Varner, de la *Danse interrompue*, qui était un de ses meilleurs.

Il s'était retiré à Chartres, avec sa femme (1), auprès d'un parent ecclésiastique, l'abbé Varguin, supérieur du grand séminaire. Il faisait pénitence de sa vie théâtrale, en chantant au lutrin chaque dimanche, & mourut pieusement, cinq ans après sa retraite, le 22 décembre 1823, d'un accès de goutte remontée (2).

(1) Il avait épousé, le 4 pluviôse an II (23 janvier 1794), Marie-Louise-Elisabeth Charton, âgée de vingt ans.

(2) Il y a bien loin de là à l'imputation de suicide, dont la *Petite Presse* a chargé la mémoire du bonhomme Chapelle (mars 1867). Ce fait a, d'ailleurs, été démenti dans une lettre adressée au rédacteur en chef de ce journal par une nièce de l'ancien comédien. Nous en détachons quelques extraits :

« Mon pauvre oncle ne s'est nullement suicidé... la goutte qu'il avait dans les jambes, lui a re-


« monté dans l'estomac & l'a
« étouffé. Il a eu, cependant, le
« temps de recevoir la visite & les
« consolations de son parent, supé-
« rieur du grand séminaire de
« Chartres, auprès duquel lui & sa
« femmes s'étaient fixés... Sa crédu-
« lité ne dégénérerait jamais en sot-
« tise... Le mot que vous avez cité :
« *J'ai fait banqueroute, foi d'hon-*
« *nête homme !* » est aussi vrai que
« naïf. Chapelle avait fini, du reste,
« par payer toutes ses dettes, & il
« vivait à Chartres d'une pension
« payée par le Vaudeville... »

1261

MAURICE-FRANÇOIS ROCHE

dit VOLANGE

1756 — 1809

E nom est celui d'un acteur d'un petit spectacle des boulevards qui, après avoir joui d'une célébrité incroyable & d'une vogue extraordinaire pendant quelques années, tomba tout à coup dans une obscurité telle, qu'on ne saurait dire où, ni comment il est mort. Le lieu & la date de sa naissance sont également restés ignorés pendant longtemps.

Extrait des registres de l'église Saint-Similien, à Nantes : « Le vingt-cinq mars mil sept cent cinquante-six, a été baptisé MAURICE-FRANÇOIS, fils de FRANÇOIS ROCHE, porte-faix, & de MAGDELEINE GOURNY, sa femme ; l'enfant est de ce jour.

La *Correspondance secrète de Métra* dit que son père était un maître d'école de Nantes, nommé Rochet; les *Mémoires de Bachaumont* le disent fils d'un notaire de cette ville. Ni l'un ni l'autre ne sont dans le vrai. Maurice-François Rochet, né à Nantes, en effet, le 25 mars 1756, n'était le fils ni d'un maître d'école ni d'un notaire, mais le second enfant d'un pauvre portefaix demeurant sur la paroisse Saint-Similien. Ayant reçu quelques notions de lecture & d'écriture, il fut placé chez un négociant de Nantes, dont il justifia peu la confiance & qui, au bout d'un an, se vit dans l'obligation de le congédier. Rochet s'enrôla alors dans une troupe de comédiens qui s'embarquait pour le Cap, & prit à ce moment le nom de Volange, qu'il ne quitta plus & le seul sous lequel il ait été connu.

Volange, nous ne l'appellerons plus qu'ainsi, tout jeune qu'il était, avait le caractère hardi & décidé jusqu'à la témérité. Il le prouva, du reste, un soir de représentation que les spectateurs avaient cru devoir le siffler; il tira une piastra de sa poche, & la lançant au milieu des spectateurs, engagea un des siffleurs à venir la lui rapporter. On peut juger du scandale & de la tempête que cet incident souleva, si on se reporte par la pensée à une époque où, pour l'infraction la plus légère, la plus involontaire même, au respect exigé par le public, les malheureux comédiens étaient soumis à d'humiliantes excuses. Volange fut emmené en prison, & afin de se soustraire à la vengeance de la

population qui ne se ferait pas arrêtée là, on le fit embarquer secrètement la nuit pour la France.

Un nouveau spectacle venait de s'établir à la foire Saint-Laurent, en 1778, auquel Lécuse, le directeur, avait d'abord donné son nom, qu'il ne tarda pas à remplacer par celui de *Théâtre des Variétés-Amusantes*. Volange y fut engagé, dès l'origine, pour l'emploi des *jeunes comiques*. Il y avait déjà près d'un an que le théâtre existait, & que l'acteur jouait chaque soir sans avoir acquis une grande notoriété, lorsqu'un proverbe de Dorvigny, joué pour la première fois, en février 1779, *Janot ou les Battus payent l'amende*, obtint un succès extraordinaire, & dont Janot put s'attribuer la plus grande part. Nous disons à dessein *Janot*; car de Volange, il n'est que peu ou point question; c'est *Janot* seul que l'on veut connaître. Qu'importait le nom de l'acteur? Plusieurs mois se passèrent avant qu'on prît souci dans les journaux & dans le public de s'enquérir de ce nom qui, la veille encore, complètement inconnu, devint fameux & se trouva bientôt dans toutes les bouches. Donc, Janot, le petit apprenti naïf & balourd du sieur Ragot, le fripier, l'amant timide de Suzette, se montra d'un naturel si vrai, « d'un comique si franc, il eut un masque si mobile & des inflexions de voix si variées & si justes (1), » qu'il fut la coqueluche de la cour & de la ville. La gravure reproduisit les principales scènes de cette parade : honneur bien rarement

(1) *Correspondance de Grimm*

accordé en ce temps-là aux œuvres des petits spectacles.

Le buste de Janot, modelé en porcelaine de Sèvres, avec son bonnet de laine & sa lanterne, avait pris place dans tous les boudoirs, & en janvier 1780 c'était l'étrene à la mode. La reine Marie-Antoinette, elle-même, ne dédaignait pas de l'offrir en cadeau. Mais on ne s'en tint pas à la reproduction ; on voulut avoir Volange lui-même ; Volange fut recherché, fêté, presque courtsé ; enfin, l'engouement pour ce farceur des boulevards rappela celui dont, vingt ans auparavant, Molé avait été l'objet. A la nouvelle d'une indisposition de Volange, les amateurs s'émurent ; les plus hautes dames ne craignirent pas d'envoyer prendre de ses nouvelles, & de grands seigneurs abdiquèrent leur propre dignité jusqu'à aller s'en enquérir en personne. On conçoit quelles bouffées d'orgueil de si étranges procédés avaient insufflées à Janot. Aussi, s'il daignait parfois consentir à jouer en société le rôle de bouffon, n'était-ce qu'à ses heures, & souvent dans le grand monde où il était invité, il affichait la prétention de ne l'être que pour lui-même. Ce sentiment de son mérite & de son individualité, dont il faisait ailleurs si volontiers bon marché, lui attira un jour une leçon mortifiante de la part du duc de Brancas. Invité chez ce grand seigneur, Volange s'était empressé de déférer à son invitation. A son arrivée, le duc le conduisit lui-même vers sa société, & dit : « Voici, Mesdames, Monsieur Janot, que j'ai l'honneur de vous présenter. —

Pardon ! reprit vivement celui-ci ; pardon ! Monsieur le duc ; au boulevard, je suis Janot, mais ici je suis Monsieur Volange. — Eh bien ! puisqu'il en est ainsi, reprit M. de Brancas, comme nous ne voulions que Janot, nous n'avons que faire de M. Volange. » On prétend même qu'il ajouta : « que l'on mette M. Volange à la porte. »

Nous voulons croire que la recommandation fut inutile, & que Volange ne dut pas attendre, pour se retirer, cette nouvelle mortification de son hôte.

Cependant cet homme si rare, & si fêté dans son humble sphère, conçut l'ambition de déployer ses grands talents sur un théâtre plus digne de sa gloire que les tréteaux des *Variétés-Amusantes*. Il débuta, le 22 février 1780, à la Comédie italienne, dans le triple rôle des *Trois jumeaux Vénitiens*, de Colalto (2).

La foule fut si considérable, rapportent les *Mémoires secrets*, que l'orchestre des musiciens & les coulisses du théâtre furent envahis. La représentation fut très-bruyante ; il y avait mécontentement des comédiens italiens, peu satisfaits qu'on leur imposât un acteur des boulevards ; de la Comédie française, voyant avec peine les recettes que le début de Volange allait pro-

(2) Volange fut très-mal accueilli par ses nouveaux camarades ; l'un d'eux alla jusqu'à l'appeler *hiftrion* : c'était Michu, comédien très-aimé, mais auquel la chronique scandaleuse reprochait beaucoup

d'afféterie & d'allures efféminées. Volange, le regardant avec sang-froid, lui répondit : « Si je ne respectais votre sexe, je vous aurais déjà souffleté. »

curer à la Comédie italienne ; enfin, des Variétés-Amusantes, regrettant les bénéfices dont son départ devait les frustrer.

Toutefois l'engouement dont *Janot* était l'objet ne pouvait résister à cette dernière épreuve. Sans doute Volange mit du naturel, de la vérité dans son jeu : il n'eut rien de faux, mais il n'offrit rien de supérieur ; aussi le public comprenant que cet acteur était déplacé sur cette scène, ne tarda pas à l'abandonner ; & , quelques mois plus tard, le 3 novembre, Volange rentra aux Variétés-Amusantes, après avoir été un moment sur le point de s'engager au spectacle de Nicolet.

Il reprit ses anciens rôles & en créa de nouveaux dans des pièces que Dorvigny, Robineau dit Beaunoir, Guillemain & lui-même composèrent. Citons, parmi celles qui lui firent le plus d'honneur : *Boniface Pointu*, & toute la famille des *Pointus* ; *Esope à la foire* ; *l'Anglais à Paris, ou le Fou raisonnable* ; *l'Intendant comédien*.

Il resta à ce théâtre jusqu'en 1785. Sa position y était avantageuse, puisque ses appointements étaient de huit mille livres. Il la quitta pourtant pour aller donner des représentations à l'Etranger. Il se trouvait en 1786 à Londres, avec une troupe dont sa femme, un jeune homme de nom inconnu, & une dame Guédon, fille de Carlin, formaient avec lui le principal noyau.

De retour en France, au commencement de 1787, il jouait au théâtre de l'Ambigu-Comique, dans une nouvelle pièce de Dorvigny, *Hurluberlu au régiment*,

le double rôle du père & du fils, un vieux payſan & un jeune ſoldat.

Nous le retrouvons, en novembre de la même année, au théâtre des *Variétés-Amufantes*, qui avait été transféré au Palais-Royal dont il portait le nom.

Il diſparaît de nouveau, l'année ſuivante, pour aller exploiter en province les pièces de ſon répertoire. D'ailleurs, peu à peu les comédies d'intrigue & de caractère de Dumaniant, de Monvel & de Pigault-Lebrun tendaient à ſe ſubſtituer aux eſquiffes légères de Guillemain & aux parades de Dorvigny & de Beaunoir.

En 1790, il jouait au petit théâtre de Bordeaux; y réuſſit-il? C'eſt une queſtion; car, l'année d'après, il figurait, en juin 1791, dans le ſpectacle d'ouverture du théâtre Molière, où il avait été engagé pour paſſer en revue ſes principaux rôles des *Variétés-Amufantes*. Cette entrepriſe ſe traîna péniblement, & Volange s'engagea chez la Montanſier. Là, c'eſt encore ſon ancien répertoire qui fit, en grande partie, les frais de ſes repréſentations. Il ſe montra enſuite à la Cité, à Louvois, & ſur d'autres ſcènes ſecondaires, qu'il ne faiſait, pour ainſi dire, que traverser, ſans s'attacher à aucune d'elles d'un façon ſtable. Brunet, Tiercelin, Boſquier & quelques autres préludaient à la vogue future du théâtre des Variétés, tandis que Volange n'offrait plus que l'ombre de lui-même. A force de vivre ſur ſon ancienne réputation & de promener avec lui à outrance ſon inévitable répertoire, il avait laiſſé de plus jeunes & de plus

actifs le dépasser, & il n'occupait plus auprès d'eux qu'une place inférieure (3). Aussi n'y fit-il pas un long séjour, & on le vit reparaître tour à tour sur les diverses petites scènes, dont tous les quartiers de Paris regorgeaient à cette époque, & qui disparurent par suite du décret de 1807.

Depuis longtemps déjà, les rares journaux qui s'occupaient de critique théâtrale parlaient de Volange comme d'un acteur vieux, usé, fatigué, cassé, & s'étonnaient de la vogue, inexplicable suivant eux, dont il avait été l'objet une vingtaine d'années auparavant.

Deux ans avant la suppression des petits spectacles, Volange, tombé dans un extrême dénuement, avait été réduit à parcourir les villes & les villages dans un rayon de douze à quinze lieues de la capitale, & Du Merfan raconte quelque part l'avoir rencontré, en 1805, traversant Ermenonville, & traînant péniblement une charrette chargée de quelques costumes & accessoires défraîchis de théâtre. Il était accompagné de sa femme, d'une jeune personne & d'un jeune homme nommé Emile Cottenet, que nous avons vu depuis au Vaudeville, au Gymnase & à la Porte-Saint-Martin : pauvre troupe ambulante, dont Volange était le directeur & avec laquelle il se rendait à la foire de Senlis.

Qu'est-il devenu depuis lors? Où & quand est-il

(3) Le 28 germinal an VII (17 avril 1799), il faisait jouer à ce théâtre une pièce de lui intitulée :

le *Divorce pour rire*, dans lequel il remplissait quatre rôles différents. Elle n'alla pas jusqu'à la fin.

mort? Questions qui restent sans réponse. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en 1811 il n'existait plus.

Volange eut un fils (4) qui joua la Comédie dans les théâtres secondaires &, notamment en 1806, aux Variétés-Montanfier, mais sans avoir jamais atteint à la réputation de son père. Il chantait, dit-on, avec goût. Il quitta Paris pour courir les départements, & il était en 1809 directeur du théâtre d'Angers. Il mourut dans cette ville, le 7 septembre de la même année, à la suite d'un mal violent qui l'enleva en quelques heures. La veille même de sa mort, il avait joué dans quatre pièces.

Nous avons dit que Volange avait composé plusieurs pièces, dans lesquelles il remplit les principaux rôles. Une seule, dont il n'a peut-être été que le prête-nom, est imprimée; c'est le *Valet rusé ou Arlequin muet*.

Terminons en donnant une appréciation du jeu de Volange faite par un critique de théâtre qui n'était pas d'ordinaire fort indulgent (5). L'auteur de la *Lorgnette des spectacles* écrivait en 1799, époque à laquelle cet acteur jouait au théâtre Montanfier : « Il est impossible
« d'approcher plus que lui de la perfection dans la
« *Famille des Pointus* & dans celle des *Janot*. Il a

(4) Jean-Baptiste Volange, né à Paris, le 3 janvier 1778, fils de Maurice - François Volange & de Thérèse Breton, sa femme.

Volange, déjà âgé, eut deux au-

tres fils, Charles & Philippe-Marie, issus, en 1797, & 1798, de son mariage avec une seconde femme, nommée Louise Le Roy.

(5) Fabien Pillet.

« donné à chacun de ces personnages la physionomie
 « la plus plaisante & la plus naturelle. Justesse de dic-
 « tion, chaleur de débit, variété de gestes ; jeu conti-
 « nuel de figure ; il déploie dans ces différents rôles
 « tout ce qu'on peut imaginer de plus comique. Nous
 « ne concevons pas comment avec tant d'intelligence
 « & de dispositions pour le genre qu'il s'est choisi, il
 « n'ait pas cherché à étendre son répertoire. A force
 « de jouer dans les mêmes rôles, il s'y est fait une
 « sorte de routine qui finit par devenir monotone, &
 « dont maintenant il ne peut plus sortir. Le public se
 « lasse de tout, & l'acteur qui n'a que trois ou quatre
 « rôles dans sa mémoire, y fût-il continuellement
 « parfait, ne peut espérer d'y être continuellement
 « applaudi (6). »

Il est curieux de rapprocher cette opinion de celle exprimée, plus de vingt ans auparavant par Grimm, au moment de la plus grande vogue de Volange. Les deux critiques s'accordent pour faire presque dans les mêmes termes l'éloge de l'acteur, en signalant la vérité & le naturel de son jeu : cette double appréciation, au commencement & à la fin de la carrière de Volange, donne, suivant nous, la note exacte de son talent & de sa popularité.

(6) La dernière partie du jugement de Fabien Pillet, qui nous paraît fort judicieuse, ne pourrait-elle pas s'appliquer à un artiste de nos jours, en grande réputation, qui, lui aussi, a eu la vogue, & que nous

voyons reparaitre encore de temps en temps dans les mêmes rôles qui lui ont valu sa renommée, au créateur du *Père Goriot*, dans la *Fille de l'Avare*, & du *Gamin de Paris* ; à Bouffé, en un mot ?

136!



Fr. Willemer
Sculp.

MADAME BAROYER

175 + 1844



MARIE-MADELEINE BARBET

MADAME BAROYER

1757 — 1844

LA doyenne des actrices contemporaines fut certainement M^{me} Baroyer.

Fille d'un humble artisan, elle manifesta, dès son enfance, un goût prononcé pour la comédie; d'elle-même, sans modèle sous les yeux, puisqu'elle n'avait jamais mis le pied dans un théâtre, elle se livrait à des imitations qui prouvaient ses dispositions naturelles. A l'âge de douze ans, elle joua le rôle de Lindane, dans l'*Ecoffaise*, devant Préville qui lui reconnut de grandes dispositions & l'encouragea à persévérer. Fière d'un pareille suffrage, la petite Barbet mit une ardeur inconcevable à s'en rendre digne, & elle avait

Extrait des registres de l'église Saint-Eustache : « L'an mil sept cent cinquante-sept, le vendredy quatre de février, fut baptisée MARIE-MADELEINE, née d'aujourd'huy, fille de CLAUDE BARBET, cordonnier, & de CATHERINE RÉVERY, sa femme, demeurant rue de la Petite-Truanderie. »

à peine accompli sa quinzième année, que déjà elle était engagée par M^{lle} Montanfier, sous le nom de *Sénédor*. Elle débuta à Versailles, le 17 septembre 1772, dans le *Sorcier*, où elle remplit le rôle de Justine. Moins de deux ans après, maître Cyr Baroyer, ouvrier ciseleur de son métier, amoureux de Marie Barbet, brune piquante, dont la mine éveillée le fit passer sur les inconvénients d'une profession tant soit peu sujette à caution, la demanda en mariage à ses parents & l'obtint. La célébration eut lieu le 11 avril 1774. La nouvelle épousée, d'après les conventions arrêtées, devait en se mariant rentrer dans la vie privée & renoncer, comme on dit, à Satan, à ses pompes & à ses œuvres; mais elle était jeune, gentille, insinuante & résolue, & non-seulement elle n'y renonça pas, mais au bout d'un an elle avait fait de son mari lui-même un comédien; & un beau matin, le jeune couple, bras dessus, bras dessous, s'envola pour la province, riche de ses vingt ans & de ses espérances. M^{me} Baroyer & son mari jouèrent à Caen, au Havre, à Angers, à Rennes, Amiens, Orléans, puis à Brest, où ils se trouvaient en 1782. C'est en cette ville qu'elle perdit son mari. Elle y resta cependant deux ans encore; est-ce parce qu'elle y trouva des consolateurs? & ne revint qu'à la fin de 1784 à Paris, où elle contracta un nouvel engagement avec la Montanfier, pour jouer les *soubrettes* dans la comédie & les *confidentes* dans la tragédie.

Les événements ayant désorganisé ce théâtre, & M^{lle} Montanfier ayant fait construire, en 1793, la salle

de la rue Richelieu, dans laquelle on installa plus tard l'Opéra, & où l'on joua dans le principe les trois genres, M^{me} Baroyer fit encore partie de cette troupe qui se trouva de nouveau dispersée vers 1800. Notre actrice se réunit alors à plusieurs de ses camarades qui étaient venus se grouper à l'ancien théâtre du Palais-Royal; & lorsqu'après la suppression de cette salle en 1807, ce spectacle rouvrit sur le boulevard Montmartre sous le nom de *Variétés*, elle fut du nombre des acteurs conservés : seulement, elle changea d'emploi & prit celui des *duègnes* & des *caractères*. On fait avec quelle verve elle s'en acquittait.

Malgré ses bons & utiles services, qu'elle aurait pu prolonger longtemps encore, M^{me} Baroyer quitta le théâtre en 1830, ou, pour être plus exact, ce fut le théâtre qui renonça à elle; car la bonne femme, si on l'eût laissé faire, serait morte sur les planches : c'était son champ d'honneur à elle.

Cependant il fallait vivre; mais, ayant été assez insoucieuse de l'avenir, elle se trouva, comme la cigale de la fable,

« Fort dépourvue

« Quand la bête fut venue... »

Heureusement pour elle que le nouveau théâtre du Palais-Royal, installé dans l'ancien local de la Montanfier, la recueillit. Là, malgré son âge déjà avancé, la comédienne émérite glana encore quelques rôles, au service desquels elle mit beaucoup de zèle & une vivacité que de plus jeunes auraient pu lui envier.

Néanmoins, quelque grande que fût sa bonne volonté de persévérer quand même, l'instant arriva où le temps, *lex dura sed lex*, lui imposa, à son grand regret, l'obligation de renoncer à jouer la comédie. Il fallut bien qu'elle se résignât à l'inaction, après plus de soixante années de services actifs.

La voix de cette actrice n'était pas bonne; elle était criarde, tant soit peu nasillarde; mais ce défaut ne nuisait pas précisément au genre de rôles qu'elle avait adopté depuis plus de trente ans. Elle manquait tout à fait de distinction première; aussi était-elle déplacée dans les *mères-nobles*; mais son jeu expérimenté dénotait qu'elle avait été, pendant sa longue carrière, en contact avec des gens de talent.

Madame Baroyer, presque octogénaire, alla habiter d'abord un petit réduit aux Batignolles; elle transporta ensuite ses tristes pénates à La Chapelle, où elle est morte le 11 juin 1844, âgée de 87 ans passés.

Sa position, depuis sa retraite du théâtre, était loin d'être heureuse. Elle avait fait très-peu ou pour mieux dire point d'économies, & ne subsistait qu'à l'aide d'une bien modique pension que lui faisait l'Association des artistes dramatiques, & des secours qu'elle recevait, de temps à autre, sur les fonds du ministère de l'Intérieur (1).

(1) *Ministère de l'Intérieur*. Note pour le ministre. « Des secours sont accordés de temps à autre à » a-dame Baroyer, ancienne actrice des Variétés. Elle est plus qu'octo-

génaire, & sa position malheureuse est digne d'intérêt..., &c. »

3 juillet 1838.

On lit en marge : Accordé 150 fr.

Signé : M.



LOUIS-FRANÇOIS, *dit* CÉSAR

RIBIÉ

1758 — 1830

VOICI, certainement, un des types les plus complets du bohème théâtral, tel qu'il existait il y a soixante ans. Son odyssée aventureuse & ses alternatives singulières de bonne & de mauvaise fortune, en feraient aisément le héros d'un nouveau Roman comique, plus accidenté que l'ancien.

Extrait des registres de la paroisse Saint-Sulpice : « Le quinze mars mil sept cent cinquante-huit, a été baptisé LOUIS-FRANÇOIS, né aujourd'hui, fils de FRANÇOIS RIBIÉ, marchand sculpteur en figures de bois, & de CATHERINE LEBEC, son épouse, demeurant rue Mazarine. Le parrain, LOUIS TORILLON, menuisier; la marraine, MARIE-NICOLE LACOUR, femme de feu Jean Fély. »

Essayons de fixer les principaux traits de cette physionomie originale.

Ribié vit le jour à Paris, le 15 mars 1758. Il naquit, pour ainsi dire, entre *Polichinelle* & la *Mère Gigogne*; car son père tenait un jeu de marionnettes. A quinze ans, notre futur *César* défertait la loge paternelle pour voler de ses propres ailes, & il allait se placer comme commissionnaire à la porte des petits spectacles des foires Saint-Germain & Saint-Laurent. Il se mit aussi au service des divers saltimbanques ou des escamoteurs ambulants qui s'installaient fréquemment sur les remparts. Plus tard, l'ambition aidant, & jaloux d'exercer pour son propre compte, il ouvrit un spectacle de curiosités, parmi lesquelles figurait, en première ligne, un lapin blanc dressé à remuer la tête & à battre du tambour, en réponse aux questions que lui adressaient les amateurs : « Science, disait-il avec un aplomb amusant, qui nécessitait des combinaisons aussi profondes que variées. »

Indépendamment du jeu de marionnettes, en quelque sorte obligatoire, il exhibait des phénomènes vivants & surprenait l'admiration facile des spectateurs par des tours d'escamotage & de magie blanche. Il s'était associé à un sieur Petit, qu'il faisait passer pour Espagnol & qui était de première force au piquet. Une jeune Espagnole, née comme celui-ci dans quelque faubourg de Paris, terminait la séance par des exercices de force & d'agilité.

La qualité de directeur n'empêchait pas Ribié de

battre la caisse au-devant de la baraque & de faire lui-même la parade à la porte. On a conservé un échantillon de son style pour attirer la foule. Voici l'exorde de l'un de ces boniments amphigouriques, dont la tradition n'est pas encore perdue, & qu'il nous est donné d'entendre quelquefois aux fêtes publiques : « Comme
 « les choses les plus surprenantes cessent de l'être,
 « étant trop multipliées, ce n'est qu'avec incertitude
 « que le sieur Ribié a l'honneur d'aspirer à la con-
 « fiance du public. »

Malgré cette variété de divertissements réunis dans un seul spectacle, les deux associés ne firent pas *flores*. La baraque ferma & César & sa fortune se trouvèrent, comme devant, sur le pavé.

Peu de temps après, il entra en qualité d'*aboyeur* d'abord, puis d'acteur, au théâtre des *Associés* (1), dirigé par Sallé (2). Il le quitta en 1776 pour le spectacle des *Grands danseurs du roi* qui était alors en pleine prospérité.

Ribié, qui ne doutait de rien & qui avait à l'instar de tous les grands hommes le pressentiment de ses destinées futures, se proposa pour remplacer l'*Arlequin* transfuge. Il fit donc, dès cette époque, partie du personnel de Nicolet, ainsi que sa femme (3). Mais l'un &

(1) Fondé en 1774, ce théâtre prit, en 1793, le titre de *Théâtre patriotique*.

(2) Anthiome Sallé, ancien pensionnaire de Nicolet, chez qui il

jouait les rôles d'*Arlequin*. Il épousa une fille de Volange, & est mort à Paris, en décembre 1845.

(3) Jeanne-Elisabeth Nécard.

l'autre ne remplissaient dans le principe que des rôles secondaires; on peut s'en convaincre en parcourant la liste des personnages du *Fameux Siège*, pantomime jouée vers la fin de 1777.

Cependant, peu à peu Ribié, qui ne manquait ni d'intelligence, ni surtout d'audace, fut se rendre nécessaire. Ce n'est pas sans motif que, répudiant les prénoms trop profanes qu'il avait reçus au baptême, il avait adopté celui de *César*. Il devint bientôt un des premiers sujets de Nicolet, & son nom reçut sur l'affiche les honneurs de la vedette. Et pourtant, toujours d'humeur mobile, cette position ne l'empêcha pas de délaisser en 1782 Nicolet pour Audinot. Mais tous les deux, enfants de la balle, avaient du sang de saltimbanque dans les veines & étaient trop bien faits pour s'entendre! Leur séparation ne pouvait être de longue durée; en effet, quelques mois plus tard, l'enfant prodigue revenait chez Nicolet, avec qui il resta jusqu'en 1787. Ce fut la période la plus brillante de sa carrière théâtrale. Il créa avec succès un grand nombre de rôles dans une foule de pièces, justement oubliées aujourd'hui, & il se distingua particulièrement dans celles dites à *travestissements* (4).

Sa renommée d'acteur populaire ne lui suffit plus; il voulut y joindre le titre d'auteur, & de 1782 à 1785,

(4) *Pourquoi pas?* Le *Quiproquo* de l'hôtellerie, *Pierre & Claude Bagnolet*, les *Girandoles*, & vingt au-

tres pièces de même force, lui durent la meilleure part de leur succès.

vingt-trois pièces de la façon parurent sur la scène des *Grands danseurs du roi* (5).

En 1786, ses appointements s'élevaient à 8,000 livres, chiffre important pour le théâtre & pour l'époque; grisé par le succès, il voulut exiger une augmentation que Nicolet lui refusa. Alors Ribié, qui aspirait à quelque chose de mieux que de rester aux gages d'un directeur de spectacle, forma une troupe d'acteurs & quitta la France, en avril 1787, pour aller chercher fortune aux îles Saint-Domingue. Cette expédition lointaine échoua, & Ribié, après une absence de plusieurs mois, débarquait au Hâvre, le jour même de la Fête-Dieu de 1788. Sa première visite, en rentrant à Paris, fut pour son ancien directeur qui, en l'apercevant, s'écria tout d'abord, comme s'ils ne s'étaient quittés que de la veille : « Ribié, tu joueras demain ! » Le bon accord se rétablit entre eux & un nouveau contrat d'une durée de deux ans le rattacha à ce spectacle.

C'est dans cet intervalle qu'il établit avec le plus grand succès les principaux rôles dans le *Père Duchesne* & dans le *Réveil du charbonnier*. Il composait, en même temps, soit seul, soit en collaboration avec son camarade Destival, sept nouvelles pièces (6).

(5) Citons : *Le Voyage de Figaro*, le *Retour de Figaro*, la *Prise de Mytilène*, les *Cartes parlantes*, *Tel père tel fils*, les *Rencontres portugaises*, l'*Oncle & le neveu*, amateurs de comédie, dont quelques-unes ont

obtenu les honneurs de l'impression. — Divers compliments d'ouverture & de clôture, &c.

(6) Voici leurs titres : *Le Héros anglais*, les *Vierges du soleil*, l'*Habitant de Saint-Domingue*, imitation

Ribié ne se contenta pas des palmes de la scène, & en juillet 1789, il se faisait remarquer parmi les assaillants de la Bastille : ce qui lui valut l'honneur d'être nommé capitaine dans la garde nationale.

Cependant, poussé par un besoin de locomotion, passé chez lui à l'état chronique, & par le désordre de ses affaires (7), il partit brusquement pour la Martinique. Cette seconde tentative ne fut pas pour lui plus féconde en bons résultats que la première. Les événements de la Révolution avaient eu dans nos colonies un contre-coup funeste ; la troupe de comédiens se dispersa & chacun d'eux revint en France à ses risques & périls.

Ce fut à Rouen que Ribié alla demander la revanche de ses mécomptes de fortune. Il y fonda, sur l'emplacement du jeu de paume de la Poissonnerie, le Théâtre français qui ouvrit le 1^{er} février 1793 & qui prit, le

de *l'Ecole du scandale*, de Shéridan, composée pendant son voyage, le *Quiproquo*, le *Réveil*.

(7) Déjà, en 1782, Ribié était criblé de dettes, au point que la totalité de ses appointements était faïcie, sauf une mince fraction qui lui était abandonnée par ses créanciers, ainsi que le constate la pièce suivante :

« Je soussigné, Merle, syndic des créanciers du sieur Ribié, pour profit de ses créanciers & pour conserver le sieur Ribié dans son état,

je consens au nom dedits créanciers & donne pouvoir à M. Nicolet de donner au dit sieur Ribié une somme de trois livres tous les jours, à commencer du 21 octobre 1782, qui est pour la nourriture de lui & son épouse, ainsi que pour ses souliers, linge blanc, coiffure, jupons blancs, canezous, manchettes & tabliers de gaze, conformément au règlement du théâtre.

« Signé : MERLE.

« Ce 21 octobre 1782. »

(Manuscrits de la Bibliothèque impériale.)

18 novembre suivant, le titre de *Théâtre de la République*, sur la proposition même de Ribié, qui peu de jours après prononçait, à propos de la réhabilitation de Bordier & de Jourdain, un discours dans lequel il rendait hommage au civisme de ces victimes de la liberté.

Il faisait représenter, en même temps, une pièce de circonstance, de sa composition, intitulée : *le Cachot de Beauvais*, & se montrait patriote dans le sens révolutionnaire le plus outré (8).

Après le 9 thermidor, cet excès de patriotisme pensa lui devenir fatal. A la représentation du soir, la scène fut envahie par le public en fureur, qui cherchait partout Ribié pour le faire périr. Assez heureux pour pouvoir se tenir caché pendant plusieurs heures, il profita de la nuit & se hâta de se dérober par la fuite à la vindicte populaire, & de venir se réfugier à Paris.

Nous l'y retrouvons donc en 1795 aux *Grands danseurs du roi*, devenus depuis 1792 théâtre de la *Gaité*.

(8) La veille même du 9 thermidor, le conseil général de la commune de Rouen lui délivrait, sur sa demande, un certificat de civisme constatant, entre autres choses, que Ribié avait le premier offert dix places gratuites par jour pour son spectacle en faveur des *Enfants naturels* de la patrie & pour les *vieillards* de l'hospice général, & qu'il n'avait jamais voulu rien recevoir pour les représentations extra-

ordinaires données « de par & pour le peuple. »

Prudhomme le dénonça depuis, dans son *Histoire des crimes de la Révolution*, comme auteur de la mort d'un malheureux colleur de papiers, condamné révolutionnairement en ventôse an II. Ajoutons que Ribié réclama publiquement contre cette accusation & que Prudhomme se rétracta.

Nicolet, qui n'avait pas cessé d'en être le directeur, accueillit avec joie son ex-pensionnaire, ce compagnon des jours déjà lointains d'une prospérité à laquelle il avait contribué pour sa part. Depuis les événements de la Révolution, son spectacle avait perdu de son ancienne vogue. D'ailleurs, Nicolet enrichi désirait jouir en paix du fruit de son travail; cette double considération lui fit accepter la proposition que Ribié, toujours tourmenté par le démon des entreprises théâtrales, lui fit de lui céder sa direction. Voilà donc notre César à la tête de cette scène qui avait été la première étape de sa carrière théâtrale (9). Son premier soin, en prenant possession, fut de remplacer le nom du théâtre par celui de théâtre d'*Emulation*. Puis, une seule entreprise ne suffisant plus à son activité dévorante, il loua la salle Louvois & se partagea entre ces deux scènes qui, malgré quelques grands succès (celui du *Moine*, particulièrement), ne prospérèrent pas. Au vieux répertoire de Nicolet, il avait ajouté l'exploitation de ceux de la Comédie-Française & de l'Opéra-Comique, sans négliger la pantomime (10). A cette tâche déjà si lourde, s'ajoutaient les charges de deux ou trois jardins publics, tels que l'*Elysée-Bourbon* & *Tivoli*, fort en vogue en ce moment.

(9) En vertu d'un bail à la date du 10 fructidor an III (27 août 1795).

(10) On pouvait voir dans la même soirée, à l'un ou l'autre de ces deux théâtres, *Charles IX* ou

Fénelon, accolés sur l'affiche au *Réveil du Charbonnier*, ou à *Madelon Friquet*, & les *Amours de M^{me} Miroton*, faisant vis-à-vis au *Devin du village*.

De la direction simultanée des théâtres *Louvois* & d'*Emulation*, qu'il abandonna faute de succès, il passa à celle de la *Cité*, qui, depuis quelques années, voyait se succéder les directeurs avec une égalité parfaite de mauvaise chance. Ribié n'y fut pas plus heureux que ses devanciers, &, contraint d'y renoncer à son tour, il se prit à recommencer sa vie errante, courant de Lyon à Marseille, de Châlons-sur-Marne à Béziers, sans parler d'autres villes de moindre importance, où il essaya vainement de fonder des établissements sans consistance, ou morts en naissant.

Mais Paris était l'aimant qui l'attirait sans cesse. Vers 1805, il s'associa au sieur Blonde-Dufosse, pour diriger de nouveau le théâtre de la Gaité, qui avait passé en diverses mains sans pouvoir ressaisir la fortune. Le sort semblait encore une fois se plaire à déjouer ses calculs, ses espérances, lorsqu'un succès inattendu vint le sauver de la ruine, en ramenant la foule à ce théâtre, dont le public avait oublié le chemin. Nous voulons parler du fameux *Pied de Mouton*, fait en collaboration avec Martainville, & qui, pendant six mois, attira tout Paris au boulevard du Temple.

D'autres pièces, qui succédèrent à celle-ci, maintinrent cette prospérité, & Ribié put se croire réconcilié avec la fortune. La réduction des théâtres, arbitrairement décrétée en 1807, en conservant celui de la *Gaité*, paraissait par cela même une nouvelle garantie du succès. Mais la veuve de Nicolet, qui avait des griefs contre Ribié, profita de la circonstance pour tenter de

rentrer dans la jouissance de sa propriété. Cette prétention souleva de graves contestations entre elle & ses locataires; un procès intervint qui, en définitive, donna gain de cause à M^{me} Nicolet, à qui le Gouvernement rendit le privilège, & qui reprit possession de son immeuble à l'expiration du bail de Ribié, le 22 mars 1808 (11).

Ce dernier arrangea tant bien que mal ses affaires, qui, en d'autres mains que les siennes, auraient encore pu lui ménager des ressources pour l'avenir, si, toujours entraîné par son esprit de spéculation, autant que contraint par la nécessité, il ne s'était mis en quête de nouvelles entreprises. Il espéra un moment voir se rouvrir à son profit l'ancien théâtre *Sans Prétention*; mais cette illusion fut de courte durée.

Il partit alors pour Lyon, où il se chargea de la

(11) Ribié & ses associés, qui s'étaient rendus acquéreurs de l'ancien théâtre des *Affociés*, devenu ensuite théâtre *Sans Prétention*, & du falon de Curtius, prétendaient que le droit conservé par le décret de 1807 d'exploiter le théâtre de *la Gaité* appartenait, non au propriétaire de l'immeuble, mais aux directeurs-administrateurs en exercice, de l'entreprise. La veuve Nicolet, qui avait refusé de renouveler le bail de Ribié, prétendait le contraire, & le jugement intervenu reconnut la validité de ses droits.

Au nombre des *confidérants* qui

motivaient le jugement, figuraient les reproches adressés à Ribié d'avoir « déplacé une grande partie des habits, meubles & effets de tout genre, faisant partie du théâtre d'Emulation, quoique la faculté lui en soit formellement interdite par son traité; » — « d'avoir fait jouer sur son spectacle de la rue de Louvois différentes pièces qui font partie du répertoire de la veuve Nicolet, ce qui constitue non-seulement un abus de la chose louée, mais une violation manifeste du droit de propriété, &c., &c. »

direction du théâtre. Cependant, habitué qu'il était à la multiplicité des entreprises de ce genre, & sans que son éloignement de Paris fût un obstacle capable de l'arrêter, il prit à bail le théâtre de la Porte-Saint-Martin, en s'associant avec un sieur Dugas, pour y établir un nouveau genre de spectacle qu'ils appelèrent les *Jeux gymniques*. Il fut inauguré le 1^{er} janvier 1810; mais, quelques mois après, l'association fut dissoute, & Dugas, commandité par Ribié, resta seul à la tête de l'affaire avec A. Hapdé pour administrateur.

Cette entreprise ne tarda pas à tomber en déconfiture, & dès juillet 1811 le désastre devint tel que tout le monde refusait son service. Après s'être péniblement traînée pendant quelques mois encore, elle succomba, & le théâtre ferma, le 18 juin 1812, par ordre supérieur. Ribié, qui dans l'intervalle avait été dépossédé du privilège du Grand-Théâtre de Lyon, réclama celui des *Jeux gymniques*, à titre d'indemnité « des pertes qu'il avait subies, disait-il, en voulant relever la scène lyonnaise. » Le ministre reçut défavorablement sa requête, & lui rappela que, maintes fois déjà, il avait failli à tous ses engagements comme directeur de spectacle, à Marseille, à Paris, &, en dernier lieu, à Lyon (12).

(12) Rapport de police sur le théâtre des *Jeux gymniques*.

« Le directeur de ce spectacle a fait faillite pour la deuxième fois. Mais le sieur Ribié, qui avait vendu

son privilège au sieur Dugas, se flatte de pouvoir faire usage de l'ancienne permission qui lui avait été accordée.

« Ribié, à qui l'on vient de retirer

Après cet échec, il quitta la capitale, & cette fois pour toujours, reprenant, avec la philosophie du bohème, le chemin, bien connu de lui, de la province & de l'étranger.

Depuis cinq ans, il avait perdu sa seconde femme (13), qui avait été constamment attachée à sa bonne & à sa mauvaise fortune. Il lui restait encore sa mère & un frère, avec lequel il demeurait, ainsi qu'il prend soin de nous l'apprendre dans un de ces nombreux mémoires, nés de ses discussions avec la veuve de Nicolet.

Il se remit en 1816 à la tête d'une troupe de comédiens, & traversa une troisième fois les mers, pour

le privilège de Lyon, est connu par de nombreuses banqueroutes, tant à Paris que dans les départements.

« Il est impossible qu'avec un genre de spectacle aussi borné, un directeur puisse se soutenir dans un local où les frais sont si considérables.

« Ce théâtre a souvent excité les réclamations des autres théâtres, & surtout de l'Opéra, dont il blesse les intérêts en donnant des ballets d'action. »

Dans un rapport subséquent, on lit encore :

« Le sieur Ribié se flatte de pouvoir ressaisir la cession qu'il a faite au sieur Dugas du privilège des *Jeux gymniques*, & de l'exploiter pour son propre compte. Mais le sieur Ribié est connu par ses nom-

breuses banqueroutes, &, lui accorder de nouveaux privilèges, ce serait lui accorder la facilité de faire de nouvelles dupes.

(Archives générales de l'Empire.)

(13) Jeanne-Elisabeth NÉCARD, décédée en 1786. Il s'était remarié à Rouen, le 9 mai 1793, à Marie-Denise FOREST, née à Paris le 19 novembre 1772. Elle mourut à Paris le 27 mai 1807, à l'âge de trente-cinq ans. Elle avait, dans sa jeunesse, appartenu comme danseuse & mime aux *Grands danseurs du roi*, & était la sœur cadette de la belle *Sophie* FOREST, qui eut tant de vogue & d'éclat chez Nicolet, dont elle était la pensionnaire *aimée*, & qui, vers la fin du dernier siècle, épousa le libraire Claude-François Maradan.

courir après la fortune qu'il n'avait pas su retenir quand elle s'était rencontrée sur sa route (14). A partir de ce moment, on perd la trace certaine de Ribié, dont la mort, annoncée en 1819, a été ensuite démentie. A-t-il depuis trouvé en ces lointains parages le repos qui l'avait toujours fui? — c'est ce que nous n'osons espérer pour lui; — ou le terme d'une vie aventureuse & passablement agitée? Tout porte à croire que cette dernière hypothèse est la vraie.

Quoi qu'il en soit, il reste à peu près avéré qu'il cessa de vivre en 1830.

Ribié fut bien, ainsi que nous l'avons dit au début de cette notice & que le lecteur a pu s'en convaincre par tous les détails qui précèdent, le type le plus excentrique, l'existence la plus originale qu'on puisse imaginer. Saltimbanque, acteur, auteur au besoin, directeur de plusieurs théâtres à la fois; jouant dans la même soirée, sur l'un, le vertueux archevêque de Cambrai; sur l'autre, un charbonnier; &, ce qu'il y a de plus surprenant, y étant applaudi, & méritant d'ailleurs de l'être; affectant des airs de grand seigneur & se faisant traîner en plein boulevard dans un somptueux équipage attelé de quatre chevaux, qui le soir paraissaient sur la scène dans le drame de *Cambyse*; tenant maison meublée & table ouverte; joueur, gourmand & liber-

(14) Y fut-il suivi par les siens? C'est ce qui ne ferait pas impossible; car, il y a huit ans, un de nos amis

de la Martinique nous assurait qu'il existait encore dans cette colonie des membres de la famille Ribié.

tin. Puis, en d'autres phases de sa vie, lorsque la fortune lui était adverse, logeant dans un mauvais bouge de petite ville, montant sur les tréteaux en place publique, battant la caisse d'une façon miraculeuse, vendant de l'opiat pour les dents & de l'onguent pour les cors, & débitant avec aplomb les bourdes les plus impudentes : tel fut, au dire des contemporains (15), Ribié, à coup sûr une des figures les plus pittoresques de son temps.

Nous avons dit qu'il voulut être auteur dramatique. Aux trente pièces qu'il se vantait d'avoir composées, il convient d'en ajouter une douzaine, représentées sur les différents théâtres qu'il exploita, & parmi lesquelles le *Pied de Mouton*, déjà cité, & la *Queue du Diable* sont les plus connues. On soupçonne avec quelque vraisemblance que, dépourvu d'instruction comme il l'était, Ribié dut, pour la plupart de ses pièces, avoir des collaborateurs.

La riche bibliothèque de M. de Soleinne renfermait le manuscrit d'un mélodrame de Ribié qui ne fut pas représenté, & dont le titre pompeusement solennel était : *Les Blasphémateurs ou le Jugement de Dieu*.

(15) Feu Varez, homme de lettres, ancien régisseur de l'Ambigu-Comique, avait beaucoup connu

Ribié, & nous lui devons une partie des détails contenus en cette notice.



MAYEUR-ST.-PAUL

1758 + 1818



FRANÇOIS-MARIE

MAYEUR-SAINT-PAUL

1758 — 1818

MAYEUR naquit à Paris, le 6 juin 1758, sur la paroisse Saint-Paul, dont il accola le nom au sien lorsqu'il se fit comédien. Bambin de douze ans à peine, il faifait déjà partie de la troupe d'enfants rassemblée par Audinot, & il y rempliffait le triple emploi des *amoureux* dans les mélodrames, des *niais* dans les vaudevilles & des *premiers rôles* dans les

Extrait des registres de l'église Saint-Paul : « Le mardi six juin mil sept cent cinquante-huit, a été baptisé FRANÇOIS-MARIE, né le même jour, fils de FRANÇOIS MAYEUR, domestique, & de LOUISE GRENIER, son épouse, demeurant rue du Petit-Musc. Le parrain, ETIENNE ROBERT, ferrurier ; la marraine, MARIE PINARD, de cette paroisse. »

pantomimes. Nicolet l'admit au nombre de ses pensionnaires, de 1779 à 1789. Jusques-là, quoi qu'on en ait dit, il n'avait pas encore fixé l'attention d'une manière spéciale (1); mais le rôle du petit commissionnaire, dans les *Comités révolutionnaires*, pièce qui eut à cette époque beaucoup de retentissement, le tira tout à coup de la foule & le mit en évidence.

Il s'embarqua, en 1789, pour l'Amérique, autant dans le dessein de fuir ses trop nombreux créanciers que de se dérober aux colères qu'avait attirées sur lui le *Chroniqueur désœuvré*, libelle ordurier & infâme, dirigé contre ses camarades, & dont on le soupçonnait avec beaucoup de raison d'être l'auteur, malgré les précautions qu'il avait prises pour dérouter l'opinion publique, en s'abritant derrière l'anonyme & en ne s'épargnant pas lui-même dans cette production.

Les événements de la Révolution le ramenèrent en France. Il s'arrêta d'abord à Bordeaux, où il fit construire une jolie salle de spectacle (2), « avec l'intention, disait le programme répandu dans le public à cette occasion, de jouer des pièces qui servissent de délassements aux vrais sans-culottes. » Mais lorsqu'il s'agit de

(1) Mayeur, dans un long article apologétique, dont il fut l'inspirateur sinon l'auteur, fait dire « que le talent avec lequel il joua *Claude Bagnolet*, chez Nicolet, lui valut les honneurs de la gravure, « avantage extraordinaire, à cette époque, pour un acteur de théâtre secondaire. »

(2) Elle fut ouverte le 3 janvier 1793, & porta d'abord le nom de son fondateur, pour prendre ensuite celui de théâtre *de la Montagne & des Sans-Culottes*. Les pièces d'inauguration furent la *Fête du Vaudeville*, la *Colonne* & *Jérôme Pointu*.

folder les entrepreneurs, il se trouva impuissant à remplir ses engagements, & ceux-ci le firent incarcérer (3).

Rendu à la liberté peu de temps après, — on pouvait se demander à quel titre, puisqu'il ne paya pas plus qu'auparavant, — il se rendit d'abord à Nantes, puis de là à Paris : c'était en 1795. Il entra au théâtre de la Cité, dont la troupe desservait en même temps le théâtre des Variétés-Montansier, au Palais-Royal. C'est sur cette dernière scène qu'il joua d'original le principal rôle dans *Jocriffe changé de condition*.

Vers la fin de 1798, Mayeur s'embarqua de nouveau pour les colonies; son absence dura trois ans. A son retour en France, il prit la direction de l'ancien spectacle de Nicolet, devenu le théâtre *de la Gaité*, qu'il se vit forcé d'abandonner l'année suivante (4). Il s'engagea alors, comme acteur, au théâtre de la *Société Olympique* (5). Mais il semble qu'il ait été dans la destinée de cet homme de ne pouvoir se fixer nulle part, puisque, malgré son grand succès à ce théâtre dans le rôle de Dasnières, *du Sourd ou l'Auberge pleine*, il partit subitement pour Bordeaux, & parcourut ensuite plusieurs villes du Midi. On le retrouve en 1808

(3) Selon lui, son incarcération aurait été due à la jalousie de ses camarades Corffe, Granger, Lémeri & Parmentier, & aurait été le résultat de leurs dénonciations calomnieuses.

(4) Dans une lettre que Mayeur rendit publique, le 18 nivôse an X

(8 janvier 1802), il assigna à sa retraite des causes plus spécieuses que fondées.

(5) Ce théâtre était situé rue Chantereine (aujourd'hui rue de la Victoire), sur l'emplacement où se sont élevés depuis les *Néothermes*.

régisseur du théâtre des Célestins, à Lyon, poste que son humeur versatile lui fit bientôt délaisser ; car, l'année suivante, il faisait partie du théâtre de Versailles ; mais ne croyons pas qu'il s'en tint là. De Versailles, il court à Dunkerque, où il va prendre la direction théâtrale. On le revoit de nouveau à Paris en 1815. Deux années ne s'étaient pas écoulées, qu'il quittait derechef la capitale, & partait pour la Corse, où il devait diriger le théâtre de Bastia. Cette entreprise ayant échoué entre ses mains, comme tant d'autres qu'il avait précédemment tentées sans plus de succès, il revint dans la capitale ; & déjà il se disposait à de nouvelles pérégrinations, quand cette fois la mort se chargea de mettre un terme à cette existence agitée & aventureuse. *Pierre qui roule n'amasse pas de mouffe*, dit un vieux proverbe : personne mieux que Mayeur ne fut dans le cas de s'en faire l'application. Usé autant par la misère que par les fatigues, il succomba au moment où, dit-on, grâce à un puissant protecteur, il allait obtenir comme homme de lettres une pension qui l'aurait mis pour le reste de ses jours à l'abri du besoin. Il est mort le 18 décembre 1818 (6).

Mayeur était d'une taille au-dessous de la moyenne, ce qui fut cause qu'on ne l'appela jamais que le *petit*

(6) Il laissait une fille qui avait effayé, mais sans succès, du théâtre comme actrice. Elle tint, pendant quelques années, un cabinet de lecture dans la rue Richelieu, & alla en-

suites'établir à Caen comme libraire.

Après une existence aussi aventureuse que celle de son père, elle revint de même que lui mourir misérablement à Paris, en avril 1819.

Mayeur. Comme acteur, son genre de talent se rapprocha beaucoup de celui de Brunet : ainsi que celui-ci, il avait du naturel & de la naïveté.

Il était d'un caractère fort peu recommandable, & plusieurs de ses productions témoignent de la bassesse de ses inclinations. Une remarque assez singulière à faire à son sujet, c'est que dans tout le cours d'une existence qui, depuis son premier départ pour l'Amérique, compta moins de bons que de mauvais jours, rien ne put porter atteinte à sa mansuétude, & l'on peut, en quelque sorte, dire de lui qu'il fut toujours malheureux & content.

Si on l'envisage au point de vue de l'auteur dramatique, on doit reconnaître qu'il a été d'une fécondité extrême, & que plusieurs de ses pièces ne sont dépourvues ni de finesse, ni d'esprit. Nous renonçons à donner ici une liste, qui serait beaucoup trop étendue, de ses productions en tout genre.

Il ne faut pas le confondre avec son frère, André Mayeur, qui fut acteur à l'Odéon.





FRANÇOIS

BORDIER

1758 — 1789

F FRANÇOIS BORDIER, acteur distingué de l'*Ambigu-Comique* & des *Variétés-Amusantes*, vint au monde le 2 août 1758. Destiné au théâtre dès son enfance, il fit partie, à l'origine, de la troupe de jeunes acteurs qui remplacèrent les marionnettes, dites comédiens de bois, sur le théâtre établi par Audinot en 1769, au boulevard du Temple.

Extrait des registres de l'église Saint-Nicolas-des-Champs : « Le deuxième d'août mil sept cent cinquante-huit, a été baptisé FRANÇOIS, fils de PIERRE-RENÉ BORDIER, tailleur de pierres, & de MARGUERITE SOREL. Le parrain, NICOLAS BERGER ; la marraine, ANNE CHAUDON, veuve de Charles Loiseau, maître pâtissier. »

Bordier est âgé tout au plus de douze ans, & nous le voyons déjà remplir en 1770 les rôles d'abbés, de petits-maîtres, &, le cas échéant, de pères dans les pièces de Pleinchefne, d'Arnould-Muffot, de Nougaret & de plusieurs autres auteurs, fournisseurs habituels de ce spectacle. Il s'y fit remarquer à côté de Mayeur, de Varennes, de Talon aîné & de Moreau, dit le *Petit Arlequin*, (1) qui composaient la tête de la troupe. Il figura parmi les acteurs principaux dans la *Guinguette*, *Il n'y a plus d'enfants*, le *Degré des âges*, les *Mannequins*, *Jacquot parvenu*, les *Tracasseries de village*, *Carmagnole & Guillot-Gorju*. En 1781, entraîné par l'exemple de plusieurs de ses camarades, il quitta l'Ambigu-Comique pour entrer, avec un intérêt, dans la troupe qui desservait les spectacles du bois de Boulogne & de Saint-Cloud. L'entreprise ne réussit pas, & Bordier, qui avait alors conquis une sorte de réputation, fut engagé au théâtre des Variétés-Amusantes. L'occasion était d'ailleurs favorable : Volange venait de quitter ce théâtre pour la Comédie italienne. Bordier y débuta en 1782, dans *Jacquot & Collas duellistes*, *Oui & non*, le *Devin de village*, avec un succès qui sembla tout d'abord le désigner au public comme le successeur de l'acteur à la mode. Il reprit, en effet, plusieurs des rôles créés par

(1) TALON (Pierre-Casimir), né à Paris, le 5 avril 1754, mort à Poitiers, le 4 janvier 1826. Acteur de talent, qu'on a vu successivement à la Porte-Saint-Martin & à l'Odéon.

MOREAU, né à Paris, vers 1755, était fils d'un contrebassiste de l'Opéra. Il est mort en 1817, à Marseille, dans un dénuement absolu.

Volange, & dans quelques-uns, notamment dans celui d'*Ésope à la foire*, il lui fut même préféré.

C'était un grand garçon de bonne mine & que les amateurs de son talent dans certains rôles gracieux ne craignaient pas de surnommer le *Molé* des boulevards. Son jeu était franc; il chantait avec goût, ce qui lui donnait un avantage sur son prédécesseur; sa physionomie était éveillée, & comme tous les acteurs en possession de la faveur publique, il possédait un aplomb & une hardiesse dont, plus d'une fois, il fournissait la preuve par des réparties & des à-propos lancés en dehors de ses rôles. Cette assurance & cette facilité à se mettre en avant, qui fut peut-être plus tard une des causes de sa perte, n'avait d'ailleurs rien que de louable lorsqu'il s'agissait de répondre à des attaques injurieuses, telles que dans le cas suivant. Vers 1782, un pamphlet cynique venait de paraître (2). L'auteur de ce libelle peignait sous des couleurs odieuses les directeurs, les acteurs & les actrices des petits spectacles du boulevard. Bordier porta plainte & voulut faire saisir le livre chez le libraire. Cette démarche, il est vrai, resta sans résultat; mais elle put du moins donner à penser au public que les accusations portées contre Bordier étaient injustes & mal fondées.

Il n'y a pas lieu de faire ici la nomenclature de tous les rôles établis par cet acteur sur le théâtre des Variétés-Amusantes. Disons seulement que, peu à peu, le

(2) Le *Chroniqueur désœuvré*, ou l'*Espion du boulevard du Temple*.

genre de ce spectacle s'était modifié, & que de véritables comédies de genre, parmi lesquelles il faut signaler celles de Dumaniant, à la fois auteur & acteur, y remplaçaient les farces & les parades des premiers temps de son établissement. D'ailleurs, en quittant en 1785 le boulevard & la rue de Bondy pour le Palais-Royal, la force des choses avait amené l'épuration de son répertoire. Bordier prit alors dans ces comédies des rôles de valets alertes & fripons, menant lestement l'intrigue : tels que dans la *Nuit aux aventures* & *Guerre ouverte*; ce qui ne l'empêcha pas de conserver l'emploi des niais balourds & prétentieux. Il créa notamment, en ce dernier genre, le rôle de Barogo, dans le *Ramoneur prince* & le *Prince ramoneur*, avec tant de succès que l'auteur, Maurin de Pompigny, dut faire successivement reparaître ce personnage dans deux autres pièces, *Barogo* & le *Mariage de Barogo* (3), qui ne réussirent pas moins que leur aînée.

Bordier était depuis sept ans au théâtre des Variétés-Amusantes, qui avait déjà pris le nom de théâtre du Palais-Royal, lorsque survinrent les premiers troubles de la Révolution, & la prise de la Bastille le 14 juillet 1789.

Sa réputation comme acteur était avantageusement établie, & sa position au théâtre ne laissait pas d'être lucrative, puisque ses appointements s'élevaient à douze mille livres, somme alors relativement considérable.

(3) Une quatrième, intitulée : la même époque ; mais elle ne fut les *Voyages de Barogo*, & dont le pas représentée.
manuscrit existe, fut composée vers

Mais cette situation, ainsi qu'on l'a connu depuis, n'était prospère qu'en apparence; Bordier hantait les tripots, si multipliés à cette époque, & il n'avait pas toujours été un joueur heureux; il avait contracté des dettes nombreuses.

Crut-il trouver un moyen de se tirer de cette position fâcheuse en prenant un rôle actif dans les événements politiques, lui, qui ne s'était jusques-là occupé que d'intrigues de comédie? C'est ce qu'il est difficile de décider. Quoi qu'il en soit, ce parti ne lui porta pas bonheur. A la suite des troubles de juillet, les théâtres ayant été fermés pendant une partie du mois, Bordier quitta la capitale pour se rendre à Rouen, où des troubles venaient d'éclater; on avait brûlé les mécaniques des manufactures & pillé des magasins d'approvisionnement. Dans la nuit du 3 au 4 août, un rassemblement s'était porté à l'hôtel de l'Intendance; Bordier, qui le commandait, fut arrêté & conduit le lendemain dans les prisons; mais une troupe d'émeutiers vint l'en arracher & le remit en liberté. Il s'en retournait à Paris par la diligence, lorsque les volontaires Rouennais s'élancèrent à sa poursuite, l'atteignirent en route & le ramenèrent à Rouen. En rentrant dans la ville, Bordier qui, sans doute, n'avait pas conscience de sa position & du danger sérieux auquel il était exposé, trouva plaisant de dire en passant sur le quai, près de la potence dressée en deçà du pont : « Oh ! oh ! tout est « prêt. Est-ce que vous voulez me mettre au porte-man-
« teau dès aujourd'hui? » Presque en même temps que

lui, on avait arrêté un des principaux meneurs, Jourdain, avocat de Lisieux, qu'il avait connu à Paris dans un tripot, & qui avait dissipé une fortune de quatre cent mille livres. On leur fit leur procès, & malgré les réclamations & les menaces d'une foule ameutée au Palais-Royal par le marquis de Saint-Hurugues, qui se vantait de marcher sur Rouen à la tête de trente mille hommes & de délivrer Bordier; malgré les invitations secrètes de la Cour qui, dit-on, s'intéressait au comédien, les deux accusés furent condamnés à mort. Le vendredi 21 août, à quatre heures de l'après-midi, après avoir entendu la lecture de leur sentence, ils sortaient de prison pour être conduits au supplice. Bordier, qui s'était trouvé mal en entendant lire son arrêt, dit à son compagnon d'infortune, au moment de monter dans la charrette : « Voilà le fruit de ta connaissance? Pourquoi t'ai-je jamais vu? — Ce n'est pas le temps des reproches, reprit Jourdain, nous allons mourir! »

L'usage était en Normandie que les criminels eussent la tête couverte en marchant au supplice; les deux condamnés demandèrent à en être dispensés. Un seul confesseur les accompagnait; car Bordier avait refusé le ministère d'un prêtre. Pendant le trajet, & particulièrement en passant devant la salle de spectacle, il salua des comédiens des deux sexes qui se trouvaient sur le balcon extérieur. Arrivés au pied de l'échelle, les deux condamnés s'embrassèrent, & Bordier qui avait alors recouvré toute sa fermeté, fut exécuté le premier.

Jourdain, tout en montrant le même courage que lui, avait accepté les secours de la religion; il avoua son crime, dont il demanda pardon à Dieu, à ses concitoyens, à sa femme & à ses enfants, — l'infortuné laissait deux filles! — puis, s'étant recommandé aux prières des assistants, il ne dit plus qu'un mot : « J'ai été trompé! »

Dans la crainte qu'un mouvement ne se manifestât en leur faveur, on avait fermé les portes de la ville; les rues étaient barricadées, le canon braqué, & l'on avait mis sous les armes toutes les troupes dont on pouvait disposer.

On a prétendu, qu'à l'instant de monter à l'échelle, Bordier, par une allusion à une pièce qu'il avait jouée (*le Ramoneur prince*), avait prononcé cette phrase de son rôle : « Monterai-je-t'y ou ne monterai-je-t'y pas? » Le fait est controuvé; c'est l'un des spectateurs qui se permit cette cruelle & lâche plaisanterie.

En novembre 1793, on rappela au club des Jacobins la fin lugubre de Bordier, représenté comme une victime des ennemis de la Révolution. On demanda qu'une somme fût prélevée sur les biens de Tarbé, qui était en 1789 officier municipal à Rouen & qui s'était distingué par son zèle à poursuivre la condamnation de Bordier, & qu'elle fût remise au fils de la victime.

Plus tard, ce triste procès fut révisé & la mémoire des deux condamnés réhabilitée solennellement; une cérémonie publique eut lieu à cette occasion à Rouen, en présence des autorités. Ribié ne fut pas étranger à cette manifestation patriotique.



Fried. Willmann del.
29. 8. 1810.

CORSSE

1759 + 1815



JEAN-BAPTISTE LABENETTE

dit CORSE .

1759 — 1815

NÉ à Bordeaux, le 24 janvier 1759, le jeune Labenette fut destiné de bonne heure à la peinture, qu'on l'envoya étudier à Paris, sous le célèbre Vien, à qui il avait été spécialement recommandé. Mais, livré à lui-même, dans un âge où la raison n'est pas la familière du logis, sans conseils pour le diriger, l'attrait du plaisir & le goût de la diffi-

Extrait des registres de l'église Sainte-Croix, à Bordeaux : « L'an mil sept cent cinquante-neuf, le vingt-cinq janvier, a été baptisé JEAN-BAPTISTE, fils légitime du sieur PIERRE LABENETTE, perruquier, & de MARGUERITE GUILLAUME, de Saint-Michel, né hier. Le parrain, JEAN-BAPTISTE GUILLAUME ; la marraine, demoiselle SUZANNE LABENETTE. »

pation l'emportèrent sur l'amour de l'étude, & notre rapin ne profita que médiocrement des leçons de son illustre maître, préférant perdre son temps à jouer la comédie. Un beau jour, il abandonna tout à fait le pinceau, & alla débiter chez Audinot dans les rôles d'*amoureux*. Après quelques années passées assez obscurément à l'Ambigu-Comique, il retourna dans sa ville natale, & se mit à la tête du petit théâtre des allées de Tourny; mais on touchait alors aux époques les plus orageuses de la Révolution, & son entreprise ne réussit pas. Corffé découragé, revint à Paris où le rappelait Ribié, directeur de la Gaîté, qui monta dès son arrivée *Madame Angot ou la Poiffarde parvenue* (1), rôle que Corffé avait joué à Bordeaux avec un très-grand succès, & dans lequel celui qu'il obtint lors de cette reprise fut sans exemple.

Tous les jours l'affiche portait ces mots : *Spectacle demandé par le Directoire*, ou, *La salle sera éclairée en bougies*. — Le lendemain : *Spectacle demandé par les ambassadeurs*; & tous les jours, foule, applaudissements & recettes fabuleuses.

Le théâtre Montanfier, alors placé entre les mains de Crétu, d'Amiel & de César, s'empressa d'engager Corffé & sa femme. Mais le répertoire de ce théâtre présentait peu de ressources à son genre de talent, & pour l'utiliser on fut obligé de reprendre quelques

(1) Pièce d'Antoine-François Eve, dit Maillot, & sa meilleure.

pièces de Dorvigny & de Pompigny, dans lesquelles se trouvaient des rôles à sa convenance.

Sur ces entrefaites, l'Ambigu-Comique, qui avait joui d'une grande vogue pendant les représentations de *l'Enfant du malheur*, de *C'est le diable ! ou la Bohémienne*, grandes pantomimes de Cuvelier, languissait sous l'administration de Picardeaux (2) & de quelques autres entrepreneurs, non moins inhabiles, & vint à fermer ses portes. Malgré le discrédit où était tombé ce théâtre, Corffé n'hésita pas à traiter du bail avec Audinot père, auquel il avait inspiré de la confiance, & le 24 avril 1800 il en prenait la direction. Il appela à lui Tautin, Dumont (3), Raffile, alors acteurs du

(2) Ce Picardeaux se fit peu d'amis pendant le cours de sa direction. Il fut surtout en butte aux dénonciations de Maillot, qui demandait dans une lettre, adressée au directeur Merlin, « que la foudre frappât enfin l'impudeur & l'immoralité & que, sous ce point de vue, le citoyen Picardeaux méritait toute l'indignation du Gouvernement. »

Dans une autre dénonciation, en date du 23 ventôse an VII (13 mars 1799), il l'accuse « de voler l'existence des artistes. » Il cite, de plus, deux réponses faites par Picardeaux à des acteurs qui sollicitaient un à-compte. A l'un (Duparai, qu'on a vu depuis à la Comédie française), il répondait : « Pourquoi ta femme accouche-t-elle ? » — A un

autre : « Pourquoi as-tu habitué ta femme & tes enfants à manger ? »

Mais, ajoute le rapport du commissaire, « des paroles si difficiles à prouver suffisent-elles pour que cet homme soit administrativement interdit, comme le veut le citoyen Maillot ? »

Le 28 germinal suivant (17 avril), Merlin répondit en marge : « Il faut renvoyer ces grands déclamateurs devant les tribunaux, seuls compétents en pareil cas. »

(Archives générales de l'Empire.)

(3) Acteur que la tradition dit n'avoir pas été sans mérite & capable d'occuper une place convenable sur une scène d'un ordre plus élevé. Son vrai nom était MUSSARD (Jacques-Antoine).

théâtre de la Cité, & il fit son ouverture le 4 floréal an VIII (24 avril 1800). Par ses soins les représentations prirent un ensemble auquel le public n'était plus accoutumé. Corffé était un excellent metteur en scène; il indiquait aussi bien, & avec un rare talent, un rôle de *jeune première* qu'un rôle de *comique*. Descendant jusqu'aux moindres détails, accessoires, costumes, tout se ressentait de sa surveillance & se réunissait pour le succès de l'entreprise. Le public applaudissait; mais, longtemps trompé, il se décidait difficilement à reprendre la route de l'Ambigu-Comique. Corffé avait dans cette lutte épuisé ses économies, & malgré son activité prodigieuse, il se voyait à la veille de cesser les représentations. Sa seule espérance reposait sur une pièce qu'il avait fait faire par Aude, & à laquelle il avait lui-même coopéré : *Madame Angot au sérail de Constantinople*. Mais il fallait des costumes, des décors, & la caisse était vide!

Un matin, Corffé va chez son notaire, & avec sa vivacité méridionale il lui confie sa position, en le priant de faire son possible pour lui trouver trente mille francs, pour lesquels il ne peut offrir d'autres garanties que son intelligence, sa probité & la pièce de *Madame Angot*. Le notaire sourit en songeant aux titres qui lui sont offerts; cependant il promet de s'occuper de cette affaire. Corffé le quitte, encore sous l'impression de l'entretien qu'il vient d'avoir, lorsque dans l'escalier il se sent toucher légèrement sur l'épaule; il se retourne & voit un individu qu'il avait remarqué

en traversant l'étude à sa sortie, & qui attendait son tour pour être introduit auprès du garde-notes. — « Monsieur, lui dit l'inconnu, vous plairait-il de remonter ? » Corffe, comme entraîné malgré lui, revient sur ses pas, avec son interlocuteur, dans le cabinet du notaire. — « Mon cher ami, dit à celui-ci le nouveau venu, « j'ai entendu tout ce que M. Corffe vous a confié, il « y a un instant. Vous avez des fonds à moi, remettez « à Monsieur ce dont il a besoin : j'accepte ses titres. » Corffe étourdi, ému, se jette au cou de l'inconnu, & depuis ce jour, le marquis de Puifaye (car c'était lui) devint & resta l'ami & l'associé de Corffe.

On fait quelle fut la prospérité toujours croissante de l'Ambigu-Comique, relevé si heureusement par la libéralité d'un homme de cœur qui vit ses prévisions réalisées, grâce au succès colossal qu'obtint la nouvelle *Madame Angot*, dont les excentricités ont tant réjoui nos pères, & dans laquelle Corffe se montra d'une bouffonnerie achevée (4). D'autres auteurs contribuèrent également par leurs ouvrages à la fortune de cette entreprise. Nous citerons en première ligne Guilbert de Pixérécourt, Caigniez & Cuvéliér de Try, qui trouvaient en Corffe un travailleur infatigable &

(4) « ... Le comédien qui aurait certainement représenté il signor *Pulcinello* à visage découvert, s'était incarné dans son personnage féminin. Ses yeux vifs, son nez en bec à corbin, sa voix canarde, ses

gestes énergiques, sa robe à grands ramages & à paniers, le rendaient superbe d'observation populaire. »

(Charles-Maurice. *Feu le boulevard du Temple.*)

un interprète habile. La foule avait retrouvé le chemin de l'Ambigu-Comique, qu'elle n'abandonna plus pendant une longue suite d'années.

Corfse cessa d'être acteur en 1808, afin de pouvoir se consacrer tout entier aux soins de sa direction. Il était doué d'un jugement sain & s'entendait en administration. Aussi avait-il acquis une grande aisance, que n'avait pas peu contribué à arrondir la modicité des honoraires alloués aux auteurs qui, à cette époque, étaient bien éloignés de la pensée de se constituer en association. Une note de G. de Pixérécourt, placée à la suite de la mention de la *Musicomanie* (voir tome I^{er} de ses œuvres), opéra-comique joué plus de cent cinquante fois sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, semblerait tendre à confirmer l'exactitude de ce fait :
 « « Vendu, y est-il dit, moyennant deux louis, que
 « M. Corfse m'a fait attendre pendant plus de six
 « mois. Ce même homme a gagné deux millions avec
 « mes ouvrages (5). »

(5) N'y aurait-il pas quelque peu d'exagération dans les récriminations rancunières du *Corneille du boulevard*? — La *Musicomanie*, qu'il donne comme une de ses pièces ayant été jouée 496 fois, est indiquée dans le Journal de Lépau (*Courrier des Théâtres*) comme une reprise, à la date du 25 floréal an VIII (15 mai 1800), c'est-à-dire environ trois semaines après la prise

de possession par Corfse du théâtre de l'Ambigu. Or, dès 1779 ou 1781, une comédie en un acte, sans nom d'auteur (celui-ci est resté inconnu), était donnée avec succès à l'ancien Ambigu, sous le titre de la *Musicomanie*, & offrait beaucoup d'analogie avec la *Mélomanie*, de l'Opéra-Comique, qui ne fut jouée que postérieurement. Comme les comédiens italiens avaient gardé par

D'un autre côté, François Grille, dans les *Bric-à-Brac*, fait un éloge pompeux de la franchise, de l'honnêteté, de la *libéralité* de Corfse à l'égard des auteurs dramatiques. « Ce n'était pas un homme commun, » écrit-il. Il avait de l'élévation dans les idées & un « désintéressement remarquable. Ce n'était pas lui « qui redoutait les auteurs; il les recherchait, il les « encourageait, il les récompensait. »

Conciliez, si vous pouvez, ce jugement contradictoire ! Il pourrait peut-être, il est vrai, s'expliquer par les relations d'amitié qui existèrent entre Corfse, directeur de théâtre, & Grille, auteur dramatique.

Cependant, une anecdote rapportée par M^{me} de Bawr, dans ses *Souvenirs*, & qui lui est personnelle, nous rangerait volontiers au sentiment de ce dernier. Forcée par la perte de sa fortune de chercher dans un travail littéraire une position indépendante, elle raconte

devers eux, pendant près de deux années, la pièce de l'Ambigu-Comique, sans vouloir l'approuver, il est permis de croire qu'ils en avaient trouvé le fujet bon.

Si G. de Pixérécourt est l'auteur de l'ouvrage représenté en 1800, c'est sans doute comme ayant disposé en opéra-comique l'ancienne comédie de 1781, &, à ce titre, les deux louis de Corfse étaient une récompense suffisante. Le *Courrier des Spectacles* n'en donne pas l'analyse; ce qu'il n'eût pas manqué de

faire s'il se fût agi d'une pièce nouvelle, & aucune nouveauté portant ce titre ne paraît avoir été représentée dans cet espace de vingt années.

Enfin, nous regardons comme controuvé ce chiffre de 496 représentations, attribué par Pixérécourt à la pièce; car elle cessa presque aussitôt d'être jouée, des mélodrames, & surtout *Madame Angot au sérail de Constantinople*, étant venus occuper l'affiche peu de temps après.

qu'ayant fait jouer à l'Ambigu-Comique, sous le pseudonyme de M. François, les *Chevaliers du Lion*, mélodrame qui obtint un grand succès, Corffé vint la trouver un mois ou six semaines après la première représentation, pour lui dire « qu'elle lui faisait gagner beaucoup d'argent; qu'elle n'était pas assez rétribuée; » & il lui remit un nouveau traité qui doublait ses droits d'auteur.

Corffé fut lui-même auteur de trois mélodrames, dont voici les titres : *Philomèle & Térée*, 1800; — *La Fille mendicante*, avec Cuvélier de Try, 1809; — *Hariadan Barberouffe*, avec Lamarque de Saint-Victor, 1809.

Il nous reste maintenant à parler de son talent de comédien, & sous ce rapport, nous n'aurons encore que des éloges à lui donner. Des nombreux témoignages contemporains, il résulte qu'il mettait dans ses rôles de la chaleur, de l'esprit & de la gaieté. On cite, au nombre de ceux qui l'ont fait recommander, Bataille, de la *Femme à deux maris*; Calcagno, de l'*Homme à trois visages*; le Capitaine, de *Caroline & Storm*; Monsieur *Botte*, & plusieurs autres dont les noms nous échappent. Jouant tous les soirs, faisant répéter tous les matins, & cela avec une vivacité, une ardeur qui étaient inséparables de sa nature, & qui ne furent probablement pas étrangères au mal qui l'a emporté.

Corffé mourut à Paris, dans sa maison de la rue de Bondy, n° 68, le 21 décembre 1815, à la suite d'une maladie longue & douloureuse, n'étant encore que dans

la cinquante-fixième année (6). Il a laissé après lui un petit-fils, qui devait un jour occuper la première place parmi les artistes lyriques de notre époque (7).

(6) Il avait un frère aîné qui devint, sous le premier empire, capitaine d'artillerie de marine, & qui fut décoré de la Légion d'honneur.

né à la Chapelle-Saint-Denis le 17 septembre 1815, fils de Joseph-Hippolyte Roger, notaire, & de dame Eléonore-Denise Labenette-Corffe.

(7) ROGER (Gustave-Hippolyte),





NICOLAS-LÉONARD BOGÉE

dit VILLENEUVE

1759 — 1841

BIEN que ce nom soit aujourd'hui à peu près inconnu des amateurs de théâtre, il eut cependant une heure d'éclat, & peut-être n'a-t-il manqué à Villeneuve qu'un autre théâtre, jeu de mots à part, pour laisser dans l'histoire dramatique de la fin du dernier siècle une trace plus durable. Avec

Extrait des registres de l'église Notre-Dame de Bonne-Nouvelle : « L'an mil sept cent cinquante-neuf, le trente & un octobre, a été baptisé NICOLAS-LÉONARD, né d'hier, fils de NICOLAS BOGÉE, cocher chez M. Tourton, & de MARGUERITE ANTIÉE, sa femme, demeurant rue de Cléry. Parrain, LÉONARD FALTOUET, suisse de cette paroisse; marraine, FRANÇOISE BOUCHER, veuve de Jacques Delattre, laquelle n'a pu signer. »

les qualités de tenue & de diction, de sensibilité & de composition qui distinguaient son jeu au théâtre de la Cité, en province & à l'Ambigu-Comique, on est amené à croire qu'il aurait pu se faire une place à la Comédie-Française; c'était même vers ce but que se dirigeaient, dans le principe, ses études & ses efforts.

Léonard Bogée, qui prit au théâtre le nom de Villeneuve, naquit à Paris, & dut aux bontés du financier chez lequel son père était en service, de recevoir une instruction bien au-dessus de celle que sa naissance lui promettait. Il commença par être régent (qualification remplacée aujourd'hui par celle de maître d'études) dans une pension du Marais; mais le goût du théâtre s'était emparé de lui, & s'il faut en croire un de ses amis, son admirateur naïf, le bonhomme Paccard, dans ses *Mémoires d'un comédien*, « très-jeune encore, « Villeneuve débutait dans l'*Amoureux de quinze ans*, « comédie à ariettes (1) de Laujon, par le rôle de « Lindor. Mais il ne persista pas dans la carrière du « chant & se mit à étudier le répertoire tragique & « comique. »

A vingt-deux ans, il s'attachait au célèbre tragédien La Rive, qu'il accompagnait dans toutes ses pérégrinations théâtrales, le secondant de son mieux dans ses représentations & recueillant parfois à ses côtés quelques bribes d'applaudissements. Nous ne voyons pas pourtant que cet apprentissage & la protection de La

(1) Jouée en 1777.

Rive lui aient ouvert l'accès de la Comédie-Française. Villeneuve dut se contenter de ses succès de la province, & ne put réussir à se placer à Paris.

Ce n'est que bien plus tard, en 1792, qu'il fut engagé sur une des scènes de la capitale. Il parut d'abord au théâtre Molière & y resta jusques à la retraite de Boursault, qui eut lieu au mois de septembre de cette même année. Il entra alors au théâtre du Palais ou de la Cité, qui ouvrit un mois après, & débuta au commencement de 1793, dans les premiers rôles du drame & de la comédie. Il tint avec honneur cet emploi dans les deux genres pendant toute la durée de cette première direction, c'est-à-dire jusques en 1796 environ.

Pendant cette période de près de quatre années, il n'est guères de pièces à succès où Villeneuve n'ait joué un des premiers rôles.

De son côté, sa femme se faisait connaître comme auteur dramatique (2) & donnait à ce théâtre, & à celui du *Lycée des arts*, plusieurs drames écrits dans les idées à l'ordre du jour, qui ne manquaient pas de réussir, & dans lesquels Villeneuve remplissait ordinairement le rôle le plus important.

(2) Elle se nommait Virginie Gautherot & était fort jolie. Elle est auteur du *Républicain à l'épreuve*, des *Crimes de la noblesse*, de *Plus de bâtards en France* & des *Véritables honnêtes gens*. Disons toutefois

que le titre d'auteur lui a été contesté & qu'on a prétendu qu'elle était seulement le prête-nom de Cizos-Dupleffis, dont, en effet, on connaît plusieurs pièces de théâtre jouées à cette époque.

A la fermeture du théâtre de la Cité, perdant l'espoir d'entrer à l'un des trois théâtres français (3), il repartit pour la province, mais à la tête d'une troupe nomade. On le vit, de 1797 à 1800, exploiter les villes de Dijon, de Châlons-sur-Saône & de Befançon, jouant lui-même les premiers rôles de la tragédie, de la comédie & du drame. Il traversa ainsi plusieurs années avec des chances diverses, recommençant les chapitres éternels de ce *Roman comique*, dont on peut encore de nos jours retrouver çà & là, dans plus d'un département, les acteurs & les scènes imprévues.

Dans cette vie d'aventures, Villeneuve, qui, suivant l'esquisse tracée par Paccard, le Pylade de ce nouvel Oreste : « était très-bel homme & d'une corpulence « remarquable, à laquelle se joignait l'air le plus imposant, avait toute l'allure d'un héros véritable. Ses « beaux cheveux blonds, bouclés, son col presque « découvert, sa redingote à la polonoise, son pantalon de peau de daim & ses belles bottines lui donnaient vraiment l'air d'un héros d'Anne Radcliffe. » Ajoutons, pour compléter le portrait, ce que Paccard a oublié : le long sabre qui lui servait dans *Robert, chef de brigands*, qu'il portait tantôt en sautoir & tantôt sur l'épaule, & nous aurons la physionomie exacte & pittoresque du comédien de province ambulant, au commencement du siècle.

(3) La Comédie-Française, au faubourg Saint-Germain, le théâtre de la rue de Richelieu, & celui de la rue de Louvois.

Nous ne parlons pas des tribulations qui naissaient des circonstances fortuites : ainsi, souvent en arrivant dans une ville, il trouvait le théâtre occupé par une troupe rivale qui l'avait distancé ; quelquefois aussi, la fugue improvisée d'un acteur ou d'une actrice venait entraver la représentation.

A Dijon, où il séjournait depuis quelque temps, la présence de Molé amena au théâtre une foule énorme & procura à Villeneuve & à ses comédiens des recettes plantureuses ; mais, *triste retour des choses d'ici-bas !* le célèbre artiste une fois parti, les Dijonnais, gâtés par ce royal hors-d'œuvre, ne voulurent plus entendre parler de leurs comédiens ordinaires, qui durent aller chercher fortune ailleurs. La troupe errante, voyageant de bourgade en bourgade, faisait si maigre chère, qu'à Autun, las de lutter contre la mauvaise fortune, chacun tira de son côté.

Villeneuve retourna à Paris dans le but d'y reformer sa troupe, avec laquelle il revint tenter la chance à Besançon. Cette chance, il aurait peut-être pu la conjurer en sa faveur ; car il ne manquait ni d'intelligence comme directeur, ni surtout de talent comme acteur ; de plus, il payait de mine, possédait un bel organe, une diction juste, &, nous l'avons dit plus haut, il avait reçu une certaine instruction.

Mais, ainsi qu'il l'avouait lui-même, il était un peu trop ami des plaisirs, & dans cette vie facile du théâtre, peut-être n'évitait-il pas assez les occasions de distractions qu'elle offrait. En somme, cette campagne ne

fut pas plus fructueuse pour lui que les précédentes, & Villeneuve découragé reprit la route de Paris, non dans le dessein d'y recruter de nouveaux éléments, mais avec l'intention de se caser, s'il le pouvait, à la Comédie-Française.

Il échoua dans ses démarches, & ne réussit qu'à se faire réengager au théâtre de la Cité, dont il devint, sans contredit, le sujet le plus remarquable, quoiqu'il ne possédât plus son ardeur d'autrefois & qu'il fût bien revenu de ses illusions de jeunesse; aussi ne jouait-il plus guères, pour ainsi dire, que par routine & pour remplir son engagement.

Vers 1803, il quitta de nouveau la *Cité* & on le perdit de vue jusques en 1815, époque à laquelle il entra à l'Ambigu-Comique pour y remplir les rôles de *pères-nobles* & de *vieillards*. Il se distingua dans son emploi par sa diction sage & mesurée ainsi que par une expérience de la scène, à laquelle les journaux du temps rendirent plus d'une fois justice; il avait de l'âme, des entrailles, comme on dit au théâtre. Un rôle qui lui valut un regain de célébrité, fut celui de Calas, dans le mélodrame de ce nom. Il y fit preuve d'une sensibilité & d'une émotion qui aidèrent puissamment au succès de cet ouvrage, dont l'auteur, Victor Ducange, confia depuis à Villeneuve des rôles importants dans toutes les pièces qu'il fit représenter à l'Ambigu-Comique.

En 1824, Villeneuve cessa d'appartenir à ce théâtre. Tombé dans un état voisin de l'indigence, il put, grâce

à quelques protections, se faire admettre à Bicêtre, comme *bon pauvre*, bien qu'il n'eût pas atteint l'âge réglementaire. Triste retraite pour le brillant comédien qui avait figuré tant de fois sous de riches costumes & porté les noms & les insignes des princes & des rois de toutes les contrées de l'Europe ! Villeneuve supporta, sans doute, cette dernière étape avec philosophie, car il vécut encore un assez grand nombre d'années, & ne mourut que le 17 juillet 1841, à l'âge de quatre-vingt-deux ans.





Fr. H. Knechtel
1858

RAFFILE

1759 + 1837



ANTOINE GÉRARD

dit RAFFILE

1759 — 1837

Lest bien loin de nous ce temps où Vigneaux, Joigny, Lafargue, Grévin, M^{mes} Lévêque, Rouzé-Bourgeois, Adèle-Dupuis (1) régnaient au boulevard du Temple. Heureux boulevard, dont nos

Extrait des registres de l'église Saint-Louis, à Grenoble : « Le douzième novembre mil sept cent cinquante-neuf, j'ai baptisé ANTOINE, né du même jour, fils de FRANÇOIS GÉRARD, marchand gantier, & de MARIE GUILLERMONT, mariés. Le parrain, ANTOINE PERRET, garde-magasin du bureau général de tabac ; la marraine, MARGUERITE PERRET, fille du parrain. »

(1) LAFARGUE (Jean-Louis-Thomas), né à Epinay-sur-Seine, où son père était chirurgien, le 20 décembre 1786 ; mort à Auteuil, le 4 avril 1825.

GRÉVIN (Nicolas), né à Paris ; mort suicidé à Bicêtre, en 1828. Excellent acteur, qui était devenu à l'Ambigu-Comique l'idole du public.

LÉVÊQUE (Marie-Héloïse-Jacqueline), née à Paris, où elle mourut, le 4 mai 1825.

DUPUIS (Antoinette-Nicole dite Adèle), née à Paris, en 1789 ; morte dans la même ville, le 15 mai 1847. Actrice très-goutée au boulevard.

pères ont vu la splendeur & dont il nous a été donné de contempler la décadence & les ruines ! En ce temps-là (c'est de l'histoire ancienne), une bonne & franche camaraderie régnait entre artistes : ils étaient tous amis. Chaque mois, le jour de la *paye*, on dînait ensemble à la Courtille, chez Desnoyers, qui avait soin de tenir pour ce jour un de ses salons libre. On dépensait joyeusement vingt-cinq ou trente francs, & si la représentation du soir se ressentait un peu de cette petite débauche, si le spectacle commençait quelques minutes plus tard, le public, loin de se fâcher, riait, & l'on entendait circuler tout bas parmi les habitués : *C'est aujourd'hui la paye.*

Des appointements raisonnables (2), régulièrement payés, assuraient à chacun une existence paisible & lui permettaient de se livrer sans préoccupations fâcheuses à la pratique de son art & à ses études. Il devait résulter de ce calme, de cette tranquillité de l'esprit un grand ensemble dans les représentations & des applaudissements de bon aloi ; car le public en ce temps-là ne craignait pas de battre des mains, & la *claque* officielle n'était point encore inventée.

Parmi les plus joyeux compagnons de ces réunions mensuelles, figurait Raffile, le comique aimé, chéri du public, à qui il lui suffisait de faire entendre sa voix de

(2) Nous avons sous les yeux un état d'émargement, dans lequel nous puisons nos renseignements : ainsi Tautin, Joigny avaient 4,000 f. ;

M^{mes} Lévêque & Rouzé-Bourgeois, 4,000 fr. ; Adèle-Dupuis, 3,000 fr. ; & c'étaient des têtes de troupe.

la coulisse, pour que les applaudissements les plus vifs saluassent son entrée sur la scène.

Fils d'un fabricant de gants de Grenoble, il était venu chercher fortune à Paris en y exerçant son état. Mais les dieux en avaient décidé autrement : au lieu de se faire gantier, il se fit comédien & entra au Théâtre français *comique & lyrique de la rue de Bondy*. Il y trouva ce que rencontrent d'ordinaire les jeunes gens au début de leur carrière : des obstacles souvent, & toujours du mauvais vouloir. Relégué dans les accessoires, il se laissa & contracta un engagement dans la troupe d'opéra établie rue de Louvois. Sa jolie voix l'y fit bien vite remarquer.

Ce théâtre étant venu à se clore faute de recettes, — événement assez commun en ce temps d'heureuse mémoire, où une salle de spectacle venait à peine d'ouvrir que déjà elle songeait à fermer, — Raffile désespéra de se faire une place comme chanteur & se décida à changer d'emploi. Il entra chez la Montanfier, où il se lia assez étroitement avec Corffe. Lorsque ce dernier traita de la direction de l'Ambigu-Comique, il emmena avec lui Raffile, qui dès lors se voua exclusivement aux rôles comiques, abandonnant à tout jamais les amoureux, qui ne convenaient ni à son goût, ni à son genre de talent. Le meunier de *Céline*, Urbain de *Tékéli*, Jeannot des *Deux statues* & une foule d'autres rôles semblables furent établis par cet acteur avec un rare bonheur.

Dans ce théâtre, qu'il ne quitta plus, il acheva de

conquérir la faveur publique qui le suivit pendant sa longue carrière théâtrale.

Tous ses instants de liberté, il les passait dans les ateliers de Schwbach, de Boilly, de Schwangen & autres peintres de l'époque, ses amis. Aussi avait-il appris & porté au plus haut point l'art de se grimer; c'était chez lui la perfection, même dans les moindres détails, & poussée si loin qu'il n'était pas possible, en le regardant de près, de discerner l'artifice : il avait vingt ans dans la première pièce, soixante & dix dans la seconde.

Raffile, nous l'avons dit, resta toujours fidèle à l'Ambigu-Comique; & quoique sa mémoire, devenue rebelle depuis quelques années, l'eût fait songer à la retraite, il n'abandonna son théâtre qu'à la dispersion de la troupe, en 1830. Devenu vieux, il aimait à parler de sa voix & des succès qu'elle lui avait valus au temps de sa jeunesse; mais il n'aimait pas qu'on lui rappelât son âge, que d'ailleurs il n'avouait pas.

Devenu veuf depuis plusieurs années (3), il trouva chez ses enfants qu'il avait convenablement établis, & qui avaient pour lui une tendre affection, les soins dus à sa vieillesse. Ils l'installèrent dans une maison de santé agréablement située dans le voisinage du Jardin des plantes, où ils payaient sa pension.

C'est là qu'il termina paisiblement sa carrière, le

(3) Sa femme tenait un magasin de mercerie & de passemen-

terie, sur le boulevard Saint-Martin.

18 avril 1837, à l'âge de soixante & dix-sept ans & cinq mois.

Le nom de *Raffile*, qu'il avait substitué pour le théâtre à son nom de famille, est celui d'un outil à l'usage des gantiers.






FRANÇOIS BOTTE

dit VERTPRÉ

1763 — 1816

 EST dans la jolie petite ville de Pont-à-Mousson que Vertpré vint au monde. Quoique né dans une condition modeste, l'éducation qu'il reçut fut bonne & conforme aux vues de ses parents qui le destinaient à l'Eglise. Mais, bien loin de s'y associer, notre jeune homme, décidé à ne pas se prêter à leurs desseins, partit secrètement pour Paris.

Extrait des registres de la paroisse Sainte-Croix, à Pont-à-Mousson :
« FRANÇOIS BOTTE, fils légitime de LOUIS BOTTE, chantre de Saint-Laurent, & d'ANNE BARTHÉLEMY, son épouse, est né le 10 mai 1763 & a été baptisé le même jour. Il a pour parrain FRANÇOIS CLAUDIN & pour marraine CHRISTINE VINCENT. »

1781



*Frid. Klenner
sculp.*

VERTPRÉ
1763 + 1816



Grâce à son instruction & à son excellente tenue, il n'y resta pas longtemps sans emploi. Vivement recommandé à l'abbé Dubois qui tenait un excellent pensionnat à Belleville, celui-ci l'admit comme professeur. On raconte que le jour de sa présentation aux élèves, il leur proposa en plaisantant de deviner son nom. L'un d'eux répondit : *pantouffle*. — « Vous n'en êtes pas si loin que vous croyez, » répliqua-t-il, & il déclina son nom que devait populariser plus tard un roman de Pigault-Lebrun.

Une circonstance fortuite le fit changer de carrière. Il faillit être empoisonné par ses élèves, qui, par malice, avaient jeté plusieurs grains d'émétique dans la carafe qu'il avait sur son bureau ; il n'en but que deux verres & fut horriblement malade. Sa robuste constitution triompha, il est vrai, des conséquences funestes qu'aurait pu produire cette triste espièglerie d'écoliers ; mais il se dégoûta des fonctions de pédagogue, & comme le théâtre lui agréait d'ailleurs, il résolut de troquer la fêrule du professeur contre la *marotte de Momus*. Une nouvelle salle allait s'ouvrir, celle du Vaudeville, dont les directeurs recrutaient çà & là des sujets : Botte alla se proposer & se vit accueilli. Il prit donc rang dans la troupe d'acteurs qui, le 12 janvier 1792, devait inaugurer le nouveau théâtre de la rue de Chartres, après avoir toutefois eu la sage précaution de changer son nom de Botte contre celui plus euphonique de Vertpré.

On ne lui confia d'abord que des rôles secondaires ; mais à la longue, son intelligence, ses allures de bonne

compagnie, son esprit cultivé le signalèrent aux auteurs, & lorsque Rozières se retira de la scène en 1804, Vertpré hérita de l'emploi combiné des *premiers rôles*, des *pères-nobles* & des *caractères*, dans lesquels il apporta les qualités qui lui étaient propres. Il ne tarda pas à se concilier la faveur du public & put avec juste raison prétendre au rang de premier sujet. Cet acteur fut certainement un exemple frappant de ce que peuvent le travail & la volonté, puisque avec une taille ramassée, une démarche lourde, une figure assez ordinaire, une voix âpre, il trouva moyen de se faire applaudir; il parlait, pour ainsi dire, plutôt qu'il ne chantait le couplet, ne lui laissant de la musique que ce qu'il fallait pour que l'auditeur saisît strictement la différence avec le dialogue parlé (1). « Sa manière, dit un critique de « son temps, n'était pas brillante, mais elle était égale « & soignée. »

Vertpré entendait bien la scène, & sans se faire illusion sur la portée de son talent, il s'efforçait de mériter les suffrages par un jeu exact & consciencieux, & il y parvenait. Aussi était-il devenu l'acteur nécessaire du Vaudeville & était-il très-aimé du public.

A l'époque où ce théâtre devint, pour ainsi dire, une galerie des grands hommes, à Vertpré appartient le privilège exclusif de représenter ces sortes de personnages & de reproduire tour à tour *Catinat*, *Maurice de Saxe*,

(1) Un acteur contemporain, un échantillon de cette méthode de homme de talent, Ferville, a donné chanter le vaudeville.

M. de Malesherbes, le duc de Vendôme, La Fontaine, Voltaire, &c., &c.

Il joignit en 1806, à son emploi d'acteur, celui de régisseur; doubles fonctions qu'il exerça jusqu'à la catastrophe qui priva le théâtre d'un comédien de talent & d'un homme *comme il faut* dans la vie privée.

En 1815, Vertpré, qui avait déjà ressenti plusieurs atteintes de la maladie qui l'enleva quelques mois plus tard, & dont la mémoire s'était sensiblement affaiblie, joua pour la dernière fois, un dimanche, dans les *Pages du duc de Vendôme* (2). A peine en scène, il bégaya quelques paroles incohérentes, commença un couplet & resta court à moitié. Sa tête se perdait, il chancelait. Le public le crut ivre & l'accabla d'injures & de sifflets. Il se passa alors un incident curieux & pénible tout à la fois. L'état de souffrance du malheureux Vertpré ne lui permettant plus de poursuivre son rôle, dès qu'il fut sorti de scène, on lui enleva promptement son costume, & Fontenay, qui depuis son entrée au Vaudeville doublait avec bonheur cet acteur dans tous les rôles de son répertoire, revêtit à la hâte sa défroque ducale. Tout cela fut mené assez rapidement pour que le cours de la représentation n'en souffrît point & que l'on jugeât inutile de prévenir par une annonce le public de cette substitution de personnes. Lorsque le moment arriva de reparaitre en scène, sous la fausse assurance, le cœur

(2) Pièce de Dieulafoi & Gerfin, juin 1807, avec un très-grand succès.
jouée, pour la première fois le 17

battait bien fort au duc de Vendôme de contrebande ; & ce n'était pas sans raison ! car à peine le remplaçant eut-il été reconnu que jamais on n'entendit vacarme pareil à celui qui l'accueillit. Vainement, des spectateurs plus tranquilles faisaient-ils tous leurs efforts pour apaiser le tumulte, il s'écoula un assez long intervalle avant que le public, mis au courant du véritable état des choses, consentît à se calmer. Enfin, le silence se rétablit & la représentation put reprendre son cours. Alors, ainsi qu'il arrive toujours en semblable aventure, la réaction ne se fit pas attendre, & Fontenay n'eut plus qu'à se louer de la réparation qui lui fut faite (3).

Quant au pauvre Vertpré, transporté chez lui, il ne passa pas une trop mauvaise nuit ; mais le lendemain, une violente attaque de paralysie le priva de l'usage de ses membres, de la parole & de la raison. Il vécut encore ainsi un an, engraisa prodigieusement & mourut d'une attaque d'apoplexie, le 21 février 1816, rue de Bondy, chez son frère, qui l'avait recueilli dès l'origine de sa maladie.

(3) M. D. de Fontenay, ancien acteur distingué du Vaudeville, dont il a été le pensionnaire pendant un grand nombre d'années, était entré à ce théâtre en septem-

bre 1807 ; il y est resté pendant trente-cinq ans & a attaché son nom à un grand nombre de succès remarquables.

192'



*J. W. Scherzer
1875*

TIERCELIN


1764 + 1837



JACQUES-NICOLAS

TIERCELIN

1764 — 1837

 OMME Molière, Tiercelin était fils d'un tapissier, dont les ancêtres avaient été au service du roi (1). C'est toute l'analogie que nous prétendons tirer entre l'acteur qui nous occupe & son illustre devancier, sans en déduire autre conséquence.

Extrait des registres de la paroisse Saint-Etienne-du-Mont : « Le douzième de février fut baptisé JACQUES-NICOLAS, fils de NICOLAS-FRANÇOIS TIERCELIN, marchand tapissier, & de CATHERINE-FÉLICITÉ CORTA, sa femme. Le parrain, FRANÇOIS CHARTON, ancien garde-du-corps; la marraine, MARIE-MAGDELEINE CATELLE, veuve de François Tiercelin. »

(1) On lit dans les almanachs du Tiercelin, tapissier-valet de chambre du Roi, en 1676.

Le nom de Tiercelin peut prendre place, en première ligne, à côté de celui des Potier, des Brunet, tant il a été apprécié à juste titre; non que cet acteur fût l'acteur du peuple, dont il reflétait trop fidèlement sur la scène la tenue débraillée, pour qu'une notable portion de son public ordinaire fût flattée de la comparaison.

Né à Paris, le 11 février 1764, dans une famille aisée de la bourgeoisie, Tiercelin étudia l'architecture, & jamais son père n'eut à combattre chez lui la vocation théâtrale. Il perdit ses parents de bonne heure, & jouissant d'une honnête aisance, fruit de leurs travaux, sa vie se ferait probablement écoulée comme celle d'un bon bourgeois qui se laisse vivre, sans se préoccuper autrement de ce qui se passe autour de lui; mais les bouleversements révolutionnaires, dont sa petite fortune eut à souffrir, donnèrent une autre direction à sa vie.

Un de ses amis, graveur de mérite, Pélicier, qui aimait à jouer la comédie en amateur & qui finit par se faire comédien, l'endoctrina si bel & si bien, que malgré sa famille qui ne cessait de lui représenter la réprobation attachée à l'état de comédien, malgré la lettre de Jean-Jacques qu'on lui fit lire pour le persuader, il parvint à lui faire embrasser un état qui ne lui fut jamais sympathique, pour lequel il conserva même toute sa vie une sorte de répulsion.

Tiercelin entra donc, en 1793, au théâtre de la Cité, dans ce qu'on nommait alors les *accessoires*. Il ne joua d'abord que des bouts de rôles; mais il trouva

moyen de se faire remarquer dans celui d'un commiffionnaire qui n'avait que quelques mots à dire, en y mettant un tel accent de vérité, qu'à partir de ce moment l'attention fe porta fur lui.

Dans la pièce de *Cange*, qu'on joua le 31 octobre 1794, il parut dans un rôle d'Auvergnat qu'il patoifa & où il produifit un grand effet. Il était enfin lancé & les rôles ne lui manquèrent plus. Il eut encore un perfonnage du même genre à jouer dans les *Deux Jocriffe*, pièce représentée le 3 janvier 1796.

Après la fermeture de la Cité, Tiercelin fut engagé par Ribié, & il obtint à Louvois, le 20 mai 1798, le plus grand fuccès dans le *Chaudronnier de Saint-Flour*. Il était décidément voué aux enfans de l'Auvergne ! A peine le rideau fe baiffait-il fur cette pièce, que Ribié emmenait fon pensionnaire dans fa voiture pour aller le faire jouer itérativement à la Gaité ; puis il le ramenait dans un petit logement qu'il lui avait loué dans le voifinage du théâtre Louvois ; il le faifait coucher, lui recommandait le repos, & le lendemain recommençait le même manége.

Après avoir paffé par les *Troubadours*, dont l'existence fut, comme l'on fait, de courte durée, Tiercelin entra aux Variétés-Montanfier, en 1801. Là fut fa vraie place, & pendant vingt-quatre ans qu'il eft refté à ce théâtre, il partagea la faveur publique avec Brunet & Potier.

Il poffédait au plus haut degré le talent d'affimilation, & Georges Duval rapporte dans fes *Souvenirs ther-*

midoriens une curieuse anecdote à ce sujet. « On jouait
 « à cette époque, à la Montanfier, un vaudeville inti-
 « tulé : le *Concert de la rue Feydeau ou l'Agrément du*
 « *jour* (2), dans lequel Tiercelin remplissait le rôle de
 « Brise-Scellé, président du comité révolutionnaire Il
 « avait pris pour type le favetier Chalendon, ex-prési-
 « dent de l'ex-comité de la section de l'*Homme armé*.
 « Gestes, costume, physionomie, qu'il avait eu la con-
 « stance d'aller étudier pendant huit jours dans un caba-
 « ret de la rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie(3), étaient
 « si bien saisis sur le fait, il s'était tellement inspiré du
 « personnage, & la ressemblance était si effrayante,
 « qu'à son entrée sur la scène il fut accueilli par un
 « murmure général qu'il prit pour une marque d'im-
 « probation & qui le déconcerta tout d'abord. Il se
 « remit pourtant & continua son rôle, qu'il joua avec
 « une expression de vérité si grande, que les murmures
 « recommencèrent, accompagnés des cris : *À bas!*
 « *À la porte, le scélérat!* partis de tout les coins de la
 « salle. Tiercelin regarde le parterre & dit : « Puisque

(2) Vaudeville en un acte par Martainville & Hector Chauffier, représenté au théâtre des Variétés-Jardin-Egalité, le 1^{er} ventôse an II (19 février 1794).

(3) Tiercelin, chaque fois qu'il avait un personnage du peuple à représenter, avait coutume d'aller dans les endroits où il pouvait rencontrer le type qu'il voulait reproduire. Il étudiait le langage, les

gestes, le costume, & souvent il lui est arrivé, dans le but de rendre l'illusion plus complète, de se faire acquéreur des vêtements les plus déguenillés, de haillons incolores. On a cité cette exclamation d'une dame placée dans une loge d'avant-scène qui, le voyant un soir accouru de la porte, dit en respirant des sels : « Oh ! Dieu, qu'il pue, cet homme-là ! »

« vous le voulez, je me retire. » Et il quitta la scène.
 « On le rappelle à grands cris; il revient & est couvert d'applaudissements. Souriguières monte sur une banquette & lui explique que les murmures ne s'adressaient pas à lui, mais au brigand dont il a si bien saisi la ressemblance, & que les applaudissements les mieux nourris n'auraient pas été un hommage aussi flatteur que ces murmures qui annoncent la perfection de son jeu. — Alors, dit Tiercelin, c'est différent, je continue. — Et il continua, & il excita pendant tout le cours de la pièce des murmures dont il ne se fâcha plus (4). »

On peut juger, d'après ce qui précède, du souci minutieux que cet acteur apportait dans tous les détails qui pouvaient contribuer à l'illusion; non-seulement, ainsi que nous l'avons dit, il entendait parfaitement le costume, mais encore il se grimaait de la manière la plus vraie : ou plutôt, sans employer le pinceau, il imprimait à ses traits l'expression qu'il voulait leur donner, & la leur conservait pendant toute la durée de la pièce. Enfin, tout était en harmonie dans son jeu; la figure, le geste, la diction, sa voix même, quoiqu'elle fût jusqu'à un certain point rebelle, dont il tirait habilement parti pour produire les effets les plus comiques.

C'est ainsi que, grâce à son esprit d'observation, il

(4) Il était très-susceptible & très-sensible à la critique, au point d'injurier le rédacteur du *Journal des Spectacles* qui s'était permis, en

juillet 1793, de ne pas faire son éloge & de trouver « qu'il jouait en charge des rôles qui n'étaient déjà que des charges. »

fut rendre compréhensible à la haute société un genre qui ne ferait qu'insipide & plat s'il était dépourvu de cette gaîté, de cette verve, de cette force comique dont Tiercelin animait & poétifait, pour ainsi dire, tous ses rôles : aussi restera-t-il dans le souvenir de ceux qui l'ont connu, comme le peintre le plus vrai, le plus plaisant & le plus original des mœurs populaires.

Son jeu était délirant ; c'était la gaîté même en personne : il excellait surtout dans les rôles grivois.

Qui le croirait pourtant ? Sa timidité était extrême, comme chez les personnes qui ont pris un peu tard le théâtre ; &, semblable en cela à Laporte, du Vaudeville, autant il entraînait le public par son naturel, sa vérité, sa verve dans les personnages travestis, autant il était faible & incolore dans les rôles à visage découvert ; aussi jouait-il le moins possible ceux-ci.

Tiercelin offrait dans sa personne, dans ses habitudes, dans ses goûts, les contrastes les plus bizarres : ainsi, presque toujours affublé à la scène de vêtements triviaux ou sordides, disons le mot, de haillons, il se faisait remarquer à la ville par une tenue toujours soignée, & qui même n'était pas exempte d'une certaine recherche. Et lui, cet acteur si gai, si grotesque au théâtre, il vivait sédentaire & modeste dans un petit pavillon situé au fond d'un jardin de la rue de Rochecouart. C'est en ce réduit qu'il passait tout le temps qu'il ne devait pas au théâtre, à gratter d'une aigre guitare & à soupirer des romances d'une voix aussi gutturale que catarrheuse.

C'est là qu'il vécut, pendant dix-sept ans, entouré de deux charmantes filles qu'il élevait avec toute la sollicitude de la mère qu'elles avaient perdue. Dans leur intérêt il ne voulut pas se remarier.

La cadette, Virginie, épousa Perlet dont le talent a été plus productif que celui de Tiercelin; bien que ce dernier eût contribué si puissamment à la fortune du théâtre des Variétés, il ne fut jamais rétribué au-delà de six mille francs.

Perlet, qui s'était vivement épris de cette jeune personne, se rendit un jour chez le père, afin de lui faire une demande en règle de la main de sa fille. Après les premiers mots indispensables échangés, les deux individus restèrent une heure en présence l'un de l'autre, sans plus s'adresser une parole. — « Vous me convenez ! dit tout-à-coup Tiercelin, que la taciturnité du prétendant avait séduit; touchez-là ! vous ferez mon gendre. »

Depuis sa retraite, qu'il prit en 1824, le peu d'entraînement qu'il avait toujours montré pour le théâtre qui, cependant, n'avait jamais été pour lui qu'une série de triomphes, dégénéra en aversion. Ce sentiment antipathique fut même poussé si loin que, depuis sa retraite, il écartait tout ce qui était de nature à lui rappeler ce temps de sa vie, & qu'afin d'éviter de passer devant la salle des Variétés, il préférât se détourner de son droit chemin.

Un de ses amis, le rencontrant fortuitement, crut lui être agréable en lui présentant une personne dont il était accompagné & en lui déclinant sa qualité de

directeur de spectacle : « Ah ! monsieur est directeur ? dit Tiercelin, hé bien ! je ne lui en fais pas mon compliment. » Et il tourna brusquement les talons.

Ces bizarreries lui firent une réputation de sauvagerie, dont le principe était d'ailleurs honorable, puisqu'il prenait sa source dans un sentiment d'indépendance & de fierté d'artiste, auquel il sacrifia son amour-propre & sa fortune. Car non-seulement Tiercelin ne connut jamais la jalousie, ce sentiment si commun au théâtre ; mais, honnête homme dans toute l'acception du terme, il acceptait sans réclamation les rôles les plus secondaires, se pliant à tous les sacrifices qui devaient servir les intérêts de ses directeurs.

Tiercelin vécut encore treize années après sa retraite, & mourut à Paris le 16 février 1837.





MARIE-JEANNE-JULIE

DIANCOUR

1765 — 1821

AVANT de devenir la belle Julie Diancour, qui fit répandre tant de larmes aux spectateurs sensibles du boulevard, par sa pantomime expressive dans le *Maréchal-des-logis*, & surtout dans l'*Héroïne américaine*, au théâtre de l'Ambigu-Comique, cette actrice avait fait partie, dès l'origine, des enfants qu'Audinot avait substitués à ses marionnettes,

Extrait des registres de l'église Saint-Sulpice : « Ce vingt janvier mil sept cent soixante & cinq a été baptisée MARIE-JEANNE-JULIE, fille de PIERRE DIANCOUR, officier de bouche, & de CHARLOTTE-MAURICE STROUVALLÉ, son épouse, demeurant rue du Cherche-Midy. Le parrain, JEAN-BAPTISTE FAUVEL, bourgeois de Paris; la marraine, MARIE-MADELEINE STROUVALLÉ, épouse de JACQUES GUYARD, maître perruquier. »

ou petits comédiens de bois. C'est en 1772 que son nom figure pour la première fois dans les petites pièces grivoises de Pleinchesne, de Nougaret, d'Arnould-Musset, de Montarcier, les fournisseurs ordinaires de ce spectacle, auquel, sauf une éclipse de deux années, elle n'a cessé d'appartenir jusqu'en 1782. A cette époque, par un de ces caprices de fortune si fréquents parfois dans ces existences mystérieuses, elle sembla renoncer à la scène. Audinot, qui ne voulait pas être pris au dépourvu, la remplaça immédiatement par la demoiselle Rivière, qu'il s'était empressé d'enlever sous-main à son voisin Nicolet, & qu'il investit de tout le répertoire de Julie Diancour. Mais celle-ci étant revenue l'année suivante, reprit sa position première à ce théâtre.

Elle le quitta de nouveau en 1791, pour aller tenir au *Théâtre National* (1) de Marseille le premier emploi dans la comédie & la pantomime. Elle y retrouva Bitomer, un de ses camarades de l'Ambigu-Comique.

Elle revint ensuite à Paris & rentra à l'Ambigu-Comique. Lorsque, en 1797, le mélodrame, s'abritant sous le nom de pantomime dialoguée, commençait à s'implanter au boulevard, Julie Diancour représentait encore avec succès les héroïnes malheureuses & persécutées de toute couleur & de tout pays.

Au théâtre de la Cité, transformé en théâtre de la *Pantomime nationale*, elle continua à remplir le même emploi, à la satisfaction générale du public. Elle était

(1) Ci-devant des *Variétés*.

fort belle encore dans l'*Enfant du malheur*, dans *Adeline de Tracy*, dans le *Petit Poucet*, & plusieurs autres ouvrages *ejusdem farinae*.

Elle fit partie, en 1802, des *Jeunes Artistes*, où se trouvait déjà son mari, nommé *Delorge* (2), qui, tout médiocre acteur qu'il fût, remplissait à ce théâtre les premiers rôles en tout genre (3).

Julie Diancour, ou plutôt M^{me} Delorge, comptait déjà un certain nombre d'années, & sa position, au milieu d'une troupe formée d'éléments jeunes, offrait quelque chose d'anormal & de grotesque, à cause de sa persistance à jouer des rôles qui n'étaient plus de son âge. C'est ainsi que, dans la *Bergère de Saluces* (4), elle remplissait, à plus de quarante ans, le rôle de la

(2) *Extrait des registres de la paroisse Saint-Gervais* : « Le vendredy, trente & un juillet mil sept cent soixante & douze, a été baptisé PIERRE-MARINE-JOSEPH, fils de PIERRE DELORGE, écuyer, & de PIERRETTE-MARIE DESCHAMPS, son épouse, demeurant rue de l'Oseille, étant né d'hier. Le parrain, ANTOINE-PIERRE DE RINBERGE; la marraine, ANNE-MARINE VÉRONÈSE DE SILLY. »

(3) « L'ordre public a été troublé dans les deux premières représentations de la *Nonne de Lindenberg*, données le 5 & le 6. On répandit dans la salle des gaz méphitiques, qui donnèrent une odeur infecte. Les sifflets accompagnèrent la pièce jusqu'à la fin, & un sieur Delorge, qui jouait le premier rôle, ayant pris pour lui les marques d'improbation, poussa l'extravagance jusqu'à venir défier à la fin

du spectacle, avec des armes offensibles, les jeunes gens qu'il accusait de l'avoir insulté. » — Rapport de police du 27 messidor an VI (5 juillet 1794).

(Archives impériales de l'Empire.)

Ce Delorge est mort quelques années plus tard.

(4) Drame en quatre actes & en prose, par P.-J. Noël, représenté en 1800.

jeune bergère, tandis que l'acteur Liez, chargé de représenter son père, en avait à peine dix-huit.

Cependant, cette actrice avait conservé une vivacité d'allures & une expérience pratique qui suppléaient à ce qui lui manquait désormais du côté de la jeunesse & de la beauté.

On faisait circuler sur ces disparates bon nombre de plaisanteries dans lesquelles on rappelait qu'après être restée pendant plus de trente ans au théâtre, elle n'avait pas su tirer parti de sa position pour s'affurer une existence indépendante.

La *Chronique scandaleuse* de 1800 lui chantait, entre autres couplets, sur l'air des *Fraises*, celui-ci, le moins méchant de tous :

L'âge lui vient enlever
Les projets qu'elle forge ;
N'ayant rien su réserver,
Trop heureuse de trouver...
De l'orge. (*ter.*)

Julie Diancour, forcée par l'âge de quitter le théâtre, vivait tant bien que mal des maigres produits de travaux de couture, dans un réduit plus que modeste de la rue de Sèvres, où elle est décédée, le 3 janvier 1821, à l'âge de cinquante-six ans.



VRAIN-ANTOINE VÉE

dit DUCHAUME

1766 — 1826

LE 14 mai 1789, un jeune homme, âgé de vingt-trois ans, se faisait entendre pour la troisième fois au Conservatoire de musique. Voici le rapport consigné à cette date sur les registres de cet établissement : « Fort belle voix de basse-taille, « beau physique. Le sieur *Vée de Chaume* (sic) est instruit & né d'une famille honnête ; il a reçu une bonne

Extrait des actes de la paroisse Saint-Germain-le-Vieil : « L'an mil sept cent soixante & six, le deuxième de janvier, a été baptisé VRAIN-ANTOINE, né d'hier, fils de CLAUDE VÉE & de MARIE-ANNE NICOLE, son épouse. Le parrain, VRAIN-ANTOINE VÉE, oncle paternel ; la marraine, MARGUERITE CABANY, épouse de J.-S. VÉE.

« éducation. Malheureusement, il n'a qu'une faible
 « notion de la musique. Ses parents, qui le destinaient
 « à la pratique des lois, se sont toujours opposés à ce
 « qu'il se donnât à l'étude de cet art ; mais, privé depuis
 « quelque temps, par la mort de son père, des ressources
 « nécessaires à l'état qu'il embrassait par esprit d'obéissance, il fixe enfin ses vues sur la musique, puisque la
 « nature l'a favorisé d'une belle voix. »

Huit mois plus tard, à l'issue d'un nouvel examen qui eut lieu en janvier 1790, se trouve consigné un bulletin beaucoup moins favorable :

« Cet élève (le sieur Vée de Chaume) chante de plus
 « en plus de la gorge & grasseye beaucoup. Ses progrès
 « dans la musique sont nuls ; il faut dire aussi qu'il
 « apporte peu de zèle dans l'exercice de cette partie. »

Ainsi évincé du Conservatoire, Antoine-Vrain Vée, qui était le deuxième fils d'un honnête marchand de vin du Marais, & que nous doutons fort avoir jamais été destiné à la pratique des lois, & cela pour une bonne raison : c'est que son instruction, même élémentaire, avait été fort négligée, se rendit en province dans le but de chercher à tirer parti des dispositions qu'il se sentait pour le théâtre, projet qui n'avait point obtenu l'assentiment de sa famille, opposée à une profession que repoussaient à cette époque les mœurs de la bourgeoisie.

Après avoir battu l'estrade pendant deux ou trois ans, il revint à Paris, aussi peu avancé qu'il l'était avant son départ. Le théâtre du Vaudeville se fondait alors :

il alla se proposer à Barré, qui fut enchanté de sa voix & s'empressa de l'admettre au nombre de ses pensionnaires.

Duchaume, c'est le nom qu'il avait définitivement adopté, ne donna pas lieu au nouveau directeur de regretter son acquisition. Il se montra acteur plein de verve & de naturel, excellent dans les pères La-Joie & les *payfans*. La gaieté de son jeu entraînait le public à qui sa figure réjouie était sympathique. Aussi, dans *Fanchon-la-Vieilleuse*, lorsque Sainte-Luce disait : « Quand je vois cette figure-là le matin, je suis sûr de rire toute la journée, » les spectateurs faisaient à Duchauume l'application la plus flatteuse, en applaudissant cette allusion.

Après être resté quinze ans au Vaudeville, il le quitta au commencement de 1807, & fut engagé dans un théâtre (1) qu'un amateur fanatique avait fait élever, aux dépens de sa fortune, dans la rue Chantereine. Le propriétaire se ruina, & le théâtre ayant fermé, fut transformé en établissement de bains. Duchauume partit pour la province où il passa plusieurs années. Il tenta plus tard de revenir au Vaudeville; mais il y avait été remplacé par un acteur (2) qui, quelque loin qu'il fût de le

(1) Ouvert le 16 octobre 1803, fermé vers le milieu de 1804.

(2) Saint-Léger (Jean-Baptiste Légé, dit), né à Landrecy (Nord) en 1767; mort à Batignoles, le 13 septembre 1846.

C'est cet acteur que Potier parodia dans le *Solliciteur*. Un des gestes

copiés qui avait le plus réussi consistait à se frapper sur le ventre, tic familier à Saint-Léger, à la manière des *financiers* de la province. L'imitation était d'autant plus singulière que Saint-Léger était très-puissant, & Potier très-maigre.

valoir, occupait la place & se montrait peu disposé à la céder. Duchauume dut renoncer à reconquérir la position qu'il avait maladroitement perdue. Il se mit de nouveau à courir la province, &, après avoir été directeur à Toulon pendant quelques années, sans y faire fortune (loin de là!), il se trouva réduit à accepter pour vivre un poste subalterne au théâtre de l'Odéon.

Duchauume, frappé d'une apoplexie foudroyante en traversant le pont d'Iéna par un soleil ardent, pour se rendre à une revue qui avait lieu au Champ-de-Mars, fut transporté à l'Hôtel-Dieu, où il succomba dans la journée même, le 31 mars 1826.

Duchauume s'était montré fort peu courtisan de la Révolution, si l'on en juge par la pièce suivante que nous avons eue sous les yeux. Voici ce que nous copions dans un rapport de police (3) : « Frédéric, acteur du
« Vaudeville, chante l'Hymne marseillaise en mettant
« dans ses gestes toute l'insolence imaginable. Il insulte
« le parterre, en désignant du poing les endroits où
« siègent les patriotes, & en leur appliquant ces mots :
« *Tremblez, tyrans! Tremblez, perfides!* »

.... « Ce Frédéric est un des plus enragés royalistes
« que je connaisse. Plus d'une fois, avant le 1^{er} vendé-
« miaire, je l'ai vu sur la place du Carrousel, insultant
« tous les Représentants qui se rendaient à la Conven-
« tion, & prêchant leur égorgement. Le 23 vendé-
« miaire, il était à la tête de sa section révoltée. »

Signé : BOISSAY, *commissaire*.

(3) Archives générales de l'Empire.

Dans un rapport subséquent, ce même commissaire rectifie une erreur de nom dans son précédent rapport : « Tout ce que j'ai appliqué au citoyen Frédéric, y dit-il, « est le fait de l'*histrion Du Chaume* (4). »

Nous ne pouvons parler de cet acteur sans dire un mot de sa femme (5). Le 1^{er} vendémiaire an II (19 février 1794), ils se marièrent. Cette actrice se voua de bonne heure à l'emploi des *duègnes* ; elle avait beaucoup de talent & un naturel parfait. Elle était inimitable dans *Pauline*, la *Danse interrompue*, le *Vieux Chasseur*, la *Vallée de Montmorency*. C'était, dans la vie privée, une très-spirituelle & très-excellente femme, & quoique à cette époque, elle ne fût plus jeune, elle avait encore conservé des restes de beauté. Elle alla habiter Clichy jusqu'à sa mort, arrivée le 4 décembre 1842.

Depuis plus de trente ans, elle vivait séparée de son mari.

(4) Archives générales de l'Empire.

(5) *Extrait des actes de l'église Bonne-Nouvelle* : « L'an mil sept

cent soixante & cinq, le 9 mars, a été baptisée ANNE-MARGUERITE, fille de Jean Barral, bourgeois de Paris, & d'Anne Briffet, son épouse. »





FRANÇOIS-PIERRE-AUGUSTE

LÉGER

1766 — 1823

LÉGER naquit à Bernay, le 16 mars 1766; il était fils d'un chirurgien distingué de cette ville. A l'issue de ses études, qui furent bonnes, il prit le petit collet & se plaça comme précepteur de fils de famille. Au début de la Révolution, il abandonna l'enseignement & s'enrôla, en 1792... dans la troupe d'acteurs qui inaugurait le nouveau théâtre du Vaudeville. Un mariage qu'il avait con-

Extrait des registres de la paroisse de Sainte-Croix, à Bernay: « Le lundi dix-septième jour de mars mil sept cent soixante & six, FRANÇOIS-PIERRE-AUGUSTE LÉGER, fils de ALEXANDRE-ROBERT LÉGER, chirurgien de cette ville, & de dame MARIE-ANNE TOUTAIN, ses père & mère, né d'hier & en légitime mariage, a été baptisé par nous, &c., &c. »

tracté, peu de temps auparavant, avec une femme beaucoup plus âgée que lui, ne fut pas étranger à cette bizarre détermination. Il remplissait les rôles d'*amoureux-comiques* & de *niais*, mais avec peu d'éclat. Tout en lui reconnaissant de l'intelligence & de la finesse, on blâmait la roideur de son jeu & de son maintien; son comique *en dedans*, pour nous servir d'une expression technique, ne dépassait pas la rampe & n'arrivait pas jusqu'aux spectateurs. Il ne réussissait guères que dans les rôles critiques & satiriques, plus en rapport, d'ailleurs, avec son caractère difficile, pour ne pas dire hargneux. Il en fournit la preuve en faisant jouer, en 1792, l'*Auteur d'un moment*, comédie en un acte, en vers & en vaudevilles, où Chénier, alors populaire par sa tragédie de *Charles IX*, était méchamment désigné & de manière à ce qu'on ne pût s'y méprendre, ce qui excita au plus haut degré la colère des admirateurs fanatiques du poète. Léger, qui jouait dans sa pièce, chantait un couplet qui finissait par ce trait :

Il faut renvoyer à l'école
Celui qui régent les rois.

Une partie des spectateurs demanda *bis*, d'autres, en plus grand nombre, s'y opposèrent & voulurent forcer l'auteur-acteur à faire amende honorable; mais il s'enfuit du théâtre. Le tumulte fut alors porté au comble; des pages de Louis XVI furent blessés dans la bagarre, & peu s'en fallut que le théâtre, ouvert depuis peu, n'eût déjà vécu; car on parlait de l'incendier. Le

lendemain, le public exigea qu'on brûlât sur la scène un exemplaire de la pièce.

Cet événement contribua sans doute à modifier les sentiments d'opposition manifestés jusques-là par Léger aux idées régnantes : sentiments qu'il puisait moins dans ses propres convictions, que dans sa nature acrimonieuse, puisque, depuis, il ne cessa de payer tribut aux passions ardentes de l'époque, dans la *Papeesse Jeanne* (1) & dans l'*Apothéose du jeune Barra*, sans parler d'un assez grand nombre de vaudevilles qui, pour être moins accentués, rentraient cependant dans l'esprit ou le caprice du jour (2).

En 1798, il composa, en collaboration avec Chazet & Buhan, un vaudeville qui obtint une vogue extraordinaire, & qui trouva de nombreux imitateurs : nous voulons parler de *Il faut un état ou la Revue de l'an VI*, tableau fort piquant des mœurs & des ridicules du moment. C'est le point de départ de ces *revues*, dont les théâtres ont tant abusé depuis, & où ils ont remplacé le comique franc & la satire fine & spirituelle par le mouvement & un développement de mise en scène qui ne supplée pas toujours à ce qui leur manque du côté de l'esprit.

Léger resta sept ans au théâtre du Vaudeville. Puis, l'un des fondateurs, s'étant séparé de Barré son associé,

(1) Représentées au théâtre Feydeau, l'une le 26 janvier 1793, & l'autre en 1794.

Sodites du jour, l'accusa, en 1796, d'avoir partagé & propagé le système de la Terreur.

(2) Un journal royaliste, les *Rap-*

dont il croyait avoir à se plaindre, pour aller établir une scène rivale, il s'adjoignit Léger, & le 15 floréal an VII (4 mai 1799), l'ouverture du théâtre des *Troubadours* (3) eut lieu par un prologue intitulé : *Nous verrons & le Billet de logement*, pièces dont ce dernier était l'auteur.

Malgré l'esprit de plusieurs auteurs qui écrivaient pour ce théâtre, & le succès de quelques pièces de circonstance, cette entreprise fut loin d'être prospère, & les directeurs furent obligés de fermer le 1^{er} mars 1800, laissant aux acteurs réunis en société la suite de l'exploitation.

En renonçant à cette direction, Léger continua encore quelque temps de jouer à ce théâtre, bien qu'il fût loin d'y être encouragé, comme acteur, s'il faut en croire le distique suivant :

Léger, par de nombreux billets,
Amortit les coups de sifflets.

Aussi, en 1801, renonça-t-il définitivement à cette profession & chercha-t-il à rentrer dans l'enseignement; on vit même, pendant quelque temps, l'ancien *Gille* du Vaudeville professeur de littérature & de morale

(3) Ouvert d'abord dans la salle de l'ancien théâtre *Molière*, il se transporta, le 1^{er} août suivant, dans le local de l'ancienne salle Louvois, qui s'appelait alors le *Théâtre des Amis de la patrie*.

Parmi les auteurs qui furent joués aux *Troubadours*, sous la direction de Piis & de Léger, on cite les noms d'hommes célèbres à d'autres titres : l'académicien Auger & le duc de La Rochefoucauld-Liancourt.

dans un pensionnat de demoiselles ; mais, mieux avisé, & grâce à la protection d'un ami d'enfance, M. Dubos, sous-préfet de Saint-Denis, il obtint l'emploi de greffier de la Justice de paix de cette ville ; ce qui ne l'empêcha pas d'être, en même temps, sous main, directeur de son théâtre. Il fit aussi, à la même époque, représenter plusieurs pièces, soit au Vaudeville, soit à l'Odéon, soit à la Gaîté.

Il perdit à la Restauration sa modeste place ; quelque temps après, il en retrouva une autre dans l'administration du Timbre ; mais il ne fut pas ou ne voulut pas s'y maintenir, sans doute, puisque plus tard on le vit à la tête du théâtre de Nantes. Là encore, il ne fit qu'un séjour passager (deux ans à peine), à cause des tracasseries que lui suscitèrent des adversaires de son administration, intéressés à décrier ses actes, pour le déposséder & lui substituer un des leurs. Léger, accouru tout exprès de Paris, réclama vainement contre la nomination de son successeur, & l'inutilité de ses démarches pour faire révoquer cette mesure, lui causa un vif chagrin qui abrégéa ses jours. Il mourut à Paris, rue du Croissant, le 28 mars 1823.

Nous l'avons dit, Léger ne fut qu'un acteur des plus médiocres ; mais il a droit comme auteur dramatique à une place distinguée parmi les écrivains qui créèrent chez nous le genre du vaudeville. De 1792 à 1800, il se montra même supérieur à beaucoup d'entre eux par la fécondité de son imagination, la correction de son style, la finesse de son observation & surtout par sa

verve caustique & le mordant de la critique. A une époque où l'esprit était une des principales conditions du succès en ce genre de pièces, & rendait les spectateurs coulants sur le plus ou moins de faiblesse de l'intrigue, Léger remplit complètement les conditions qu'on exigeait alors d'un auteur de vaudevilles, pour qu'il fût applaudi. Il tournait fort spirituellement le couplet, & le recueil des *Diners du vaudeville*, dont il avait été l'un des fondateurs, contient des chansons très-remarquables de lui. Il était membre de l'Athénée des arts de Paris, de la Société royale académique des sciences & des arts, des Soupers de Momus & de la Société d'agriculture, des sciences & des arts de Seine-&Marne.

Cet auteur a composé pendant une trentaine d'années, soit seul, soit en collaboration, un assez grand nombre d'ouvrages. Lors de ses débuts dans la littérature théâtrale, il avait fait jouer au Théâtre français, lyrique & comique de la rue de Bondy (anciennes *Variétés-Amusantes*), plusieurs comédies qui réussirent brillamment. Nous citerons particulièrement l'*Orphelin & le curé*, fait historique, en un acte, représenté en 1790. C'est la première pièce où l'on ait produit sur la scène l'habit ecclésiastique. Cette innovation, trop prodiguée depuis & avec moins de convenance, était, par un rapprochement singulier, le fait d'un ci-devant abbé.

Aux titres que nous avons déjà indiqués, nous ajouterons les suivants : la *Folle gageure*, 1790. — Le *Corsaire comme il n'y en a point*, id. — L'*Heureuse ivresse*, 1791.

— *Les Epreuves de l'amour*, id. — *Caroline de Lichtfield*, 1792. — *Le Danger des conseils ou la folle inconstance*, 1793. — *Jean Bart*, 1795. — *L'Homme sans façon ou le vieux cousin*, 1798. (Il existe des exemplaires où l'ordre du titre est interverti.) — *Don Carlos*, 1800. — *Un tour de jeune homme*, 1802. — *Mon cousin de Paris*, 1804. — *Charles Coppel*, 1805. — *Le Berceau d'Henri IV*, 1814. — *Henri IV à Billieus*, 1816. — *Henri de Bavière*, 1814. — *Alphonse ou les suites d'un second mariage*, 1818. — *Maria ou la demoiselle de magasin*, 1818.

On peut ajouter à cette nomenclature une soixantaine de vaudevilles, composés seul ou en société, parmi lesquels nous citerons : *Christophe Morin*. — *La Cinquantaine*. — *Le Petit Orphée*. — *Gilles Lovelace*. — *La Gageure inutile*. — *Nicaïse*. — *Belle & bonne*. — *Le Sourd guéri*. — *L'Heureuse décade*. — *Gilles-Georges & Arlequin-Pitt*. — *Le Dédit mal gardé*. — *Christophe Du Bois*. — *Ziste & zeste*. — *La Pêche aux Jacobins*. — *La Clef forcée*. — *Monsieur Partout*, réimprimé en 1822 & joué sous le nouveau titre d'*Un dimanche à Passy*.

Outre ses productions dramatiques, Léger a publié : *Notice nécrologique sur M. Pierre-Antoine-Romain Dubos*. Paris, 1812, in-8°. Dans cette brochure, il accole pour la première fois à son nom celui de DARANCE, qui appartenait à sa femme. — *Petite réponse à la grande épître de M. J. Chénier*. Paris, 1797, in-8°. Cette réponse a été insérée dans le *Recueil de poésies satyri-*

ques publié par Colnet, & réimprimée dans l'édition des poésies de l'auteur. C'était la vieille querelle de 1792 qui se réveillait, & dans laquelle le vaudevilliste se montra digne de lutter avec le poète par son habileté à manier l'épigramme, & l'on retrouve dans cette riposte à la satire de Chénier, cette qualité ou ce défaut, comme on voudra l'appeler, d'esprit agressif & acéré qui le distinguait. Léger fit également sa partie dans cette guerre d'épigrammes qui alimentaient les journaux, à la même époque, & amusaient le public aux dépens des belligérants, *Lebrun-Tossa*, *Lebrun-Pindare*, *Baour-Lormian*, *Souriguières*, & autres écrivains moins connus.





PIERRE

FORIOSO

& sa famille

1772 — 1846

GABRIEL

RAVEL

1783

NOUS avons cru devoir réunir précédemment dans un seul article des faits & des anecdotes relatifs aux principaux danseurs, fauteurs & voltigeurs des *Grands danseurs du roi*; nous allons procéder de même à l'égard de deux familles de danseurs de corde, qui eurent au commencement de ce siècle une vogue européenne & dont le souvenir n'est

Extrait des registres de l'église paroissiale de Coufigny : « Le douze juin mil sept cent soixante-douze, a été baptisé PIERRE, fils naturel & légitime de JEAN-BAPTISTE FORIOSO, marchand colporteur, & de GENEVIÈVE-GERTRUDE SERALI, de passage en cette paroisse, & séjournant à la ferme de Morlaix. L'enfant est né d'avant-hier mercredi, dixième de juin. »

peut-être pas entièrement perdu chez quelques vieux amateurs : nous voulons parler des Foriofo & des Ravel. Par malheur, les renseignements précis nous font défaut pour les suivre dans tout le cours de leur carrière ; leur existence nomade nous force à ne pouvoir que glaner ça & là quelques faits qui les intéressent, & nous devons nous borner à signaler, dans quelques-unes de leurs apparitions sur les scènes parisiennes, les principaux exercices qui les rendirent populaires.

La famille Foriofo est la première qui se présente en scène, & qui vint étonner le public par ses tours de force & d'agilité.

C'est dans la salle Louvois que, le 17 nivôse an IX (7 janvier 1801), on vit apparaître pour la première fois ces hardis funambules qui, après avoir donné des représentations à l'Etranger & dans plusieurs départements de la France, vinrent demander au public de la capitale la consécration de leur renommée.

Le théâtre Louvois était occupé à cette époque par une troupe de comédiens, sous la direction de Piis & Léger. Il faisait mal ses affaires, & au mois de janvier 1801, les directeurs abandonnèrent à Foriofo & aux siens certains jours de la semaine. Cette troupe de fauteurs donna, du 17 nivôse au 30 germinal an IX (7 janvier au 20 avril 1801), trente-deux représentations qui furent suivies avec curiosité & attirèrent la foule. Elle se composait du père Foriofo, qui avait la surveillance du matériel & était chargé de la partie administrative ; de Foriofo, son fils aîné, alors âgé de trente-quatre ans ;

de deux autres fils, dont l'un, burlesquement baptisé du nom de *Mustapha*, remplissait le rôle de bouffon (aujourd'hui nous dirions *clown*), & dont l'autre, Pierre, fait l'objet principal de cette notice; de M^{lle} Foriofo, leur sœur, & de plusieurs jeunes enfants de six à neuf ans. Foriofo le père ne travaillait plus, depuis qu'il s'était brisé une jambe dans un de ses périlleux exercices; mais il se tenait sur le devant de la scène, annonçant en guise de programme, frottant de la craie obligée la corde & les chaufsons des danseurs; dirigeant les travaux de mise en scène, & veillant avec soin aux mesures de sûreté nécessaires. Il plaçait lui-même les échelles qui servaient à faire monter les plus jeunes de ces acrobates & les aidait à descendre, en leur prodiguant les encouragements d'usage.

Voici un sommaire des principaux exercices :

« Pierre Foriofo & sa sœur danseront l'allemande sur deux cordes parallèles. — Il jouera du violon après la danse anglaise, tout en exécutant les tours les plus difficiles. — Il franchira les rubans avec les pieds attachés, & traversera le théâtre sur une corde tendue dans toute la longueur de la salle. — Sa sœur & ses deux jeunes frères feront les mêmes exercices. — Mustapha dansera sur la corde, habillé en feu d'artifice depuis la tête jusques aux pieds; ou bien, costumé en militaire, ainsi que sa sœur. — Il fera l'exercice du fabre & du fusil. »

Bien avant Blondin & son omelette du Niagara, ces hardis acrobates faisaient la collation à trois sur la

corde roide, & terminaient en franchissant un soleil enflammé.

Ces représentations eurent un succès tel, qu'afin d'éviter une trop grande affluence aux portes du théâtre, il fallut plus d'une fois laisser entrer le public dans la salle avant l'heure indiquée; & lorsqu'elle était remplie on fermait les portes au nez des retardataires.

A la fin de l'année suivante, c'est-à-dire au mois de décembre 1802, Pierre Foriofo revint à Paris, & donna dans la salle du Théâtre-Olympique une série de représentations qui n'attirèrent pas moins de curieux que celles de l'année précédente. Un écrivain du temps remarque « qu'il déployait plus d'aisance & de grâce, « en dansant sur la corde, que n'en montrait le célèbre Vestris sur le solide plancher de l'Opéra. »

En novembre & en décembre 1805, Pierre Foriofo était à Bruxelles, où il donnait quinze soirées.

Deux ans s'étaient écoulés; on était à la fin de 1807. La salle Montanfier, fermée en vertu du décret de suppression, se rouvrit pour donner asile à Pierre Foriofo qui était de nouveau à Paris. Ces représentations commencèrent le 1^{er} février 1808, & leur succès dépassa encore celui qu'il avait obtenu six ans auparavant; car elles se prolongèrent l'espace de plusieurs mois.

Pierre Foriofo était accompagné de sa sœur, de son frère *Mustapha*, qui variait l'uniformité de la danse de corde par de petits intermèdes muets, dans lesquels il se montrait tantôt en paysan, tantôt sous le costume burlesque de *M^{me} Angot*; ainsi que de quelques autres

artistes étrangers à la famille, tels que Lalanne, Godeau, &c. Ni le père, ni le fils aîné ne faisaient cette fois partie de l'affociation.

La corde, dressée sur le théâtre, allait en s'inclinant jusqu'au milieu du parterre : là, elle se relevait pour aller rejoindre les troisièmes loges ; ce qui lui donnait à peu près l'apparence d'un V.

Foriofo & sa sœur exécutaient les pas les plus difficiles. Tantôt sous l'aspect d'une bacchante, le sein au trois quarts découvert, tantôt, vêtue en Tyrolienne, M^{lle} Foriofo dansait avec son frère sur deux cordes parallèles & sans balancier, d'abord l'allemande, ensuite une valse entraînante. Deux autres danseuses, les dames Léonati & Pique, rivalisaient avec elle de force, de grâce & d'adresse. Cette dernière, à peu près dans le costume de Vénus sortant de l'ondé, se tenait sur un trône entouré de nuages & reposant sur la corde, tandis qu'un feu d'artifice éclatait autour d'elle en l'enveloppant de toutes parts.

Mais tout a une fin, & la troupe de Foriofo ne faisant plus d'argent, prit congé du Palais-Royal & transporta au théâtre de Tivoli, en plein air, ses danses & ses sauts périlleux. Peu de temps après cette émigration, M^{lle} Montansier louait sa salle au fauteur Ravel (1), qui, à son tour, arrivait à Paris précédé

(1) *Extrait des registres de l'église Sainte-Magdeleine, à Aix : « GABRIEL, fils de FRANÇOIS RAVEL, maître musicien, & de MARIE-FRANÇOISE COLMAN, son épouse, est né le vingt-sept octobre mil sept cent quatre-vingt-trois, & a été baptisé le vingt-huit du même mois. »*

d'une grande réputation, & ne demandait qu'à éclipser Foriofo ! L'occasion ne tarda pas à se présenter.

La présence de deux troupes rivales dans la capitale devait, tôt ou tard, amener une provocation : c'est ce qui ne manqua pas d'avoir lieu.

A une représentation donnée, le 10 août 1807, par Ravel qui s'intitulait sur ses affiches : « M. Ravel aîné, « provençal, dit le *Terrible*, & ayant été nommé « *l'Incomparable* par le public de la capitale, » Foriofo, qui se trouvait dans la salle, proposa à son rival un assaut avec un enjeu de 25 napoléons.

Ravel aîné releva le gant, & le mercredi 12 août une représentation extraordinaire réunit les deux danseurs, qui *déployèrent* tour à tour *leurs talents*, pour parler le langage de *Bilboquet*. Ils montèrent chacun trois fois sur la corde, où ils exécutèrent leurs tours les plus difficiles. Vestris & Paul Duport, désignés comme juges du tournoi dans cette lutte *mémorable*, adjugèrent la palme à Ravel; une couronne fut jetée du parterre au vainqueur qui, avec une courtoisie chevaleresque & digne d'un meilleur accueil, s'empressa d'en offrir la moitié à son rival. Mais Foriofo n'acceptait pas sa défaite, & il refusa le fragment de couronne offert par Ravel : il la lui fallait toute entière.

Le lendemain même, on placarda dans Paris une grande affiche bleue, dans laquelle il se plaignait que les conditions de la lutte n'eussent pas été observées par son antagoniste, & il le défiait de nouveau pour le mardi suivant dans le Jardin de Tivoli, en lui offrant,

en outre, de faire assaut trois contre trois : d'un côté, Ravel & ses deux frères ; de l'autre, Forioso, sa sœur & une dame Frascara.

Ce placard était conçu en termes agressifs, & Forioso eut le tort d'y faire intervenir la mère des frères Ravel, & de plaisanter son adversaire sur la soumission & la déférence qu'il lui témoignait. Il fut, du reste, vivement relevé par Ravel aîné, qui, à son tour, rédigea une affiche dans laquelle, tout en répondant avec modération & avec une convenance parfaite aux accusations & aux provocations de l'irascible Forioso, il se défendait d'accepter la lutte à Tivoli, n'ayant pas, disait-il, l'habitude de danser en plein air ; mais il proposait que l'assaut eût lieu dans une salle de spectacle, & d'en consacrer la recette aux pauvres de la capitale.

Cependant, l'Autorité ayant cru devoir interdire la publication de cette affiche, Ravel écrivit au préfet de police pour renouveler son offre ; toutefois, sur les conseils qui lui furent donnés, il se borna, dans l'annonce ordinaire de son spectacle, à dire qu'il ne répondrait pas à Forioso. Ainsi se termina cette querelle aérienne, où les torts nous paraissent avoir été, dans le fond & dans la forme, du côté de Forioso.

Celui-ci continua encore pendant la belle saison ses représentations aux fêtes de Tivoli ; & repartit ensuite pour les départements.

Quant à Ravel, il prolongea son séjour à Paris, dans le même local, jusqu'aux premiers mois de 1808.

Au commencement de cette même année, M^{lle} Mon-

tanfier avait itérativement sollicité l'autorisation d'ajouter, aux danses de corde & aux exercices de voltige, des scènes pantomimes & des arlequinades. Cette permission lui ayant été accordée, Ravel donna au mois de février une pantomime-féerie, dialoguée, dont le style & le genre provoquèrent, à cause de leur trivialité, les observations du commissaire de police, dont le rapport concluait à l'interdiction d'un semblable spectacle. La parole fut donc retirée aux fauteurs de Ravel, qui furent forcés de s'en tenir strictement à la pantomime.

Nous ne suivrons pas les deux troupes rivales dans leurs pérégrinations funambulesques à travers la France & les deux mondes. Les renseignements nous échappent, d'ailleurs, à cet égard. Nous voulons penser, toutefois, que quelque sinistre événement, corollaire assez ordinaire de leur périlleux métier, n'aura pas prématurément avancé le terme de leur carrière, & que tous auront eu une chance égale à celle de Pierre Foriofo, le seul dont nous ayons pu suivre la trace.

Celui-ci s'était retiré dans une pittoresque propriété, connue sous le nom de la *Fontaine-Nouvelle*, & située dans les environs de Bagnères de Bigorre. Il y vivait patriarcalement, en famille, entouré des bœufs & des troupeaux de moutons qui peuplaient sa métairie. Il faut croire, toutefois, qu'au milieu des soins qu'il donnait à son exploitation rurale, il n'avait pas tout-à-fait abdiqué le culte ou, du moins, le souvenir de son premier métier, puisque c'est à ses leçons que les fastes de la cabrioie & de la danse de corde doivent l'une de

leurs illustrations contemporaines : Auriol (2), dont le père était l'ami de Foriofo, reçut de ce passé-maître en gymnastique les premières notions de son métier.

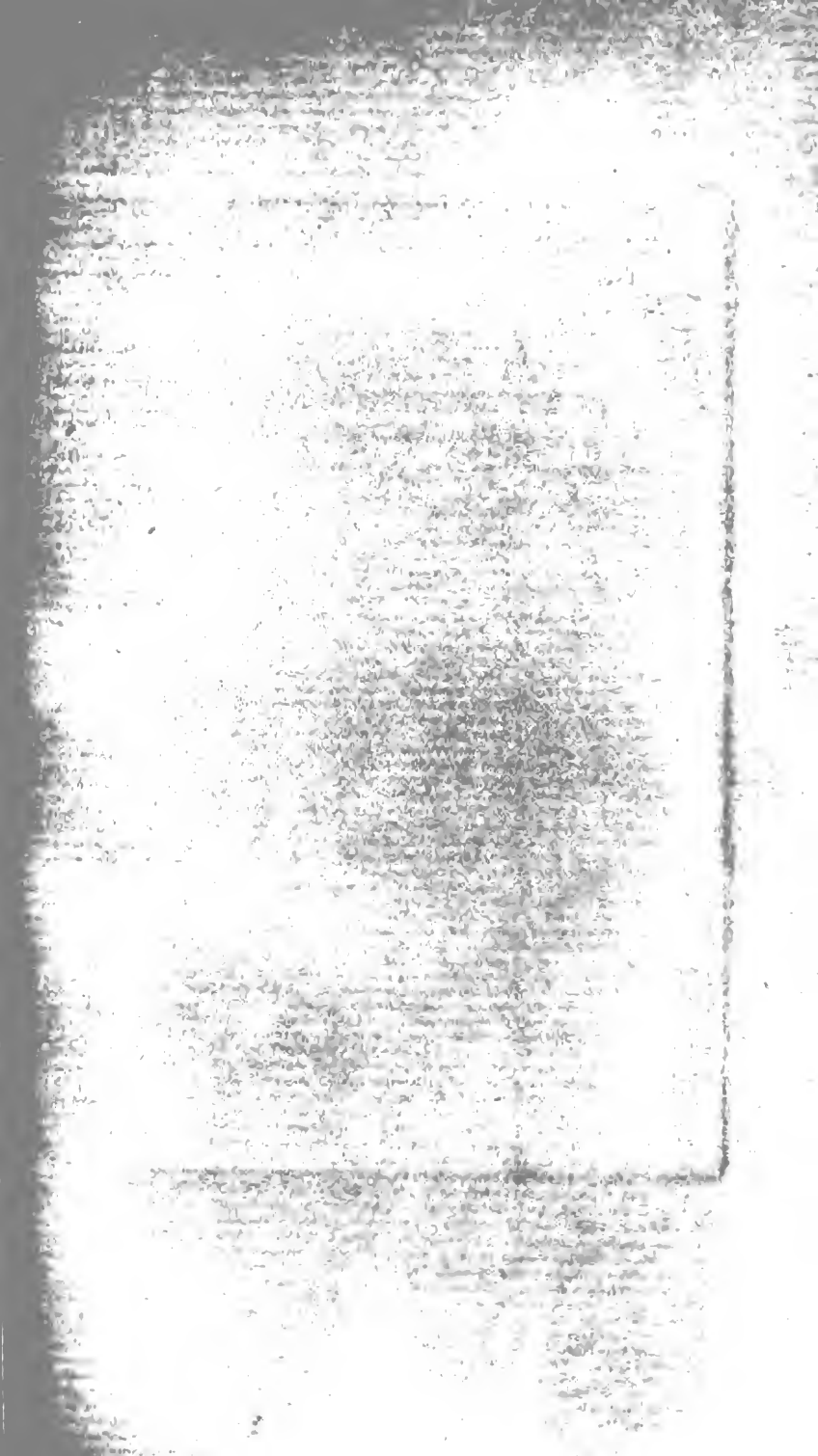
Pierre Foriofo mourut le 9 juin 1846, âgé de soixante & quatorze ans.

Si cet âge accuse une longue carrière pour le paisible rentier du Marais, dont la vie s'est écoulée doucement & sans émotion entre la place Royale & le Jardin des Plantes, c'est presque l'éternité pour un fauteur qui survécut ainsi de longues années à sa réputation, après avoir, pendant une notable partie de son existence, joué à se rompre les os.

(2) Un des fauteurs contemporains, qui fut attaché pendant plus de trente ans aux cirques du boule-

vard, où il se faisait remarquer par la grâce, la souplesse & la hardiesse de ses exercices.







F. H. K. 1853

BRUNET


1766 + 1853



JEAN-JOSEPH MIRA

dit BRUNET

1766 — 1853

EST dans la boutique d'un boulanger de la rue Aubry-le-Boucher que vint au monde, le 17 novembre 1766, un enfant dont la destinée était de faire rire deux ou trois générations de ses contemporains, & qui, pendant une période de trente ans, assura la fortune du théâtre de la Montanfier & de celui des Variétés. Le jeune Mira, que sa naif-

Extrait des registres de l'église Saint-Jacques-la-Boucherie : « Du lundy, dix-sept novembre mil sept cent soixante & six, a été baptisé JEAN-JOSEPH, fils de JEAN-JACQUES MIRA, maître boulanger, & de MARIE-LOUISE DUBOIS, sa femme, de cette paroisse, demeurant rue Aubry-le-Boucher. Le parrain, JEAN-JACQUES REMOND, bourgeois de Paris; la marraine, MARIE-ANTOINETTE GODBIN, épouse d'Etienne Guichard, mestre-ès-arts de l'Université. »

l'ance semblait destiner au *pétrin*, reçut dans son enfance cette instruction élémentaire que tout fils d'honnête bourgeois recevait en ce temps-là : c'est-à-dire qu'on lui apprit à lire, à écrire & à compter. Lui en fallait-il davantage ?

Par une de ces bizarres coïncidences du hasard, Jean-Joseph eut pour camarade d'école (1) un autre Joseph, destiné à illustrer un jour la scène française, qui comptait alors tant d'illustrations. Ce compagnon d'études que le voisinage lui avait donné était le petit Joseph Talma. Mais, à cette époque, l'idée du théâtre était bien loin de ces imaginations enfantines, & quoique le petit Mira montrât un goût assez prononcé pour le spectacle & aimât beaucoup à être quelquefois conduit le dimanche, quand il avait été bien sage pendant la semaine, à la Comédie italienne pour y voir jouer Carlin ; bien que lui-même, quelques années plus tard, se donnât assez fréquemment le plaisir de la *Comédie bourgeoise*, jamais sa pensée n'avait été au-delà d'un simple délassement & n'avait franchi l'horizon du comptoir paternel. Les circonstances en décidèrent autrement. L'industrie du père de Mira, jusques-là prospère, éprouva quelque retour de fortune, & la famille n'eut bientôt d'autres ressources que les faibles produits d'un bureau de loterie que sa femme tenait dans le voisinage de leur boulangerie. Joseph pensa alors à tirer parti de son talent de comédien-amateur en demandant à cette

(1) Cette école était située au rue Montorgueil.
fond de l'impasse de la Bouteille,

profession des moyens d'existence. Toutefois, ne voulant pas prendre ce parti contre le gré de ses parents, il sollicita leur consentement qu'il finit par obtenir, car il avait de la persistance dans le caractère; mais non sans avoir eu à combattre une vive résistance de la part de son père, dont l'opposition était surtout fomentée par un de ses oncles, le carme dom Mira : celui-là même qui inventa ou du moins perfectionna l'eau dite *des Carmes*.

Etrange contradiction des choses d'ici-bas ! C'est ce même religieux qui, après s'être tenu caché pendant toute la durée de la tourmente révolutionnaire, reparut tout-à-coup un beau soir, sous le costume laïque, au balcon du théâtre des Variétés, où il vint depuis chaque jour applaudir aux bouffonneries & aux calembours de son neveu *Cadet-Roussel*.

Après avoir, au préalable, adopté le nom de Brunet, notre apprenti comédien s'engagea dans une petite troupe ambulante qui se rendait à Mantes. L'emploi qui lui fut dévolu dans cette association, véritable reflet du *Roman comique*, était des plus humbles. Il cumulait avec les rôles accessoires, les fonctions multiples de copiste, de souffleur & même, au besoin, celles de moucheur de chandelles. Doué de goûts simples, d'inclinations honnêtes, Brunet, pendant son séjour en cette petite ville, mit le temps à profit pour son bonheur, en s'éprenant de la fille des braves gens chez lesquels il était logé, & qui le lui rendit bien. Un enfant naquit de cette intimité, que vint quelque temps

après légitimer le mariage. Cette union, constamment heureuse, ne fut rompue que par la mort de la femme, décédée en 1851.

Un comédien émérite, nommé La Rotière, eut occasion, en traversant Mantes, de voir jouer Brunet, dont il reconnut les heureuses dispositions, ou, pour mieux dire, dont il devina le talent futur. Arrivé au Havre, où l'avait conduit son engagement, il y parla du jeune acteur comique qu'il avait vu quelques jours auparavant, des services qu'il rendait, & il pérorà si bien en sa faveur, qu'il réussit à le faire engager par le directeur. Au bout d'une année, Brunet quitta le Havre pour se rendre à Rouen, où le faisait venir Ribié qui y était alors directeur du théâtre *de la République* (2). Il quitta ensuite la Normandie & fut engagé au théâtre de la Montanfier, à Paris, où il débuta dans *le Désespoir de Jocrisse*, rôle que Baptiste cadet avait établi avec tant de succès. Lorsque le décret de 1807 amena la clôture définitive de cette salle, Brunet, qui avait suivi la fortune de la Montanfier au théâtre de la Cité, lui resta fidèle & revint avec elle au boulevard Montmartre, le 24 juin 1807. Deux des administrateurs, Foignet père & V. Simon, n'ayant plus voulu courir les chances de cette nouvelle exploitation, se retirèrent spontanément de l'association. Brunet, qui savait combien il importait au théâtre des Variétés de le conserver, signifia qu'il n'y resterait qu'autant qu'il ferait désormais partie de

(2) Naguères théâtre du Vieux Marché.

l'administration. On craignait tant de perdre cet acteur qui faisait la vogue, que sa prétention fut admise sans délibération ; & c'est ainsi que Brunet devint co-propriétaire d'un cinquième dans la nouvelle entreprise, & l'un des directeurs des Variétés. Mais cette justice lui est due, que jamais ses devoirs d'acteur n'eurent à souffrir de ce cumul. Durant sa longue carrière, il a joué plus de six cents rôles nouveaux, dont bon nombre ont marqué sa place parmi les comédiens d'un comique vrai, franc & naturel. Il était infatigable &, à l'exception du jour de sa fête où il restait en famille, il se ferait fait un scrupule de passer une seule soirée sans paraître devant le public. On a prétendu qu'il poussait si loin la conscience sous ce rapport, que dans les *Couturières* (3), où il n'avait que quelques mots à débiter hors de la vue des spectateurs, il allait jusqu'à revêtir le costume du rôle. Ce fait est controuvé ; mais ce qui est plus exact, c'est que s'étant chargé, lors des représentations de ce vaudeville, d'imiter dans la coulisse les aboiements d'un chien, il ne voulut abandonner à personne le droit d'aboyer ; il ne recula que devant un enrrouement. On a dit aussi que chaque fois qu'il jouait *Monsieur Vautour*, il se faisait raser la tête afin d'ajouter à l'illusion ; ceci peut assurément passer pour de la bizarrerie, de la puérilité ; mais un fait plus concluant vient à l'appui des soins méticuleux qu'il apportait dans les détails les plus infimes & de sa sollicitude pour les intérêts des auteurs

(3) Vaudeville de Défaugiers, représenté le 11 novembre 1823.

& de ses camarades : dans l'*Egoïste par régime* (4), comédie où Potier remplissait le principal rôle, Brunet tint à se charger d'un simple accessoire, n'ayant pour ainsi dire qu'une lettre à porter, afin que l'exécution de la pièce n'eût point à souffrir de l'inexpérience ou de la maladresse d'un comparé.

Ce fait, joint à beaucoup d'autres que nous nous abstenons de citer, suffirait pour réfuter le reproche qui lui a été adressé par une critique malveillante, de s'être montré jaloux d'un artiste supérieur, s'il ne restait avéré, d'un autre côté, par le témoignage de contemporains dignes de foi, que, loin d'en avoir conçu de l'ombrage, il avait souvent répondu à telle personne qui lui demandait des billets pour le voir jouer dans le *Sourd*, pièce dans laquelle Potier alternait avec lui : « Pas pour ce soir ; c'est moi qui joue Dafnières. Mais, « demain, ce sera le tour de Potier & vous n'y perdrez « pas. »

Il est un rôle que Brunet avait créé d'une manière naïve & comique : celui du perruquier versificateur, dans *Maître André & Poinçinet* (5). Potier, à son entrée aux Variétés, en 1809, le choisit pour son début. Au bout de quelques représentations, il y obtint un succès, qui, pour avoir été d'abord discuté, n'eut par la suite que plus de consistance. Brunet sentit si bien de prime abord son infériorité, qu'il n'hésita pas à la recon-

(4) Comédie en trois actes & en prose, par M*** (de Longchamps), représentée le 23 février 1817.

(5) Vaudeville de Du Merfan, joué le 5 février 1805.

naître publiquement & à la proclamer partout. La meilleure preuve de sa sincérité, c'est qu'il abandonna à Potier le rôle de Maître André dont celui-ci resta depuis en possession exclusive.

Nous ne donnerons pas la nomenclature des rôles nombreux dans lesquels Brunet s'est fait remarquer pendant le cours de sa longue carrière. Nous rappellerons seulement qu'il touchait presque à la cinquantaine lorsqu'il se montra sous le costume féminin de la petite Cendrillon, & qu'il y produisit l'illusion la plus complète (6).

On a prêté à cet acteur populaire tous les calembours, tous les quolibets qui défrayaient les salons du Directoire, du Consulat & de l'Empire, & dont plusieurs revêtaient une couleur politique qui lui fit imputer des sentiments hostiles à ces divers gouvernements. Rien n'est plus controuvé; car personne au monde n'eut l'humeur moins agressive que le paisible Brunet.

Une anecdote plus authentique est celle de la fameuse représentation de *Cadet-Roussel*, professeur de *déclamation*, donnée au château de Saint-Cloud, en présence de Napoléon & de la famille impériale. Elle a eu trop de publicité & les détails en sont trop connus pour qu'il soit nécessaire de les reproduire ici. Mais il en est une autre plus ignorée & remontant à l'époque où les visites domiciliaires étaient à l'ordre du jour. Des dénonciations anonymes ayant provoqué une me-

(6) Dans la *Chatte merveilleuse*, novembre 1810, qui eut un nombre considérable de représentations.

sure semblable au théâtre de la Montanfier, Brunet jugea opportun de se dérober à ce qui, en ces temps de troubles, offrait un danger réel, & , pour y parvenir, il ne trouva pas de meilleur expédient que de se blottir dans le pli formé par le rideau quand il se lève. Il aimait, dans sa vieillesse, à raconter cet épisode de son passé, & était resté convaincu qu'il n'avait dû son salut, en cette circonstance, qu'à sa présence d'esprit & à son agilité.

Dans les dernières années de sa carrière théâtrale, Brunet avait contracté la détestable habitude de rire en scène & de ce qu'il disait & de ce que disaient ses interlocuteurs; travers plus nuisible qu'on ne pense à l'illusion. Malgré l'affaiblissement fort sensible de sa mémoire, qui remontait déjà à plusieurs années, il ne quitta le théâtre qu'à la fin de 1831. Dès l'année précédente, il avait cédé à Armand Dartois sa part de la direction. En novembre 1832, il revint donner aux Variétés un certain nombre de représentations; &, qui le croirait? neuf années plus tard, & lorsque âgé de soixante & quinze ans, le besoin du repos, & plus encore, le respect de soi-même auraient dû le retenir, on revit le vieux Brunet, le 8 juin 1841, remonter sur les planches qu'il ne quitta que le 21 décembre suivant. Ce soir-là, la représentation eut lieu à son bénéfice & il fit cette fois ses adieux bien définitifs au public dans le *Désespoir de Jocrisse*. Ce spectacle ne laissa pas d'inspirer un sentiment pénible à ceux qu'il avait attirés & qui furent témoins des efforts d'un vieillard caduc qui se

battait les flancs & se roulait à terre pour arracher le rire : on ignorait, d'ailleurs, que c'était dans le but de subvenir à des malheurs de famille, que l'acteur septuagénaire était revenu demander au théâtre des ressources qu'on n'aurait pu lui refuser sans ingratitude. Il est certain qu'après avoir acquis dans l'exercice de sa profession une grande fortune, Brunet la perdit dans ses dernières années, par suite d'événements désastreux qui portèrent une rude atteinte à son bien-être personnel & à celui de ses proches.

C'est à Fontainebleau qu'il alla établir sa résidence, auprès de sa fille, M^{me} v^e Condeville de Montriché (7), qui ne cessa de l'entourer des soins les plus pieux. Insensiblement, la tête de ce pauvre vieillard s'était graduellement affaiblie; la pensée était absente, & une seule idée semblait avoir survécu à toutes celles qui s'étaient envolées : l'idée prédominante du *Désespoir de Jocrisse*, que, chaque soir, le pauvre idiot, le chef recouvert d'une vieille perruque rousse, se complaisait à jouer entre deux bougies, en présence de sa fille, unique spectatrice de ce lamentable épisode qui la désolait, sans qu'il lui fût possible de s'y soustraire.

Après avoir longtemps encore végété dans ce triste & regrettable état, Brunet s'éteignit, le 21 février 1853, à l'âge de quatre-vingt-sept ans, trois mois & six jours.


(7) C'est en jouant sur le nom apostrophe : « Brunet, si ta fille est de famille de notre acteur, que une Mira-belle, à coup sûr tu n'es Tiercelin lui lança un jour cette pas un Mira-beau ! »



FRANÇOIS-ANTOINE

CARPENTIER

1768 — 1809

OMIQUE excellent dans les valets, les caricatures, & qui fut l'un des meilleurs acteurs du théâtre du Vaudeville, dont il fit partie presque dès l'inauguration. L'originalité & la finesse de son jeu faisaient facilement passer sur son peu de voix. Il était destiné, par la nature de son talent, à prendre place à la Comédie-Française, dont il avait reçu des propositions ; mais Barré, qui appréciait la valeur de son pen-

Extrait des registres de la paroisse Saint-Louis-Saint-Paul : « L'an 1768, le 9 mai, fut nommé FRANÇOIS-ANTOINE, né de ce jour, fils de CHARLES CARPENTIER & de MARIE-JEANNE MÉRET, son épouse, demeurant rue Saint-Antoine de cette paroisse. Le parrain, ANTOINE VILMERAT, courrier ; la marraine, MADELEINE-FRANÇOISE ORMANCEY, de cette paroisse, fille majeure. »

sionnaire, fut le retenir. Malheureusement, Carpentier s'était adonné à l'ivrognerie, & tous les efforts que l'on tenta pour le corriger de cet ignoble vice échouèrent contre la force de l'habitude. On en vint jusqu'à le priver de ses appointements, dont la presque totalité était remise à sa famille, qui consistait en deux jeunes filles recueillies par une parente depuis la mort de leur mère.

Le peu d'argent qu'on laissait à la disposition de Carpentier, il l'employait à boire. Voici comment il procédait pour satisfaire sa passion dominante :

Il partait de sa demeure, chaque matin, à six heures, suivait les rues Saint-Honoré & de la Ferronnerie, entrait dans la rue Saint-Denis, montait le faubourg & redescendait par le faubourg Saint-Martin.

Après un trajet de cinq à six heures, coupé par une station chez chaque épicier où il absorbait un verre d'eau-de-vie, il arrivait au théâtre complètement ivre, & cela se concevait. Ces honnêtes commerçants, habitués à voir passer chaque jour, à la même heure, le même individu, le prenaient pour un habitant du voisinage qui, avant de se rendre à ses affaires ou à son bureau, s'ingurgitait en passant la *goutte de deux sous*. Il trouvait ainsi facilement du crédit, quand l'argent lui faisait défaut.

Après avoir vendu, pour boire, son mobilier pièce à pièce, il sortit un matin pour porter au chaudronnier son dernier chandelier de cuivre & rentra chez lui le soir dans un état complet d'ivresse, n'ayant plus même sur lui son habit, qu'il avait laissé, chemin faisant, en

gage, pour payer sa consommation. Comme il n'avait même plus de lit, il se laissa tomber plutôt qu'il ne s'assit sur l'unique chaise qui lui restait, & s'endormit. A son réveil, il court brusquement à la fenêtre, l'ouvre, se précipite dans l'espace, &, traversant dans sa chute un vitrage qu'il brise, il arrive sur le sol, ensanglanté & mort. Telle fut la fin déplorable du malheureux Carpentier, le 11 juillet 1809.

L'administration du Vaudeville fit une pension aux deux filles qu'il avait eues d'un premier mariage (1); elle leur fut continuée jusqu'à leur dix-huitième année. Elles étaient devenues de bonnes & honnêtes ouvrières & se marièrent par les soins de cet excellent Barré (2), qui, lorsqu'il s'agissait de bonnes actions, était coutumier du fait.

(1) Carpentier s'était remarié, le 31 juillet 1797, à une cousine germaine de son camarade Chapelle.

(2) L'un des fondateurs du Vaudeville, dont il fut directeur depuis 1792 jusqu'en 1816.





GENEVIÈVE - HENRIETTE
ET
ADELAÏDE - FRANÇOISE - ELISABETH

TABRAIZE

1769 — 1809

VOICI deux noms d'actrices qui eurent sur les petits théâtres un instant d'éclat, qui fut surtout un succès de beauté; mais dont la réputation n'a pas survécu à leur carrière théâtrale.

Elles étaient toutes deux fort jeunes, alors qu'elles firent partie dès l'origine, comme danseuses, du théâtre des *Elèves de l'Opéra*.

*Extrait des registres de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois : « Du lundy, seiziesme de janvier mil sept cent soixante & neuf, fut baptisée GENEVIÈVE-HENRIETTE, fille de MICHEL TABRAIZE *, bourgeois de Paris, & de MARIE-MARGUERITE AUBRY, sa femme, rue Saint-Germain-l'Auxerrois. Le parrain, JEAN-MICHEL TABRAIZE, bourgeois de Paris; la marraine, GENEVIÈVE GUÉRIN, femme de Claude Tabraize, bourgeois de Paris. L'enfant est né d'hyer. Ont signé, &c. »*

(*) C'était un ancien perruquier.

Au mois d'avril 1780, ces deux sœurs furent engagées à l'Ambigu-Comique, ainsi que trois autres enfants, les sœurs Spinacuta & la petite Bonnet. Audinot eut même à cette occasion une discussion assez vive avec Parisau, directeur du Théâtre des *Elèves*, qui se plaignit avec amertume qu'Audinot « lui eût débauché l'Amour & sa famille, » faisant par-là allusion aux rôles que ces petites baladines remplissaient d'ordinaire. Audinot riposta, & cette querelle de coulisses amusa un instant la galerie, & ne nuisit pas au début des transfuges.

A l'instar de Sophie Forest, les sœurs Tabraize furent en passant favorisées, l'une & l'autre, de la protection intéressée de Bertin, le directeur des *parties casuelles*, qui ne se faisait pas faute des donzelles de théâtre.

Les deux Tabraize restèrent à l'Ambigu jusqu'à la fin de 1783; elles passèrent à Pâques de l'année suivante au théâtre des Variétés-Amusantes, non plus comme danseuses, mais comme actrices : l'aînée dans l'emploi des *amoureuses*, & la jeune dans celui des *soubrettes*. Elles jouèrent dans un assez grand nombre de pièces du répertoire courant. En 1787, Adélaïde Tabraize avait quitté le théâtre; sa sœur aînée y resta jusqu'en 1790. Deux ans plus tard, on les retrouve ensemble au théâtre de l'Ambigu-Comique, où, à l'exercice du drame & de la comédie, elles joignent celui de leur premier état de danseuses.

Geneviève-Henriette, la sœur aînée, se maria le 6 août 1793 à un jeune homme nommé Claude-Gilbert Eflatine, avec qui depuis quatre ans elle vivait dans la

plus étroite intimité (1). A peine mariés, ils s'emprefèrent de profiter de la loi du divorce pour faire rompre leur union & s'en allèrent vivre chacun de son côté; le jeune homme retourna à Melun, dans son pays natal, & Geneviève Tabraize, après avoir, pendant quelque temps encore, joué dans les petits théâtres, mourut à Paris, le 7 mars 1809, à peine âgée de quarante & un ans.

Sa jeune sœur l'avait précédée dans la tombe, le 13 vendémiaire, an XIII (6 octobre 1804).

(1) Trois enfants étaient nés de ce commerce : le premier *Françoise-Désirée*, dite fille de Geneviève Tabraize & d'un père *absent*, baptisée sur la paroisse Saint-Roch, le 5 mars 1787. — Le second, prénommé *Marie-Marguerite-Caroline*, dite fille de père *inconnu* & de Geneviève Tabraize, baptisée sur la paroisse Saint-Eustache, le 25 février 1788. — Le troisième, prénommé *Michelle-Adélaïde-Mélanie*, dite, fille de père *absent*, baptisée sur la paroisse Saint-Eustache, le 11 juin

1789. — Les époux ont déclaré les reconnaître tous les trois.

Un jugement intervenu le 4 mai 1815, à l'occasion du mariage d'une des filles surnommées, réforme l'orthographe du nom de la mère, nommée dans son acte de mariage avec Cl. G. Eflatine, du 6 août 1793, *Tabraïse* au lieu de *Tabraïze*, & rétablit dans l'ordre d'inscription de l'acte de naissance les prénoms transposés par erreur, c'est-à-dire : *Geneviève-Henriette* au lieu d'*Henriette-Geneviève*.





JEAN-ETIENNE

FICHET

1772 — 1844

FICHET était perruquier avant 1792. En 1794, il quitta l'humble boutique de la rue du Renard, où il ra^{ait} *au ponce & à la cuiller*, pour jouer au Vaudeville les rôles accessoirs. Il parvint peu à peu à se glisser dans l'emploi de Carpentier, qu'il doubla dans les *valets*, les *Gille*, les *paysans*. C'était un acteur soigneux, exact, mais d'une laideur extrême; ce qui était cause que jamais les auteurs ne le choisif-

Extrait des registres de la paroisse Saint-Leu-Saint-Gilles : « Le vingt avril mil sept cent soixante & neuf, fut baptisé JEAN-ETIENNE, fils de JEAN-PIERRE FICHET, tireur d'or, & de JEANNE-FRANÇOISE SIMPLEMONT, son épouse, rue aux Ours, de cette paroisse. Le parrain, JEAN-MARIE FICHET, bourgeois de Paris; la marraine, ANNE SIMPLEMONT, fille mineure de Pierre-Louis, rue Saint-Denis, paroisse Saint-Sauveur. »

faient pour établir un rôle & qu'il n'arrivait dans une pièce que lorsqu'il y avait nécessité de doubler l'acteur qui avait joué à l'origine.

Il servit de plastron à Armand Gouffé, qui fit sur lui une chanson peu connue & que Brazier a rapportée dans son *Histoire des petits théâtres* (1).

Nous n'aurions pas parlé de cet acteur peu saillant, sans une circonstance fortuite qui le tira de son obscurité pour lui donner un moment de popularité.

Il existait, sous le premier Empire, une marchande ambulante de gâteaux de Nanterre, qu'on nommait par dérision la *belle Madeleine*, & qui était connue de tout Paris par sa laideur presque repoussante. On la produisit dans une revue de fin d'année (2), & l'on confia le rôle à Fichet, qui avait une ressemblance extraordinaire avec cette femme. C'était à s'y méprendre lorsqu'il avait le costume & qu'il ne parlait pas; il avait saisi ses manières, sa tournure. Le bruit de cette ressemblance singulière se répandit rapidement, & l'acteur & la mar-

(1) Grande dispute de Fichet & d'un marchand de colifichets.

Air : *M. le Prévôt des marchands*.

—
Un marchand de colifichet,
Un jour qu'on affichait Fichet,
Dit, voyant Fichet sur l'affiche :
Quoi ! toujours afficher Fichet !
Du public l'affiche se fiche.
Moi, je me fiche de Fichet !
Au marchand de colifichet
Alors, d'un ton poli, Fichet
Dit : De vos cris Fichet se fiche ;
Car, il faut bien, foi de Fichet,

Lorsque Fichet est sur l'affiche,
Avaler l'affiche & Fichet.

Le marchand de colifichet,
Fichant l'afficheur sur Fichet,
Chiffonne Fichet & l'affiche
Et dit : Fi donc, fichu Fichet,
Fiche-moi le camp de l'affiche ;
Car, tu n'es frais qu'au lit, Fichet !

(2) *Irons-nous à Paris ou la Revue de 1810*, par MM. Merle, Ourry & *** , représentée le 19 janvier 1811.

chande devinrent populaires, au point que ni l'un ni l'autre ne pouvaient plus faire un pas en public sans être apostrophés de lazzis dont Fichet ne se formalisait pas & dont la *belle* Madeleine se montrait fière. Enfin, elle voulut connaître son Sosie. Elle osa (Que n'osait-elle pas!) lui faire une visite, en lui portant deux douzaines de ses meilleurs gâteaux. Il lui donna un billet, afin qu'elle le vît dans son costume & qu'elle pût juger de la ressemblance, mais à la condition qu'elle conserverait le sien & apporterait avec elle son panier de vente; ce qui eut lieu. L'effet de cette exhibition fut prodigieux : de mauvais plaisants firent circuler le bruit qu'ils étaient frère & sœur. La pauvre femme, flattée de cette supposition, n'appelait plus Fichet que « mon frère *chameau*. » (Elle voulait dire jumeau.) Ce mensonge passa bientôt à l'état de vérité dans la circulation.

Cette imitation & quelques autres caricatures de personnages allemands le firent sortir un moment de l'obscurité dans laquelle il retomba dans les dernières années.

Au résumé, si Fichet ne fut pas un acteur brillant, il fut du moins un acteur consciencieux & utile.

Il se retira de la scène en 1822, aux environs de Longjumeau, où il établit un petit débit de vins dont le produit l'aidait à élever un fils, à qui il eut le bon esprit de faire apprendre un métier utile, préférant sagement en faire un brave artisan plutôt qu'un mauvais comédien.

Il est mort vers 1844.

Fichet était un honnête homme & un homme hon-

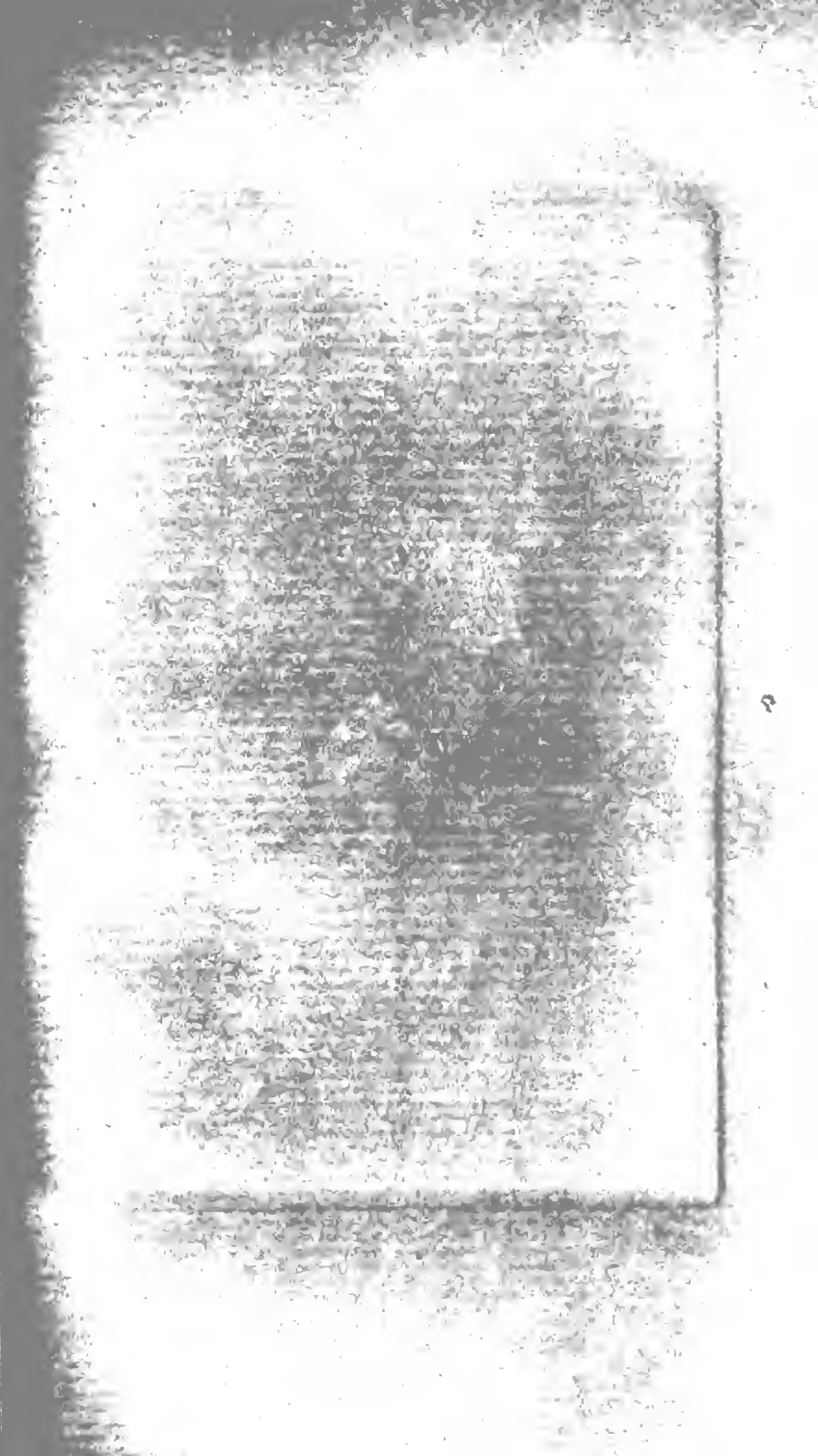
nète. Il avait le sentiment de son infériorité en beaucoup de choses, & sa modestie le faisait bien accueillir partout & de tous. De mœurs régulières, d'une probité à toute épreuve, économe & rangé, il savait être généreux à l'occasion & ne s'en targuait pas.

Fanatique de la garde nationale, autant que de Napoléon I^{er}, il avait été nommé sergent-major dans l'une des plus belles compagnies de la 4^e légion. On ne s' imagine pas la sollicitude qu'il déployait pour l'organiser & la maintenir au degré de perfection où il l'avait amenée.

Voici un fait authentique qui prouve combien sa vigilance était grande. Fichet demeurait rue de l'Oratoire, au coin de la rue Saint-Honoré. A l'autre extrémité, il y avait un corps de garde qu'il fournissait souvent & qui plaçait un factionnaire de nuit devant le portail du Temple. Notre sergent-major, par amour de l'institution, guettait les patrouilles & avertissait la sentinelle de leur approche. Or, il advint qu'une nuit, par un froid de plusieurs degrés, un chasseur morfondu, qu'on avait oublié de relever, attendu que le poste entier se livrait aux douceurs du sommeil, criait, appelait, jurait, pestait... A ces clameurs, Fichet se met à la fenêtre, suppliant le malheureux de patienter; mais tandis qu'il descendait, le factionnaire gelé s'était sauvé pour aller se réchauffer au domicile conjugal, laissant son fusil dans la guérite. Scandalisé de cette infraction à la discipline, mais persuadé que le chasseur s'était rendu au poste pour quelques instants & ne

manquerait pas de revenir, le trop zélé Fichet prit le fusil du déserteur & se mit en faction à sa place. Il y resta trois heures, & ce fut une patrouille, à laquelle il ne put donner le mot de passe, qui l'arrêta & qui, heureusement pour lui, le conduisit au poste de la rue de l'Oratoire, où tout s'expliqua.







*f. Hillebrandt
sc. 1862*

HIPPOLYTE

1770 + 1845



JOSEPH-AUGUSTE DESBUISSONS

dit HIPPOLYTE

1770 — 1845

AVANT de se faire comédien, Desbuissons avait commencé l'étude de la peinture sous la direction de son père, membre de l'Académie des Arts de Rouen, & plus tard il reçut des leçons de David & de Renault. En 1787, à l'âge de dix-sept ans, il s'engagea par un coup de tête dans les dragons de la Reine, où il servit pendant trois ans. En quittant le service il reprit ses pinceaux, & , comme il

Extrait des registres de la paroisse Saint-André-des-Arcs : « Le mardi neuf janvier mil sept cent soixante-dix, a été baptisé JOSEPH-AUGUSTE, fils de FRANÇOIS-HIPPOLYTE DESBUISSONS, peintre en miniature, & de CATHERINE-FRANÇOISE HUET, son épouse, demeurant rue Guénégaud, de cette paroisse. Le parrain, JOSEPH-IGNACE CORDES, premier commis de l'extraordinaire des guerres ; la marraine, MARIE-ELISABETH LE CHANTRE, fille mineure. »

fallait vivre, il se mit à courir la province, peignant çà & là, à tort, à travers. Etabli provisoirement au Hâvre, il y faisait des portraits &, au besoin, de la décoration pour le théâtre de la ville. Ce dernier genre de travail l'ayant mis naturellement en rapport avec le directeur, celui-ci, qui reconnaissait dans le jeune Desbuissons un beau garçon, bien découplé, annonçant d'ailleurs quelques dispositions pour le chant, fit tant & si bien qu'il lui persuada de se mettre au théâtre. Peu de jours après, il le fit débiter dans la pièce des *Dettes* (1), par le rôle de Dubois. Cette tentative réussit assez pour que notre jeune homme prît goût à la chose. Il joua pendant quelque temps encore au Hâvre, avant de revenir à Paris. En 1793, il y fut engagé au théâtre de la Cité, comme danseur-figurant, sous le nom de *Joséph-Hippolyte*. Il jouait de petits rôles dans les pantomimes dialoguées, notamment dans la *Fille hussard* (2), où son beau physique le faisait remarquer à côté des Lafite, des Gougibus, des Tautin, des Vicherat.

Il débuta, au Vaudeville, en 1798, par le rôle d'Ergate, dans la *Matrone d'Ephèse*; &, quelques jours plus tard, il joua ceux de Fabio, dans le *Faucon*, & du père Lajoie, dans les *Vendangeurs*. Ces débuts lui valurent un engagement qui dura trente années, pendant lesquelles, sans avoir jamais brillé au premier rang, il tint convenablement sa place.

(1) Opéra-comique en deux actes,
de Forgeot, musique de Champein,
représenté le 8 janvier 1787.

(2) Pantomime de Cuvelier, re-
présentée en 1793.

Cependant, Hippolyte était du nombre de ces acteurs que la nature favorise sous certains rapports extérieurs, mais en leur refusant l'intelligence dramatique, la conception, l'initiative & l'observation. Aussi n'avait-il toujours que le physique de ses rôles; il était faux dans tout le reste. Il est difficile de comprendre, qu'étant peintre miniaturiste de beaucoup de talent, il n'ait jamais su habiller ses personnages & en prendre, autant que possible, les traits.

Cet acteur avait une mémoire extrêmement rebelle. Après la lecture d'une pièce, il emportait son rôle chez lui; le transcrivait de sa main en *petite batarde*; se mettait la tête dans l'encoignure de sa chambre & faisait entrer péniblement chaque mot dans sa mémoire, sans liaison, sans suite. A la huitième répétition, il arrivait, croyant savoir; mais à la première réplique donnée, ou s'il fallait faire quelques pas, changer de place, il ne savait plus rien; il avait perdu son *coin de mur*.

Il se retira le 9 avril 1824, avec la pension, & vécut encore jusqu'au 31 mars 1845.





JEAN-BAPTISTE

TAUTIN

1770 — 1841

TAUTIN, dont le nom a brillé dans les fastes de l'Ambigu-Comique, jouait, dès l'origine (20 octobre 1792), les premiers rôles dans les pantomimes & les mélodrames, au théâtre de la Cité, alors placé sous la direction de Lenoir Saint-Elme, & il y jouissait d'une grande faveur. Aussi son arrivée à l'Ambigu-Comique obtint-elle l'assentiment général. Tautin, doué d'une belle taille, d'une physio-

Extrait des registres de l'église Saint-Sulpice : « L'an mil sept cent soixante & dix, le dix mars, a été baptisé JEAN-BAPTISTE, né hier, fils de JACQUES TAUTIN, compagnon menuisier, & de ANNE-FRANÇOISE GUILLER-MONT, son épouse, demeurant rue du Petit-Bacq. Le parrain, JEAN-BAPTISTE BAILHAUT, menuisier ; la marraine, CLAUDINE RIDELLE, mineure. »

nomie expressive, rachetait, par une tenue qui ne manquait ni de noblesse ni de distinction, une prononciation vicieuse, une diction saccadée & une malheureuse habitude de faire rouler les *rr*, que nous avons pu constater depuis dans la bouche d'un sociétaire de la Comédie-Française, qui, lui aussi, semblait se complaire dans cette vibration abusive. Ces défauts disparaissaient en partie, il est vrai, chez Tautin, lorsqu'il jouait ce qu'on appelle aujourd'hui un *premier rôle comique*. Ourfcoff, du *Faux Alexis*; Miesko, de *l'Illustre aveugle*; Abelino, de *l'Homme à trois visages*, lui méritèrent de nombreux & légitimes applaudissements. Ce qu'il y avait de singulier chez cet acteur, c'était sa prédilection bien prononcée pour les rôles à costumes brillants. Elle allait jusqu'à préférer un premier rôle *bien habillé*, dans lequel il n'y avait rien à recueillir, & qui au contraire mettrait en faillie ses défauts, à un rôle comique où cependant il aurait été certain du succès. C'est ainsi qu'il s'obstina à jouer le Prince, espèce de troisième rôle, dans *l'Ange tutélaire*, & qu'il refusa, malgré les vives instances de l'auteur, celui du Brigand, qui revint à Dumefnil qui y réussit beaucoup.

Personne n'était plus heureux que Tautin pour improviser un mot que la situation faisait naître. Cet esprit d'à-propos, que la rampe lui inspirait, était d'autant plus singulier, qu'on a cité de lui une foule de naïvetés qui ne le cédaient en rien à celles dont Chappelle, le *Cassandre* du Vaudeville, fut si prodigue. Citons-en quelques-unes.

A l'époque où l'on commençait à faire des propositions pour la Russie aux acteurs qui se sentaient d'humeur à s'expatrier, on en causait devant Tautin, qui s'était mis en tête que Saint-Pétersbourg se trouvait au bout du monde. — Mais, lui dit un de ses camarades, il n'y a que cinq cents lieues. — Cinq cents lieues! cinq cents lieues! reprend Tautin, c'est fort bien, oui pour aller; mais pour revenir! — S'étant rendu un jour à la Bibliothèque pour examiner des dessins de costumes, il demanda à l'employé sous quel règne vivait François I^{er}? — Enfin, traversant le Pont-Neuf, & arrêté à regarder un bateau chargé de sable, dont l'eau touchait les bords : « Si la rivière venait à monter de deux pouces, s'écria-t-il, il serait perdu! »

Tautin passait pour être intéressé, & c'est ce que pourrait donner à penser l'anecdote qui suit : Il avait créé avec assez de bonheur le rôle principal dans un mélodrame intitulé : *la Jeunesse du grand Frédéric* (1). Le roi Guillaume de Prusse, ayant assisté à une représentation de cette pièce, voulut témoigner sa satisfaction à l'acteur & lui envoya, le lendemain, par un aide de camp, une épée de peu d'apparence, il est vrai, mais fort précieuse, parce qu'elle avait appartenu à ce monarque. Tautin ne parut pas fort enthousiasmé du cadeau. — « Vous auriez préféré autre chose? lui demanda l'officier. — Ma foi, oui! j'en conviens, j'aurais mieux

(1) Mélodrame de Boirie & Le- fois, le 17 octobre 1806.
maire, représenté, pour la première

aimé... de l'argent. » L'aide de camp, sans mot dire, reprit l'épée, posa sur la cheminée un écu de six francs & se retira.

Quelques avantages pécuniaires, des rôles promis, & par-dessus tout la mission de mettre en scène, l'engagèrent à quitter l'Ambigu-Comique pour la Gaité. Pendant plusieurs années encore, les applaudissements l'y suivirent. *Les Ruines de Babylone*, *la Citerne*, *l'Homme de la Forêt noire*, furent créés par lui d'une manière remarquable. Mais enfin l'âge arriva, le prestige se dissipa & les défauts de l'acteur apparurent plus saillants (2). La perte de ses économies (car c'était un homme d'ordre), placées dans une entreprise qui fit faillite, hâta beaucoup sa décadence. A la fin de 1817, il quitta le boulevard, sentant qu'il ne pouvait plus y briller au premier rang, & se mit à courir les départements. Il était, en 1819, au théâtre des Célestins, à Lyon, & au théâtre Français de Bordeaux, l'année suivante. Après avoir été régisseur à Reims, il roula de bourgade en bourgade jusqu'à Paris où on le revit en 1821, faisant partie du personnel du *Panorama dramatique*, nouveau théâtre récemment ouvert; mais Tautin n'était plus alors que l'ombre de lui-même.

Il disparut avec ce théâtre, presque mort-né, puisque le 21 juillet 1823 on fermait ses portes, qui ne se rouvrirent plus; peu de mois après, il fut démoli.

(2) On fit courir à cette époque, dans les petits-théâtres, le distique suivant, œuvre d'un de ses camarades :

« Le temps qui détruit tout, ne t'a point
[respecté :
« Tes traits, ton teint, ton ton, Tautin,
[tout t'est ôté. »

Depuis ce temps jusqu'à l'époque de sa mort, arrivée à Paris (3), le 4 mai 1841, on n'entendit plus parler de Tautin, dont les dernières années s'écoulèrent dans la gêne & dans le besoin. L'Association des artistes dramatiques, dont, cependant, il n'était pas membre, fit les frais de son enterrement.

(3) Faubourg Montmartre, n° 24, & non à Bicêtre, ainsi qu'on l'a dit à tort.






NICOLAS CAMMAILLE

dit CAMMAILLE-SAINT-AUBIN

1770 — 1832

AMMAILLE SAINT-AUBIN, qui fut successivement & tout à la fois acteur, auteur & directeur, appartient à cette génération théâtrale qui fit fleurir le drame & surtout le mélodrame sur les petits théâtres du boulevard, de 1790 à 1820.

C'est seulement à la fin de 1792 que son nom figure sur la liste des acteurs de l'Ambigu-Comique. Il avait alors vingt-deux ans, puisqu'il était né en 1770, lorsque

Extrait des registres de la paroisse Saint-Eustache, à Paris: « Du vingt-cinq mars mil sept cent soixante & dix, fut baptisé NICOLAS, né d'aujourd'hui, fils de CLAUDE CAMMAILLE, bourgeois de Paris, & de MARIE-ANNE-ANGÉLIQUE VALONNE, sa femme, demeurant rue de la Cossonnerie. Le parrain, NICOLAS PIOCHOT, marchand de vins; la marraine, MARIE LASNIER, veuve de Edme Bertault, maître tailleur, laquelle a déclaré ne savoir signer. »

déjà il se révélait, comme auteur dramatique, dans une lettre adressée au *Journal des Spectacles*, le lendemain même de la mort de Marat ; où, après avoir déploré la perte que la République venait de faire, en termes qui peignaient son exaltation révolutionnaire, il annonçait qu'il avait composé un drame en trois actes & en vers, intitulé : *l'Ami du peuple ou les Intrigants démasqués*. « Cette pièce, disait-il, écrite depuis deux mois, & « destinée d'abord au théâtre de la République, était « sur le point d'être jouée au théâtre de la Cité. » Puis, ajoutait-il avec une naïveté au moins risible : « Si « ma pièce eût été donnée plutôt, peut-être n'aurions-nous pas à regretter un des plus courageux « défenseurs de l'égalité politique. »

L'Ami du peuple fut, en effet, représenté en 1793 avec le succès qu'obtenaient alors les ouvrages qui flattaient les passions extrêmes. Ces opinions exagérées, Cammaille les transporta volontiers de la politique dans la littérature. En 1797, il fit représenter le *Moine*, mélodrame monstrueux, tiré du roman de Lewis, qui venait d'être traduit en français & qui fut un des premiers drames où le ciel & l'enfer, les diables & les spectres étaient mis à contribution pour la plus grande joie des spectateurs. Son jeu, comme acteur, se ressentait des exagérations de son style ; il avait de l'intelligence, du feu ; mais de l'emphase & de la boursofflure. Sa diction était ampoulée & il tenait à frapper plus fort que juste ; il ne fut jamais un acteur à réputation.

Quand Audinot & Arnould Muffot eurent quitté la direction de l'Ambigu-Comique, Cammaille fut un des quatre ou cinq directeurs qui se succédèrent en peu d'années à ce théâtre, sans parvenir à lui rendre son ancienne prospérité.

Après le 18 fructidor, il fut pendant quelque temps employé au ministère de la police, & un écrit du temps, faisant allusion au rôle diabolique qu'il avait joué dans le *Moine*, lui reprochait d'avoir continué à jouer le même rôle dans un autre genre & sur une autre scène. Il y a là une insinuation malveillante sur laquelle nous n'appuierons pas & dont nous laissons la responsabilité à l'écrivain allemand qui se la permit dans le journal : « *Paris & Londres.* » On lui reprochait, en même temps, un trait d'impudence assez original. Un avis placardé sur les murs convoquait, de sa part, ses créanciers à son domicile pour qu'il leur souscrivît des billets ; & le même journaliste étranger, auquel nous devons ce détail, jouant sur le nom de Cammaille, ajoute : « qu'il avait à peine besoin de rappeler qu'il était plus
« souvent désigné sous le nom de *Canaille* que sous son
« vrai nom. »

Cammaille avait fait jouer, en 1795, en collaboration avec René Périn, une pièce de circonstance, le *Concert de la rue Feydeau*, au théâtre de l'Ambigu-Comique. La représentation de cette pièce devint l'occasion de troubles. Quelques jeunes gens, affichant des opinions opposées au gouvernement du jour, se crurent offensés par certaines plaisanteries de cet ouvrage & voulurent

empêcher qu'il fût continué. Au nombre de ces opposants se trouvait Martainville, qui fit grand tapage dans les journaux à propos de son arrestation. Il n'est pas inutile de faire observer que si le fougueux publiciste se montra à ce point susceptible en cette occurrence, il y avait sous jeu une question personnelle. Lui aussi était auteur d'une pièce portant le même titre, pièce jouée quinze jours après à la Cité, & il n'était pas fâché de nuire à des confrères qui l'avaient distancé.

Le peu de succès de la direction de Cammaille, à l'Ambigu, ne le détourna pas d'un nouvel effai qu'il tenta au théâtre de la Cité, dont il devint directeur de 1800 à 1801. Il ouvrit le 19 prairial (8 juin 1800), par une pantomime à fracas, intitulée : *Les Chinois*, & qui n'ayant pas réussi, fut suivie de la reprise d'anciens ouvrages déjà connus, tels que le *Moine*, avec des changements ; *C'est le diable ou la Bohémienne*, &c.

Malgré ses efforts pour attirer la foule par des ouvrages à titres plus extraordinaires les uns que les autres, Cammaille ne fut pas plus heureux dans cette nouvelle entreprise que dans la précédente. Ses annonces fastueuses & mensongères demeurèrent sans résultat & il n'en retira qu'un ridicule de plus. Citons comme un exemple de style grotesque, celle qu'il fit à propos de la victoire de Marengo : « Après demain, on donnera
« la première représentation de *la Bataille de Marengo*,
« à laquelle est invitée la famille du Premier consul,
« précédée de *Gilles tout seul*. »

On comprend le rire excité par cette forme peu heu-

reuse de rédaction qui faisait précéder de *Gilles tout seul* la famille du Premier consul.

Une autre fois, profitant du séjour d'un jeune Chinois à Paris, il faisait annoncer que le spectacle serait « *honoré* de sa présence. » Jusques-là il était dans son droit de réclame; mais ne l'outrepassait-il pas en ajoutant audacieusement que cet étranger serait « accompagné de tout l'état-major de la place & des autorités constituées »? On peut juger, par ce qui précède, que la *réclame*, à laquelle on a tant jeté la pierre de nos jours, fonctionnait déjà passablement au début du siècle.

« Cependant, malgré ses promesses, la présence du « Chinois, des sauvages & des députés, dit un journal « contemporain, le public néglige d'aller applaudir les « pantomimes larmoyantes & insignifiantes dont ce « directeur encombre son théâtre. »

Cammaille Saint-Aubin se prodiguait, non-seulement comme auteur, mais encore comme acteur.

Il reprenait le *Moine*, dont il jouait le principal rôle avec une énergie effrayante.

« Le désir qu'il a d'être applaudi, disait Fabien Pillet, « fait qu'il corrompt ses dispositions pour le drame. Il « fait trop de contorsions & il manque tous ses effets, « par une continuité d'éclats hors nature. »

« Il parle trop haut, disait un autre critique, prend « trop souvent sa voix dans la tête, & vise un peu trop « à l'effet en voulant donner à ses rôles une importance « qu'ils n'ont pas. »

On faisait, en même temps, la remarque que, par

suite de l'habitude de jouer la pantomime, il ne savait jamais ses rôles dans la comédie : « ce qui était fort « agréable pour ses camarades », ajoute malicieusement le journaliste.

Complétons le tableau par un dernier coup de pinceau qui ne vient pas d'un ami : « Demi-auteur, demi-« acteur, de l'orgueil, de l'entortillage & du fiel, le « distinguent parmi les grands hommes du jour. »

Nous avons voulu noter au passage les différents jugements portés sur Cammaille, en sa triple qualité de directeur, d'auteur & d'acteur, pendant la principale période de sa carrière militante. Cette physionomie reflète d'une manière assez fidèle, selon nous, les opinions politiques & littéraires à cette époque de crise physique & de fièvre morale, avec ses exagérations, ses illusions & ses démonstrations bruyantes & à l'emporte-pièce.

Nous l'avons laissé au théâtre de la Cité, luttant contre la mauvaise fortune ; de guerre lasse, il finit par abandonner la partie. Il quitta cette direction malheureuse & entra au théâtre de la Gaîté, où nous le retrouvons en 1804 & 1805, jouant les premiers rôles du drame, du mélodrame & de la pantomime. En 1806, une nouvelle troupe s'établit au théâtre *Molière*, qui prit alors la dénomination des *Variétés-Etrangères*, & y donna des pièces traduites, ou imitées des répertoires anglais, allemand, espagnol & italien.

Cammaille Saint-Aubin fit partie de ce théâtre, dès l'origine, pour y remplir les premiers rôles dans la co-

médie & le drame. Deux rôles fixèrent un instant sur lui l'attention, dans l'*Epigramme* & dans la *Famille allemande*.

Cette entreprise dura peu. Picard, directeur du Théâtre de l'Impératrice, l'engagea en 1808, pour y remplir une sorte d'emploi mixte, c'est-à-dire des rôles de *tenue* & de *raisonneurs*. Au reste, à cette époque, le jeu de cet acteur était devenu plus modéré, plus sobre d'éclats de voix, quoiqu'on s'aperçût facilement qu'il avait joué autrefois le mélodrame.

S'il ne le jouait plus, il ne laissait pas, toutefois, d'en composer encore. Le *Prince de la Xewa*, représenté en 1809, à l'Ambigu-Comique, en fournit la preuve.

En 1811, il renonça à la scène, du moins en tant qu'acteur; car, en 1817, il faisait encore jouer à la Gaité le *Passage de la mer Rouge ou la Délivrance des Hébreux*, mélodrame composé en collaboration avec Augustin Hapdé (1).

Dans les premières années de la Restauration, Cammille Saint-Aubin obtint dans l'administration générale des postes un emploi qu'il conserva jusqu'à sa mort.

Atteint d'une maladie grave, il passa presque toute la dernière année de sa vie dans la Maison royale de santé, où il mourut le 26 août 1832, âgé de soixante-deux ans.

(1) Hapdé (Jean - Baptiste - Auguste), né à Paris en 1774, mort en 1839, a fait pour les petits théâ-

tres du boulevard un grand nombre de pièces, aujourd'hui oubliées.

Nous donnons, en terminant, la liste de ses pièces de théâtre imprimées :

L'Ami du peuple, drame en trois actes & en vers, 1793.

Le Concert de la rue Feydeau, 1795.

Le Moine, drame en cinq actes, 1797.

Marguerite ou les Voleurs, 1798.

La Fausse Mère ou une Faute de l'amour (2), drame, 1798.

(2) Ce drame, qu'il composa avec son camarade Destival, donna lieu, de la part de Cammaille Saint-Aubin, à une réclamation qu'il adressa au Ministre général de la police, au sujet d'un *canard* répandu à profusion dans Paris, le lendemain, & par lequel on racontait l'événement arrivé la veille à l'Ambigu-Comique, dans le cours de la représentation de cette pièce.

— « Citoyen ministre, la sottise, « on pourrait dire la malveillance, « vient de publier un accident arrivé hier au soir au théâtre de l'Ambigu-Comique. On assure que, dans la représentation de la *Fausse Mère*, un figurant (*) m'a coupé le poignet; qu'un éclat du fabre blessa un homme au parterre; que son épouse, dans sa frayeur, se creva l'œil, & qu'enfin la poignée du fabre tua un homme dans les coulisses.

« Rien de plus faux que cet événement : hier, la représentation a été, comme à l'ordinaire, calme & sans malheur. Il y a quelques jours seulement, un éclat de fabre frappa un citoyen; mais il est resté dans la salle, & lui-même a dissipé les inquiétudes que l'administration avait pu concevoir au premier abord, avec trop de précipitation.

« Le public & vous, citoyen Ministre, foyez en garde contre l'animadversion qu'on veut jeter contre le théâtre où j'exerce mon art. Si vous voulez remarquer que l'imprimé ci-joint qui contient de pareilles faussetés, est le même qui parlait de l'événement du théâtre Lazary; que cet imprimé amalgame au milieu de l'incendie, le prétendu malheur de l'Ambigu-Comique avec des détails politiques; c'est, en un mot, une

(*) Il se nommait Théodore.

Louise ou le Théâtre, comédie, 1799.

L'Elève de la nature, pantomime, 1801.

Ima ou les Deux Mondes, 1802.

La Fille de l'hospice, 1805.

Le Prince de la Nawa, 1809.

Le Passage de la Mer Rouge, 1817.

« ancienne planche non brisée, à
« laquelle on a ajouté un titre nou-
« veau pour abuser, en le débitant,
« de la crédulité publique. »

Je suis avec respect,

Citoyen Ministre,

N. CAMMAILLE,

*l'un des auteurs de la Fausse Mère
& acteur de l'Ambigu.*

18 prairial, an VI (6 juin 1798.)

(Archives générales de l'Empire.)

Cammaille, dans cette lettre, garde le silence sur celle que, le 24 floréal précédent (13 mai), le Ministre avait adressée, à propos de la *Fausse Mère*, au directeur de l'Ambigu-Comique, & que voici :

« Je suis étonné, citoyen, que
« vous vous soyez permis de donner

« la représentation de la nouvelle
« pièce, intitulée : la *Fausse Mère*,
« avant d'avoir retiré de mes bu-
« reaux le manuscrit que vous y
« aviez fait déposer. Je vous repro-
« cherai, en outre, d'avoir annoncé
« cette pièce sous un titre diffé-
« rent de celui que porte le ma-
« nuscrit. Je vous enjoins de la
« remettre sous le titre de : *Une*
« *Faute de l'Amour ou la Piété*
« *filiale*. Vous voudrez bien suf-
« pendre toute représentation de
« cette pièce, jusqu'à ce que l'au-
« teur ait retranché l'horrible spec-
« tacle sur la scène d'une femme
« morte de faim & les bras dévorés
« par elle-même. »

(Archives générales de l'Empire.)






ALEXIS-LOUIS GÉNAUT

dit JULIEN

1770 — 1844

 E nom rappelle une des anciennes célébrités de l'ancien Vaudeville, où Julien jouait en double l'emploi des *amoureux*, qu'Henri tenait en chef. Avant de venir à ce théâtre, Julien avait déjà joué la comédie en province, &, en dernier lieu, à Marseille; c'est là que Barré l'alla chercher, lors de la formation de sa troupe.

Doué d'un physique agréable, quoique peu distingué, de beaucoup de chaleur & d'audace, il lutta longtemps

Extrait des registres de l'église Saint-Nicolas-des-Champs : « L'an mil sept cent soixante & dix, le vingt-neuf novembre, a été baptisé ALEXIS-LOUIS, né de ce jour, fils de NICOLAS GÉNAUT, traiteur, & de LOUISE GUIGNEPAIN, son épouse, demeurant rue Saint-Martin. Le parrain, ALEXIS DANTIER, mineur; la marraine, LOUISE GÉNAUT. »

avec le public qui ne l'avait point adopté & le sifflait volontiers. Sa persévérance ne l'abandonna pas ; il en reçut le prix. Un rôle d'*Incroyable* (les *Cocodès* sous le Directoire), qu'il eut à représenter dans *Comment faire ?* parodie de *Misanthropie & repentir*, le mit enfin en évidence ; il saisit parfaitement cette caricature. Ses allures & son assurance le servirent merveilleusement dans l'interprétation de ce personnage, & la pièce lui dut une partie de son succès qui fut grand. Dès-lors, Julien avait conquis la faveur du public, qui le plaça à côté d'Henri & le lui préféra même souvent, parce qu'il avait plus de chaleur & d'entrain, plus de légèreté & de gaieté. C'était assez pour que désormais les auteurs lui confiaient des rôles importants. Il en eut plusieurs à créer du même genre, dans lesquels il saisit avec beaucoup de vérité & de comique le ton des gandins du jour. Celui de Sainte-Luce, dans *Fanchon la vieilleuse*, pièce représentée (1) avec un énorme succès, qu'il établit d'une manière remarquable, étendit sa réputation.

Par malheur pour lui, Julien avait une tête de feu qui l'entraînait dans des excès dont il se repentait ensuite, mais qui brisèrent sa carrière théâtrale. C'est ainsi, qu'étourdi par l'enivrement du succès, il se crut appelé à de plus brillantes destinées que celles de fredonner un couplet de vaudeville, & qu'à l'instar de madame Belmont il abandonna, en octobre 1807, l'humble scène où il brillait, pour celle de l'Opéra-Comique, où il devait échouer & compromettre une renommée si laborieuse-

(1) Le 18 janvier 1803.

ment acquise. Julien chantait avec goût, sans doute, & de façon à être remarqué sur une scène où il était entouré de camarades à la voix peu mélodieuse & qui, pour la plupart, peu ou point musiciens, savaient à peine faire la différence d'un *ré* avec un *sol*. A l'Opéra-Comique, c'était une toute autre affaire, & avec son filet de voix, tout agréable qu'il fût, Julien ne pouvait espérer de se soutenir dans l'emploi qu'Elleviou tenait en chef & d'une manière si brillante. Au bout de deux années passées à ce théâtre dans une inaction presque absolue, il résilia son engagement & partit pour la province. En 1815, il faisait partie du théâtre de Rouen, où il était vu avec assez d'indifférence, lorsqu'il fut obligé de déguerpir pour se soustraire à la colère du public qu'il avait gravement insulté.

Un soir qu'il l'avait mécontenté par un retard d'une heure, on faisait grand tapage. Une première fois, le régisseur avait annoncé que Julien n'était pas arrivé; une seconde fois, il vint dire qu'il s'habillait & que la pièce allait commencer. Julien entra en scène avec son assurance habituelle & se vit accueilli par une bordée de sifflets. Il s'avance pour parler, les sifflets redoublent, on lui demande des excuses. Il hausse les épaules, tourne le dos au parterre, &, remontant la scène, il relève les basques de son habit, & montre au parterre ce que l'on a appelé depuis *le système de Bocage* (2), qu'il frappe de sa main, en disant : « Voilà mes excuses ! »

(2) Voici, d'après la chronique,
l'explication de ce mot :

Bocage avait été engagé par De-
lestre-Poirson, alors directeur du

Comme on le pense bien, il n'attendit pas les suites de son impertinence ; il sortit immédiatement du théâtre, &, sans être rentré chez lui, la nuit même il quittait la ville.

Le 16 août 1820, il rentra au Vaudeville, où il créa la *Demande en grâce*, *Jodelle*, & le comte dans *Frontin mari-garçon*, que Gontier abandonnait en passant au Gymnase.

Quoiqu'il eût vieilli & ne pût prétendre à retrouver la même faveur qu'autrefois, les vieux amateurs le revirent encore avec plaisir, moins peut-être pour lui-même que parce qu'il leur rappelait le temps de leur jeunesse. Aussi aurait-il pu prendre au Vaudeville une position qui promettait de devenir très-bonne à cause du départ de Gontier, lorsqu'un nouveau coup de tête lui fit encore perdre cette chance.

Il avait repris dans *Fanchon* son rôle de Sainte-Luce, que Guénée (3) tenait depuis longtemps, mais que

Gymnase, & répétait la pièce de *Jarvis*. Acteur aux allures bizarres, & dédaigneux surtout des conventions, nous pourrions dire des convenances, il débitait son rôle, le dos presque constamment tourné à la salle. Impatienté, Delestre-Poirson lui en fit l'observation, en l'engageant à faire face au public. — Monsieur, lui répond Bocage, *c'est mon système* ! — Hé, monsieur, réplique Delestre-Poirson, je ne vous ai point engagé pour montrer *votre système* au public. »

(3) GUÉNÉE (Louis) eut des commencements heureux, qui promettaient plus qu'il n'ont tenu. Né à Paris le 12 août 1785, il entra au théâtre des *Jeunes Elèves*, à l'âge de dix ou douze ans. Doué d'une figure charmante, vif, gai, ardent, il s'y fit remarquer par le directeur & les professeurs attachés à cet établissement, qui fut une école bien autrement pratique que le Conservatoire, car tous les élèves, selon leur âge & leurs aptitudes, étaient tenus de suivre les cours avec affi-

celui-ci lui avait rendu par esprit de bonne camaraderie. Un soir que l'on donnait la pièce en troisième, Julien crut avoir le temps d'assister à la première représentation des *Aubergistes de qualité*, à l'Opéra-Comique. Il avait mal calculé la durée des deux premières pièces, & la seconde était jouée qu'il n'était pas encore arrivé. Une heure d'attente se passe au milieu du bruit & des sifflets. On décide Guénée à jouer le rôle; il s'habille à la hâte, & le régisseur vient annoncer que Julien, manquant à son devoir, Guénée allait le remplacer. Julien arrive en ce moment, monte à sa loge, s'habille, moins l'habit d'uniforme qui était sur le dos de son camarade. Il descend à temps pour sa réplique & veut dépouiller Guénée

duité. Donc, Guénée à l'âge de quinze ans, avait une teinte d'instruction que la lecture & son esprit naturel augmentèrent. Il fit de rapides progrès; &, son physique aidant, à dix-sept ans il tenait l'emploi des *amoureux*, *petits-maîtres*, & portait l'habit brodé & l'épée avec une aisance, une distinction qui donnaient les plus grandes espérances. C'est alors que le comité de la Comédie-Française s'occupa de lui; plusieurs sociétaires vinrent l'encourager par leurs suffrages à travailler pour débiter *chez eux* à vingt ans. En attendant, on lui donna ses entrées. Le décret de 1807 supprima les *Jeunes Elèves*; le lendemain de la clôture, Guénée fut appelé au Vaudeville pour rem-

placer Julien. Il débuta par le rôle de Sainte-Luce dans *Fanchon*. Admis sans contestation, il se voua au genre du Vaudeville, en voyant son camarade Firmin entrer aux Français.

Après avoir tenu longtemps l'emploi des *amoureux*, quoique son physique fût encore jeune & agréable, il prit l'emploi de *second comique*, mais il y fut toujours très-ordinaire.

À la création du théâtre des *Nouveautés*, il quitta le Vaudeville pour ce théâtre; puis il parcourut la province, & finit par se fixer à Limoges, où il s'était associé dans l'exploitation d'un café-restaurant. Il est mort d'apoplexie, en 1865.

de son habit; on s'y oppose; il devient furieux; Guénée-*Sainte-Luce* entre en scène & Julien l'y suit en manches de chemise. Le régisseur le saisit par derrière & le ramène dans la coulisse; mais il reçoit à l'instant de Julien le plus beau soufflet qui se puisse donner. Reconduit à sa loge, cet homme si furieux devint calme & raisonnable; il avoue ses torts en pleurant comme un enfant.

Mais le coup était porté. Comme on se défiait de son caractère, il n'y avait pas eu d'engagement signé; on n'avait échangé que des paroles, en lui signifiant qu'à la première frasque il serait remercié: ce qui fut fait.

Julien se le tint pour dit. Il ne remonta plus sur la scène & rentra dans la vie privée. C'est alors qu'il se maria (4), afin d'être conséquent avec ce qu'il n'avait cessé de répéter, tant que dura ce qu'il appelait sa jeunesse: « Quand les femmes ne voudront plus de moi, je me marierai. » C'est ce qu'il fit à cinquante-neuf ans: ce qui ne veut pas dire que les femmes l'aient mis dans le cas d'attendre jusques-là. Il est vrai que celle qu'il épousa était une ancienne connaissance, qui, devenue libre & riche, lui accorda sa main.

Julien, depuis sa retraite du théâtre, grâce surtout à ce mariage, vécut dans l'aisance & mourut à Paris, le 20 janvier 1844, à l'âge de soixante-treize ans & deux mois.

(4) Du 10 août 1830, acte de mariage d'*Alexis-Louis Génaut*, rentier, âgé de 59 ans, avec *Céleste-*

Sophie Caruyer, rentière, âgée de 42 ans, née à Rouen, le 23 octobre 1787.



HENRI-BARNABÉ LEROUX

dit HENRI

1772 — 1853

HENRI est né à Paris, le 2 janvier 1772. Il aimait à jouer la comédie de société, où sa jolie figure, sa tournure élégante, lui valaient, d'ailleurs, de ces succès que recherchent les jeunes gens. Il attira l'attention de Piis & Barré qui étaient à l'affût de tout ce qui pouvait contribuer à former les éléments d'une bonne troupe, & il entra au Vaudeville à la fondation de ce théâtre.

Extrait des registres de la paroisse Sainte-Marguerite : « Le trois janvier mil sept cent soixante & douze, a été baptisé HENRY-BARNABÉ, né la veille, fils de NICOLAS LEROUX, marchand cordonnier, & de MARIE-JEANNE AUBRY. Le parrain, BARNABÉ SHIELL, officier du régiment irlandais; la marraine, HENRIETTE COCHET. »

Joli homme, gracieux & distingué, d'un ton parfait à la ville aussi bien qu'à la scène, il joua l'emploi des amoureux avec tout le succès que lui devaient obtenir ces qualités si rares aujourd'hui. Toutefois, son jeu, empreint d'un peu d'afféterie, rappelait l'école des Clairval & des Michu ; mais cela ne déplaisait pas alors, on en était encore aux *Colins* en bas de soie. Lorsque l'âge l'obligea à quitter les *jeunes premiers*, il prit quelques rôles de *pères nobles*, qu'il représenta sagement avec sa distinction innée.

Il parut pour la dernière fois sur la scène, le 25 novembre 1821, dans une représentation donnée à son bénéfice & qui produisit une assez forte recette. Il y remplissait, dans la *Visite à Bedlam*, le rôle du baron. A sa retraite, il avait accompli trente ans & plus d'un service non interrompu.

Henri avait une existence privée toute de discrétion & d'ordre. Il avait épousé, le 11 août 1798, la jolie mademoiselle Belmont (1) ; mais ils divorcèrent, trois ans après, sans qu'on ait pu assigner de cause connue à cet acte si grave. On fit à ce sujet des conjectures que rien ne vint confirmer ; la seule version qui prit quelque consistance, disait qu'Henri tenait trop serrés les cordons de sa bourse & que sa femme en souffrait dans son amour-propre.

(1) Marie-Marguerite Bauret, née à Givet-Saint-Hilaire (Ardennes), le 8 juillet 1781. Mariée à H.-B. Leroux, en 1798 ; divorcée le 5 mars

1801 ; remariée, le 7 avril 1841, à Emmanuel-Félicité-Louis-Charles Dupaty, homme de lettres ; morte à Paris, le 27 décembre 1844.

Il se remaria, le 2 avril 1828, à Versailles, qu'il habitait alors (2).

Dans les dernières années de sa vie, il revint habiter Paris, après avoir perdu sa seconde femme. Il exploitait avec la fille qu'il avait eue de ce second mariage, un bureau de tabac situé dans la rue des Martyrs. Nul, parmi ceux qui s'y arrêtaient, n'aurait certes pu se douter que, sous l'ample paletot de ce vieillard arrondissant des cornets, ou classant les cigares par catégorie, se cachait le brillant colonel Francarville de 1803 (3).

Le casuel de ce débit, réuni à la pension servie par le Vaudeville à ses anciens acteurs & hypothéquée sur l'Etat, lui permettait de vivre dans une modeste aisance.

Henri est mort à La Chapelle, où il demeurait en dernier lieu, le 22 mai 1853.

Pas plus que son camarade Duchaume, sans doute, il n'aima la Révolution ; car un rapport du même commissaire le signale en ces termes : « L'acteur nommé
« Henry, qu'on peut appeler le *Gaveaux* du théâtre du
« Vaudeville, a joué hier dans la première pièce le rôle
« d'un propriétaire vêtu d'un *frac vert* ; & il a profité du
« mauvais esprit où il venait de laisser le public pour
« entonner de suite l'hymne de la liberté. Il a appuyé

(2) Le 2 avril 1828, acte de mariage de Henry-Barnabé Leroux, âgé de 56 ans, rentier, demeurant à Versailles, rue Berthier, n° 11, avec demoiselle *Claudine-Benoîte-*

Antoinette Gantel, âgée de vingt & un ans.

(3) Personnage de *Fanchon la vielleuse*.

« particulièrement avec une sorte de fureur sur ces
« mots : *Contre nous de la tyrannie*, &c. L'hymne sacrée,
« chantée de la sorte par ce vil histrion, produira
« toujours l'effet contraire à celui qu'en doit attendre
« le gouvernement. »

(Archives générales de l'Empire.)






CHARLES-GABRIEL

POTIER DES CAILLETIÈRES

1774 — 1838

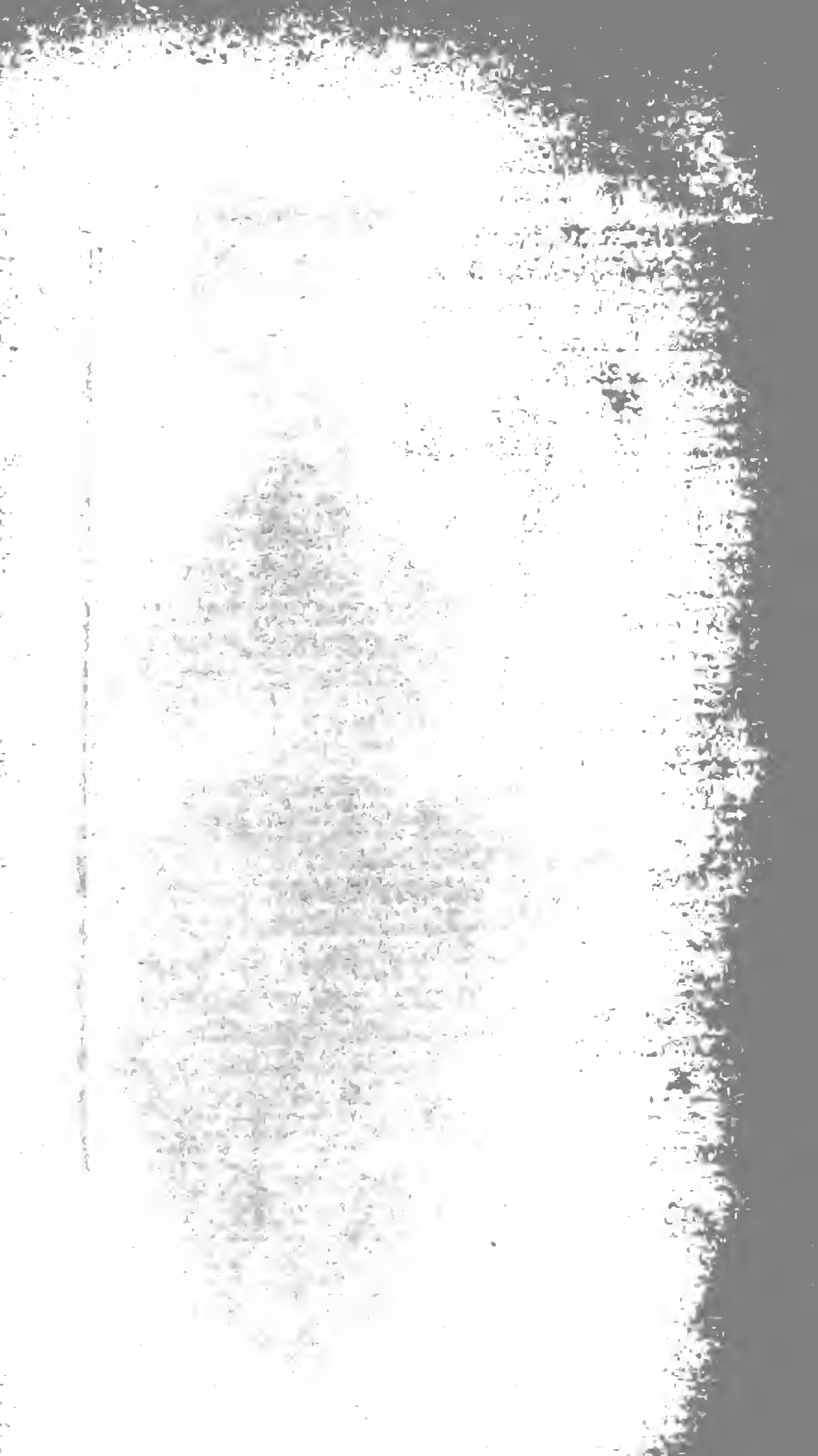
EST dans un antique hôtel de l'île Saint-Louis, qui subsiste encore sur le quai Bourbon, que, le 23 octobre 1774, naquit un enfant issu d'une famille de robe, que ses alliances rattachaient à la noblesse d'épée. Personne moins que lui

Extrait des registres de l'église Saint-Louis-en-l'Île : « L'an mil sept cent soixante & quatorze, le deux de novembre, a été baptisé par nous, prêtre vicaire de cette paroisse, soussigné, CHARLES-GABRIEL, né du vingt-trois octobre de la présente année, fils de PIERRE - CONSTANT POTIER, bourgeois de Paris, & de JEANNE-CLAIRE DE FUENTES DE TOLÈDE DE CASTILLE, son épouse, quai Bourbon de cette paroisse. Le parrain, haut & puissant seigneur CHARLES-LEOPOLD DE MONTBÉLIARD D'HORNOBOURG...; la marraine, haute & puissante dame GABRIELLE-JEANNE MENOU DE MEZROLLE, épouse de haut & puissant seigneur Gabriel de Chastenay, &c. »



POTIER

1774 + 1838



ne paraissait destiné à devenir un jour, ainsi que l'a dit un homme d'esprit (1), « un grand comédien dans un petit genre. » Ses premières années, en effet, se passèrent au sein d'une famille austère. Dès l'âge de huit ans, il s'en trouva séparé par la volonté paternelle, qui le confia à l'amitié & aux soins du chevalier de Paulet, fondateur & directeur d'une *Ecole des orphelins militaires*. Il y fut élevé jusqu'à sa dix-neuvième année, époque à laquelle la Révolution vint l'enlever brusquement pour l'enrôler sous le drapeau des bataillons de la République. Malgré la faiblesse de sa constitution & sa chétive santé, conditions peu propres à faire naître en lui une vocation qu'il ne se sentait pas, il passa trois ans à l'armée, sans grand enthousiasme, il est vrai. Il aurait pu dire, comme dans *Michel & Christine* : « Dame ! quand on n'en a pas l'habitude & qu'on se bat en amateur ! » Libéré en 1796, il revint à Paris, où il put reprendre l'étude des mathématiques ; mais, pas plus que l'état militaire, l'algèbre ne se trouvait être son fait.

Au début de ce siècle, jouer la comédie était un délassement fort à la mode dans le monde ; nous ne voyons pas qu'on en fasse trop fi de nos jours. Potier, à l'instar de tant d'autres jeunes gens, prit rang dans une de ces nombreuses réunions de comédiens amateurs qui abondaient alors dans tous les quartiers de Paris. Il y prit un goût extrême, & bientôt la comédie

(1) A. Jal. *Dictionnaire critique d'Histoire & de Bibliographie*.

de paravent ne fut plus lui suffire. Une vocation nouvelle s'était éveillée en lui : vocation qui devenait chaque jour plus impérieuse, & il lui fallait désormais non plus de bénévoles spectateurs, mais un vrai public. Il s'essaya d'abord en secret sur la petite scène des *Délassements Comiques*, où il se trouva avoir pour camarade un jeune enthousiaste comme lui, appelé aussi à se rendre un jour célèbre dans un autre genre (2). Cet essai ne fit que fortifier chez Potier le penchant qui l'entraînait vers le théâtre, & auquel il céda, malgré l'opposition très-prononcée de son père & le vif déplaisir qu'en ressentait sa famille.

Du boulevard du Temple, Potier ne fit qu'une enjambée à la rue du Bac, au théâtre des *Victoires nationales*. Un directeur de province l'y ayant vu jouer, l'engagea séance tenante & se hâta de l'emmener avec lui à Rennes. C'est sur le théâtre de cette vieille cité de l'Armorique que Potier fit ce qu'on peut appeler son premier début sérieux. Il voulut d'abord jouer la grande livrée; mais sa santé, qui était loin d'être robuste, mit obstacle à son dessein & l'empêcha d'y donner suite. Cet emploi ne laisse pas d'être fatigant & exige, d'ailleurs, une agilité de corps, un organe ferme & accentué, toutes qualités que Potier ne possédait pas & dont l'absence l'éclaira sur sa véritable ligne. Il se rabattit donc sagement sur les *comiques* de second ordre,

(2) Jean - Bernard Briffebarre, ciétaire de la Comédie-Française.
connu sous le nom de Joanny, fo- (Voir notre *Troupe de Talma*.)

où il se montra plus tard aussi parfait qu'il soit donné à un acteur de le devenir. De Rennes, il passa au théâtre d'Orléans.

Cependant sa réputation, qui s'était faite petit à petit, prenait chaque jour plus de consistance, & les directeurs des scènes de département cherchaient à l'envi à se l'attacher. Nantes & Bordeaux le possédèrent successivement. Il était dans cette dernière ville, marié depuis quatre ans environ (3), quand Brunet, l'un des directeurs des Variétés, eut l'idée d'appeler à son théâtre un homme qui pouvait devenir, & qui devint en effet pour lui, un concurrent redoutable. Potier, à qui souriait cette occasion favorable de revoir Paris qu'il avait quitté depuis tant d'années, accepta sans hésiter les propositions qui lui furent faites, & le 8 mai 1809, il débutait aux Variétés dans *Maitre André & Poinçinet*, pièce dont Brunet, par son jeu naïf & plaisant, avait assuré le succès dans le rôle principal. Le public, routinier par essence, comme bien on fait, & d'ailleurs habitué à cet acteur, alors son favori, n'accueillit le nouveau venu qu'avec prévention; il lui trouva la voix cassée & caverneuse; le débit lent, froid & monotone: en somme, l'accueil fait à Potier fut très-peu sympathique. Celui-ci ne s'affecta pas cependant outre mesure de ce quasi-échec & ne se tint pas pour battu après cette première épreuve. « Les Parisiens, disait-il,

(3) Avec Madeleine Blandain, actrice dans la même troupe.

Retirée depuis longtemps de la scène, elle est morte à Paris en 1866.

me prendront tel que je suis, ou je m'en irai; mais je ne changerai rien à ma manière. » La froideur du public à son égard ayant persisté, le découragement commençait à le gagner, & il annonça l'intention de retourner à Bordeaux, où il se savait regretté; mais le brave Brunet, étranger au sentiment de l'envie, & meilleur juge en cette circonstance que le public, insista si vivement pour le dissuader de cette résolution & pour le retenir, que Potier dut céder à ses instances, & bien lui en prit. Insensiblement, le parterre revint sur ses premières impressions : la glace se fondit, & l'acteur jusqu'à ce jour méconnu, presque dédaigné par lui, devint son enfant gâté. Déjà en possession du rôle de maître André, celui de La Flûte dans les *Intrigues de la Rapée*, que Brunet lui céda & auquel il donna un cachet original; le personnage d'Asinard qu'il établit dans la pièce de ce nom, achevèrent de le bien poser dans l'estime des connaisseurs. Son succès alla désormais toujours en croissant jusqu'au *Ci-devant jeune homme* (4), qui, en grande partie grâce à lui, attira pendant plusieurs mois aux Variétés Paris & la province.

Heureux temps pour les théâtres, ajoutons, & pour le public, que celui où un vaudeville en un acte suffisait aux plaisirs de la foule ! « *Nous avons changé tout cela*, » dit Sganarelle; mais s'en trouve-t-on mieux ?

A partir de ce jour, toutes les créations de Potier furent autant de petits chefs-d'œuvre : *Werther*, le

(4) Comédie-vaudeville, de Merle & Brazier, représentée le 28 mai 1812.

Solliciteur, le *Conscrit*, le *Centenaire*, l'*Homme de soixante ans* (5); mais, pour être historien fidèle, il faudrait mentionner tous les rôles joués par cet excellent comédien, pendant la période de neuf années qu'il resta aux Variétés.

En 1818, quelques difficultés s'étant élevées entre lui & l'administration de ce théâtre, Potier contracta un engagement avec le théâtre de la Porte Saint-Martin, où sa première apparition eut lieu, le 7 avril de la même année, dans une pièce composée pour la circonstance & intitulée : les *Originaux au café* (6). Les rôles nom-

(5) « Potier, dont l'éducation avait été complète, dessinait très-bien; il tira parti de ce talent dans l'intérêt de son art. Avant d'étudier un rôle, pour se rendre compte de l'extérieur du personnage & de ses allures, il en crayonnait les formes & cherchait dans l'animation de ce bonhomme ce qu'il aurait à faire pour le bien représenter. Avant de jouer l'*Homme de soixante ans*, Potier m'indiqua son costume : une petite perruque à la Titus & une longue redingote de drap bleu clair, boutonnée du haut en bas. Je lui témoignai ma crainte que cette apparence peu significative ne lui permit pas d'en tirer ses effets d'habitude. — Vous verrez, me dit-il, — Et il me donna telle satisfaction, qu'à sa seule entrée en scène, je reconnus dans toute sa personne un

vieillard, ancien officier distingué, qui avait été l'ami de ma famille & dont le souvenir m'était suffisamment resté. — Vous avez donc rencontré ce monsieur-là? dis-je à Potier. — Non, me répondit-il..., je l'ai rêvé! »

(*Epaves*, par Charles Maurice.)

(6) Un fait peu connu, c'est l'engagement de Potier avec l'Opéra-Comique, à la date du 1^{er} avril 1819, où il entra comme *sociétaire*, à demi-part, jusqu'au 1^{er} avril 1820. Il devait être augmenté de deux seizièmes chaque année, de façon que le 1^{er} avril 1822, ses dix seizièmes fussent complétés. De plus, le jour de son entrée, il lui était reconnu *cinq années* de service, & il devait jouir d'un congé annuel de deux mois.

« Les premiers débuts de M. Potier, stipule ledit engagement, au-

breux qu'il établit, le talent supérieur qu'il y mit, le succès, disons plus, la vogue qu'il procura à la plupart des ouvrages où il joua, démontrèrent la maladresse insigne du théâtre qui n'avait pas su le conserver. Le *Bourgmestre de Saardam*, le *Juif*, le *Tailleur de Jean-Jacques*, les *Frères féroces*, *Riquet à la houppe*, & le fameux père Sournois des *Petites Danaïdes*, maintinrent au plus haut degré la fortune du théâtre de la Porte Saint-Martin, pendant tout le temps que Potier y resta.

Quel que fût son zèle, il advint pourtant que la vaste étendue de ce vaisseau exigeant de sa part un redoublement d'efforts, afin de pouvoir se faire entendre, sa santé éprouva une altération qui lui fit reconnaître l'urgence de cesser un service aussi pénible que le sien. Il vint donc reprendre, le 5 mars 1822, sa place aux Variétés, dont les portes lui furent ouvertes à deux battants & où sa rentrée fut une véritable fête. Malheureusement, ce nouveau bail ne devait pas être de longue durée; car l'état de sa santé, alors fort compromise, lui imposa en 1827 l'obligation de se retirer. Le 11 avril, il parut dans une représentation d'adieux. Cette retraite ne fut pourtant pas définitive, ainsi qu'on avait pu le craindre. Cédant à cet entraînement qui

« ront lieu au mois de juillet 1819
 « & se poursuivront suivant les in-
 « térêts de l'administration jusqu'au
 « moment où, de concert avec elle,
 « il partira pour un voyage dont le
 « terme est indéterminé, mais qui
 « ne pourra excéder quatre mois. »

Signé : DUC D'AUMONT, POTIER.
 (Suivent les noms des membres
 du comité d'administration.)

Quelle fut la cause qui empêcha
 la réalisation de ce contrat? c'est ce
 que nous ignorons.

reporte sans cesse l'artiste au temps de ses triomphes, Potier n'eut pas assez d'énergie pour résister au désir, au besoin de venir chercher de nouveau les applaudissements de la foule, & on le revit successivement en 1829, aux *Nouveautés* (7), où il signala son passage par l'admirable création d'*Antoine* (8); à la Porte Saint-Martin, à la Gaîté, dont les directeurs se le disputaient; enfin, au théâtre du Palais-Royal, qui fut sa dernière & trop tardive étape. Arrivé à ce moment de la vie où l'âge & son triste cortège d'infirmités commençaient à glacer sa verve comique, ce grand artiste n'était plus que l'ombre de lui-même. C'est alors seulement qu'il prit la ferme résolution de rentrer dans la vie privée (9).

Qui le croirait? Potier avait des prétentions à jouer la tragédie... Hâtons-nous d'ajouter *burlesque*. Entr'autres charges de ce genre, il se plaisait à déclamer la scène entre *Agamemnon* & *Achille*, & il s'en acquittait d'une

(7) Théâtre ouvert en 1828, qui ne vécut que peu de temps & dont la salle fut depuis occupée par l'Opéra-Comique, d'abord; ensuite par le Vaudeville. Elle a été démolie en 1869, pour la prolongation de la rue Réaumur.

(8) Drame mêlé de couplets, de Méleuvre & Brazier, représenté le 9 avril 1829.

(9) Déjà, en juillet 1829, il écrivait à un de ses amis intimes, M. de

Coisy : « ... Mon état me devient
« bien dur. J'ai plus de douleurs
« que dans l'hiver & j'aspire au
« moment du repos... »

Et, cependant, six années se passèrent encore avant qu'il ne se décidât à prendre ce parti, tant d'empire sur l'esprit du comédien ce contrat de chaque jour avec le public ! Tant il lui en coûte de rompre avec cette popularité qui est sa seconde vie !

façon si plaisante, au dire d'un témoin oculaire (10), « que Talma, qui assista plus d'une fois à cette parade *intrà muros*, s'en tenait les côtes à force de rire. Quand c'était le Roi des Rois qui parlait, il se drapait sévèrement dans son manteau, & avec un accent normand à faire treffaillir de joie les échos de Vire ou de Falaise, il débitait sa tirade; quand venait le tour d'Achille, il posait crânement son casque sur sa tête, & se donnait la réplique avec le plus pur accent de la Garonne. « Per-
« sonne n'a mieux que vous saisi ces deux caractères,
« mon cher Potier, lui dit un jour Talma; car, certes,
« le grand Agamemnon n'était qu'un Normand, & le
« fils de Thétis un Gascon renforcé. »

Potier habitait depuis sa retraite une jolie maison de campagne qu'il possédait à Fontenay-sous-Bois. Jouif-

(10) Voir les *Salons d'autrefois*, par M^{me} de Bassanville (M^{me} Anaïs Lebrun), 1 vol. in-12. Voici, d'autre part, ce que nous lisons dans une note de l'*Épître à Arnal*, par Joanny. « Un jour que je faisais le petit LARIVE dans le rôle de *Spartacus*, Potier, chargé de celui d'*Albin*, y excita une telle hilarité, surtout lorsqu'il me présenta le poignard d'*Ermengarde*, que nous vîmes le moment où la pièce se bornerait au premier acte. Rentré dans la coulisse, il s'en arrachait les cheveux de désespoir. Un vieux fripier qui nous louait fort cher de *vieilles guenilles* qu'il appelait *ses costumes*, s'avisa

de lui dire : « Va, mon pauvre
« garçon, tu ne réussiras jamais à
« la scène..., à moins que tu ne
« joues les *niais*. — Je vous en
« souhaite, répondit mons Potier
« avec fierté, des niais de ma tour-
« nure ! Apprenez que je suis taillé
« pour les *jeunes premiers*, & que
« je ne jouerai jamais autre chose. »

« Cependant, quelques jours après, il joua le rôle de Pylade, dans les *Rêveries renouvelées des Grecs*, & un succès de fou-rire vint le consoler de sa disgrâce précédente. C'est, je crois, ce qui décida sa vocation. »

fant d'une honorable aïfance, qu'avait encore accrue fon esprit d'ordre, il y passa le peu d'années qu'il lui restait à vivre, entouré de fa famille, dans le calme du foyer domestique ; bien que, dans la dernière phase de son existence, ses facultés mentales eussent subi une assez rude atteinte. Il succomba le 20 mai 1838. Ses restes mortels furent rapportés à Paris & inhumés au cimetière de l'Est, au milieu d'une affluence prodigieuse d'artistes, d'hommes de lettres & de gens du monde.






JACQUES-FRANÇOIS-CLAUDE ROZIÈRE

dit DELAPORTE

1775 — 1841

 N a beaucoup parlé, on parlera longtemps encore de Carlin, l'arlequin célèbre de la Comédie-Italienne. Laporte suivit ses traces de bien près.

Né à Lyon, le 1^{er} mars 1775, il était fils de Rozière (1), l'ancien acteur de l'Opéra-Comique, qu'il

Extrait des registres de la paroisse Saint-Pierre : « Le deux mars mil sept cent soixante & quinze a été baptisé JACQUES-FRANÇOIS-CLAUDE, fils de JEAN-FRANÇOIS ROZIÈRE, bourgeois de Lyon, rue du Griffon, & de JEANNE-MARIE DELAPORTE, son épouse; né d'hyer. »

(1) Jean-René Le Couppey de la Rozière, né à Paris, au collège de l'Ave-Maria, le 15 avril 1739, mort le 20 juillet 1814. Il était gendre d'Anseaume, & fut l'un des convives-fondateurs des *Dîners du Vaude-*

quitta pour s'associer aux efforts de Barré, fondateur du Vaudeville. Elevé dès l'enfance pour le théâtre, Laporte, âgé de dix-sept ans à peine, fit partie de la troupe à sa formation, sous le nom de sa mère. Il acquit en peu de temps, dans l'emploi des arlequins, une réputation méritée. Il joignait à la bonhomie & à la balourdise de Carlin, la gaité & la grâce de Dominique. Sans maître, sans modèle, par intuition pour ainsi dire, & en étudiant les mouvements souples & gracieux de jeunes chats dont il aimait à s'entourer, Laporte sut accommoder ce personnage de fantaisie au genre du vaudeville, en lui donnant une allure plus vive, plus dégagée & plus fémillante. Pendant l'espace de trente ans, cet aimable acteur joua plus de cent cinquante rôles d'Arlequin, différant tous de caractère & de physionomie, & dans lesquels il se montra vif, gracieux & jamais monotone.

Il excellait dans le genre de la parodie & imitait de la manière la plus plaisante les gestes & les intonations de Talma & de quelques autres acteurs en renom, que ces imitations amusaient moins que le public.

Charmant sous le masque derrière lequel il abritait sa timidité naturelle & les traits peu heureux de sa physionomie, Laporte à visage découvert n'était plus le même. Il avait le sentiment de sa laideur; aussi les essais qu'il a fait en ce genre lui ont peu réussi; car,

ville. Il a donné au théâtre : 1° *Candide ou l'Optimisme*, avec Radet ; —
2° *Le Marchand d'esclaves*, seul ; —

3° *Constance*, parodie de *Pénélope*, avec Barré & Léger ; — 4° *L'Heureuse décade*.

modeste & tremblant, il perdait alors en présence du public tous ses avantages, malgré le talent incontestable qu'il apportait dans ses rôles. La conviction du mauvais effet que sa figure devait produire sur les spectateurs paralyfait toutes ses qualités, qu'il retrouvait au plus haut degré sous le masque. Cependant, il aborda, dans le cours de sa carrière, certains rôles en dehors des arlequinades, & les anciens habitués se le rappelaient encore avec plaisir dans *Zago*, d'*Honorine*, & dans *Oréno*, de la pièce ainsi nommée, le dernier rôle qu'il ait établi. L'un & l'autre personnage exigeaient de la part de leur interprète de l'âme & de la sensibilité, qualités précieuses dont Laporte ne manquait pas. Il est vrai que le *noir* dont il barbouillait son visage dans ces deux rôles de nègres, en lui tenant lieu de masque, contribuait à lui rendre son assurance.

A la ville, Laporte était un homme aimable, doux & spirituel. D'une tournure d'esprit quelque peu originale, il apportait dans le monde la malice *ingénue* qu'il mettait au service de son jeu. Pourtant, dans les dernières années de sa vie, son caractère avait changé, ses idées s'étaient assombries & il avait tourné à la singularité.

Retiré dans une commune de la banlieue, où il habitait, avec sa fille, une assez chétive maison, tous les deux semblaient se complaire au milieu d'une malpropreté extrême, qui était, en partie, le résultat de l'abrutissement dans lequel il était tombé. Il affectait les dehors de la misère, quoiqu'il touchât une pension

de douze cents francs sur l'Etat, que lui servait l'administration du Vaudeville, & une de deux mille cinq cents francs que lui faisait son fils, directeur de l'Opéra à Londres. Cette dernière ressource, il est vrai, vint à lui manquer après la mort subite de celui-ci, auquel, du reste, il survécut peu. Sur la fin de sa vie, Laporte était devenu presque complètement hébété, & il n'y a nul doute que les causes qui amenèrent chez lui cet état d'idiotisme, n'aient également hâté le moment de sa mort, arrivée à Soisy-sous-Etiole, le 17 octobre 1841.





LAURENT-ANTOINE & JEAN-GIRARD

FRANCONI, fils

1776 - 1849 — 1779 - 1849

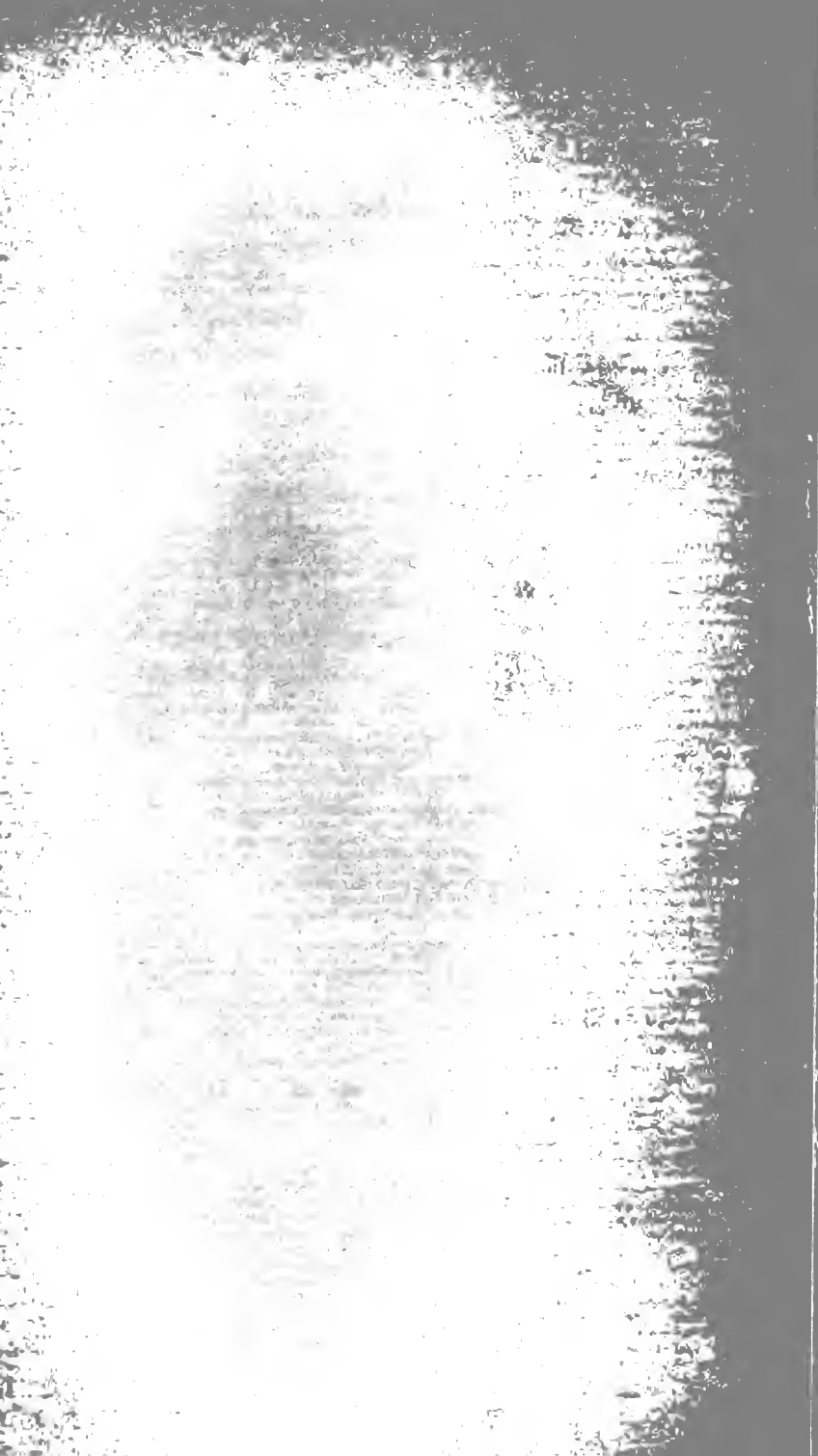
LE chef de cette famille, nous allons presque dire de cette dynastie équestre, célèbre à juste titre dans les fastes de la voltige & de l'équitation, fut Antonio Franconi, qui naquit à Venise, en 1738. Forcé à l'âge de vingt-deux ans de s'enfuir précipitamment, à la suite d'une rencontre dans laquelle son adversaire, qui était en même temps son rival, avait suc-

Extrait des actes de l'église Saint-Paul, à Rouen. « Ce vendredi, premier mars mil sept cent soixante & seize, a été baptisé par moi, curé souffigné, LAURENT-ANTOINE, né d'aujourd'hui du légitime mariage d'ANTONIO FRANCONI, maître du combat, au cours Dauphin, & d'ÉLISABETH MASSUCATI, son épouse. Le parrain, JEAN-BAPTISTE-ANTOINE CHERAIN, maître charpentier; la marraine, MARIE-ANNE-VÉRONIQUE LEMIRE. »



St. Hillenroth sculp. 1862

L. FRANCONI
1776 + 1849



combé, il vint en France chercher un refuge contre les ressentiments d'une famille patricienne. A-peu-près dénué de ressources, il songea pour vivre à tirer parti de ses connaissances pratiques en équitation, en créant un genre de spectacle qui, à défaut d'autre mérite, aurait du moins, aux yeux des populations, celui de la nouveauté. A la tête d'une petite troupe de jeunes gens, qui ne demandaient pas mieux que de courir les aventures, il visita les principales provinces de la France. Il était établi à Rouen depuis 1774, lorsque vint au monde en cette ville son fils aîné, Laurent, qui devait être une des gloires de l'équitation.

Après un séjour de deux ans, il partit pour Lyon, où il résida pendant plusieurs années. Son second fils, Henri (1), y naquit. C'est seulement en 1791, que Paris, but de son ambition, le vit pour la première fois, non plus comme chef de troupe, mais comme artiste attaché au cirque d'Astley (2), où il parut le 12 avril. Son nom, sur l'affiche, se lisait suivi de la qualification de *Citoyen de Lyon*. Son début obtint un grand & légitime succès. Il ne tarda pas à s'associer avec Astley, & lorsque, deux ou trois ans plus tard, celui-ci retourna en Angleterre, Antonio Franconi resta seul

(1) *Extrait des actes de l'église d'Ainay, à Lyon* : « JEAN-GIRARD-HENRI, né d'avant-hier, fils d'ANTONIO FRANCONI, directeur de spectacle, & d'ELISABETH MASSUCATI, a été baptisé par moi, vicaire souffigné, le six novembre mil sept cent soixante & dix-neuf. Parrain, le sieur HENRI ROZE, marchand ; la marraine, ANNE DELORME. »

(2) Astley avait importé depuis de spectacle, déjà fort répandu en quelques années en France ce genre d'Angleterre.

en possession de la propriété & de l'entreprise dont il formait, avec sa jeune famille, le principal & le plus brillant élément. Ce spectacle n'avait consisté jusques-là qu'en exercices d'équitation, variés par des tours d'agilité & quelques intermèdes joués dans le manège, dont le plus ancien peut-être est la scène de *Rognolet & Passe-Carreau*. Resté seul maître & libre d'agir à sa guise, A. Franconi, qui venait de traverser tant bien que mal la période révolutionnaire, résolut de donner plus d'extension à son spectacle, en y introduisant la représentation de pantomimes sur un théâtre. Mais il fallait, pour arriver à ce résultat, disposer d'un autre local; Franconi père se rendit acquéreur d'un terrain situé dans l'enclos de l'ancien Couvent des Capucines, où il fit construire un manège, à l'extrémité duquel s'élevait un théâtre. Des pantomimes qui déjà avaient paru sur le théâtre de la Cité, telles que la *Mort de Turenne*, *Damoisèl & Bergerette*, la *Fille hussard*, furent reprises avec non moins d'éclat que dans la nouveauté. Antonio Franconi fit là les plus brillantes affaires; mais la vieillesse était arrivée, & désormais, désireux du repos, il céda, en 1807, à ses fils cet établissement florissant.

La rue Napoléon (3) venait d'être décrétée, & comme elle devait précisément traverser l'emplacement sur lequel était situé le Cirque, les nouveaux directeurs eurent à se préoccuper de chercher un autre domicile. Ils le trouvèrent dans le voisinage, & firent bâtir

(3) Depuis 1814, devenue rue de la Paix.

leur falle entre les rues Saint-Honoré & du Mont-Thabor, sur les terrains mêmes occupés aujourd'hui par le bal Valentino. L'ouverture se fit, le 28 décembre 1807, sous la dénomination de *Cirque-Olympique*, par une pantomime équestre, intitulée : la *Lanterne de Diogènes* (4). Les frères Franconi soutinrent leur réputation d'habiles écuyers, & le jeune se montra particulièrement bon mime. Leurs femmes, remarquablement belles, se signalèrent aussi, l'une par sa souplesse & son agilité, & l'autre par la noblesse de son jeu dans la pantomime (5). La vogue s'attacha à ce spectacle, vogue à laquelle contribuèrent les exercices du cerf *Coco* & le travail de l'éléphant *Kiouy*. Un des épisodes de la soirée, qui n'était pas le moins curieux, était celui du vieux Franconi, assistant chaque soir, à la même heure, à la représentation, assis dans un fauteuil placé à la première galerie de face, & qui lui était spécialement réservé.

Comme il n'est rien de stable en ce bas monde, le Cirque-Olympique se vit une seconde fois obligé de se déplacer & d'aller chercher gîte ailleurs, à cause de l'installation imminente du Trésor public dans le quartier Mont-Thabor, en 1816. Bêtes & gens, les uns portant les autres, émigrèrent donc pour la troisième

(4) De Cuvelier de Trye.

(5) Laurent Franconi s'était marié le 10 germinal an XI (31 mars 1803), avec Marie-Catherine Coufi, née à Paris le 1^{er} juillet 1784.

Henri Franconi avait épousé, en premières noces, Marie-Jeanne-Emilie Lequien, qui mourut en 1832. Il se remaria, le 14 juillet 1842, à l'âge de soixante-trois ans.

fois & retournèrent à leur berceau dans le faubourg du Temple. L'inauguration de cette dernière salle eut lieu le 8 février 1816, & les frères Franconi l'occupèrent jusqu'à l'incendie de 1826.

Cette année-là, dans la nuit du 15 au 16 mars, le feu consuma leur théâtre & toutes ses dépendances. La faveur publique ne leur fit pas défaut, au milieu du malheur qui les frappait si cruellement. Une marque de sympathie, venue de haut, témoigna de l'estime qui les entourait : nous voulons parler de la somme considérable qu'ils reçurent de la munificence royale. Indépendamment de cela, les représentations à leur bénéfice & les souscriptions publiques, provoquées par les journaux, les eurent bientôt mis à même de réparer leur désastre & d'élever, sur le boulevard du Temple, entre l'hôtel Foulon & l'ancien Ambigu-Comique, une salle vaste & grandiose, où s'installa depuis l'*Opéra national*. La durée de leur privilège fut prorogée de dix années, & l'entreprise fut mise en actions. Le théâtre ouvrit le 31 mars 1827.

Mais après mainte vicissitude (car il est à remarquer que l'incendie entraîne presque infailliblement à sa suite des conséquences plus funestes encore que la perte matérielle), cet établissement trouva un acquéreur & sortit de la famille Franconi pour passer en des mains étrangères (6).

Sur ces entrefaites, Antonio Franconi, ce doyen de

(6) Cette vente eut lieu en 1837.

l'équitation & de la voltige, était passé de vie à trépas, le 6 décembre 1836; il ne s'en fallait pas tout-à-fait de deux ans qu'il eût accompli le siècle. Depuis longtemps déjà, il avait été atteint d'une cécité complète, & n'assistait plus aux représentations du Cirque.

Laurent & Henri, ce dernier plus connu sous le sobriquet de Minette, avaient, depuis la cession de leur privilège, repris le cours de leurs anciennes pérégrinations départementales, dans lesquelles leur nom, très-populaire, exerçait une notable attraction. Il faut dire aussi, qu'à cette époque, ce genre de spectacle ne s'était pas encore multiplié au point où nous le voyons de nos jours. Une des clauses de leur contrat de vente leur interdisant la faculté d'établir dans la capitale une entreprise rivale, les deux frères conçurent la malheureuse idée, au moment de l'inauguration du chemin de fer de Saint-Germain-en-Laye, de fonder un cirque aux portes de cette ville. Malgré les éléments de succès sur lesquels ils comptaient, cette entreprise ne pouvait & ne devait pas réussir, tant à cause de l'éloignement de la capitale, qu'en raison de la disposition même de son emplacement, qui ressemblait à un entonnoir au fond duquel on n'arrivait que par une rampe assez roide.

Quelque temps après cet échec, Laurent Franconi s'attachait à un nouveau spectacle qui s'était établi à l'entrée du bois de Boulogne (7); & il en est plus

(7) L'Hippodrome.

d'un, parmi les contemporains, qui se souviennent sans doute d'y avoir vu & applaudi ce maître écuyer dans les exercices de haute-école, où il déployait, avec sa science pratique, ce grand air qu'il a emporté avec lui & que nul de ses émules n'a pu s'approprier.

Quant à Henri Franconi, depuis longtemps déjà il était rentré dans la vie privée. Ces deux frères, qui avaient toujours vécu ensemble, qui ne s'étaient jamais séparés, voulurent aussi s'en aller ensemble de cette vie terrestre : Laurent mourut du choléra le 15 mai 1849, & son frère, atteint deux mois après de la même maladie, le suivit dans la tombe le 23 juillet.

Ce dernier a composé pour leur théâtre, soit seul, soit en collaboration, un certain nombre de pièces dont nous mettons les titres sous les yeux de nos lecteurs.

1808. *Bizaldini ou le Fugitif*, pantomime avec De-forme.

1809. *Prise (la) de la Corogne ou les Anglais en Espagne*, 2 actes.

1810. *Chevaux (les) vengés*, pantomime, 3 actes.

1812. *Mine (la) Beaujonc*, pantomime, 2 actes.

— *Famille (la) d'Armincour ou les Voleurs*, pantomime, 2 actes.

— *Frédégonde & Brunehaut*, pantomime, 2 actes.

1813. *Arsène ou le Génie maure*, pantomime, 3 actes, avec M^{me} Bellement.

— *Dame (la) du Lac*, pantomime, 3 actes.

1814. *Maréchal (le) de Villars*, pantomime dialoguée, 3 actes.

1814. *Mort (la) du capitaine Cook*, pantomime, 2 actes.
1815. *Diane & les Satyres*, pantomime, 2 actes.
 — *Orfino*, pantomime dialoguée, 3 actes.
 — *Robert-le-Diable*, pantomime, 2 actes.
1817. *Cain ou le Premier Crime*, pantomime, 2 actes.
1818. *Ferme (la) des Carrières*, pantomime dialoguée, 2 actes, avec P. Villiers.
1819. *Soldat (le) Laboureur*, mimodrame, 2 actes, avec L. Ponet (Portelette).
 — *Poniatowski*, mimodrame, 3 actes, avec P. Villiers.
1820. *Cuirassier (le)*, mimodrame, 3 actes, avec Ponet
 — *Hospitalité (l')*, 1 acte, avec Laloue & Carmouche.
 — *Fayel & Gabrielle de Vergy*, pantomime, 3 actes, avec Blanchard.
1821. *Soldat (le) fermier*, mimodrame (avec Portelette)
1823. *Pâtre (le)*, mélodrame, 2 actes, avec Ponet (Portelette).
1825. *Chien (le) du régiment*, mélodrame, avec Adolphe Franconi & Saint-Léon.
 — *Recruteurs (les)*, mélodrame, 2 actes (avec Saint-Georges & Carmouche).
 — *Incendie (l') de Salins*, mélodrame, avec Léon (Rabbe) & *** (Saint-Léon).
 — *Vieillard (le) ou la Révélation*, 2 actes, avec L. Ponet (Portelette).
1830. *Youli*, mélodrame, 2 actes, avec Henri (Vilmot & Th. Nezel).



JEAN-FULCHRAN-SÉBASTIEN BOUSQUIER

dit BOSQUIER-GAVAUDAN

1776 — 1843

BOUSQUIER, qui plus tard modifia légèrement son nom, & y ajouta celui de *Gavaudan*, dont il était le proche parent, naquit à Montpellier, le 20 juin 1776. Son père était fabricant de bas à Nîmes. Envoyé très-jeune à Marseille auprès d'une de ses tantes, la vue des vaisseaux bariolés de mille couleurs, l'aspect de ce ciel bleu, de cette mer calme & majestueuse, qu'on nomme la Médi-

Extrait des registres de l'église Notre-Dame-des-Tables, à Montpellier :
« L'an mil sept cent soixante & seize, le vingt juin, est né & a été baptisé JEAN-FULCHRAN-SÉBASTIEN, fils naturel & légitime de PIERRE-JOSEPH BOUSQUIER, fabricant de bas de la ville de Nîmes, & de JEANNE-MARIE-EMILIE GAVAUDAN, son épouse. Le parrain a été JEAN-FULCHRAN-SÉBASTIEN GRANIER, & la marraine, JEANNE-MARGUERITE GRANIER, cousine du parrain. »

terranée, &, plus que tout cela encore, la lecture de *Robinson Crusœ*, lui inspirèrent, tout enfant qu'il était, le désir des lointains voyages : désir qui loin de s'affaiblir, se développa avec l'âge. A peine Bosquier touchait-il à sa quinzième année, qu'il fallut l'embarquer sur un bâtiment de la marine marchande en partance pour Constantinople. Il parcourut ainsi les îles de l'Archipel, & il se trouvait à Alexandrie lorsqu'y parvint la nouvelle de la mort de l'infortuné Louis XVI.

Après trois ans de traversée, l'équipage revit la France ; mais les graves événements qui s'y passaient alors entravaient la liberté du commerce & suspendaient les transactions commerciales. Bosquier, contraint par la force des choses de renoncer à son état, à-peu-près privé de ressources & plus au dépourvu même qu'avant son départ, songea pour vivre à tirer parti de sa voix qui était belle ; il s'affilia à une troupe de comédiens de campagne qui parcourait les bourgades du Midi, & ne s'en sépara qu'au bout d'un certain temps pour débiter au théâtre de Nîmes. Il vint en 1798 à Paris, où il retrouva son oncle Gaveaux (1), qui le fit entrer au théâtre Molière. Son succès de chanteur dans les *Deux Grispin*, dans le *Nouveau don Quichotte*, & surtout dans le rôle du normand Valogne, du *Diable couleur de rose*, musique de Gaveaux, donna à ce dernier l'idée de faire débiter son neveu à Feydeau, pour y doubler

(1) Pierre Gaveaux, né à Béziers, le 5 février 1825, le 6 août 1764 ; mort fou, à Passy,

Lefage. Bosquier parut, en effet, sur cette nouvelle scène dans le *Traité nul*, *Azémia*, la *Maison isolée* & *Renaud d'Ast*. Il est plus que probable qu'il se serait fait par la suite une place convenable à ce théâtre; mais la réquisition l'appela quelque temps après sous les drapeaux. Il entra, comme timballier, dans le corps de musique des hussards de Berchiny, où, par une bizarre coïncidence, il retrouva son cousin Gavaudan simple hussard, & eut également pour camarade un autre jeune homme, Jean Brissebarre, maréchal-des-logis-chef, qui devint depuis célèbre tragédien, sous le nom de Joanny.

Bosquier, ayant obtenu, au bout de quelques mois, sa réforme comme élève du Conservatoire, revint à Paris. Il entra alors au théâtre des Troubadours (2); mais cette entreprise ayant mal tourné, il contracta un engagement avec le théâtre de Rouen, pour jouer l'emploi des *Trial*. C'est là que la direction Montansier l'alla chercher, & que moyennant un dédit, il recouvra sa liberté & put venir débiter sur cette nouvelle scène parisienne, qu'il ne quitta plus depuis 1802 jusqu'au moment de sa retraite en 1835. Son mariage avec la fille d'un des cinq administrateurs de ce théâtre,

(2) Ouvert, en premier lieu, le 5 floréal an VII (21 avril 1799), dans le local de l'ancien théâtre *Molière*, ce théâtre alla s'installer, le 14 thermidor suivant (1^{er} août), dans la salle Louvois, fermée elle-

même, depuis le 22 germinal (11 avril).

Au commencement de ventôse an IX (février 1801), le théâtre des *Troubadours* mettait à son tour la clef sous la porte.

avait encore contribué à resserrer les liens qui l'y attachaient (3).

Tour-à-tour *amoureux, valet, comique, père-noble & grime*, cet acteur fut donner à tous ses rôles le cachet qui leur était propre. Nous en citerons plusieurs, tels que *Des Effarts, du Duel & le déjeuner*; Toussaint-Quinet, des *Chevilles de maître Adam*; Bénoni, du *Bouffe & le tailleur*; Dercour, d'*Une heure de folie*; Dermont, d'*Angéline ou la Champenoise*; La Morinière, de *Quinze ans d'absence*; Benoît, du *Dîner de Madelon*; Préville, de *Préville & Taconet*; & Colalto, dans la pièce de ce nom.

Bosquier-Gavaudan passait pour être d'un caractère franc & loyal & toujours prêt à rendre service. Son humeur était vive & gaie, comme celle des gens du Midi : aussi fut-il aimé de tous ses camarades & très-apprécié par les auteurs dramatiques. A beaucoup d'esprit naturel, il joignait quelques connaissances acquises; ayant compris qu'il ne suffisait pas pour devenir bon comédien, de se borner seulement à bien réciter une leçon apprise, mais qu'il fallait encore savoir s'exprimer & causer un peu sur toute espèce de sujet, il avait beaucoup lu, beaucoup appris & beaucoup retenu.

Un de ses délassements consistait à s'occuper de littérature théâtrale. Il a composé quelques pièces, dont

(3) Il épousa, le 26 juin 1810, Laure-Henriette Crétu. d'être comédien, avait commencé par être sculpteur à Bordeaux.

Anthelme Crétu, son père, avant

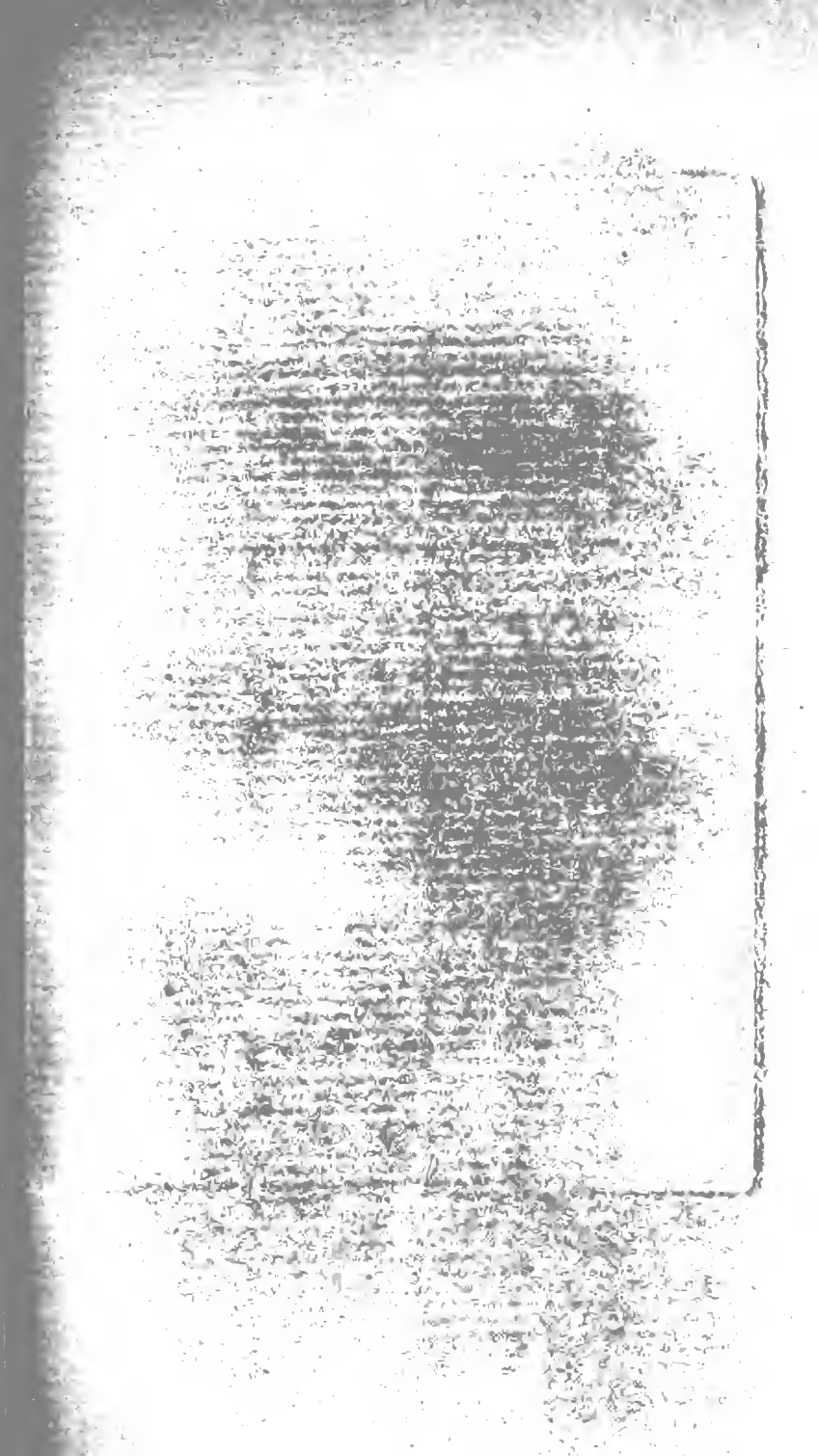
plusieurs obtinrent du succès, entr'autres : le *Diabie en vacances* (4), qui lui valut un double triomphe d'auteur & d'acteur.

Ses autres pièces sont : *Trop tôt*, opéra-comique ; — *Claudinet ou le Dernier venu en graine*, comédie en un acte ; — les *Bretteurs*, vaudeville en un acte, avec Du Merfan ; — *Cadet-Roussel chez Achmet*, comédie en un acte ; — *Monbars l'exterminateur*, mélodrame en trois actes.

Bosquier-Cavaudan s'était retiré à Batignolles, dans une jolie habitation qu'il s'y était arrangée. Il y résidait à peine depuis deux années, lorsqu'il fut atteint de la maladie longue & douloureuse qui le conduisit au tombeau, le 5 août 1843, à l'âge de soixante-sept ans.

(4) Vaudeville en un acte, avec Défaugiers.







JOLY
1776 + 1839



ADRIEN-JEAN-BAPTISTE MUFFAT-JOLLY

dit JOLY

1776 — 1839

JOLY naquit le 20 octobre 1776, au château du Raincy, où résidait son père, contrôleur de la maison du duc d'Orléans. Il reçut une bonne éducation, &, comme on le destinait à la profession d'architecte, il apprit de bonne heure le dessin, où, grâce à d'heureuses dispositions naturelles, il fit des progrès rapides. Mais la réquisition le força d'interrompre ses études. Après avoir servi pendant quelque temps

Extrait des registres de l'église de Livry: » Le vingt octobre mil sept cent soixante & seize, a été baptisé ADRIEN-JEAN-BAPTISTE, fils de Monsieur JEAN-BAPTISTE MUFFAT-JOLLY, contrôleur de la maison d'Orléans, au château de Raincy, & d'ELISABETH-SOPHIE DELAHAYE, né d'eux en légitime mariage. Le parrain a été JEAN-BAPTISTE DELANTE, bourgeois de Paris, & la marraine, ELISABETH MARGUERIT. »

dans la cavalerie, une blessure qui ne manquait pas de gravité lui valut sa réforme. Il revint à Paris & s'y trouva dans un état fort précaire; car les événements désastreux qui s'étaient succédés avaient ruiné sa famille, dont il ne pouvait plus attendre aucun secours. Muffat songea alors à tirer parti de son talent pour le dessin & trouva de l'occupation chez un graveur. Son aptitude pour les arts l'aurait bientôt mis à même de se créer des moyens d'existence, si son goût pour la dissipation & la fréquentation des spectacles n'eussent en grande partie absorbé ce qu'il gagnait avec son crayon. Doué du don d'imitation, il quitta le burin & débuta en 1802 au théâtre Molière, sous le nom de Joly, qu'il garda toujours depuis, dans un bout de rôle de la *Petite revue* (1), où il remplaça au pied-levé un acteur, nommé Lequien, qui venait de mourir. Après avoir passé par les théâtres du Marais & des Délassements-Comiques, il arriva aux Variétés-Montanfier, en 1804; de sorte qu'on peut dire que ce n'est véritablement que là qu'il commença sa carrière dramatique. Il y était un peu confondu dans la foule, lorsque le rôle du ferrurier des *Chevilles de maître Adam* (2) l'en tira. Il réussit surtout dans les Forts de la halle, les Mariniers & en général dans les types populaires. Il entra en 1808 au Vaudeville pour remplacer Carpentier. Son début eut lieu, le 16 avril, dans une arlequinade, par le rôle de

(1) Pièce de du Merfan, représentée le 6 octobre 1802.

(2) Vaudeville de Francis & Mo-

reau, joué le 26 décembre 1805, avec un succès prodigieux.

Gille; il fut très-mal accueilli du public qui lui préférerait, bien à tort, le *double*, Fichet. La direction était un peu déconcertée de cette mauvaise disposition quand Du Merfan & Rougemont apportèrent une pièce, le *Pauvre diable*, retirée des Variétés, dans laquelle il y avait un rôle de jeune payfan pour Brunet, qui fut confié à Joly (3). Il s'y montra parfait, & ce fut là le point de départ de sa réputation.

Joly était un acteur superficiel, mais amusant, dont le jeu offrait une réminiscence de celui de Volange, de Brunet & de Tiercelin. Il fut un des premiers qui traduisit sur la scène des Anglais ridicules & il excella dans ce genre de caricatures, dans lequel il a trouvé depuis beaucoup d'imitateurs. Comme il était bon définateur, il habillait fort bien ses personnages & se grimaient parfaitement.

Tout bon comédien qu'il fût, Joly n'était pas cependant l'acteur des premières représentations. La peur le paralysait, au point de n'être jamais maître de lui; & ce n'est guères qu'après la troisième ou quatrième représentation qu'il retrouvait son aplomb, & que le public pouvait apprécier son jeu spirituel & qui ne manquait pas de finesse.

En 1824, il quitta le Vaudeville pour raison de

(3) Le rôle principal de cette pièce avait été donné à Hippolyte, qui s'y montra lourd, & qui, après l'avoir joué une quinzaine de fois, le céda à Fontenay, acteur nouveau

à ce théâtre, qui le remplit avec beaucoup de succès & procura à cet ouvrage plus de douze cents représentations.

(Note inédite de Du Merfan.)

santé. Après s'être reposé, il alla jouer au Théâtre-Français de Londres; mais son talent décroissait & il ne fit pas grande sensation. De retour à Paris, il sollicita sa rentrée au Vaudeville, demandant ses anciens appointements, qui avaient été de six mille francs. La direction voulut qu'il se montrât sur le théâtre avant de contracter; lui, persistait à vouloir être engagé préalablement; on n'y consentit pas, & bon gré, mal gré, Joly dut s'exécuter. Les journaux firent grand bruit de cette rentrée : l'acteur fut acclamé, & le soir même, il signifia à l'administration qu'il ne paraîtrait pas une seconde fois, si son engagement n'était signé séance tenante. On le signa avec empressement, alléché qu'on était par le succès de la soirée. Mais le lendemain, la recette tomba à trois cents francs : celle de la veille avait été de trois mille. Ce qu'on apprit plus tard, c'est que Madame Saint-Aubin, belle-mère de Joly (4), avait fourni la moitié de cette somme, calculant très-bien qu'on pouvait sacrifier quinze cents francs pour obtenir un engagement de trois ans qui en rapporterait dix-huit mille. Le tour était joué. Qui est-ce qui y perdit? Ce fut le théâtre; car Joly n'exerça aucune influence sur la recette; sa mémoire, d'ailleurs, s'affaiblissait de jour en jour, & les auteurs se souciaient peu de lui confier des rôles.

D'un autre côté, depuis plusieurs années, des divi-

(4) Le 13 juin 1812, Joly avait épousé Anne-Alexandrine Dherbez,

dite Saint-Aubin, née à Paris, le 6 mai 1793; elle est morte en 1866.

fions intestines entravaient la marche du Vaudeville. Au débonnaire Désaugiers, que les actionnaires accusaient d'une faiblesse de caractère préjudiciable à leurs intérêts, avait succédé un nouveau directeur, un homme qui s'annonça avec énergie & dont la première année de gestion fut prospère, mais qui bientôt ne se contenta plus de régner, & se posa en autocrate, dédaigneux du contrôle des actionnaires. De là procès sur procès & scission parmi les acteurs qui épousèrent la querelle de l'une ou de l'autre partie. Lorsque le théâtre des *Nouveautés* se fonda, le directeur Bérard, évincé du Vaudeville, chercha à embaucher le plus possible de ses acteurs. Il prit Joly pour son nom ; mais ce nom était désormais sans action sur le public, & Joly ne fit plus que végéter, jusqu'au jour de sa retraite définitive de la scène en 1829.

Il employa ses loisirs à construire un petit théâtre mécanique & portatif avec lequel il amusait aux Tuileries le duc de Bordeaux & sa sœur. Il établit ensuite un spectacle de marionnettes dans le passage de l'Opéra. Cette concurrence, qui aurait pu devenir redoutable pour Séraphin, fut sans inconvénient pour celui-ci, grâce à l'imprévoyance de Joly & à son peu d'entente des affaires, qui l'obligèrent de céder à vil prix l'exploitation de son théâtre enfantin.

Etant à peu près ruiné, il suivit sa femme dans le Nivernais, où elle alla s'installer dans une propriété appartenant à un riche marchand de bois du pays, parrain de leur fille, qu'il maria & dota. Il investit

Joly des fonctions de régisseur de ses domaines, fonctions qui, tout en n'étant qu'une sinécure, tenaient celui-ci constamment éloigné du château où résidait sa famille.

Il mourut, dans cette *heureuse position*, à Lormes, le 28 novembre 1839.





MARIE-ANNE-KENÉE MACAIRE

dite MADAME HERVEY

1778 — 1864

EN l'année 1803, florissait sur la modeste scène du Vaudeville, une jeune actrice dont les succès commençaient à porter ombrage à M^{me} Belmont, qui, dans tout l'éclat de son talent, était alors en possession de la faveur publique. Cette brillante émule, en qui elle entrevoyait déjà une rivale, c'était M^{me} Hervey.

Extrait des registres de l'église paroissiale de Boissy sous Saint-Yon :
« L'an mil sept cent soixante et dix-huit, le vingt-quatrième jour de may, MARIE-ANNE-RENÉE MACAIRE, née avant-hier du légitime mariage de JEAN MACAIRE & de GENEVIÈVE HERVET, son épouse, a été baptisée par moy, vicaire soussigné.

Née au petit village de Boissy-sous-Saint-Yon, le 22 mai 1778, dans une humble famille villageoise, Marie-Anne-Renée fut envoyée, à l'âge de quatorze ans, en apprentissage à Paris, chez une sœur aînée qui s'y était établie & mariée. La jeune fille eut là mainte occasion d'aller au spectacle, & elle y prit d'abord un vif plaisir, qui, plus tard, devint un goût prononcé & même un besoin impérieux. Un ancien comédien de province, nommé Bonnet, dit *Bonneville*, alors directeur du théâtre du Pavillon, à Marseille, l'ayant rencontrée dans une maison, fut frappé de sa physionomie vive & intelligente. Il lui demanda si cela ne l'amuserait pas de jouer la comédie? Sa réponse fut des plus affirmatives. Les parents, consultés, donnèrent les mains au désir de leur fille, & Bonneville ne voulant pas laisser échapper cette occasion d'enrichir sa troupe d'un sujet sur lequel il fondait des espérances, se hâta de l'engager & de l'emmener avec lui à Marseille, où elle débuta dans une pièce intitulée *l'Espiegle* (1), au commencement de 1797, sous le nom d'*Hervey*, qui n'était autre que celui de sa mère, avec une légère modification dans l'orthographe.

L'année suivante, Bonneville quitta cette direction pour celle du théâtre de Lyon, où le suivirent ses principaux acteurs, dont il va sans dire que sa nouvelle recrue faisait partie. Bonaparte revenait d'Egypte & devait traverser Lyon, mais sans s'y arrêter plus de

(1) Comédie en un acte, par Renoult, 1773.

vingt-quatre heures. Le soir même de son arrivée, le 1^{er} octobre 1799, toute la population se porta devant l'hôtel où le général était descendu, afin de se rassasier de la vue du héros, qui dut à plusieurs reprises se présenter sur le balcon pour répondre aux acclamations de la foule. Bonneville, en directeur avisé & qui flairait une bonne recette, fit si bien qu'il obtint la promesse que Bonaparte retarderait son départ d'un jour, & assisterait le lendemain à la représentation d'une pièce composée en l'honneur de la circonstance (2). Dire comment marcha la représentation, c'est ce dont on se doute bien, quand nous aurons dit que cet ouvrage fut écrit, appris & joué du jour au lendemain. Mais le spectacle était moins sur la scène que dans la salle, qui regorgeait de spectateurs enthousiastes & plus avides de contempler Bonaparte & son état-major que curieux d'écouter les acteurs. A l'issue de la représentation, Bonneville, entouré de ses artistes, se plaça sur le passage du général. Celui-ci s'arrêta devant M^{me} Hervey, chargée de lui réciter une pièce de vers, & il la complimenta, en lui pinçant légèrement le bout de l'oreille : geste qui lui était familier, comme bien on sait, lorsqu'il était de bonne humeur. M^{me} Hervey, de qui nous tenons directement cette anecdote, aimait fort, dans sa vieillesse, à rappeler ce souvenir de ses jeunes années.

(2) Cette pièce, improvisée par Martainville, qui s'y était réservé un rôle, avait pour titre le *Héros de retour ou Bonaparte à Lyon*.

Cette actrice quitta la scène lyonnaise pour celle de Bordeaux ; & , l'année expirée, elle retourna à Marseille où elle était déjà avantageusement connue. C'est dans cette dernière ville que Vertpré, qui était en représentations, la remarqua & la signala au triumvirat dirigeant le Vaudeville, qui se hâta de l'engager, avec l'intention secrète & habilement calculée, d'opposer une rivale aux prétentions de M^{me} Belmont : prétentions nées de la vogue que cette actrice obtenait dans *Fanchon la vielleuse*. Il eût été difficile de mieux choisir pour atteindre ce but. M^{me} Hervey apportait des avantages essentiels : une figure charmante & spirituelle, de la gaiété, de la sensibilité, de la chaleur & beaucoup de naturel ; enfin, toutes les qualités qui constituent l'excellente comédienne. Elle tint tout le répertoire abandonné par M^{me} Belmont, avec une grande supériorité, & son nom sur l'affiche devint à son tour un talisman. Or, il advint de ce contact que les directeurs avaient provoqué, le résultat qu'ils avaient prévu ; disons mieux, qu'ils avaient espéré : M^{me} Belmont ne voulut pas renouveler son engagement avec le Vaudeville.

Le succès de sa remplaçante ne se démentit pas un seul jour pendant les quinze années qu'elle passa à ce théâtre ; elle fut littéralement l'idole du public (3) ; & cependant, comme on se lasse de tout, même de la prospérité, la direction témoigna si peu d'empresse-

(3) Geoffroy écrivait, en 1810, qu'il ne connaissait que trois ta-

lents naturels à Paris : M^{me} Mars, Gavaudan & Hervey.

ment à conserver cette actrice, qu'il lui fallut se résoudre à quitter une scène qui lui avait été redevable de nombreux succès & sur laquelle le *Petit Corsaire*, les *Pagés du duc de Vendôme*, *Amour & mystère*, *Haine aux femmes*, &c., & tant d'autres rôles, avaient triomphalement signalé son passage.

Son éloignement du Vaudeville ne fut pas moins préjudiciable aux intérêts de la caisse de ce théâtre qu'aux plaisirs du public.

Pendant, M^{me} Hervey songea dès lors à tourner ses vues du côté de la Comédie-Française. Après s'y être préparée pendant toute une année, elle débuta le 7 septembre 1819. Nous n'avons pas ici à nous appesantir sur les motifs qui, après d'heureux débuts sur notre première scène, la ramenèrent au bout de cinq ans au Vaudeville, où elle fit, le 26 avril 1826, une brillante rentrée dans le rôle de Germaine, des *Deux Edmond*, & dans la *Grand Maman*, pièce nouvelle, où elle remplissait le principal rôle.

Toutefois, elle ne fit que traverser, pour ainsi dire, cette scène, témoin de ses anciens succès, & le 28 juin 1827, on la revit à la Comédie-Française où il faut bien reconnaître qu'elle n'occupa, jusqu'à sa retraite définitive, qu'une position assez effacée.

Ayant renoncé à la scène en août 1839, & doublement pensionnée & par la Comédie-Française, & par le Vaudeville, M^{me} Hervey alla habiter Versailles, où elle vécut encore pendant plus de vingt-cinq années. Elle y est morte, le 2 octobre 1864, à l'âge de quatre-vingt-

six ans & quelques mois, après avoir conservé jusqu'à la fin sa gaiété, son caractère aimable & bienveillant, &, ce qui n'est pas moins extraordinaire, une verdeur qui lui permettait de dissimuler une bonne partie de l'âge avancé auquel elle avait atteint.



3/2¹



*Fred. Hillman, Esq.
of N. Y.*


MARTY
1779 + 1863



JEAN-BAPTISTE

MARTY

1779 — 1863



VOICI encore un nom d'artiste qui fut un des derniers reflets de l'ancien boulevard du Temple : un nom qu'on aimait à lire sur l'affiche du théâtre de la Gaîté ; car il était celui d'un homme qui a su honorer sa profession, non-seulement par son talent, mais aussi par sa conduite & par son caractère.

Après avoir servi pendant quelques mois comme volontaire, Marty vint à Paris ; il reçut au Conserva-

Extrait des registres de l'église Saint-Maurice, à Cahors : « JEAN-BAPTISTE, fils légitime & naturel de PIERRE MARTY & de LUCE SALOMON, mariés, habitants de cette paroisse, né le dix-huit mai mil sept cent soixante-dix-neuf, a été baptisé par moi, curé soussigné, &c. »

toire des leçons de Monvel, & entra fort jeune encore au théâtre de la Cité, en mars 1800. Comme tous les nouveaux-venus, il eut d'abord à remplir des rôles accessoires & ce qu'on appelle, en termes du métier, des *utilités*. Il parut, pour la première fois sur la scène, dans les *Chevaux parlants ou les Arabes du désert* (1), pièce composée pour servir de cadre aux exercices des Franconi; il y remplissait le rôle d'un officier parlant. En 1801, il jouait un homme d'armes, dans le *Chevalier noir* (2), & un autre officier, dans les *Uierges du Soleil*, pantomime héroïque de Ribié. Sur la brochure de cette dernière pièce, le nom alors peu connu de Marty est incorrectement écrit *Marky*.

Au printemps suivant, il passa au théâtre de la Gaîté & là encore il dut se borner à des rôles peu importants. C'est ainsi qu'on le voit jouer de très-modestes confidents dans *Orsalbano* (3), dans *Philippe d'Alsace* (4), & un sauvage parlant dans *Ima ou les Deux Mondes*, pantomime allégorique, par Cammille-Saint-Aubin.

Peu de temps lui suffit pour franchir les degrés intermédiaires & prendre dans le répertoire courant un rang plus élevé. En 1804, il représentait le principal

(1) Pantomime en trois actes, de Augustin Hapdé & Cuvéliér, représentée le 14 ventôse an VIII (5 mars 1800).

(2) Le *Chevalier noir ou le dévouement de l'amitié*, mélodrame en trois

actes, par Cuvéliér, 13 thermidor an X (3 juillet 1802).

(3) Mélodrame, en trois actes, par H. Pesséy, 1802.

(4) Mélodrame, en trois actes, par Francis Levasseur, 1802.

rôle dans l'*Homme d'airain* (5), & Siffroi, dans *Geneviève de Brabant* (6).

Vers 1806, son nom figure parmi ceux des premiers sujets.

Aux jeunes premiers rôles & aux premiers rôles proprement dits, Marty joignit de bonne heure des rôles marqués. Dès 1805, il remplissait, dans *Elmonde ou la Fille de l'Hospice* (7), celui d'un père. Il n'était pas encore exclusivement confiné dans les rôles vertueux ou de victimes innocentes & persécutées; il jouait, au besoin, les *traîtres* tels que : *Walter-le-Cruel*, dans la pantomime de ce nom; l'un des frères scélérats, dans la *Marquise de Ganges*, & le chevalier Macaire, dans le fameux *Chien de Montargis* (8).

Il devint, en 1817, régisseur de ce théâtre, dont il était déjà le doyen par rang d'ancienneté, & cumula cet emploi avec celui d'acteur, jusqu'à la mort de M^{me} veuve Frédéric Bourguignon, arrivée en 1824. La direction de la Gaîté passa alors entre les mains du célèbre mélodramaturge Guilbert de Pixérécourt, & Marty devint, en même temps, un des administrateurs de la nouvelle

(5) Ou *Rosabella & Alberto*, pantomime, en trois actes, par J.-T. Gougibus, 1804.

(6) *Geneviève de Brabant ou l'innocence reconnue*, pantomime, en trois actes, par Lafite, 1803.

(7) Mélodrame, en trois actes, par Pesséy, 1805.

(8) « Appelé à représenter souvent des caractères bons & gé-

« néreux, a dit Samson (de la Comédie-Française), dans le discours qu'il prononça aux obsèques de Marty, il s'y sentait à son aise... Il joua aussi des rôles d'une nature opposée; mais, faut-il le dire? on souffrait un peu à l'y voir. Il semblait qu'il fût trop honnête homme pour subir de telles transformations. »

entreprise. Il ne cessa ces fonctions qu'à l'époque où Bernard-Léon se rendit acquéreur de l'immeuble & du privilège, & choisit ce moment-là pour prendre sa retraite. Déjà, depuis plusieurs années, il ne faisait que de rares apparitions sur la scène, &, tout en conservant quelques-uns de ses anciens rôles dans les ouvrages du répertoire, il se chargeait seulement, dans les pièces nouvelles, de ceux qui demandaient de l'expérience & de la tenue. Le rôle du docteur Quesnay, dans *Latude*, fut, croyons-nous, le dernier qu'il établit.

Si, par une ligne de conduite toujours loyale, & par l'aménité de ses relations, Marty se fit aimer & estimer de tous ses camarades pendant sa longue carrière théâtrale, il fut aussi acquérir de nouveaux titres à cette estime & à cette affection, dans les fonctions plus délicates d'administrateur.

Guilbert de Pixérécourt, surnommé le *Corneille du boulevard*, ne pratiquait pas toujours, en tant que directeur, les belles maximes de générosité, de justice & d'abnégation, dont il était si prodigue dans ses ouvrages. Pendant le cours de sa direction de l'Opéra-Comique, ses querelles avec les sociétaires de ce théâtre avaient eu un certain retentissement. En changeant de sceptre, il ne crut pas devoir changer ses habitudes; de là, plaintes, récriminations de la part des acteurs, qui venaient alors s'adresser à Marty, certains qu'ils étaient de trouver chez cet administrateur intègre une justice consciencieuse, en même temps qu'une bienveillance affectueuse & presque paternelle. Il était le concilia-

teur obligé & obligeant de ces querelles de famille, le défenseur-né de ceux qui étaient lésés dans leurs intérêts ou dans leur amour-propre, par les procédés tranchants du directeur autocrate. Tout naturellement, Marty continuait ainsi derrière le rideau, au profit de ses anciens camarades, cet emploi d'honnête homme auquel il s'était voué depuis longtemps au théâtre, & qui lui avait valu une réputation spéciale qui s'est transmise jusqu'à nous (9). Seulement, son rôle n'était pas toujours aussi agréable à la ville qu'au théâtre; il lui fallait discuter & ramener à la raison l'irascible directeur, & ce n'était pas toujours sans peine que la vertu triomphait au dénouement de ce drame intime qui se jouait dans les coulisses & dans le cabinet directeur.

Cette attention scrupuleuse qu'il apportait à rendre à chacun la justice qui lui était due; cette bienveillance qui, d'ailleurs, n'excluait pas, à l'occasion, la fermeté chez Marty, se retrouvèrent en l'homme privé, placé à la tête de sa commune. On fait que son dévouement, comme maire de Charenton-le-Pont, lui mérita, lors de l'épidémie de 1849, l'honneur d'être décoré.

Voici pour l'homme & l'administrateur. Disons à présent quelques mots du comédien. Son débit était lent & mesuré, empreint d'une certaine monotonie qui n'était pas toujours exempte d'emphase, & sa voix était

(9) Cette espèce d'aurole qui entourait Marty était si bien accentuée dans les dernières années de sa carrière théâtrale, que le *Titi*

lui-même, faisant trêve à son sans-façon habituel, disait à l'entrée en scène de cet acteur : « Ah ! Voilà « *Monsieur Marty*. »

quelque peu naïf. Bon gré mal gré, son éducation dramatique avait gardé l'empreinte & l'écho de ces phrases creuses & boursofflées des mélodrames d'autrefois. Il possédait de la chaleur & de la sensibilité; mais parfois il semblait s'échauffer à froid & se battre les flancs pour animer son rôle; ce qui était, peut-être, encore plus la faute de celui-ci que la sienne. Sa tenue était simple & toujours conforme au personnage qu'il avait à représenter, & ne manquait pas de dignité. Quand, dans un mélodrame plus ou moins historique, la *Famille Sirven*, il créa le rôle de Voltaire, ce n'est pas sans surprise qu'on vit sur cette scène secondaire la figure du patriarche de Ferney reproduite avec autant de vérité que de talent. Des vieillards vivaient à cette époque, qui, dans leur jeunesse, avaient connu Voltaire, & l'on cite encore le témoignage de l'un d'eux à qui Marty fut arracher des pleurs par cette évocation intelligente.

Après 1830, le théâtre de la Gaîté représenta la tragédie de *Fénelon*, de Chénier. Marty se montra remarquable dans ce rôle d'un contraste si opposé avec ceux qu'il avait joués. En somme, cet acteur était ce qu'on appellerait, selon les qualifications en usage à la Comédie-Française, un excellent *raisonneur*. Ajoutons qu'il se montrait soigneux & convaincu, & qu'il apportait, dans les moindres détails d'un rôle, ce zèle & ce sentiment du devoir dont il était l'esclave.

Il serait trop long d'énumérer ici les titres des ouvrages dans lesquels il eut à remplir des rôles, pendant

un espace de plus de trente ans, qu'il parut dans presque toutes les pièces importantes. Bornons-nous à citer, parmi les principales qui signalèrent la dernière partie de sa carrière théâtrale : le *Collier de fer*, le *Pauvre de l'Hôtel-Dieu*, la *Fausse clé*, la *Peste de Marseille*, *Polder*, la *Vendetta*, le *Panier d'argenterie*, le *Rôdeur*, le *Fils de Louison*, le *Moulin des étangs*, l'*Aigle des Pyrénées*, *Guillaume-Tell*, & *Léonard* qui fut son dernier rôle important, au commencement de 1834 : ouvrages peu ou point connus de la génération actuelle, en dépit de leur succès d'autrefois, & dont ont seuls gardé le souvenir ceux de leurs auteurs ou des vieux amateurs qui existent encore aujourd'hui.

Marty, qui avait toujours été un homme d'ordre & d'économie, avait acquis une honnête aisance, que vint plus tard accroître un mariage honorable. Il épousa, le 10 juin 1820, Dorothée-Rose Thibaut-Laveaux, fille du grammairien de ce nom (10). Un fils naquit de cette union, qui, suivant les traces de son aïeul maternel, s'est fait connaître par des travaux remarquables de linguistique, &, entr'autres, par le *Lexique de la langue de Corneille*, qui lui valut, en 1859, le prix de l'Académie française (11).

(10) Née à Stuttgart, le 14 novembre 1786, elle est morte à Charenton, le 13 avril 1861. Elle avait travaillé pour le théâtre. Voici les titres de ses ouvrages représentés : la *Malédiction paternelle*, mé-

lodrame, en trois actes, joué à Bordeaux. Il avait été refusé à la Gaîté; Guilbert de Pixérécourt en fit son *Monastère abandonné*.

(11) M. Marty fils, bien que dans une position très-indépendante de

Marty, propriétaire à Charenton-le-Pont, dont il avait été nommé maire le 7 septembre 1843 (12), y est décédé, le 21 octobre 1863, à l'âge de quatre-vingts ans passés.

fortune, n'écoulant que son amour pour les lettres, occupe aujourd'hui les fonctions de *Secrétaire de l'école des Chartes*.

(12) Les obsèques de Marty, qui eurent lieu le surlendemain de son décès, furent célébrées avec une pompe inaccoutumée & au milieu d'un grand concours de personnes appartenant à toutes les classes de

la société. Les cordons du poêle étaient tenus par MM. le baron Taylor, membre de l'Institut; Domergue, directeur de l'Asile impérial de Vincennes; Léopold Delisle, membre de l'Institut, & Véron, maire de Maisons-Alfort. Trois discours furent prononcés devant la tombe, par MM. Domergue, Taylor & Samson.







JACQUES-CHARLES

ODRY

1779 — 1853

LA ménagère d'un humble artisan du quartier de la Paroisse, à Versailles, mettait au monde, le 17 mai 1783, un garçon qui semblait naturellement, & par droit de succession, destiné à continuer un jour l'état de son père le cordonnier. Mais, lorsqu'il eut atteint l'âge où l'on prend un état, l'empaigne ne parut pas lui présenter un grand attrait, & désertant volontiers la boutique paternelle, il lui préférerait de beaucoup le spectacle en plein air des saltim-

Extrait des registres de l'église Notre-Dame, à Versailles : « Le dix-huit mai mil sept cent soixante & dix-neuf, a été baptisé JACQUES-CHARLES, fils de CHARLES ODRY, maître cordonnier, & de MARIE-ANGÉLIQUE MORIZE, son épouse, domiciliés à Versailles, &c. »

banques *exerçant leurs talents* sur la place publique. Que de fois, c'est lui qui le racontait, le père Odry vint-il l'interrompre brusquement dans le cours de ses contemplations naïves où sa pensée, se perdant à travers des horizons lointains, lui faisait ambitionner comme le *nec plus ultra* des faveurs de la fortune l'honneur de prendre part quelque jour à leurs *nobles* travaux. Le bonhomme dissipait ses illusions & le ramenait, non par la persuasion, mais par l'oreille ; rentré à la maison, il lui distribuait, à défaut d'exhortations stériles, force coups de manique, propres à lui inculquer le goût de la besogne. C'était son opinion & son système d'éducation. Il avait du bon probablement, puisque pendant un certain nombre d'années, le jeune disciple de saint Crépin, paraissant résigné à son sort, ne cessa de travailler sous l'œil vigilant de son père.

Il touchait à sa vingtième année, lorsqu'il vint à Paris s'établir pour son compte dans une humble échoppe de savetier, placée dans la rue Basse-du-Temple, en face des petits théâtres du boulevard. Mais cette conversion apparente était-elle bien sincère ? C'est ce que la suite nous apprendra. Odry, chez qui les instincts du premier âge avaient survécu, après avoir consacré sa journée à la réparation des chaussures du voisinage, avait trouvé à s'employer le soir, comme figurant, au petit théâtre des Délassements-Comiques ; c'était le premier pas vers l'avenir qu'il rêvait, & c'est celui-là seul qui coûte. Il s'enhardissait peu à peu, & bientôt un heureux hasard vint seconder ses visées d'ambition.

Du Merfan, qui était lui-même à ses débuts comme auteur, lui avait procuré un petit, bien petit engagement au théâtre de la Gaîté, cinquante francs par mois; mais enfin il émargeait, & prenait rang parmi les artistes. Du Merfan donc, sa providence, mit le comble à ses bienfaits, en lui faisant jouer le rôle principal dans la pièce de *M. Rigolet ou je vais en Russie* (1), représentée le 25 février 1803. Le nouvel acteur s'y montra très-plaisant, ce qui ne l'empêcha pourtant pas, lorsque la pièce eut fait son temps, de retomber dans son obscurité & de redevenir tout aussi inconnu qu'auparavant, heureux de recourir à son empeigne pour occuper les loisirs forcés que lui faisait le théâtre. Cependant il ne se découragea pas, & en 1805 il entra au théâtre de la Porte-Saint-Martin. Là, perdu au milieu d'une bonne troupe de comédie où il se trouvait à peu près effacé, Odry (2) remplit toute espèce de rôles sans parvenir à se faire remarquer dans aucun : son heure n'était pas venue encore. Lors de la suppression de ce théâtre, il obtint, toujours par l'intermédiaire de Du Merfan qui ne l'avait pas perdu de vue, un modeste engagement au théâtre des Variétés pour jouer la grande *utilité* (3). Pendant plusieurs années, en effet, on ne l'y vit que dans des rôles subal-

(1) Trentième pièce de l'auteur
Elle n'a point été imprimée.

(2) Sur plusieurs brochures du temps son nom se trouve induement écrit : *Audry*.

(3) Ses appointements furent de soixante-neuf francs par mois & cela dura ainsi jusqu'en 1813. Néanmoins, il y avait progrès : de cinquante à soixante-neuf francs !

ternes; attirant moins l'attention du public que celle des auteurs, par le soin & la conscience qu'il apportait dans leur interprétation.

Une circonstance fortuite vint à la fin le tirer de l'obscurité qui semblait devoir être son partage. Le rôle du fermier Morin, dans *Quinze ans d'absence* (4), ayant été refusé par Tiercelin, les auteurs embarrassés se conformèrent au conseil de Brunet, en le donnant à Odry; ils n'eurent pas lieu de regretter leur condescendance. Ce personnage de paysan balourd, que sa femme ne laisse jamais parler, n'avait pas dix lignes. L'acteur le joua, & si bien, que sa tournure, sa naïveté grotesque, l'originalité qu'il y mit, ne contribuèrent pas médiocrement au succès de l'ouvrage. Peu de temps après, Odry eut à jouer le *Valet ventriloque*, vaudeville assez faible, d'ailleurs, de son ami Du Merfan (5); mais dans lequel il put utiliser la faculté engastrymique qu'il possédait à un assez haut degré. Dès ce moment, sorti de la foule, les bons & les mauvais rôles ne lui firent pas faute, non plus que le succès. Pendant vingt ans, il partagea la faveur publique avec les acteurs les plus goûtés de cet heureux théâtre, dont quelques-uns lui étaient infiniment supérieurs comme finesse & comme talent.

La génération actuelle n'a pas vu les nombreuses créations d'Odry; mais elle n'est pas, du moins, sans

(4) Vaudeville en un acte, de Merle & Brazier, représenté le 13 avril 1811.

(5) Représenté le 13 août 1811. Merle avait coopéré à cette pièce.

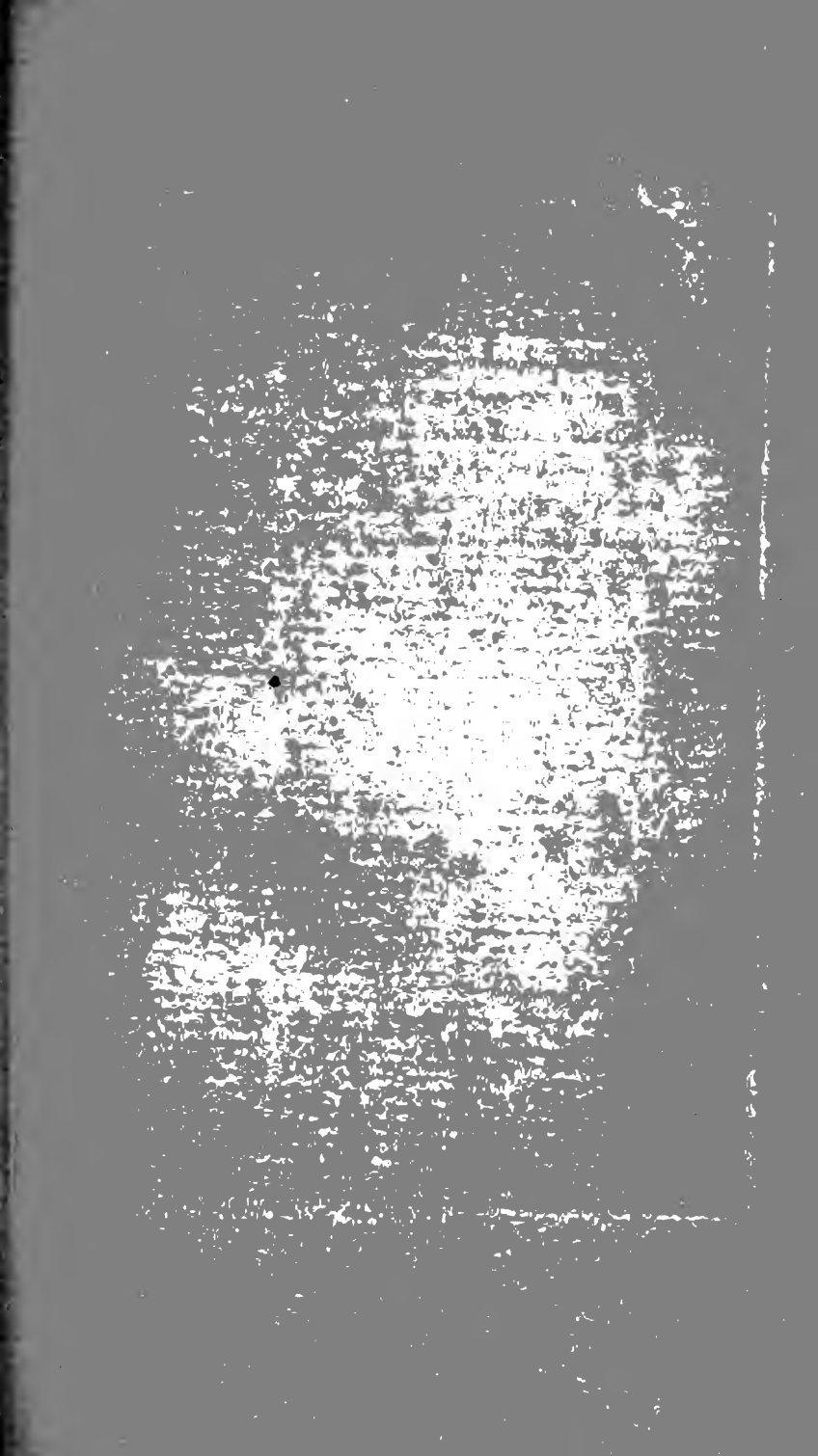
en avoir entendu parler : François, des *Cuisinières*; Pataud, de la *Neige*; Picpus, de la *Canaille*; la mère Gibou, & le fameux Bilboquet, des *Saltimbanques*, qui fut une véritable incarnation, & dans lequel il dut s'inspirer des souvenirs de sa jeunesse, comptent parmi les plus remarquables. Ce dernier rôle, toutefois, ne date que de la rentrée de cet acteur aux Variétés, lorsque, mieux avisé, ce théâtre revint à son ancien genre, à celui qui avait fait sa fortune & sa renommée.

A la suite de la Révolution de juillet, dont les théâtres ressentirent si rudement le contre-coup, les Variétés avaient cru utile à leurs intérêts de changer leur genre populaire & grivois contre un nouveau répertoire, pâle reflet de celui de Marivaux. Odry, qui n'était rien moins qu'un comédien de boudoir, fut remercié, & ce n'est qu'après avoir parcouru les départements pendant trois ou quatre ans, & joué au cachet sur deux ou trois scènes parisiennes (notamment à la Porte-Saint-Martin & aux Folies-Dramatiques), qu'il reparut sur son ancien théâtre, où le succès colossal des *Saltimbanques* ramena & fixa la foule. Ce rôle fut son dernier mot. Il n'aspirait plus qu'à sa retraite qu'il prit en 1837. Il porta sa résidence à Courbevoie, où il eut la fantaisie d'établir dans sa maison une sorte de restaurant qui ne se soutint pas. Il se le tint pour dit & se contenta désormais de jouir du fruit de quelques économies qui lui permirent de vivre dans l'aisance jusqu'à sa mort, arrivée le 28 avril 1853, à la suite d'une apoplexie foudroyante.

Odry ne fut pas, à proprement parler, un comédien ; en somme, c'était un original sans goût, que le public avait adopté, un bouffon fort amusant à la ville comme au théâtre, & qui s'était fait une réputation par sa manière de narrer certains contes n'ayant ni queue ni tête & qui, assurément, auraient perdu tout leur sel en passant par d'autres bouches que la sienne.

On lui a faussement attribué le poëme des *Gendarmes* & la *Complainte de Clara Wendel*, œuvres de Du Merfan, dont il n'a été en cette circonstance que le prête-nom, comme il le fut de beaucoup d'autres auteurs.








FRESNOY
1780 + 1840



JEAN AUDEVILLE

dit FRESNOY

1780 — 1840

 ET acteur, qui fut pendant quinze ans l'un des plus fermes soutiens de l'ancien mélodrame & qui balança la renommée de Tautin dans les premiers rôles du répertoire du boulevard du Temple, partit un beau jour de son village, Fresnoy-en-Thal, dont il s'appropriâ plus tard le nom quand il quitta, pour se faire comédien, son premier métier de

Extrait des actes de l'église de Fresnoy-en-Thal (Oise) : « L'an mil sept cent quatre-vingt, le vingtième jour du mois de novembre, a été baptisé par moi, prêtre soussigné de cette paroisse, JEAN, né le jour précédent du légitime mariage de JEAN AUDEVILLE, manouvrier, de cette paroisse, & de MARIE-LOUISE BOUCHER. Ainsi nommé par RENÉ BOUCHER, parrain, garçon de Ronquerolles, & MARIE-ROSE AUDEVILLE, marraine, de cette paroisse. »

corroyeur. Ses antécédents, on peut en juger par ce fait, n'eurent donc rien d'artistique. Après s'être effayé sur quelques scènes obscures & avoir pris des leçons de Doyen, il débuta à l'Ambigu-Comique, le 2 février 1808, dans les *Francs-Juges*, par le rôle de Conrad, & fut engagé.

A cette époque, le premier emploi dans les mélodrames & les pantomimes dialoguées était tenu par Tautin, en chef & sans partage. Defresne (1), qui plus tard, termina au théâtre de la Porte-Saint-Martin, dans des rôles secondaires, une carrière commencée avec un certain éclat à l'Ambigu, où il resta quinze ans, remplissait les rôles de *traîtres* à ce dernier théâtre, & il avait attiré sur lui l'attention du public par la façon originale dont il créa le personnage de Fritz dans la *Femme à deux maris*.

Fresnoy dut, en conséquence, se contenter de rôles moins importants; mais lui-même ne tarda pas à conquérir une réputation égale à celle de ses chefs d'emploi : aussi, lorsque Tautin quitta le théâtre de l'Ambigu-

(1) DEFRESNE (Fiacre-François), né le 1^{er} février 1782, à Saint-Germain-en-Laye, où son père était limonadier, fut d'abord destiné à lui succéder; mais entraîné par son goût pour le théâtre, il s'effaya sur des scènes particulières; puis vint à Paris, où il put se livrer en toute liberté à l'exercice d'une profession vers laquelle il s'était toujours senti attiré. Il avait près de vingt-cinq

ans lorsqu'il entra à l'Ambigu-Comique sous la direction de Corfse. Sans cesser d'être acteur, Defresne fit un peu de tous les métiers; car il était, en même temps, brocanteur de tableaux & tenait une table d'hôte, hantée surtout par les acteurs du boulevard : ce qui explique qu'il n'ait pas fait fortune. Il est mort à Paris.

Comique pour passer à celui de la Gaité, Frenoy se trouva naturellement appelé à prendre sa place dans le répertoire, & hérita de sa popularité auprès d'un public pour qui frapper fort équivalait le plus souvent à frapper juste.

Cet acteur possédait, d'ailleurs, toutes les qualités extérieures qui recommandaient les héros de mélodrames à l'admiration des spectateurs : une forte stature, de gros yeux roulant dans leur orbite, de petits bras qu'il agitait avec véhémence &, par-dessus tout cela, sa voix tonnante, produisaient un grand effet & forçaient les applaudissements. Son public habituel lui décerna, d'un commun accord, le surnom glorieux de *Talma* du boulevard du Temple, & un critique de l'époque, en constatant son action sur la foule, renonçait à compter le nombre de fois qu'il avait dû être chaque soir, tour-à-tour, *héros triomphant* & *traître puni*. Dans toutes les pièces importantes, il paya vaillamment de sa personne, ne ménageant ni ses gestes, ni ses poumons, ni les oreilles de l'auditoire, pour assurer le succès des ouvrages confiés à son zèle bruyant & à son talent vigoureux.

Vers 1820, il parlait de se retirer du théâtre, & l'administration de l'Ambigu recevait avec effroi l'avis de cette détermination qui menaçait de lui enlever un premier sujet, en possession depuis longues années de la faveur populaire.

C'est alors qu'un jeune homme, las de remplir au second Théâtre français les rôles ingrats de *confident* de

tragédie, fut engagé. Ses débuts furent heureux, & l'on put, dès lors, se rassurer sur la perte de Fresnoy. Ce transfuge de la tragédie classique n'était autre que Frédérick Lemaître, qui apportait au boulevard, avec l'ardeur de la jeunesse, une originalité de jeu & de diction qui allait promptement faire pâlir l'astre de ses devanciers.

Fresnoy sentit le danger qui le menaçait & ne parla plus de retraite. Pendant plusieurs années encore, il resta au théâtre, remplissant les rôles de *pères* & d'*oncles* avec l'expérience que lui donnaient son âge & l'habitude de la scène, jusqu'au jour où il prit sa retraite définitive, laissant, après une carrière de plus de vingt ans, un nouvel exemple de cette fidélité au même théâtre, devenue si rare de nos jours.

Sa première femme, qui, à son exemple, s'était faite comédienne, jouait les *duègnes* au même théâtre depuis plusieurs années; elle mourut en 1823 (2).

Après la Révolution de 1830, Fresnoy se fit directeur de théâtre; mais, plus modeste & plus prudent que beaucoup d'autres, il borna son ambition à ouvrir sur le boulevard du Temple, à côté de M^{me} Saqui, une petite salle, dans des conditions fort humbles, où il faisait représenter de petites pièces avec ou sans couplets, jouées seulement par trois ou quatre acteurs.

(2) Fresnoy se remaria en secondes noces à une femme nommée Antoinette Domergue, qui lui apporta de l'aïeance. Propriétaire, du

chef de sa femme, d'un hôtel garni, situé rue Charlot, il l'exploita en même temps que son théâtre du *Petit-Lazzari*.

Cette entreprise, qu'en raison sans doute du voisinage & du souvenir d'une ancienne renommée du boulevard, il appela *Théâtre du Petit-Lazzari*, réussit à merveille; il y gagna de l'argent, & à sa mort, arrivée le 20 janvier 1840, ce spectacle infime avait son public, ses habitués, & surtout un genre spécial qui assurait son existence & sa prospérité.





CHARLES-EMMANUEL

LE PEINTRE aîné

1782 — 1854

LE PEINTRE aîné naquit à Paris, le 5 septembre 1782, dans la rue de l'Arbre-Sec, où son père était établi marchand de couleurs & peintre en bâtiment. Jean-Marie Hooghstoël, restaurateur de tableaux, jouissant de quelque réputation, attaché en cette qualité à la maison d'Orléans, & de plus, expert du musée de peinture, était son oncle maternel. Sa ligne semblait donc toute tracée & sa main pouvait à peine tenir un crayon, qu'on lui enseigna à en faire usage; mais les progrès de l'enfant ne répondirent pas à l'attente de ses parents. Un seul penchant se manifestait chez lui : celui de l'imitation;

Extrait des registres de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois : « Le jeudi cinq septembre mil sept cent quatre-vingt-deux, a été baptisé CHARLES-EMMANUEL, né le même jour, cloître de cette paroisse, fils de CHARLES LE PEINTRE, peintre, & de JEANNE-CHARLOTTE-ANTOINETTE HOOGHSTOEL, son épouse. »

&, par une faiblesse aveugle, que nous lui avons entendu plus d'une fois déplorer, ceux-ci, mus peut-être par l'espoir de triompher plus facilement de cette tendance en paraissant y accéder, consentirent à le faire entrer comme élève au petit théâtre des *Jeunes artistes*. Leur commerce s'étant ressenti plus tard du contre-coup des événements, il fut décidé que, pour subvenir aux nécessités de la famille, le jeune Charles resterait comédien de profession. Voué désormais au théâtre par devoir, autant que par goût, Le Peintre quitta l'humble scène où il avait fait ses premiers pas, pour aller chercher ailleurs une position plus lucrative, & il eut le bonheur de trouver un engagement avantageux qui l'attacha pendant sept ans au théâtre de Bordeaux. Il passa ensuite à Lyon deux autres années, à l'expiration desquelles il se hâta de revenir à Bordeaux où on le regrettait. Sa réputation s'étendit & le bruit de ses succès de province arriva jusqu'à Paris. La direction des Variétés, qui cherchait les moyens de parer au vide dont la menaçait le départ imminent de Potier, jeta les yeux sur Le Peintre aîné. Il débuta à ce théâtre, le 11 novembre 1817, dans les *Poètes sans souci* & dans *M. Croûton*.

Malgré son talent recommandable, c'eût été folie que de croire cet acteur capable de jamais faire oublier l'éminent comédien auquel il succédait. Il réussit grandement, il est vrai, & nous devons constater qu'il tarda peu à occuper une place importante dans cette troupe, composée d'excellents acteurs, en créant avec bonheur

quelques types bien saisis de soldats. Et pourtant, de lui à Potier, combien la distance était immense !

Quelque bien assise que fût la réputation de Le Peintre aux Variétés, le retour de Potier, revenant au bercail, devait nécessairement le rejeter au second plan. Cette considération le décida donc à accepter les propositions de son ami Défaugiers, directeur du Vaudeville. Il parut pour la première fois sur ce théâtre, en avril 1826. Il n'eut pas à regretter ce parti ; car la création de plusieurs rôles importants, tels que *M. Botte*, *le Huffard de Felsheim*, &c., consolida sa réputation.

Lorsque l'ancien théâtre de la Montanfier, après avoir été successivement spectacle de *Puppi napolitani*, de chiens savants, jeux forains, café de la Paix, fut rendu à sa destination première en redevenant, en 1831, le théâtre du Palais-Royal, Le Peintre aîné vint apporter l'autorité de son nom & de son talent au service d'une troupe jeune & inexpérimentée. Il y signala son passage par deux grands succès : ceux du *Camarade de lit* & des *Chansons de Béranger*. On le revit ensuite au Vaudeville, qu'il ne quitta plus jusqu'à l'incendie de 1838. A la suite de cet événement, il renoua avec le théâtre des Variétés où il passa encore quelques années. A l'expiration de son engagement il ne voulut pas le renouveler & préféra conserver son indépendance, jouant partout & ne se fixant nulle part.

Dans les dernières années, Le Peintre aîné, devenu plus sobre de pérégrinations théâtrales, avait joint à l'exercice de sa profession une industrie d'un tout autre

genre : l'exploitation d'un hôtel garni (1). Cette entreprise paraissait prospérer, quand la Révolution de février vint lui porter un coup fatal. Aux trois quarts ruiné, il se vit contraint, par la force des choses, de reprendre à un âge déjà avancé & dans des conditions moins favorables que jamais, la vie aventureuse de comédien de campagne. Cette pénible extrémité, dont les résultats pécuniaires furent bien loin de compenser les ennuis & les fatigues, & que rendirent plus pénibles encore des chagrins domestiques, lui firent perdre la tête & avancer le terme de ses jours. Dans la soirée du 5 avril 1854, le malheureux vieillard alla se jeter dans le canal Saint-Martin, où il trouva la mort.

Toutes les personnes que les circonstances avaient

(1) Peu de jours avant sa prise de possession, il avait fait répandre à profusion, par la voie des journaux & par l'intermédiaire des distributeurs d'*imprimés*, les couplets suivants, sous forme de prospectus :

LE PEINTRE aîné au public.

Air de *Ketty*.

C'est à son diné
Le Peintre aîné
Qui vous invite ;
Lui, qui sans revers,
Joua tant de rôles divers,
Vient encore en vers
Solliciter une visite
De ce public qui
Fut toujours indulgent pour lui.
Il fut, comme acteur,
Docteur
Et bénéficiaire,

Roi, sollicitateur,
Pasteur
Ou soldat laboureur ;
Mais le doux espoir
De vous revoir
Fait qu'il espère
Encore un meilleur :
C'est celui d'hôtelier-traiteur.
Hôtel Ventadour,
Vous trouverez accueil affable ;
Venez tour-à-tour
Loger à l'hôtel Ventadour.
Là, tout est fort bon :
Bon lit, boisson
Et bonne table...
Oui, tout est parfait,
Rue & hôtel Ventadour, sept.

Le Peintre jeune passait pour être l'auteur de ces couplets, dont la publicité ne fut, certes pas, étrangère au succès & à la prospérité des premiers temps de cette entreprise.

mises en rapport avec lui & qui avaient été dans le cas de l'apprécier, le regrettèrent sincèrement & déplore-
rent sa fin lamentable (2).

Le Peintre aîné fut un comédien habile, chaleureux, vif, entraînant, mais chez qui le naturel était absent & dont le jeu était tout de convention ; c'était, en termes du métier, un acteur à *ficelles*. Il chantait fort habilement le couplet de facture.

Il passait pour être d'un caractère serviable, obligeant, on peut ajouter d'humeur bienfaisante, & l'on a cité de lui plusieurs traits qui faisaient l'éloge de son cœur. On connaît l'anecdote relative à l'installation d'un de ses frères, brouillé avec la fortune, dans un joli logement pourvu de tous les objets nécessaires à un ménage : logement, dont il lui fit les honneurs à table, comme s'il eût été lui-même l'amphytrion, & dans lequel il le laissa le soir, lui jetant pour adieu : « Bonne nuit, frère ! Tout ceci t'appartient, & tu es « ici chez toi (3). »

(2) Il passait avec raison pour être d'une délicatesse extrême. Le fait suivant le prouverait au besoin : quelques heures avant d'accomplir son funeste dessein, il alla, dans la foirée, restituer à deux personnes, dont l'une était son camarade Ambroise, de petites sommes de quatre-vingts & de cent francs, qui lui avaient été prêtées de la main à la main, quelques jours auparavant.

(3) Ce troisième frère, connu sous le nom de Le Peintre cadet,

après avoir été malheureux dans le commerce, se fit aussi comédien, à l'exemple de ses frères ; mais doué de peu de moyens, il ne réussit pas & ne put se maintenir à Paris, où son aîné lui avait procuré un engagement aux Variétés. Congédié au bout d'un an, il retomba dans les petits théâtres du boulevard &, de ceux-ci, dans les départements, où après avoir végété toute sa vie, il est mort parfaitement ignoré.



FRANÇOIS

FOIGNET fils

1782 — 1845

DEPUIS l'incendie du théâtre des *Variétés amusantes*, en 1798, & la mort de son directeur, fameux par ses transformations à vue dans les rôles d'Arlequin, un seul homme à Paris hérita un instant de la popularité de Lazzari, en renouvelant les merveilles de souplesse en ce genre : ce fut Foignet fils qui, pendant plusieurs années, parut avec succès au théâtre des *Jeunes artistes* & donna la vogue aux

Extrait des registres de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois : « Le dimanche dix-sept février mil sept cent quatre-vingt-deux, a été baptisé FRANÇOIS, né le même jour, quai de la Mégisserie, fils du sieur JACQUES FOIGNET, ancien officier chez le Roi, & de demoiselle MARIE-CATHERINE-ANGELIQUE VOURIOT, son épouse. Le parrain, JEAN-FRANÇOIS TAPRAY, organiste du Roi à l'Ecole militaire ; la marraine, MARIE-CATHERINE DESSAIN, femme du sieur Joseph Vouriot, marchand. »

pièces qu'on y jouait. Il ne s'agit pas ici du personnage d'*Arlequin*, tel que Carlin, à l'ancienne Comédie-Italienne, & Laporte au Vaudeville, le représentaient ; mais d'une espèce de *clown*, héros obligé des pièces-féeries, dont il était le principal acteur, presque toujours borné au genre de la pantomime & exprimant toutes ses sensations par des gestes & des tours d'agilité.

La famille Foignet appartenait tout entière au théâtre. Le père, après avoir été longtemps attaché à la maison du Roi, ayant perdu sa place & sa fortune à la Révolution, chercha dans le théâtre des moyens d'existence. Il était devenu plus tard directeur des *Jeunes artistes*. Sa femme s'occupait de l'administration & des costumes, & leurs enfants remplissaient dans les pièces les rôles en rapport avec leur âge. Le fils aîné dont nous avons seulement à nous occuper ici, après avoir commencé sa carrière théâtrale au Théâtre-Montanfier, où il tenait les rôles d'amoureux avec intelligence, mais sans succès marqué, était passé au théâtre des *Jeunes artistes*, que son père dirigeait. Cette scène sur laquelle jouaient des jeunes gens, dont plusieurs se firent par la suite sur les principaux théâtres de Paris, une réputation méritée, & parmi lesquels nous citerons particulièrement Monrose, Gontier, les deux Le Peintre, avait été ouverte dans la salle de la rue de Bondy, occupée précédemment par les *Variétés amusantes* & le Théâtre français & lyrique, vers 1795. Le père Foignet n'en prit la direction que vers 1802, &

fans en changer le genre, y ajouta la représentation de pièces-féeries à spectacle, dans lesquelles François remplissait d'ordinaire les rôles d'Arlequin & reproduisait, ainsi que nous l'avons déjà dit, les prodiges d'adresse & de souplesse qui avaient rendu Lazzari fameux. A son talent de mime, il joignit celui de bon musicien & il composa pour plusieurs ouvrages du répertoire, tels que : le *Prince invisible*, *Arlequin dans un œuf*, le *Chat botté*, les *Syrènes*, beaucoup d'airs de romances, qui eurent la vogue.

Un Allemand qui voyageait en France vers 1802, & qui nous a laissé une série de lettres fort curieuses sur Paris, ses plaisirs & ses théâtres à cette époque, n'a pas dédaigné de consacrer quelques lignes au théâtre des *Jeunes artistes*. Suivons-le dans la visite qu'il fit à ce petit spectacle, en compagnie du compositeur Goffec, un soir de décembre 1802. On jouait alors le *Chat botté*. Après s'être réjoui d'avoir renouvelé connaissance avec son vieil ami, le brave compositeur Foignet, directeur des *Jeunes artistes*, intéressé dans une autre entreprise théâtrale (le théâtre Montanier), notre voyageur nous apprend que « le fils aîné du directeur remplissait dans cette féerie le rôle d'Arlequin ; un autre fils jouait également dans cette pièce.

« On avait placé les visiteurs dans une des meilleures loges, & M^{me} Foignet la mère venait de temps en temps leur demander comment ils trouvaient les enfants ?

« A l'issue de la représentation, on les mena sur le

théâtre pour le leur faire visiter dans tous ses détails & on les présenta à l'auteur du *Chat botté* : c'était Augustin Hapdé. Un vaste balcon donnait du foyer sur le boulevard; ils s'y placèrent afin de jouir de la vue de la promenade, tandis que le père Foignet les entretenait & de ses projets & de ses espérances de fortune. Puis ils prirent congé de l'intéressante famille, en leur souhaitant toute sorte de prospérités. » Mais ces espérances ne se réalisèrent pas; le décret de 1807 réduisit à huit le nombre des théâtres, en supprimant beaucoup de scènes secondaires, au nombre desquelles se trouvait celle des *Jeunes artistes*. D'un autre côté, l'administration du théâtre des *Variétés-Montanfier*, dont Foignet père faisait partie, en se reconstituant lors de son installation dans sa nouvelle salle du boulevard Montmartre, se sépara de lui & d'un autre co-administrateur, nommé Simon (1). Il y eut contestation pour le paiement des intérêts, ensuite procès; &, finalement, Foignet, se croyant lésé dans cette affaire, tenta de vains efforts pour obtenir les dédommagements auxquels il pensait avoir droit. Ses démarches étant restées stériles, le désespoir lui suggéra l'idée d'une tentative hardie, que nous allons raconter. Elle contraste tristement avec la joie & le bonheur dont cette famille offrait le tableau à la fin de 1802.

(1) SIMON (Victor), homme de lettres, co-administrateur du théâtre des Variétés-Montanfier, où il jouait dans la journée les pièces sou-

mises à examen avant la lecture devant le comité, & jouait le soir du violon à l'orchestre. Né à Metz, en 1753; mort à Paris, le 26 avril 1820.

Le 27 janvier 1809, Napoléon assistait à la représentation de l'Opéra; on jouait *Aristippe*, suivi du ballet-pantomime d'*Apelles*.

Dans l'entr'acte des deux pièces, vers neuf heures moins dix minutes, une jeune fille de huit à neuf ans fut portée sur l'avant-scène, au coin opposé à celui où se trouvait l'Empereur. Cette enfant traversa la scène & vint s'agenouiller devant la loge impériale en présentant une pétition que, sur un signe de l'Empereur, M. Canisy, écuyer cavalcadour, vint prendre des mains de l'enfant.

Napoléon reçut la pétition & la parcourut. Quant à la petite fille, rentrée dans la coulisse, elle fut arrêtée ainsi que sa mère & son frère, par ordre de M. de Remusat, & tous les trois furent conduits à la préfecture de police. Là, après une admonition de Dubois & l'engagement pris par eux de se représenter à la première réquisition, ils furent mis en liberté. Cette mère & ces deux enfants étaient la femme & les enfants de Foignet, qui n'ayant pu obtenir justice d'une spoliation contre laquelle il réclamait en vain depuis plus d'une année, avait eu recours à ce moyen désespéré.

Cette démarche produisit-elle le résultat qu'ils avaient espéré? Nous ne saurions le dire, mais nous ne le pensons pas.

En 1810, François Foignet était acteur aux *Jeux gymniques*, & peut-être faisait-il, ainsi que son père, partie de l'administration. Il tenait l'emploi des rôles comiques & à travestissements, jouant souvent à lui

seul toute une pièce, comme dans l'*Acteur dans sa loge*, de Mayeur, où il remplissait plusieurs rôles. Il reprenait aussi le personnage d'Arlequin, dans *Arlequin-Cendrillon*, & figurait dans les pantomimes, dont il composait souvent la musique, ainsi que celle des tableaux d'action.

Mais cette entreprise échoua & le théâtre des *Jeux gymniques* ferma vers le milieu de 1812. Nous avons fait connaître précédemment les causes principales de cet insuccès.

Nous perdons alors de vue Foignet fils, qui, comme tant d'autres artistes, sans doute, partit pour la province, & nous ne le retrouvons que trente-deux ans plus tard à l'hôpital de Strasbourg où, le 22 juillet 1845, il mourait dans un profond état de misère.







F. v. d. H. v. d. H.
1841

GONTIER
1785 + 1841



TONON-GEORGES BELLOSTE

dit GONTIER

1785 — 1841



E comédien qui, jeune encore, quitta la scène en laissant après lui le souvenir d'une renommée justement acquise, avait eu des commencements éprouvés & pénibles.

Issu d'une honorable famille, il perdit de bonne

Extrait des registres de la paroisse Saint-Nicolas, à Boulogne-sur-Mer :

« Le cinq février mil sept cent quatre-vingt-cinq, a été baptisé par moi soussigné, TONON-GEORGES, né le trois de ce mois, à cinq heures du soir, d'AGNÈS GONTIER, demeurant en cette paroisse depuis six mois, laquelle s'est dite être épouse de NICOLAS BELOSTE (*), avocat, demeurant à Paris. Parrain, TONON DE TROCARD, seigneur allemand, représenté par JEAN-FRANÇOIS LÉPINE; marraine SOPHIE FONTAINE, tous deux de cette paroisse, qui ont signé avec moi, Lothe, vicaire. »

(*) Cet acte a été rectifié en marge, par exécution d'un jugement du tribunal civil de la Seine, première chambre, rendu le 1^{er} mars 1809, lequel a déclaré que c'est par erreur que les noms du père y ont été établis *Nicolas Beloste*, au lieu de *Nicolas-Gaëtan Belloste*, qui sont ses vrais noms.

heure son père ; ou plutôt, très-jeune encore, il en fut séparé par les événements. Celui-ci était avocat au Parlement de Paris. A l'aurore de la Révolution, dont il était loin de partager les principes, il partit pour les colonies françaises de l'Amérique & soit qu'il ait péri pendant la traversée, soit toute autre cause, onques depuis sa famille n'en entendit parler.

Resté le seul soutien de sa mère sans fortune, Georges prit à seize ans le parti de la comédie & entra au théâtre des *Jeunes artistes*, sous le nom de Gontier, qui était celui de sa mère. Une espièglerie de jeunesse, un peu forte, le fit congédier.

En 1808, il se trouvait attaché depuis deux ans à la Comédie-Française, où il végétait au dernier rang des *jeunes amoureux*. Fatigué de cette position subalterne, qui ne lui permettait de jouer qu'à de très-rares intervalles & toujours des rôles infimes, il y renonça sans regrets, & s'engagea dans la troupe que M^{lle} Raucourt formait à cette époque pour aller jouer en Italie le répertoire classique. Il y passa deux années, & c'est pendant son séjour à Milan qu'il épousa, le 8 décembre 1809, sa camarade au théâtre de la *Canobianca*, Louise-Elisabeth Bosquier, sœur de l'acteur des Variétés, où nous l'avons vue depuis, elle-même, pendant plusieurs années.

A son retour en France, Gontier débuta de nouveau à la Comédie-Française, le 28 juillet 1810, par les rôles de Xipharès dans *Mithridate* & de Lindor dans *Heureusement*. Il réussit mieux dans la tragédie que

dans la comédie, où il fut trouvé terne & monotone. Les critiques contemporains déclarèrent que : « ... Si « le débutant voulait obtenir un jour des succès, il « fallait qu'il travaillât beaucoup & surtout *qu'il s'en tint à la tragédie.* » Jugement étrange, qui prouve une fois de plus l'infailibilité de Messieurs les aristarques !

Voilà de vos arrêts, Messieurs les beaux-esprits !

Gontier ne fut pas engagé. Alors, changeant de visée, il alla frapper à une autre porte qui, pas plus que la première, ne devait se refermer sur lui. Il débuta à l'Opéra-Comique dans *Azémia*, *Renaud d'Ast* & *Stratonice* ; puis, on le relégua dans l'emploi des *Colins*. Il y eut, du moins, le mérite d'abdiquer le costume ridicule des bergers de Watteau, dont s'affublaient encore les acteurs jouant l'emploi des jeunes villageois amoureux, & de lui substituer un vêtement moderne & vrai. C'est dans *Blaise & Babet* qu'il introduisit pour la première fois cette innovation & tout en prenant à tâche d'éviter dans l'interprétation du rôle de Blaise la mignardise traditionnelle de ses prédécesseurs, il fut lui conserver sa franchise & sa naïveté. Il se fit encore mieux remarquer dans *Ambroise ou Voilà ma journée*, rôle composé dans lequel Gontier annonça ce qu'il devait être un jour.

Cependant, loin de chercher à tirer parti des espérances que son talent donnait pour l'avenir, on semblait se complaire à le tenir dans une inaction presque abso-

lue, & c'est après avoir passé à ce théâtre cinq des plus belles années de sa vie, sans qu'une seule occasion favorable lui ait été offerte de sortir de l'état d'obscurité & de nullité auquel il paraissait fatalement voué, que cet acteur, découragé, rebuté, se demandait s'il devait persister dans une voie sans issue ou renoncer définitivement à la scène ?

Défaugiers, nommé, en 1816, directeur du Vaudeville, vint l'arracher à cette indécision, en l'engageant à son théâtre. Gontier y débuta dans la *Leçon de botanique* & dans *Haine aux femmes*, deux ouvrages dans lesquels il effaça Henri, dans les rôles de Prosper & de Saint-Ernest, qu'il présenta sous un aspect nouveau; son succès fut incontestable. Scribe, qui avait reconnu en lui un vrai comédien, s'en empara pour tout son répertoire; &, désormais, à l'aise dans des habits faits à sa taille, Gontier put développer toutes les qualités précieuses dont il était doué, & ce jeune artiste, jusqu'alors enfoui dans les bas-fonds de deux théâtres royaux, devint sur une scène secondaire l'un des premiers talents de la capitale. Le *Nouveau Pourceaugnac*, le *Fou de Péronne*, la *Somnambule*, le *Comte Ory*, dont le succès fut très-prolongé, lui durent certainement une bonne partie de leur vogue.

Lors de la fondation du Gymnase, Delestre-Poirson, qui déjà s'était assuré le concours de Scribe, voulut aussi avoir son principal interprète. Il fit faire à Gontier des propositions avantageuses qui eurent le tort de le rendre infidèle au Vaudeville, auquel il devait bien

pourtant quelque reconnaissance, puisque c'est ce théâtre qui l'avait recueilli & qui avait été le point de départ de sa réputation. Il le quitta au moment où il allait jouer le rôle du comte dans la pièce nouvelle de *Frontin mari-garçon*.

Il parut sur la scène du Gymnase le 29 janvier 1821 :

Pendant les onze années qu'il passa à ce théâtre, de nombreuses créations avaient continué & accru sa renommée; la dernière surtout, celle du *Serrurier*, le mit au rang des grands comédiens de l'époque.

En l'entendant débiter ses rôles avec tant de verve & de gaieté, qui aurait pu prévoir sa retraite prématurée, & surtout en soupçonner le motif réel?

Le talent de Gontier était dans toute sa vigueur & dans tout son éclat, lorsqu'en avril 1832 il annonça tout-à-coup sa résolution de se retirer. On pensa que les soins que réclamait sa santé le forçaient à prendre ce parti, mais il n'en était rien & la vraie cause de sa détermination resta ignorée de tout le monde. La voici, telle que nous la tenons d'un ami intime de Gontier, qui en avait reçu la confidence.

Cet excellent comédien n'avait pas de mémoire, & l'étude de ses rôles était pour lui une souffrance. Lorsqu'après un travail ardu, il était parvenu à savoir, une inquiétude affreuse le poursuivait en jouant; car, si une distraction lui faisait oublier un mot, il se troublait & restait court sans pouvoir se remettre; il n'entendait plus le souffleur. Cela lui arriva une fois au Vaudeville pendant une représentation de la *Somnambule*. Il était en

scène avec Fontenay. Celui-ci le voyant s'arrêter tout-à-coup & se troubler, eut la présence d'esprit d'improviser quelques phrases se rattachant à ce que son interlocuteur avait à dire, & il fut assez heureux pour rencontrer deux ou trois de ces mots qui provoquèrent l'hilarité du public, favorablement disposé, d'ailleurs, envers deux acteurs qu'il aimait. Il revint insensiblement au dialogue interrompu, & Gontier qui avait eu le temps de se rasseoir, saisissant sa réplique au passage, la machine reprit son cours, sans que les spectateurs eussent rien soupçonné.

Qu'on juge, d'après cette anecdote, de l'état anxieux dans lequel Gontier devait être le soir d'une première représentation !

Tel fut, nous le répétons, le motif déterminant de sa retraite du théâtre, tandis qu'étant encore dans la force de l'âge & du talent, on pouvait le croire appelé à fournir une longue carrière.

Il alla d'abord habiter Orléans. Dans le jour, un petit jardin à cultiver, quelques menus ouvrages de menuiserie dont il aimait à s'occuper; le soir, la fréquentation des coulisses, voilà quels étaient ses délassements. Il quitta cependant Orléans, au bout de quelques années, pour venir demeurer à Fontainebleau. Le 14 septembre 1841, il y mourut d'un accès de goutte remontée.

Sa femme lui survécut peu. Elle est morte dans la même ville, le 10 avril 1844.

JEAN-PIERRE BERNARD

dit BERNARD-LÉON aîné

1785 — 1858

DANS la vieille rue du Temple, en face de celle des Blancs-Manteaux, il existait au siècle dernier un vieux couvent des *Filles du Calvaire* qui, à la Révolution, était devenu la propriété des hospices. La location en avait été adjugée à un nommé Guyard, neveu de Fourcroy, le conseiller d'Etat & le directeur du Jardin des plantes. Guyard, mort depuis référendaire à la Cour des comptes, homme actif, puissamment protégé par son parent,

Extrait des registres de l'église Saint-Louis-Saint-Paul : « Le onze avril mil sept cent quatre-vingt-cinq, a été baptisé JEAN-PIERRE, né d'aujourd'hui, fils de LAURENT BERNARD, bourgeois de Paris, & de JEANNE-GENEVÈVE MEUNIER, son épouse, demeurant rue de l'Egoût, de cette paroisse. Le parrain, JEAN-PIERRE LE BRUN, bourgeois de Paris; la marraine, ANNE-MARGUERITE MEUNIER. »

après avoir conservé pour son habitation particulière un pavillon avec le jardin, loua les dortoirs, les salles d'étude & les réfectoires à diverses industries, & fit construire dans un espace réservé une salle appropriée aux réunions franc-maçonniques, ainsi qu'une charmante bonbonnière, disposée en salle de spectacle & destinée à être louée aux amateurs de comédie bourgeoise. Bientôt le *Boudoir des muses* (c'est le nom qu'il lui donna) fut connu partout & recherché par les comédiens de société.

L'idée vint alors à Guyard de faire un choix parmi les amateurs qui fréquentaient le plus ordinairement cette salle, & de former avec leur concours une troupe qui jouerait la comédie, l'opéra-comique & le vaudeville, en la complétant par quelques artistes de profession; puis d'ouvrir son théâtre au public payant, après avoir substitué à sa première dénomination celle moins heureuse de *Théâtre de la rue Vieille-du-Temple*. C'est ce qui eut lieu le 5 juin 1805.

On y représentait trois fois par semaine, devant une assemblée toujours nombreuse, les ouvrages du grand répertoire comique, voire même tragique. A cette époque, de même qu'il nous a été donné de le revoir en 1866, tel ou tel genre n'était pas la propriété exclusive d'un théâtre, & souvent il advenait que l'affiche du théâtre de la rue Vieille-du-Temple annonçait le même soir, les mêmes pièces que la Comédie-Française & que Feydeau.

C'est de cette réunion d'amateurs fervents, dont il

avait fait longtemps partie, que sortit Bernard-Léon que nous avons tous connu & applaudi de nos jours, comme un des meilleurs acteurs de nos scènes de genre.

Jean-Pierre Bernard vint au monde à Paris, dans le paisible quartier du Marais, le 11 avril 1785, au sein d'une honorable famille. Son père, homme fort entendu, gérait les affaires particulières de M. Prévoft d'Arlincourt (1), fermier-général. A l'issue de ses études, le jeune Bernard fut placé comme secrétaire auprès de Beaumarchais, frappé de cécité dans la dernière année de son existence. A sa mort, il entra pour étudier les lois, chez un ami de sa famille, maître Rivière-Delisle, avoué, auquel dans la pensée de son père, il devrait succéder un jour.

On fait combien était répandu, à cette époque, le goût de la comédie de société. Notre apprenti légiste, pour sa part, négligeait assez volontiers le culte de Cujas & du code de procédure en faveur du *Boudoir des muses*, auquel il consacrait en secret tous les instants qu'il pouvait dérober à l'étude du patron & aux devoirs de la famille. Ce genre de vie en partie double, qui nécessitait l'emploi de mille expédients propres à en dérober la connaissance au père, ne pouvait durer longtemps ainsi sans finir par être découvert. Insensiblement, d'ailleurs, le zèle & l'ardeur du jeune Bernard pour le culte des lois se relâchaient chaque jour davantage. Il ne fut pas difficile à maître Rivière d'en pénétrer

(1) Père du fameux d'Arlincourt, auteur du *Renégat*, du *Solitaire*, &c.

la cause & il crut devoir avertir le père. Celui-ci tenta d'abord la voie des remontrances, mais elles restèrent infructueuses.

En présence d'une détermination en apparence si bien arrêtée, M. Bernard jugea que c'était le cas, ou jamais, de recourir à un dérivatif; or, quel dérivatif plus efficace que le mariage?

Un de ses amis, architecte de talent, était père d'une fille jolie, bien élevée & en âge d'être établie. Des rapports fréquents rapprochaient les deux familles : on se vit plus intimement encore, & à force de se voir, les jeunes gens prirent un goût assez vif l'un pour l'autre, & quand le père du jeune Bernard jugea son fils arrivé au point où il avait voulu l'amener, c'est-à-dire, bien épris, bien amoureux, il demanda pour lui la main de la jeune personne, qui lui était accordée d'avance. Le 26 février 1809, Jean-Pierre Bernard, étudiant en droit & principal clerc chez maître Rivière-Delisle, épousait donc M^{lle} Joséphine-Adélaïde Dumont.

Cette union fut heureuse; mais elle ne produisit pas le résultat qu'avait espéré le père, ou plutôt elle en produisit un diamétralement opposé à son attente. En effet, dix-huit mois n'étaient pas écoulés depuis son mariage, que notre nouvel époux, d'accord en cela avec sa femme, se remettait à jouer plus que jamais la comédie de société; les succès qu'il obtenait comme amateur, ne lui suffisant plus, il résolut de s'abandonner tout entier à sa passion pour le théâtre, & de se faire acteur de profession.

On pense bien que cet étrange parti ne fut pas du goût de tout le monde ; le papa beau-père, notamment, prit fort mal la chose. Une rupture avec ses deux familles fut la conséquence obligée de son coup de tête, & ce n'est qu'au bout d'un certain nombre d'années & lorsque sa réputation théâtrale eut acquis une notoriété publique, que Jean-Pierre Bernard put rentrer en grâce auprès de ses propres parents & de ceux de sa femme.

Son premier engagement avait eu lieu pour le théâtre de Versailles, dont il resta le pensionnaire pendant plusieurs années. Il modifia, à cette époque, son nom de famille, en le faisant suivre du prénom de *Léon* qui lui avait jusqu'alors servi de pseudonyme ; & voilà comment Jean-Pierre Bernard devint désormais, pour le public, le comédien aimé que Paris a applaudi si longtemps sous le nom populaire de BERNARD-LÉON.

En avril 1820, il jouait les *financiers* & les *payfans* au Théâtre-Français de Bordeaux, où Delestre-Poirson alla le chercher, lorsqu'il fonda le Gymnase.

Bernard-Léon fit donc partie, dès l'origine, de ce nouveau théâtre, où il eut bientôt conquis au premier rang une place distinguée, qu'il conserva pendant les cinq ans qu'il y passa. Vatel, Poudret, Bellemain de l'*Intérieur d'un bureau*, Franval de la *Manfarde des artistes*, comptèrent parmi ses meilleurs rôles (2). Mal-

(2) L'*Histoire anecdotique & topographique des environs de Paris* rapporte, au sujet de cet acteur, une

anecdote peu connue & que nous croyons devoir reproduire.

* E. Scribe avait prié Bernard-

heureusement pour lui, il eut la fâcheuse idée de délaïsser le Gymnase pour le théâtre de l'Opéra-Comique, où il débuta, le 23 mars 1825, dans *Avis au public*, par le rôle de Roch, & par celui de Dugravier dans les *Rendez-vous bourgeois*. Le 26, il joua Dalin, de la

Léon de jouer pendant les trois premières représentations le rôle du notaire Guichard, dans la *Petite Sœur* (*), vaudeville composé pour l'enfant prodige (Léontine Fay). Gontier était fort étonné que son camarade répétât un bout de rôle sans élever la moindre objection; mais quand Bernard-Léon entra en scène à la dernière répétition, il bégayait ! il bégayait !... — « Est-ce une charge, dit l'auteur ? — Oui, répondit l'acteur, c'est une charge de notaire ; j'allonge mes quarante lignes pour en faire quatre-vingts. Il me manque un couplet au public ; voulez-vous me le faire ? — Pour bégayer ? — Oui, Mo... Monsieur. — Je m'en garderai bien : faites-le vous-même, puisque vous vous trouvez si fort. »

« Ce lambeau d'autorisation, arraché à Scribe, suffit au bègue pour lui donner de la verve. Le célèbre vaudevilliste avait espéré que l'acteur ne se souviendrait plus devant la rampe que des indications de l'auteur. Mais le père Guichard, précisément à cause des articulations

d'un rôle morcelé syllabe par syllabe, recueillit des applaudissements sur lesquels Scribe n'avait nullement compté.

« La toile allait tomber sur un succès complet, lorsque Bernard-Léon s'avança pour chanter au public son couplet révolutionnaire. — « Ne chantez pas ! lui criait le souffleur. — Co... comment, ne pas chanter ? exclamait le bonhomme Guichard, en s'adressant aux spectateurs : Messieurs, l'auteur s'y oppose. » — Alors, le public de rire & de réclamer le couplet prohibé, que Bernard-Léon, à la grande inquiétude du directeur & de l'acteur, chanta sur l'air de la *Poupée* :

On m'a vu dans mes jeunes ans,
Faire ma cour aux demoiselles,
Et j'enflammais toutes les belles...
Je ne suis plus dans mon printemps ;
Je ne trouve que des cruelles.
Parfois, j'offre encor mon encens ;
Mais mon attente est bien trompée !
Pauvre Guichard, ah ! l'heureux temps,
Où tu jouais à la poupée.

« Et la foule de demander *bis* ! — Après la pièce, le directeur offrit à l'acteur une gratification pour jouer

(*) Représentée le 4 juin 1821.

Fausse magie. Malgré un accueil assez bienveillant, il ne put s'acclimater sur cette nouvelle scène, qu'il quitta en 1827, pour s'affocier, après la mort de Défaugiers, au marquis de Guerchy qui lui succédait comme directeur du Vaudeville. Le succès de *Marie Mignot* (3) inaugura brillamment sa prise de possession. Cependant, au commencement de 1830, il céda sa part dans la direction & se borna aux seules fonctions d'acteur.

Son engagement avec le Vaudeville ayant pris fin en 1834, Bernard-Léon ne le renouvela pas. Il avait traité de la direction du théâtre de la Gaîté & allait incessamment succéder à MM. G. de Pixérécourt, Dubois & Marty, dans leur bail & leur privilège, lorsque le samedi 21 février 1835, pendant une répétition générale, l'imprudence d'un garçon machiniste causa l'incendie de la salle. Au milieu de ce malheur qui le venait frapper d'une manière si cruelle, Bernard-Léon reçut de nombreuses marques de sympathie, & les théâtres s'empressèrent de venir au secours de son infortune par des représentations dont le produit lui était affecté. Au bout de neuf mois, la salle se trouvait reconstruite, comme par enchantement, sur une plus vaste échelle, & rouvrait ses portes au public, le 19 novembre suivant. On s'y porta en foule dans les premiers temps;

le rôle plus de trois fois; & chaque soir, le couplet couronnait l'œuvre. Seulement, il n'a pas été imprimé dans le théâtre de Scribe, à la suite de sa pièce. »

(3) Charmante comédie-vaudeville, de Bayard & Paul Duport, représentée pour la première fois le 17 octobre 1829, & dont le succès fut prodigieux.

mais cet empressement ne se soutint pas. Bernard-Léon, acteur de vaudeville avant tout, avait eu le tort irréfléchi de vouloir modifier le genre de spectacle auquel depuis tant d'années était si bien accoutumé le public du crû, dont les *flons-flons* étaient moins le fait que les drames à émotions; peu-à-peu, l'entreprise périclita & Bernard-Léon fut forcé par les circonstances de résigner sa direction, mais non sans avoir éprouvé de fortes pertes.

Depuis lors, endetté, compromis dans son repos & dans sa fortune, veuf de sa femme qui n'avait pu supporter leur malheur commun, il perdit sa santé, sa gaiété, & s'abandonnant au chagrin, ne mena plus qu'une existence troublée : tantôt résidant à Gand où était établi son fils, qui essaya vainement de le fixer auprès de lui; tantôt à Anvers, ou enfin à Paris, que ce même fils était venu, par tendresse, habiter avec lui. C'est dans son domicile & entre ses bras, que Bernard-Léon mourut le 8 mars 1858.

Il eut, comme acteur, de la gaiété, de la rondeur, de l'entrain. Naturellement enclin à la charge, il abusait quelque peu de ses yeux effarés. En somme, il plaisait fort au public qui aimait à le voir; mais il faut reconnaître pourtant qu'il ne compta jamais parmi ces comédiens dont le nom seul fait courir le public au théâtre.

Bernard-Léon est auteur de plusieurs pièces & de deux romans dont nous donnons les titres : 1° *Une journée de Frédéric II*, comédie en un acte, 1804, in-8°;

— l'*Auteur tout seul*, monologue en un acte, 1805, in-8°; — le *Mari complaisant*, opéra-comique en un acte (avec Fléché), 1806, in-8°; — les *Amours du Pont-aux-biches*, vaudeville poissard en un acte (avec le même & Camel), 1806, in-8° (ce vaudeville est imprimé sous le nom seul de Camel); — la *Sœur de la miséricorde ou le Spectre vivant*, pantomime à grand spectacle, 1801, in-8°; — *Marcaffin*, féerie dialoguée, jouée aux Jeux forains, 1811, in-8°; — le *Maréchal & le soldat*, vaudeville en un acte, 1821 (avec Maréchalle).

2° L'*Enfant du carême*, 1804, 2 vol. in-8°; — l'*Enfant des tours Notre-Dame ou ma vie de garçon*, 1825, 3 vol. in-8° (avec Fléché & Imbert).





PHILIPPE-FRANÇOIS ROUSTAN

dit PHILIPPE

1786 — 1847

ENCORE un perruquier ! Après avoir quitté la boutique de son père, chez qui il était apprenti *merlan*, où commença-t-il sa carrière théâtrale, & d'où venait-il lorsqu'il entra au Vaudeville ? C'est ce que nous ne saurions dire. Toujours est-il que cet acteur avait débuté presque incognito, & figurait, ignoré du public, sur les cadres du personnel, lorsque certain jour, la répétition des *Gascons*, vaudeville de Scribe, dont la représentation était prochaine,

Extrait des registres de l'église Saint-Roch : « L'an mil sept cent quatre-vingt-six, le vingt-six février, a été baptisé par nous, vicaire soussigné, PHILIPPE-FRANÇOIS, né hier, fils de HENRY ROUSTAN, coiffeur de dames, & de MARIE-CHARLOTTE VINCENT, son épouse, demeurant rue Neuve-Saint-Augustin. Le parrain, JOSEPH-PHILIPPE GARÇON ; la marraine, FRANÇOISE DONELLAN, fille mineure. »



PHILIPPE
1786 + 1847



se trouva arrêtée par la maladie d'un acteur. L'embarras était grand ; Philippe s'offrit spontanément à remplacer son camarade ; mais on n'accueillit sa proposition que sous toute réserve & moyennant examen préalable ; c'était, d'ailleurs, une précaution assez sage. On lui donna donc le rôle à lire : il y mit du comique, de l'entrain &, surtout, il chanta avec verve les couplets de son rôle. Bref, il se tira si adroitement de cette épreuve, qu'on n'hésita pas à lui confier le rôle ; la pièce fut jouée, elle réussit, & Philippe fut loin d'être étranger à son succès.

L'impulsion une fois donnée, il se trouva en évidence & les rôles vinrent à qui mieux mieux.

Cependant, cet homme n'avait pas de talent. Porteur d'un physique commun, doué d'une grande & imperturbable mémoire, d'une excessive volubilité de paroles, d'une confiance énorme en son mérite & d'un aplomb à ne jamais se troubler, il avait tout ce qu'il faut pour faire un saltimbanque, un banquier : il en avait les goûts, les allures, la grossièreté & l'ignorance. Hé bien ! il amusait, comme la parade amuse, il est vrai. Il n'a jamais compris ses rôles ; aussi ne les variait-il pas ; c'était toujours Philippe, ricanant au nez du public, n'apportant dans son jeu vulgaire ni esprit, ni goût, encore moins de finesse & d'observation. Il fallait pourtant qu'il eût en lui quelque chose qui échappât à l'analyse, qui captivât la masse du public, puisqu'il jouit de sa faveur pendant tout le temps qu'il passa au Vaudeville.

Il compta en 1827 au nombre des transfuges de ce théâtre qui suivirent la fortune du directeur Bérard aux *Nouveautés*.

Parmi les rôles qu'il créa à ce dernier théâtre, il faut citer en première ligne celui de Jovial, avec lequel il s'identifia si bien, que le sobriquet lui en resta.

Il quitta les Nouveautés en 1829 & courut les départements pendant un ou deux ans.

L'ancien local du *Café de la Paix* ayant été rendu en 1831 à sa destination première & étant devenu le théâtre du Palais-Royal, Philippe en fit partie, peu de temps après l'ouverture. Là, pas plus qu'au Vaudeville, il ne chôma de rôles. Dans le *Voyage à frais communs* & dans la *Gageure des trois commères*, notamment, il fit applaudir sa verve bouffonne, dont l'effet était infaillible sur le gros du public. Il ne fit, néanmoins, qu'un assez court séjour à ce théâtre, qu'il quitta en 1841 pour se remettre à courir de nouveau les départements.

Philippe s'était marié depuis quelques années & richement marié... Il eut toujours pour lui la chance !

M^{lle} Volnais, artiste de talent de la Comédie-Française, femme d'excellent ton, recevant chez elle le monde le plus distingué, possédant de la fortune, s'avisa de l'épouser. Elle s'était figuré trouver en lui un bon & franc garçon, qu'elle se flattait de former à ses habitudes, à ses manières ; mais quel fut son désappointement ! Philippe n'ayant jamais hanté que les compagnies de bas étage, heurtait à chaque instant, à table, au salon, les convenances les plus ordinaires, les bien-

féances les plus simples. Il était prestidigitateur d'un certain talent, & au milieu de sa société, le chapeau sur la tête, les manches retroussées, placé devant une table, il faisait des tours de cartes ; puis, proposant une partie d'écarté, il mettait vingt francs au jeu & passait seize fois de suite. Sa pauvre femme rougissait de honte, pleurait de dépit & n'en pouvait mais.

Malgré les déboires d'une union si mal assortie, elle laissa à ce malotru un fort bel usufruit. C'était un beau domaine, situé à Ormes-le-Guignard, dans les environs de Vendôme. Il invitait ses camarades à venir passer un mois à son *château*, moyennant une redevance de trois francs par jour, à laquelle il les taxait.

Philippe survécut peu d'années à sa femme, & mourut d'une apoplexie foudroyante, le 26 septembre 1847.





MARGUERITE-ANTOINETTE LALANNE

MADAME SAQUI

1786 — 1866

MARGUERITE-ANTOINETTE LALANNE, célèbre acrobate, est née à Agde, le 26 février 1786. Issue d'une famille vouée de tout temps aux exercices d'agilité, elle fut dès sa plus tendre enfance initiée aux secrets d'un métier où elle devait plus tard conquérir une immense renommée populaire. Après avoir pendant plusieurs années couru les foires des départements en compagnie de ses parents, elle vint à Paris à l'époque où régnait sur la corde roide la *belle Malaga*.

Extrait des actes de l'église Saint-Sever, à Agde : « L'an mil sept cent quatre-vingt-six & ce vingt-six février, nous avons baptisé MARGUERITE-ANTOINETTE, née aujourd'hui, fille légitime & naturelle de JEAN-BAPTISTE LALANNE, marchand botaniste, natif de Moncin, diocèse de Lescar, & d'HÉLÈNE MASGOMICARI, passant ici pour leur commerce. Le parrain, ANTOINE DUFOUR ; la marraine, MARGUERITE VALETE, épouse de Guillaume Ferrand, traiteur ; illettré. »



To Hillman's for 1862

MADAME SAQUI

$$1786 + 1866$$



Loin de chercher à se poser en rivale, la jeune Lalanne s'inclina devant la *gloire* de la funambule à la mode. Celle-ci, flattée de l'hommage qui lui était rendu, s'intéressa au succès de la jeune néophyte.

La spéculation avait fait de l'ancien domaine du financier Boutin un lieu de plaisirs très-recherché par les Parisiens, sous le nom de Tivoli. M^{lle} Lalanne, mariée depuis peu (1), y fut engagée avec son mari, comme danseuse de corde, & elle ne tarda pas à devenir l'un des éléments les plus attractifs des fêtes qui se donnaient dans ce jardin public. A la simple danse sur la corde horizontale, succédèrent bientôt les ascensions sur la corde verticale qui attiraient chaque dimanche la foule avide de contempler l'audacieuse funambule, accomplissant son périlleux trajet, au milieu des pétards & des fusées, à la lueur des flammes du Bengale qui illuminaient instantanément le jardin, comme par enchantement.

Quant à son mari, il ne compta jamais comme danseur de corde ; & à Tivoli, de même qu'en son ménage, il était le très-humble serviteur de sa femme. Sa mission se bornait, dans les représentations publiques où triomphait M^{me} Saqui, à frotter de blanc d'Espagne la corde & les chauffons de madame son épouse.

Mais l'astre de Tivoli passa, ainsi que toutes les

(1) Elle avait épousé Jean-Julien-Pierre Saqui, né à Lécueillé (Indre-&-Loire), le 7 mai 1786. Son père

était marchand droguiste. — Saqui est mort en 1825.

choses de ce monde; après avoir longtemps resplendi, il pâlit; & la vogue qui lui avait été fidèle pendant un certain nombre d'années, n'existait plus qu'à l'état de souvenir. Des entreprises rivales avaient élevé une concurrence & M^{me} Saqui ne faisait plus en public, à Paris, que de rares apparitions, lors des fêtes officielles. Dans l'intervalle, elle parcourait les départements à la tête d'une troupe de funambules.

Avant de faire son entrée dans les villes qu'elle *daignait honorer de sa présence*, elle ne négligeait pas de s'y faire précéder par la renommée aux cent bouches, sous la forme d'affiches pompeuses. Voici un échantillon de la réclame à son usage, dont le journal de la localité se constituait l'écho : « Madame Saqui, première artiste
« acrobate des fêtes du Gouvernement, première fun-
« nambule de S. M. l'Empereur & Roi, l'artiste qui,
« dans les fêtes parisiennes, se place au plus haut
« degré d'élévation (avec ou sans calembour?) &
« domine sur tous les jeux publics, arrive dans cette
« ville avec tous ses équipages, décorés des plus bril-
« lantes couleurs & sur lesquels l'aigle impériale dé-
« ploie ses ailes. » Cependant, il arrivait parfois que la police s'effarouchait d'un rapprochement de mots qui juraient de se trouver ensemble & que mal en prenait au journal qui s'était permis cette licence (2).

(2) Le *Journal de Lot-&-Garonne*, du 25 juillet 1812, d'où nous tirons cette citation, en fut quelque chose à ses dépens. Un rapport très-sévère

du sous-préfet fut adressé, à cette occasion, au ministère de la police.

(Archives générales de l'Empire.)

M^{me} Saqui ne borna pas ses pérégrinations à la province : elle voulut porter sa gloire à l'étranger. En 1818, elle alla donner des représentations à Londres, où un épisode assez singulier signala son début. Lorsqu'elle s'élança sur la corde, la tête empanachée & dans le costume qu'elle affectionnait & qui consistait en une simple tunique, très-courte, & en un maillot couleur de chair, collant & dessinant ses formes, au lieu des applaudissements & des *hurrah* auxquels elle s'attendait, une clameur de haro s'éleva de tous les points de la salle à l'aspect de ce costume d'une simplicité trop primitive. La pudibonde Albion se voila la face. M^{me} Saqui, mise au courant de la cause de ce tumulte, après avoir proféré quelques imprécations bien senties, émaillées de f... & de b..., dont elle était généralement prodigue dans sa conversation, s'élança vivement de sa corde dans la coulisse, & recourant au premier de ses *Turcs* (3) qui lui tomba sous la main : « Allons b..., lui dit-elle, donne-moi ta culotte & promptement. » Celui-ci qui savait, par expérience, que la *bourgeoise* joignait volontiers le geste à la parole, ne se le fit pas dire deux fois. Il s'empressa de se dépouiller de son *inexprimable*, en faveur de M^{me} Saqui, qui, recouverte de la défroque de son *Turc*, reparut aux yeux du public édifié, dont les cris enthousiastes récompensèrent la célèbre acrobate

(3) Dans ses excursions nomades, ainsi qu'à Paris, M^{me} Saqui était toujours accompagnée de six à huit

valets, habillés en *Turcs* de carnaval, dont la principale fonction consistait à tendre la corde.

de sa déférence à ses ordres. Il va sans dire que ce grossier vêtement en calicot qui formait un contraste étrange avec la soie & les paillettes du reste de son costume, fut remplacé le lendemain par un élégant pantalon de mousseline, dont la pruderie anglaise s'accommoda fort bien.

M^{me} Saqui avait obtenu en 1816 le privilège du théâtre qui porta longtemps son nom. Elle en était la directrice & le principal élément de succès. Dans les entr'actes, recouvrant son costume de théâtre d'une ample pelisse, elle ne manquait jamais de venir dans l'intérieur de la salle, dont, au besoin, elle faisait elle-même la police. Douée d'une grande force musculaire & de beaucoup d'énergie, elle ne se gênait pas pour *empoigner* un perturbateur & pour le jeter à la porte, sans appeler l'aide de ses employés.

A la Révolution de juillet, elle céda à un nommé Roux, dit *Dorſay*, son établissement (4), qui prit alors le nom de *Théâtre du Temple*, &, depuis cette époque, elle resta comme morte pour le public qui ne s'occupait plus d'elle.

Ce ne fut donc pas sans une extrême surprise que, plus de trente ans après, on lut un jour sur les murailles de Paris le nom de cette ex-artiste d'agilité, que les affiches de l'Hippodrome annonçaient comme devant y réparaître dans une série de représentations.

(4) Ce fleur Roux dit *Dorſay*, comédien de province, eut le mauvais goût, disons mieux, la ma-

ladresse de débaptiser ce spectacle, que le nom de M^{me} Saqui avait contribué à rendre populaire.

Une vieille acrobate de soixante & quinze ans ne devait pas être un objet de *great attraction*, « comme disent ces gueux d'Anglais dans leur ignorance de la langue française », a dit Arnal dans *Renaudin de Caen*; &, pourtant, la curiosité publique fut assez vivement excitée & bon nombre de spectateurs accoururent à ce spectacle, surtout lorsque le bruit se fut répandu qu'une dure nécessité faisait sortir de sa retraite la funambule septuagénaire. Des entreprises malheureuses, tentées par son gendre & conduites avec impéritie, avaient anéanti la fortune assez ronde de M^{me} Saqui, qui, avec l'imprévoyance ordinaire aux artistes, était venue à son secours, sans songer à l'avenir pour elle-même.

Malgré toutes les chances défavorables qui pouvaient faire craindre un échec, M^{me} Saqui sortit à son honneur de cette épreuve périlleuse; mais elle eut la prudence de ne pas la recommencer.

Quelques mois après cette réapparition, pour ainsi dire posthume, désireux que nous étions de jeter un coup-d'œil d'antiquaire sur ce débris des anciens temps funambulesques, nous nous acheminâmes, un jour de novembre 1861, vers la route de la Révolte, à proximité de Neuilly, où, après quelques recherches, on nous indiqua la demeure de M^{me} Saqui, qui occupait un rez-de-chaussée donnant sur la rue & dans lequel on pénétrait par une arrière-cour. C'était là, qu'en une chambre assez spacieuse, où quelques objets élégants, derniers vestiges d'un ancien luxe, semblaient honteux de se trouver confondus avec un mobilier des plus vul-

gaires, nous aperçûmes la déesse du lieu, enfoncée dans un vaste fauteuil placé près de la fenêtre. Sa stature assez élevée, sa figure allongée, ses yeux où la flamme n'était pas encore entièrement éteinte, ses cheveux gris s'échappant par mèches d'une fanchon de couleur douteuse dont elle était coiffée & où s'égarait une fleur fanée, lui prêtaient volontiers l'apparence d'une pythonisse. Nous déclînâmes le but de notre visite qui était d'obtenir d'elle quelques renseignements sur sa carrière artistique & la copie d'un portrait qui la représentait dans tout l'éclat de sa jeunesse.

Cette demande la flatta évidemment; mais il nous parut que des démarches du même genre avaient précédé la nôtre, dans le but, sans doute, de défrayer les *ana* & les biographies populaires.

La bonne dame, qui avait plus souvent tenu le balancier que la plume, n'avait pas grand bagage littéraire au service des curieux, & sa conversation roula principalement sur la dureté du temps, sur la supériorité du passé où florissait la corde roide, sur le présent qui ne savait apprécier ni l'art ni les artistes : éternel refrain de ceux qui ont été & ne peuvent plus être ! Puis, son œil s'illuminant, sa mémoire se reporta à cinquante ans en arrière & elle nous raconta l'anecdote suivante à laquelle son enthousiasme rétrospectif ajoutait un certain relief assez piquant.

« C'était en 1812. Napoléon, qui se préparait à faire l'expédition de Russie, donnait à sa Garde une fête dans le jardin Beaujon. La fémillante Saqui, revêtue d'un

simple maillot, le front orné de roses, & tenant à la main le flambeau de l'amour, devait parcourir sa route aérienne au milieu des merveilles pyrotechniques de Ruggieri. Malheureusement, l'ouvrier chargé de mettre le feu aux poudres s'y prit de façon maladroite : l'explosion d'une pièce d'artifice trop rapprochée atteignit la jeune acrobate & lui laboura profondément le bras. Néanmoins, électrisée par la présence de Napoléon & de son état-major, elle ne tint compte de sa blessure & continua courageusement son ascension, malgré le sentiment de la douleur & bien que l'Empereur lui-même lui criât d'interrompre. La sollicitude de Napoléon ne se borna pas là, &, venant en personne derrière le théâtre pour s'informer des suites de l'accident, il toucha un peu rudement le bras de la malade & lui dit qu'elle aurait dû s'arrêter, lorsqu'il lui en donnait l'ordre : « Sire, » lui répondit-elle, si je n'ai pas obéi, c'est que je suis « maîtresse ici, comme Votre Majesté l'est au milieu de « ses grenadiers. » Napoléon, qui probablement ne trouva rien à répliquer à cet argument, la fit reconduire chez elle dans une de ses voitures & lui envoya le lendemain des marques de sa munificence.

Ceci dit, M^{me} Saqui porta tout-à-coup un œil de regret & de triomphe à la fois sur une couronne flétrie de fleurs artificielles, appendue à la muraille, au-dessus de son portrait, en ajoutant avec un soupir : « C'est « celle que je portais ce soir-là ! »

Il y avait tout un monde dans ce soupir.

C'eût été grotesque si cela n'avait pas été touchant ;

car il y avait loin de la jeune nymphe de 1812 à la pauvre vieille de 1861, narrant ses prouesses passées, avec ses grosses lunettes remontées sur le front, son mouchoir à carreaux déployé sur ses genoux; &, cependant, M^{me} Saqui n'avait pas suivi l'exemple de son Empereur, elle n'avait pas abdiqué!

Il s'écoula quatre années encore entre la visite que nous venons de raconter & sa mort, arrivée à Neuilly-sur-Seine, le mercredi 21 janvier 1866, à l'âge de quatre-vingts ans moins un mois.






JEANNE-MARIE-FRANÇOISE-MÉNESTRIER

dite MINETTE

1789 — 1853

ETTE actrice, qui fut incontestablement l'une des meilleures que le Vaudeville ait possédées, entra fort jeune à ce théâtre. Elle y joua les *enfants* avec cette intelligence & cette gentillesse qu'on lui a connues, & qui la firent remarquer dès le principe. Née dans une humble position, elle se livra à l'étude avec une persévérance extraordinaire & devint une personne fort instruite, parlant facilement l'italien & l'anglais, & faisant même des vers fort agréables.

Extrait des registres de l'église Sainte-Madeleine, à Besançon : « JEANNE-MARIE-FRANÇOISE, fille du sieur JEAN-FRANÇOIS MÉNESTRIER, maître tailleur, & de MARIE LOMBOIS, son épouse, est née le six & a été baptisée le sept février mil sept cent quatre-vingt-neuf. Elle a pour parrain FRANÇOIS MORAL, & pour marraine CLAUDE-FRANÇOISE-BONNE LIBRE. »

Elle obtenait, en 1813, le premier prix de comédie au Conservatoire. Elle avait, à cette époque, l'intention de demander des débuts à la Comédie-Française; nous ignorons les causes qui l'empêchèrent de suivre ce dessein. Ce fut, d'ailleurs, une bonne fortune pour le Vaudeville, qui conserva en elle une actrice qui s'acquitta plus tard une réputation méritée dans l'emploi des soubrettes & des jeunes paysannes naïves.

Elle n'était pas jolie; mais ses traits spirituels & fins, la grâce de sa personne, lui tenaient lieu de beauté. Elle a établi une foule de rôles, & à tous elle a mis un cachet d'originalité & d'esprit; il est vrai que, sous ce dernier rapport, elle était en fonds; car, s'il faut en croire la chronique, elle aurait été moins la fille de celui dont elle portait légalement le nom, que d'un homme qui passa pour un des plus spirituels de son temps (1).

Quoique bonne musicienne, elle avait peu de voix, & c'est pour elle que Doche composa plusieurs airs spéciaux à quatre ou cinq notes.

(1) J.-B. Marfoudet, dit l'*Avocat*, né en 1762, à Cernans près Salins. Tandis qu'il faisait son droit à Besançon, il fréquentait particulièrement un café tenu par le couple Ménestrier. De-là les confidences; du reste, il était si loin de nier la paternité qu'on lui attribuait dans le public, qu'il donnait volontiers des lettres de recommandation, auprès

de Minette, aux jeunes Salinois se rendant à Paris. Minette, de son côté, allait tous les ans le voir à Salins, où elle arrivait toujours avec un équipage à deux chevaux: ce qui mettait Marfoudet au troisième ciel.

Avocat sans cause, bel homme, beau parleur & beau diseur, Marfoudet est mort le 16 mai 1843, à quatre-vingt-un ans.

Le 25 novembre 1824, Minette se maria. Elle épousa l'Administrateur d'une compagnie industrielle, aujourd'hui l'une des mieux assises & des plus opulentes de Paris.

Une injustice dont elle fut victime, de la part de l'administration du Vaudeville, qui n'aurait jamais pu trop faire pour conserver une pensionnaire aussi utile à son théâtre & aussi aimée du public que l'était cette actrice, lui fit prendre sa pension & s'engager au Gymnase, où elle débuta, le 13 septembre 1828, dans *Caroline, Rodolphe & le Nouveau Pourceaugnac*. Elle y resta deux ou trois ans seulement. Son mari, dont la fortune s'accroissait de jour en jour, la retira du théâtre & exigea qu'elle rompît toute relation avec les artistes dramatiques.

Dès lors, elle vécut dans l'opulence & dans l'ennui. Sa seule distraction consistait dans le bien qu'elle pouvait faire; & la pension qu'elle touchait du Vaudeville était tout entière consacrée à soulager ses anciens camarades malheureux. Elle obligeait dans le silence & à l'insçu de son mari : non qu'elle craignît qu'il ne s'y opposât, mais parce qu'elle voulait conserver pour elle seule le mérite de sa bonne action.

Minette est morte subitement à Neuilly-sur-Seine, le 28 juin 1853, à l'âge de soixante-trois ans.





CHARLES-EDME

VERNET

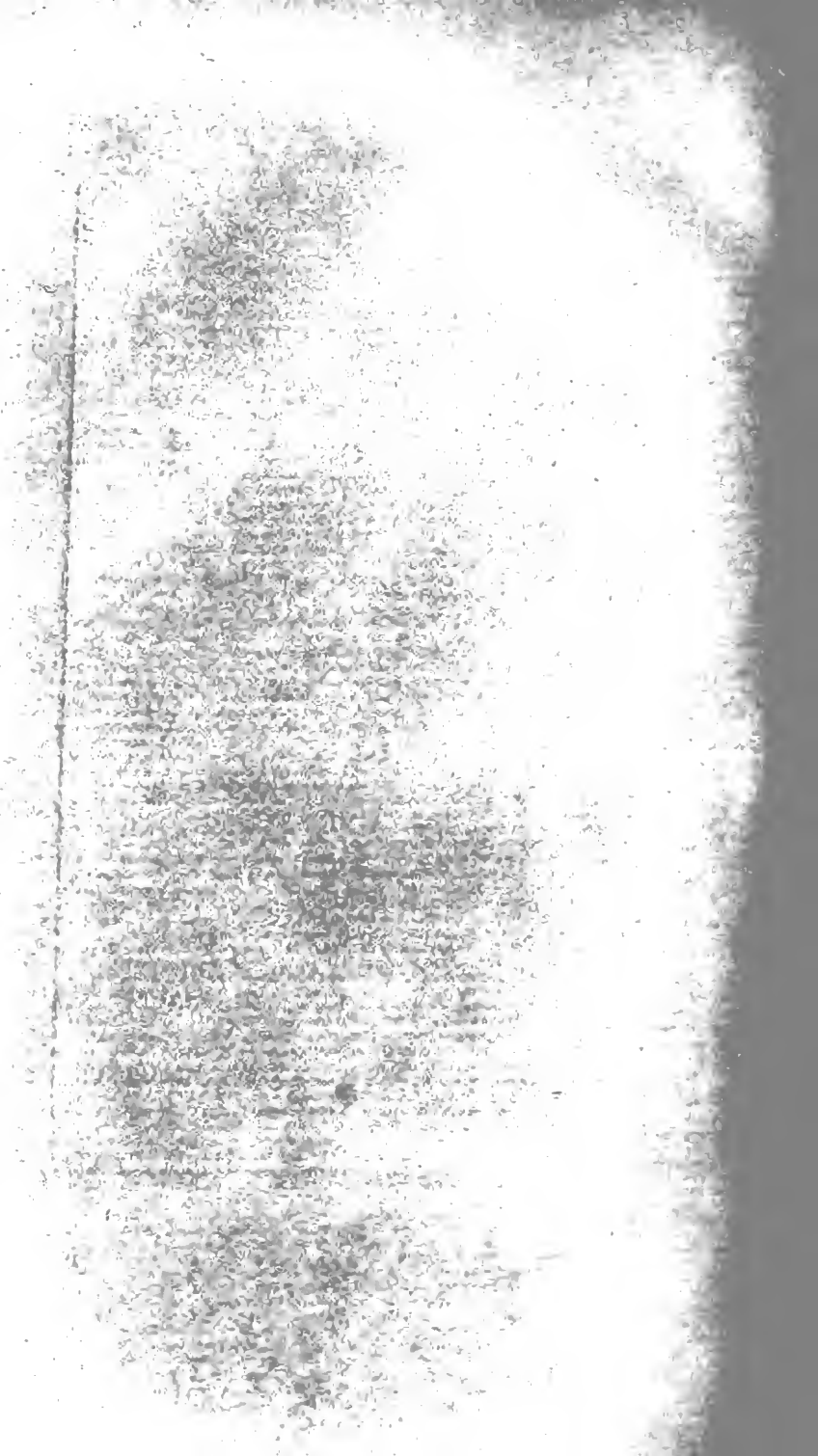
1789 — 1848

VERNET est, avec Potier, le comédien le plus complet & le plus distingué qui ait paru sur les scènes de genre depuis le commencement du siècle, &, peut-être, l'eût-il égalé, s'il avait eu plus de distinction naturelle. Il y a vingt ans qu'il a disparu, & cependant sa réputation lui a survécu, & il a laissé dans la mémoire des contemporains une trace assez vive & assez profonde, pour qu'aujourd'hui même encore, en parlant de lui, il semble qu'il soit question d'un acteur de la veille. C'est le privilège

Extrait des registres de l'église Saint-Nicolas-des-Champs : « L'an mil sept cent quatre-vingt-neuf, le deux septembre, fut nommé CHARLES-EDME, né d'hier, fils de JULIEN VERNET, marbrier, & de JEANNE-FRANÇOISE BOUCHER, son épouse, demeurant sur cette paroisse. »



1739 + 1840



des talents d'élite, & personne mieux que Vernet peut-être, n'a eu le bonheur de l'éprouver. Pendant sa longue carrière, à partir du jour où il fut remarqué par le public, sa réputation n'a fait que s'accroître. Plus heureux que d'autres artistes éminents, & entre autres que Potier & Perlet, il n'a jamais eu à souffrir de ces défaillances momentanées qu'on signale quelquefois dans le talent d'un artiste, & de ces éclipses passagères de renommée, qui font dire aux spectateurs superficiels en parlant du triomphateur de la veille : « C'est un acteur qui baisse. »

Ajoutons, à la louange de Vernet, qu'il a su se maintenir constamment à la hauteur de sa réputation, non-seulement par une étude incessante, mais aussi par le soin avec lequel il a suivi, si l'on peut s'exprimer ainsi, dans sa carrière théâtrale, les transitions successives & les modifications qui s'opèrent dans la vie humaine. Il ne s'est pas obstiné, ainsi qu'on l'a vu chez tant d'autres comédiens, à lutter contre l'envahissement des années; il n'a pas prétendu demeurer jeune en dépit du temps, & confisquer à son profit, malgré ses avertissements inexorables, des rôles & un emploi qui n'étaient plus de son âge. Il eut la sagesse, comme le dit le refrain d'un vieux couplet de vaudeville, de *descendre le fleuve de la vie*, en obéissant à son courant & à ses fluctuations naturelles, changeant avec chaque époque la physionomie & les nuances d'un talent toujours vrai, parce qu'il s'inspirait de la nature.

C'est, à notre avis, un des éloges les plus complets

& les plus mérités que nous puissions faire de cet acteur, qui, jusqu'au dernier jour de sa carrière théâtrale, est resté en possession de la faveur du public.

L'histoire de Vernet est tout entière dans celle de la scène à laquelle il a consacré sa vie d'artiste. Il y était entré fort jeune, dès 1807; il ne l'a quittée que peu de temps avant sa mort. C'est encore un de ces exemples rares, par le temps qui court, où les comédiens changent du jour au lendemain de théâtre, comme on change d'habit.

Vernet, encore enfant, fit partie de la troupe qui, après avoir occupé quelque temps un petit local au Palais-Royal dans les premières années de ce siècle, s'était transportée dans l'enclos des Capucines & y formait le théâtre des *Jeunes Comédiens*, qu'il ne faut confondre ni avec le théâtre des *Jeunes Artistes*, de la rue de Bondy, ni avec celui des *Jeunes Elèves*, de la rue de Thionville.

Nous y voyons son nom figurer dès 1805; il y resta jusqu'à la clôture de 1807.

A cette époque, il fut engagé au théâtre des Variétés, qui venait d'inaugurer sa nouvelle salle du boulevard Montmartre. Il y parut sans débuts. Les conditions de son engagement étaient des plus modestes; il en était de même de ses rôles, qui ne furent d'abord que de purs accessoires. Doué d'une jolie figure, on lui confia de petits personnages d'*amoureux*, dans lesquels il eut du succès, car déjà il laissait entrevoir, dans ces rôles presque insignifiants, des intentions comiques aux-

quelles les auteurs n'avaient pas toujours songé. Ainsi, dans une pièce intitulée : les *Expédients* (1), de Dumolard & Coster, Vernet, chargé d'un bout de rôle de musicien invité à un bal, se grima à l'insçu des auteurs & de ses camarades, se fit une bosse, des jambes torfes, bégaya son rôle; introduisit, en un mot, dans la pièce, une caricature sur laquelle personne n'avait compté, & qui le fit vivement applaudir.

Cette tentative réussie engagea les auteurs à lui confier quelques petits rôles du même genre, qui permirent peu-à-peu à la verve comique qui était en lui de se développer, & l'amènèrent à prendre place parmi les comédiens les plus aimés de ce théâtre, où il devait par la suite s'acquérir une si belle & si juste réputation (2).

Vernet conserva cependant longtemps encore des rôles de tenue & de jeunes premiers : ainsi, dans *l'Ennui ou le Comte d'Erfort*, de Scribe, il remplissait avec une distinction qui n'excluait pas le comique, le rôle principal, celui du jeune comte.

En même temps, il abordait avec une égale facilité les personnages les plus opposés, & savait leur donner à tous le caractère & la physionomie qui leur convenaient. Tout était de son domaine, & les types populaires, on peut le dire, trouvèrent en lui un représen-

(1) Représentée le 9 février 1811.

(2) Notons en passant qu'il en fut de même pour Arnal, qui, entré aux Variétés fort jeune encore, dut

se résigner à remplir des petits rôles d'*amoureux*, avant qu'il lui fût permis d'aborder l'emploi comique auquel il doit sa réputation.

tant fidèle. Il saisissait avec un talent d'observation fort rare & une vérité d'assimilation prodigieuse les caractères les plus opposés : amoureux, paysans naïfs & niais, soldats & conscrits, élégants ridicules, bossus, parvenus grotesques, il reproduisait sur la scène, & souvent dans la même soirée, ces personnages si divers avec une égale supériorité. Il est très-difficile, pour ne pas dire impossible, à ceux qui ne l'ont pas vu, de se faire une juste idée de son talent de Protée.

Ces heureuses dispositions étaient du reste fécondées par une observation attentive du caractère ou du travers qu'il avait à reproduire, par le soin qu'il apportait dans l'arrangement du costume qui devait compléter l'illusion, & pour lequel l'étude particulière qu'il avait faite de la peinture lui était d'un grand secours. Ce n'était plus un acteur qu'on voyait & qu'on entendait, c'était le personnage lui-même. Sa tête était empreinte d'une bonhomie incomparable & savait s'animer, au besoin, par des yeux remplis d'esprit; cette bonne tête bruyante, rieuse, grondante & solidement rivée à un corps de plomb, excellait surtout dans les rôles d'intérieur. Avec quel sentiment il a joué le rôle de *Carlin à Rome* ! Comme il y faisait ressortir le sentiment religieux ! Et dans la *Prima donna*, comme il exprimait celui de l'amour !

Cette flexibilité de talent, qui lui permettait de se transformer ainsi chaque soir, était vraiment extraordinaire. Aucun acteur peut-être, plus que celui-ci, pendant les quarante années qu'il a passées au théâtre

des Variétés, n'a reproduit autant de types divers, auxquels il a donné un cachet d'originalité spécial.

Comme tous les comédiens supérieurs, Vernet possédait, à un égal degré, le don de faire naître l'émotion & celui de provoquer le rire; & ce n'était pas seulement à une classe particulière & restreinte de spectateurs que ce talent si distingué s'adressait, il était l'acteur des loges aussi bien que celui du parterre &, nous pouvons dire, que celui du *paradis*. La finesse de son jeu, le naturel exquis de sa composition étaient par leur vérité même, &, si l'on peut dire ainsi, par leur exactitude photographique, à la portée des intelligences les plus vulgaires, comme des esprits les plus raffinés & les plus délicats.

« Véritable artiste (disait un critique), Vernet imite
 « & prend la nature sur le fait; mais il tire la quintes-
 « sence du personnage & l'idéalise. Ce n'est point un
 « calque matériel & grossier, c'est un portrait intelli-
 « gent fait par la main d'un maître. Son talent se
 « distingue par le tact & le goût, même dans ses créa-
 « tions les plus vulgaires & les plus grotesques; il
 « s'arrête toujours à temps & ne reste jamais au-delà
 « ni en deçà de ce qui est nécessaire & de ce qui con-
 « vient. Il lui répugnerait d'acheter le rire aux dépens
 « de l'art véritable. »

Depuis 1841, que date cet éloge, Vernet passa encore plusieurs années au théâtre, &, jusqu'au dernier jour, il fut le justifier & le mériter davantage.

Arrivé, jeune encore, à occuper la première place

au théâtre qui l'avait accueilli adolescent & inconnu, Vernet aurait pu, pendant longtemps encore, rester le favori du public & ajouter à sa réputation si bien établie; mais un mal dont, sous l'accoutrement grotesque de Madame Pochet, il disait « qu'il vaut mieux la boire que de l'avoir, » la goutte, pour l'appeler par son nom, fit de bonne heure sentir sa maligne influence à l'excellent artiste & le condamna souvent à des relâches forcés. Du jour au lendemain, Vernet se voyait cloué sur son fauteuil par le mal impitoyable, pendant des jours, des semaines, & quelquefois même des mois entiers. Mais dès que son ennemie battait en retraite, notre comédien, remis sur pied, accourait bien vite au théâtre & reprenait le cours de ses triomphes.

Par malheur, dans les dernières années, les attaques devinrent plus fréquentes, & il dut renoncer irrévocablement à la scène. Il se retira, mais ne jouit pas longtemps de l'aisance que son esprit d'ordre & une sage économie lui avaient assurée, & grâce à laquelle il s'était fait, comme un bon bourgeois, une vie heureuse & facile. Le 7 mai 1848, une nouvelle attaque de goutte remontée l'enleva subitement à sa famille & à ses amis.

Vernet s'était marié deux fois. Il n'avait encore que dix-neuf ans lorsqu'il épousa en premières noces la fille d'un employé supérieur de la 1^{re} division militaire. Devenu veuf peu d'années après, il se remaria vers 1840.

Nous ne pouvons, ni ne voulons donner la liste des

rôles si nombreux qu'il a créés; mais nous croyons pouvoir rappeler sans inconvénient les titres de quelques-unes des pièces dans lesquelles il excella :

Les *Bonnes d'enfants*. — *Jean Pacot*. — La *Marchande de goujons*. — *Tony*. — Le *Jeune Père*. — L'*Homme qui bat sa femme*. — Le *Nouveau Sargines*. — La *Neige*. — *Je fais mes farces*. — Le *Petit Bossu du Gros-Caillou*. — *M. Cagnard*. — Le *Boa*. — *Carlin à Rome*. — *Madame Gibou & Madame Pochet*. — *Etienne & Robert*. — *Prosper & Vincent*. — *Madelon Friquet*. — *Madame d'Egmont*. — Le *Père de la débutante*. — *Ma femme & mon parapluie*. — *Mathias l'invalidé*. — La *Filleule à Nicot*.

Dans cette pièce, la dernière qui ait été faite pour lui, le personnage de *Nicot* était peu de chose; mais il en avait fait un excellent type, en donnant à ce rôle de vieux payfan taquin & hargneux une physionomie merveilleuse de vérité.





JEANNE-MARGUERITE-NICOLE LAVRILLIÈRE

dite PAULINE

1789 — 1844

QUELLE était en 1799 cette toute petite fille, âgée de dix ans à peine, à la figure fraîche & rondelette, aux regards vifs, mais en même temps doux & gracieux, qui, dans une féerie du marquis Maxime de Redon, représentait d'ordinaire l'*Amour* & sortait d'une corbeille de fleurs au fond de laquelle elle était tapie; apparaissant aux yeux des spectatrices charmées qui la couvraient de baisers qu'elle

Extrait des registres de l'église Notre-Dame, à Versailles : « L'an mil sept cent quatre-vingt-neuf, le quinze novembre, JEANNE-MARGUERITE-NICOLE, née d'hyer, fille de PIERRE-NICOLAS LAVRILLIÈRE, cuisinier, & de JEANNE ADAM, son épouse, a été baptisée par nous soussigné, prêtre de la mission, faisant les fonctions curiales. Le parrain a été PIERRE-NICOLE LAVRILLIÈRE, aïeul paternel, & la marraine MARGUERITE DENISE, épouse du parrain, &c. »



*J. H. Schmitt
F. 1844*

PAULINE

1789 + 1844



aimait bien & l'accablaient de bonbons qu'elle aimait mieux encore ?

C'était la petite Lavrillière, connue sous le nom de *Pauline*, qu'elle a conservé pendant toute sa carrière théâtrale. Elle était fille d'un père & d'une mère, l'un & l'autre, d'une beauté remarquable, & qui, bien que légitimement unis, vivaient depuis longtemps séparés. Le mari, qui avait d'abord été cuisinier à Versailles, obtint plus tard un emploi dans la maison de la reine Hortense, où il fut nommé officier de bouche.

Pauline, héritière des avantages physiques de ses parents, possédant une jolie voix & de l'intelligence, entra aux Variétés, lors de la suppression des *Jeunes Elèves*. L'expression charmante de sa physionomie, son air modeste & la grâce répandue sur toute sa personne, prévinrent tout d'abord le public en sa faveur ; son chant agréable, qui faisait espérer qu'elle remplacerait sans désavantage l'actrice regrettée (1) qu'on venait de perdre & à laquelle elle succédait, achevèrent la conquête des spectateurs.

Son début avait eu lieu, le 1^{er} septembre 1807, par le rôle de Germaine, de *Robert-le-Bossu*, vaudeville de M^{me} de Montanclos.

Peu de jours après, elle joua dans le *Tocfin* (2) le rôle de Clairette.

Pauline ne tarda pas à devenir l'enfant gâté du

(1) Caroline Rey, morte le 11 juin 1807. Merfan & Rougemont, représenté le 8 septembre 1807.

(2) Vaudeville en un acte, de Du

public ; au reste, elle justifia cette préférence par le charme & la décence de son jeu, qu'il serait difficile de peindre. On l'avait surnommée la *petite Mars* : c'est son plus bel éloge. « Toujours mise avec goût, bien « corsée, bien épinglée, a dit Brazier (3), personne « n'a porté la cornette avec plus de mignardise &, à l'oc- « casion, la toilette de grande dame. » Elle le fit bien voir, quand après avoir joué longtemps les *ingénues*, elle prit, en 1830, les rôles de *coquettes*. Celui de la comtesse dans *Kean*, d'Alexandre Dumas, fut rempli par elle avec une grande distinction de manières, & dans un rôle de genre bien opposé, celui de la pauvre femme dans le *Vagabond*, par Maillan & Achille Dartois (1^{er} janvier 1836), elle prouva que la sensibilité ne lui faisait pas plus défaut que les autres qualités dont nous avons parlé.

Cette aimable actrice, qu'appréciait & que goûtait à un haut degré le public, régna pendant près de trente ans sur la scène des Variétés, & de par le droit du talent, & de par la grâce du vieux Brunet qui ne fut pas le moins fervent de ses admirateurs. Pendant cette longue période, Pauline créa bon nombre de rôles, du groupe desquels se détachent particulièrement ceux du *Petit Chaperon rouge*, de la fée Minette dans la *Chatte merveilleuse*, & d'Angéline dans la *Champenoise*.

Depuis quelques années, sa santé avait éprouvé des atteintes fâcheuses, qui lui imposèrent l'obligation

(3) *Chronique des Petits Théâtres.*

d'une vie sédentaire. Elle parut donc pour la dernière fois sur la scène des Variétés, le 11 mai 1837, dans une représentation donnée à son bénéfice & où elle fit ses adieux au public. Elle se retira aux Ternes, où elle mourut des suites d'un squirre, le 20 novembre 1844.





EMMANUEL-AUGUSTIN

LE PEINTRE jeune

1790 — 1847

QUI aurait pu supposer à la vue de ce gros bonhomme, plus semblable dans les vingt dernières années de sa vie à un muids qu'à une créature humaine, *rudis indigestaque moles*, que jamais il eût représenté des bergers fluets, enrubannés de rose ; voire même les *amours* dans les féeries ? Rien n'est plus exact pourtant &, durant de longues années passées au théâtre de Versailles, avant de venir à celui du Vaudeville, le jeune & bel Emmanuel, blondin à la

Extrait des registres de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois : « Le vingt-deux septembre mil sept cent quatre-vingt-dix, est né & a été baptisé EMMANUEL-AUGUSTIN, fils de CHARLES LE PEINTRE, peintre en bâtiments, & de JEANNE-CHARLOTTE-ANTOINETTE HOOGHSTOEL, son épouse, demeurant rue Montmartre. Le parrain, CHARLES-EMMANUEL LE PEINTRE la marraine, FÉLICITÉ DANIEL, mineure. »



F. H. Schwanke del.
1847

LE PEINTRE jeune

1790 + 1847



chevelure luxuriante, avait été la coqueluche des *petites dames* de l'ex-cité royale. Il n'était pas majeur, lorsqu'il se maria, le 27 février 1811, avec la fille d'un fort boucher de cette ville, qui avait déclaré à l'auteur de ses jours qu'elle *se périrait*, si elle ne devenait la femme du *jeune premier* Versaillais : il lui fallait Emmanuel ou la mort ! Le père, bon prince, consentit au mariage que certains petits antécédents semblaient au reste conseiller.

Quand, après quelques années de ménage, Le Peintre jeune abandonna la scène où il avait passé les plus belles années de sa jeunesse, il n'offrait plus précisément l'aspect d'un Adonis : &, lorsqu'il vint à la rue de Chartres pour y remplacer Chapelle, sans avoir pris encore l'immense développement que nous lui avons tous connu plus tard, rien ne rappelait en Le Peintre jeune les charmes d'un adolescent, ni les proportions d'un Antinoüs.

Entraîné par l'exemple de son frère aîné, il avait commencé comme lui sa carrière au théâtre des *Jeunes artistes*. A la suppression, il fut engagé à Versailles, qu'il ne quitta, ainsi que nous venons de le dire, que pour entrer au Vaudeville. Il y débuta, le 17 mai 1824, dans *Monsieur Antoine ou le n° 2782*, pièce composée à son intention & dans laquelle il valut mieux que son rôle. Trois ans se passèrent avant qu'il n'eût trouvé sa voie, & ce n'est qu'à dater de l'arrivée d'Arnal à ce même théâtre, en 1827, que Le Peintre jeune commença réellement à être remarqué & prit place

parmi les meilleurs acteurs. Les auteurs écrivirent à l'envi pour lui une foule de rôles qui ressemblaient fort, il est vrai, à des *compères*; mais où il se montra plein de bonhomie & de finesse, de naturel & de *vis-comica*, & qui devinrent pour Le Peintre jeune une mine féconde de succès.

Après vingt-deux années passées au Vaudeville, les vicissitudes qui furent la triste conséquence du sinistre de 1838 obligèrent cet amusant bonhomme, qui tenait par nature de la race des *Ragotins*, à se séparer de ses compagnons d'infortune, afin de s'assurer une position moins précaire que celle dont le menaçait l'avenir de ce malheureux théâtre. Il s'engagea donc aux Variétés, où le public, qui appréciait & aimait son talent, d'ailleurs parfaitement à sa place sur cette scène joyeuse, l'accueillit chaleureusement.

A l'inverse de son frère aîné, dont le talent était de composition, le jeu de ce gros acteur était l'expression même de la nature, & pour citer les rôles où il a excellé, il faudrait les nommer presque tous. Il était doué d'un esprit très-vif, de beaucoup de gaîté, & tournait très-facilement le couplet. Était-ce dans la *dive* bouteille qu'il puisait ses inspirations? On serait tenté de le croire; car, s'il a beaucoup chanté, il faut lui rendre cette justice, qu'il a beaucoup bu.

Indépendamment d'une multitude de chansons dont il fit retentir les échos de mainte société chantante, dont il était membre fondateur ou simple visiteur, il a composé pour les petits théâtres un assez grand nombre de pièces.

Le Peintre jeune, que son obésité rendait peu ingambe, fit, dans les derniers mois de 1846, une chute grave, dans laquelle il se cassa la jambe. Le tétanos s'étant déclaré, il succomba, le 24 février 1847, n'ayant pas encore accompli sa cinquante-sixième année.





JEAN-ANTOINE-ANNE MANDELART

dit BOBÈCHE

1791 — 1841 ?

IL est de ces célébrités qui, bien que placées au dernier rayon de l'échelle, n'en offrent pas moins une importance relative. Bobèche, qui, pendant quinze ans, tint au boulevard du Temple le sceptre de la parade, est une de ces illustrations de bas étage.

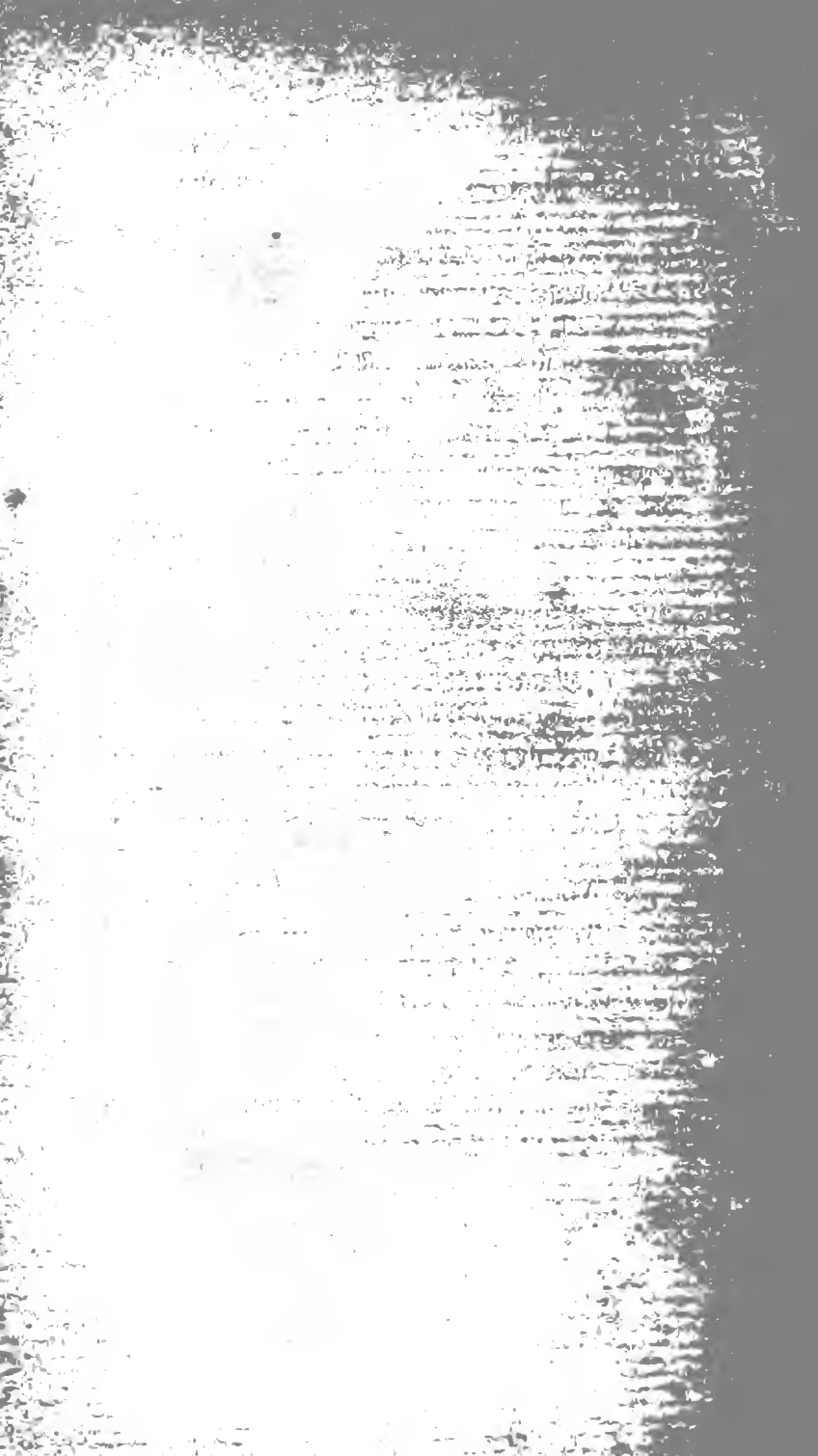
C'est au faubourg Saint-Antoine que vint au monde, dans l'arrière-boutique d'un mince tapissier, cet enfant qui devait plus tard, sous un nom d'emprunt, faire les beaux jours des flâneurs & des oisifs du boulevard, des

Extrait des registres de la paroisse Sainte-Marguerite : « Le douze mars mil sept cent quatre-vingt-onze a été baptisé JEAN-ANTOINE-ANNE, né le vingt-cinq février, fils de JEAN-BAPTISTE MANDELART, tapissier, & de MAGDELEINE DUBÉ, sa femme, grande rue. Le parrain, ANTOINE NOYET, prêtre & ancien aumônier de M. d'Argoult, exempt général des gardes-du-corps. »



BOVÊCHE

1791 + 1841



braves rentiers du Marais & de messieurs les militaires, accompagnés de leurs bonnes... d'enfants. Le père de Jean Mandelart n'existait plus depuis quelques années ; & le petit bonhomme, abandonné à lui-même, aimait bien mieux battre le pavé, à l'exemple de la corporation des gamins de son quartier, que d'aider sa mère à carder des matelas. Il avait établi son camp d'observation sur ce boulevard du Temple, si bien mort aujourd'hui, que rien n'y rappelle plus son ancienne physiologie, mais qui, au commencement du siècle, était le rendez-vous de tout un monde de bateleurs, de fauteurs, de jongleurs, de danseurs de corde, de grimaciers & de paradisistes. Ces derniers, principalement, avaient la bonne fortune d'égayer cet enfant de douze ans qui devait un jour se montrer leur maître à tous.

Le petit Mandelart employait donc la majeure partie de son temps à s'extasier devant les parades du fameux père Rousseau ; & combien de fois ne se surprit-il pas à envier le rôle qu'il remplissait sur les tréteaux dressés devant la loge de la Malaga ! Mais le temps avait marché, & le petit bonhomme était devenu un beau garçon de seize à dix-sept ans, à la figure douce, agréable, quoiqu'elle fût un peu déparée par des lèvres trop épaisses qui déformaient sa bouche.

Dans ses flâneries quotidiennes, il avait rencontré fréquemment, attiré sur le même point, un gros garçon qui, ainsi que lui, avait les meilleures dispositions à ne rien faire. C'était le *Pylade* de cet autre *Oreste*, en attendant qu'il devînt dans la suite le *Galimafré* de

Bobèche. Tous les deux se comprirent de prime-abord; la sympathie, la communauté de goûts les rapprochait & l'amitié les unit bientôt.

Les choses en étaient là, quand un jour, ô terreur ! ô désolation ! un bruit se répand, sourd d'abord, mais qui tel que les flots de la mer, gronde en montant, que la police interdit désormais les parades extérieures. Cet ordre ne tarda pas, en effet, à être officiellement communiqué aux parties intéressées, avec injonction formelle de mettre à bas toute espèce d'estrades, de tréteaux élevés au-devant des loges de saltimbanques, dont fourmillait à cette époque cet emplacement privilégié. Un sursis de vingt-quatre heures était seulement accordé, pour tout délai, avant que l'on procédât à un acte aussi attentatoire aux plaisirs populaires.

Mais le propriétaire du local où trônait la belle Malaga au milieu des fauteurs, ses acolytes, avait à ce qu'il paraît la main longue (1); car, sans perdre le temps en discours frivoles, il adressa une requête au ministre Fourcroy, qui, tout grave savant qu'il fût, n'était pas l'ennemi des distractions du peuple. Après l'avoir apostillée de sa main, il l'envoya au préfet de police. Ce fonctionnaire,

En ce temps-là,
C'était déjà comme ça...

s'empressa de déférer à l'expression d'un désir qu'il re-

(1) *Jal. Dictionnaire critique* tes recherches, & auquel nous
d'histoire & de biographie. Travail avons emprunté quelques détails.
curieux, qui est le fruit de patien-

gardait comme un ordre, & les amateurs de parades purent encore compter de beaux jours.

Cet incident fut le point de départ de Jean Mandelart. Le père Rouffeau, à l'aspect de ses tréteaux renversés, était allé cacher sa défaite au fond d'une retraite ignorée ; on devait songer à le remplacer... Et pourtant, il fallait être bien osé, bien téméraire pour convoiter son poste ; c'est ce que fit cependant notre futur banquier. Il alla bonnement se proposer. On lui rit d'abord au nez. Il était si jeune ! Mais il insista, & comme il paraissait dévoré de l'amour de l'art, on consentit à l'entendre ; on lui fit subir un examen. Il soutint avec aplomb un interrogatoire en forme sur sa vocation & ses dispositions. Ses réponses satisfirent probablement, puisqu'il fut résolu que le lendemain même serait le grand jour où les deux amis, car leur cause était commune, seraient appelés à désopiler la rate des badauds rassemblés pour les entendre. Dire que Jean Mandelart en passa une nuit blanche, cela se conçoit ! Levé dès l'aurore, qu'il lui parut long le temps qui s'écoula depuis ce moment jusqu'à celui où il allait faire son premier pas dans le domaine de la farce !

Enfin l'heure a sonné : le compère a paru sur l'estrade, & après un salut solennel, il a annoncé que deux nouveaux paradistes, *Bobèche* & *Galimafré*, vont se produire en public & faire tous leurs efforts pour mériter les suffrages de leurs auditeurs. Il dit, salue de rechef & se retire. Peu d'instants après, il reparait & , cette fois, escorté de *Bobèche*, nom de guerre de notre héros ;

car nous avions oublié de dire qu'une grande question avait été agitée la veille. Jean Mandelart avait déclaré ne pas vouloir commettre sur les planches le nom de *ses ancêtres*; son ami fit la même protestation, & à la suite d'une ample délibération, pendant laquelle divers noms furent proposés & rejetés tour-à-tour, on avait adopté en dernier ressort ceux que la voix enrouée du régisseur de la Malaga était venu jeter à la foule anxieuse.

Le 1^{er} prairial an XIII (21 mai 1804), premier jour du printemps de 1805, Mandelart, nous voulons dire *Bobèche*, revêtu d'une veste jaune, d'une culotte rouge, chaussé de bas bleus, coiffé d'une perruque rousse à queue rouge enrubannée, surmontée d'un chapeau lampion, fit sa première apparition sur les tréteaux, en même temps que son camarade, habillé comme un paysan normand. Croire qu'il n'y eut pas un peu d'émotion de part & d'autre, ce serait trop présumer du stoïcisme des débutants; mais le pas une fois franchi, quand ils eurent affronté le premier feu des mille regards tournés vers eux, ils se sentirent plus aguerris, & alors, les bons mots, les quolibets, les plaisanteries au gros sel s'entre-croisèrent à qui mieux-mieux. A peine le compère étourdi avait-il le temps de riposter. Les deux jeunes gens, en verve de bonne humeur, s'animaient, se grisaient au feu de leurs lazzi : leur succès fut étourdissant & rien ne manqua à l'ovation qui leur fut bruyamment décernée.

Leur renommée ne fit que s'accroître désormais, &

bientôt dans tout Paris, ce devint du bon genre d'aller au boulevard du Temple faire une heure de *Bobèche* ; car, il faut bien constater un fait : *Bobèche* avait absorbé *Galimafré*, qui se trouvait relégué au second plan.

A sa bêtise apparente, notre paradiste ne laissait pas d'unir une bonne dose de malice & de causticité. —
 « On prétend (disait-il un jour, vers la fin du premier Empire) que le commerce ne va pas ; je prétends le contraire : j'avais trois chemises & j'en ai déjà vendu deux ! »

Bobèche régna en maître sur le boulevard pendant une douzaine d'années.

Sous la Restauration, il s'affubla du titre de « Bouffon des fêtes du gouvernement. »

Mais déjà, à cette époque, l'astre de la parade commençait à pâlir. Il faut reconnaître aussi que sa naïveté primordiale tendait à s'effacer de jour en jour, & que des équivoques grossières, pour ne pas dire plus, avaient remplacé les franches bêtises, les coqs-à-l'âne, & faisaient le fond du dialogue ; au point que, plus d'une fois, la police dut le ramener dans des limites plus décentes. Seraient-ce ses exigences, ou les restrictions qu'elle apporta aux abus & aux empiètements du théâtre de la Malaga, qui, sans souci de la hiérarchie théâtrale, se permettait d'emprunter plusieurs pièces du répertoire classique, que ses artistes jouaient, ou pour mieux dire, massacraient sur les planches roturières ; où serait-ce plutôt l'ambition qui perdit le grand *Bobèche* ? Elle en a perdu bien d'autres !

Ce qui est positif, c'est qu'il n'eut pas le bon sens, en descendant de ses tréteaux, de rentrer dans la vie privée, encore radieux de tout l'éclat de sa célébrité. Il partit pour Rouen où il tenta de donner quelques représentations : son échec y fut complet. Il se rendit de là à Bordeaux, où il espérait être plus heureux. Mais le genre auquel il était voué était passé de mode, & il ne fut pas mieux accueilli dans cette grande cité qu'il ne l'avait été à Rouen.

Comme l'économie n'était pas encore à cette époque la vertu pratique des artistes, & surtout des artistes en plein vent, *Bobèche*, redevenu comme devant Jean Mandelart, tomba dans la détresse; & on le vit (2), depuis lors, rapporte la chronique, errer dans les rues de Bordeaux, misérablement vêtu, maladif, usé avant l'âge, se traînant péniblement de café en café & tentant, à l'aide d'un mauvais violon dont il râclait pour accompagner quelques chansons où la gaieté grimait, de faire appel à la pitié des consommateurs. Ce triste état de choses dura quelque temps; puis, tout d'un coup, Mandelart disparut sans que l'on ait oncques entendu parler de lui. Qu'est-il devenu? Tout fait présumer qu'il sera mort dans quelque hôpital, s'il n'a succombé sur le bord d'un grand chemin (3). Dé-

(2) Jal, déjà cité.

(3) « Son ancien compagnon, celui qui partagea, quoique à un degré inférieur, sa gloire populaire, Auguste GUÉRIN, dit *Galimafré*, aujourd'hui retiré à Montmartre, où il habite place du Tertre, reporte

dans ses souvenirs, dont ses soixante-seize ans n'ont pas altéré la lucidité, la mort de Bobèche aux années 1840 ou 1841, époque à laquelle il cessa d'entendre parler de celui-ci. » (Jal, ouvr. déjà cité.)

plorable fin d'une existence bien nulle assurément, si on la considère au point de vue de la morale & de la dignité humaine; mais qui, envisagée sous un aspect moins sévère, eut aussi son jour d'éclat & de popularité.

On attribue à *Bobèche* deux productions, très-répan-
dus à l'époque de sa vogue & dont on peut, sans diffi-
culté, le tenir pour auteur : l'une, intitulée les *Aventures*
de Bobèche & de la mère Radis ; l'autre , les *Amours de*
la belle Bourbonnaise.

Il a également composé plusieurs chansons & poé-
sies, empreintes d'un lyrisme royaliste, en l'honneur
de Louis XVIII; car *Bobèche* tenait pour les Bourbons.





ADRIEN

PERLET

1795 — 1850

ADRIEN PERLET, fils de Perlet, correspondant des théâtres, né à Marseille, le 27 janvier 1795, a été, sans contredit, une des célébrités théâtrales les plus remarquables de notre siècle. Il fut, dès son enfance, destiné au théâtre. Après trois années d'études au Conservatoire, il débuta, le 4 octobre 1815, à la Comédie-Française dans l'emploi des

Extrait des registres des actes de l'Etat civil de la mairie de Marseille (Bouches-du-Rhône) : L'an troisième de la République, le huit pluviôse (27 janvier 1795), à quatre heures six décimes, par devant nous, officier public de Marseille, est comparu le citoyen PIERRE-ETIENNE PERLET, artiste, lequel nous a présenté un garçon né hier, à une heure deux décimes, dans sa maison d'habitation, de la citoyenne ANNE-MARIE BERTRAND, son épouse, auquel il a donné le nom d'ADRIEN. Nous avons dressé le présent certificat, &c. »



*Fried. Hillebrandt
1895*

PERLET

1795 + 1850



premiers comiques. Son succès fut très-grand ; il fit sensation & même recette. Cependant, Perlet ne fut pas reçu. Mais l'opinion publique exerçant une pression sur le comité, celui-ci chargea son secrétaire d'écrire en son nom au débutant, « que bien que la Comédie n'eût pas
 « besoin de ses talents, désireuse, néanmoins, de lui
 « prouver son intérêt, elle lui faisait offrir, à titre d'en-
 « couragement, un engagement d'une année comme
 « pensionnaire, aux appointements de 1,800 francs ;
 « & que comme ses services n'étaient nullement néces-
 « saires en ce moment, l'emploi des *comiques* étant
 « tenu par MM. Thénard, Cartigny, & Monrose, qui
 « venait de débiter d'une manière éclatante, son enga-
 « gement ne commencerait qu'au 1^{er} avril suivant ;
 « ce qui lui laisserait plusieurs mois de liberté (1) »...

Telles sont pourtant les illusions de la jeunesse, que Perlet fut enchanté de cette lettre officielle !

Sur ces entrefaites, une actrice qui avait fait longtemps partie, en Russie, de la troupe d'acteurs français qui fut licenciée après l'incendie de Moscou, M^{me} Grévedon, épouse d'un peintre de talent, depuis établi à Londres, se trouvait naturellement en relations avec les femmes de la haute aristocratie qui se faisaient peindre par son mari. Il lui vint l'idée d'insinuer à quelques-unes des plus influentes d'entre elles, la pensée de rétablir à Londres le spectacle français qui, depuis soixante ans, à la suite de scènes terribles dans lesquelles il y avait

(1) Archives générales de l'Empire.

eu du sang verté, avait cessé d'exister. Mais il ne fallait pas prétendre rouvrir un théâtre public ; car c'eût été s'exposer à voir se reproduire les mêmes événements. Cependant, cette idée avait fructifié & les plus grandes dames du pays la prirent sous leur patronage ; elles organisèrent une souscription que la haute noblesse accueillit avec faveur & qu'elle couvrit en peu de temps.

Un vaste local, situé dans un des beaux quartiers de Londres, *Oxford street*, fut choisi & approprié à l'exécution de ce projet. On y établit des salons de danse, de concerts & de jeux de toute espèce, où l'or, la soie, le velours étincelaient ; & une charmante salle de spectacle, d'un aspect ravissant & splendide. Personne ne pouvait assister à ces réunions que nanti d'une invitation délivrée par les dames patronnesses, qui n'admettaient à ces soirées nul qui n'appartînt à la haute aristocratie. On cite un banquier de Londres qui offrit cent livres sterling (le prix de la souscription était de vingt-cinq liv. st.), pour pouvoir assister seulement à l'une des représentations théâtrales, & qui fut impitoyablement refusé (2).

Cependant, comme on n'était pas complètement rassuré au sujet d'un mouvement populaire, ou tout au

(2) La salle de spectacle pouvait contenir 5 à 600 spectateurs, ce qui, à 25 francs par tête, devait produire, par soirée, une somme approximative de 15,000 francs, mais qui devait être encore insuffisante pour couvrir les dépenses

énormes qu'avait entraînées cette installation. Car, les représentations n'avaient lieu qu'une fois par semaine, & la saison se composait de cinq mois environ, ce qui donnait de vingt-quatre à vingt-cinq soirées, tout au plus.

moins, d'une démonstration hostile, quelque caractère privé qu'eût cette réunion, on ne voulut faire d'avance aucun engagement d'acteurs avant de savoir comment les choses tourneraient. On se borna donc à demander à M^{me} Grévedon de faire en sorte de s'adjoindre, si cela était possible, quelques-uns des artistes revenus avec elle de Saint-Pétersbourg, en les prévenant toutefois qu'il s'agissait d'une première épreuve à tenter & que dans le cas où il ne pourrait être donné suite au projet, ils seraient indemnisés de leurs dépenses. Il se trouvait encore à Londres trois ou quatre personnes attachées au théâtre, qui y étaient venues tenter, fort inutilement jusqu'alors, la fortune, & qui attendaient avec une impatience bien concevable le résultat de cette grande affaire. M^{me} Grévedon s'assura d'abord leur concours; puis elle écrivit à Paris pour recruter des sujets, & principalement un jeune *premier comique*.

Ceci se passait précisément à l'époque où Perlet venait de terminer ses débuts à la Comédie-Française. L'intermédiaire (3) à qui cette demande avait été adressée de Londres, était lié avec ce jeune homme, si alerte, si gai, si vif, dont il avait suivi les débuts avec la plus grande assiduité & pour lequel il avait conçu autant d'intérêt que d'affection. Sachant les conditions qui lui étaient faites par la Comédie-Française, il lui proposa cet emploi fructueux des quelques mois de liberté qui lui étaient laissés. On juge avec quel enthousiasme Perlet

(3) M. Vedel, depuis administrateur de la Comédie-Française.

accueillit cette proposition. Il partit donc pour l'Angleterre, en compagnie de son Mécène, & après une traversée qui ne fut pas sans danger (on ne connaissait pas alors les bateaux à vapeur), ils arrivèrent à Londres.

Cependant, l'époque fixée pour l'inauguration de ces fêtes n'était point encore arrivée; on sait que les Anglais, qui ne font rien comme les autres peuples, passent l'hiver dans leurs terres & que ce n'est qu'à l'époque où il est d'usage chez les autres nations d'aller chercher les charmes & la fraîcheur de la villégiature, qu'ils reviennent dans les villes se livrer par des chaleurs de 25 ou 30 degrés aux plaisirs du bal & du spectacle. Il ne fallait donc pas compter sur l'ouverture avant le mois de mars. Perlet qui, tout heureux qu'il fût de cette occasion favorable & lucrative, tenait à se ménager une position à la Comédie-Française, écrivit aux hauts & puissants seigneurs, membres du comité d'administration, une lettre dans laquelle il exposait : « Que lui, jeune homme, il avait contracté
 « quelques dettes que par une chance imprévue il se
 « trouvait en mesure d'acquitter, si la Comédie voulait
 « bien consentir à ce que son entrée fût reportée du
 « mois d'avril au mois de septembre suivant. »

La Comédie qui, ainsi que nous l'avons déjà dit, avait eu la main forcée, lors de l'engagement dérisoire qu'elle n'avait pas eu honte d'offrir à ce jeune débutant, si plein d'avenir, saisit la balle au bond & répondit à sa demande par un refus formel, ajoutant qu'il pouvait se considérer, dès ce moment, comme dégagé. Heureux

refus pour Perlet, & qui devint l'origine de sa fortune !

La première soirée du petit Théâtre-Français eut enfin lieu, le premier jeudi du mois de mai 1816. La réunion fut des plus brillantes. La police, avertie, se trouvait sur ses gardes ; mais, fort heureusement , son concours fut inutile : aucun symptôme d'hostilité ne se manifesta ; les abords de l'édifice furent seulement encombrés d'une masse de curieux, venus pour admirer les splendides toilettes des ladies.

A partir de ce jour, le Théâtre-Français, bien qu'il ne fût pas public, était de fait rétabli à Londres, & M^{me} Grévedon pouvait, à juste titre, s'en attribuer le mérite, puisque c'était elle, instigatrice, qui avait préparé une voie devenue plus tard, pour les artistes français, une source de fortune.

Le spectacle d'ouverture se composait de trois petites pièces : les *Ricochets*, l'*Epreuve nouvelle* & les *Projets de mariage*. L'exécution fut des plus satisfaisantes & les spectateurs, quoiqu'ils parlaissent peu ou assez péniblement la langue française &, par conséquent, ne pussent que difficilement saisir l'esprit, la finesse du dialogue & mille détails qui devaient naturellement leur échapper, semblèrent néanmoins y prendre un vif plaisir. La partie comique surtout, jouée comme elle l'était par Perlet, avec esprit, entrain & toujours avec bon goût, fut pour l'assistance le principal attrait de cette soirée, & lorsque la semaine suivante, il eut joué le *Sourd*, le *Jeu de l'amour & du hasard*, & *Monsieur Beauvais*, qui faisait alors fureur, il devint le favori, l'idole de ce noble public.

A l'issue de la première représentation, on s'occupa d'organiser ce spectacle d'une manière plus complète & de régulariser la position de chacun; Perlet obtint vingt livres sterling (500 francs) par soirée, ce qui, à raison de quatre par mois, lui faisait un traitement mensuel de 2,000 francs. Pour lui c'était un rêve, lui à qui la Comédie-Française avait offert 1,800 francs par an! C'était à n'y pas croire.

Ayant l'entière disposition de son temps, il resta donc à Londres, où par la suite il revenait chaque année, à l'époque à laquelle les représentations françaises reprenaient leur cours. Lorsque, plus tard, il fut engagé au Gymnase, il se réserva un congé pour la saison de Londres; de telle sorte que Perlet gagnait de 50 à 60,000 francs par an, & comme il était fort économe, fort rangé, il ne semble pas qu'il y ait exagération dans le chiffre de 400,000 francs auquel on évalue la fortune qu'il laissa à sa mort.

Il ne renonça à ces excursions que dans les trois dernières années de son existence, où la maladie le tourmentait cruellement. Les Anglais avaient conservé un tel désir de le revoir, qu'on lui fit offrir 20,000 francs pour venir passer un mois à Londres; il accepta, mais il ne produisit plus le même effet; la douleur avait vaincu la gaieté, & peu de temps après son retour en France, il succomba le 20 décembre 1850, n'ayant pas encore cinquante-cinq ans.

Nous avons dit que Perlet avait été engagé au Gymnase, lors de la formation de ce théâtre. Les débuts

qu'il y fit furent fort brillants, & il y établit de la manière la plus originale, plusieurs rôles, parmi lesquels nous citerons ceux du *Gastronome sans argent* & du *Par-rain*. Nous devons ajouter que son séjour sur cette scène ne fut pas de longue durée. Un incident des plus pénibles provoqua la rupture de son engagement. Le 23 juin 1821, on donnait à ce théâtre la première représentation du *Comédien d'Etampes*, pièce dans laquelle il voulut, & il était dans son droit, supprimer un chant irlandais, rapporté par lui d'Angleterre, & qu'il avait eu d'abord l'intention d'intercaler dans son rôle, avec l'autorisation des auteurs de ce vaudeville : qu'il avait même plusieurs fois dit aux répétitions. Toutefois, au dernier moment, soit par caprice, mauvaise humeur, soit que l'introduction de cet air dans l'ouvrage ne lui semblât plus d'un effet aussi certain, il voulut le supprimer à la répétition générale. Mais Moreau, l'un des auteurs, & Delestre-Poirson, le directeur, enjoignirent formellement au chef d'orchestre de donner la ritournelle quand viendrait le moment de le chanter, & ce, malgré les observations fondées de Perlet. C'est ce qui eut lieu le soir. L'acteur se leva & rentra dans la coulisse ; rappelé à grand cris, il revint après un assez long intervalle, & à peine en scène, la maudite ritournelle recommença ; Perlet quitta de nouveau la scène au milieu des vociférations, du tumulte le plus épouvantable.

Il était parvenu à s'esquiver, mais le lendemain il fut arrêté ; car, en ce temps-là, on voulait faire revivre la tradition du *For-l'Evêque*. Le 4 juillet suivant, d'ac-

cord avec tout le monde, il reparut dans le *Parrain*. A son entrée en scène, il fut accueilli par les sifflets, les huées; l'orage fut porté au comble. Cette scène triste, & plus honteuse pour le public que pour l'acteur, dura plus d'une heure & la lassitude seule y mit fin. Perlet, déchirant son habit, déclara qu'à partir de ce jour, il cessait d'appartenir au Gymnase. Dès-lors, il se partagea entre Londres, où il était largement traité, & nos grandes villes de province, qui n'épargnaient rien pour le retenir.

Le temps & l'argent effacent bien des rancunes. Celle de Perlet contre le Gymnase ne fut pas éternelle, puisque, le 1^{er} juillet 1826, il y faisait sa rentrée par *Crescendo de la Visite à Bedlam* & par ce même *Comédien d'Etampes*; & il ne cessa d'y attirer la foule. Son engagement était de quatre mois par année, pour lesquels il recevait 60,000 francs.

Nous avons dit précédemment que Perlet était gendre de Tiercelin. Sa femme était morte à Enghien-les-Bains, le 6 septembre 1850, à l'âge de 53 ans. Il l'aimait éperduement & ne put supporter sa perte. Le 20 décembre de la même année, il la suivit au tombeau (4). Son ancien camarade Samson prononça à ses obsèques un discours que ses larmes interrompirent plus d'une fois.

Perlet est auteur d'une dissertation assez étendue & qui ne manque pas d'aperçus ingénieux sur la comédie du *Tartuffe*.

(4) Tiercelin, sa fille & son gendre, reposent dans la même tombe, au cimetière du Nord.

406



JEAN-GASPARD

DEBURA U

1796 — 1846

APRÈS avoir compris, dans cette galerie, les figures principales des acteurs & des actrices qui, durant la seconde partie du siècle dernier & dans les trente premières années de celui-ci, se sont fait une réputation sur nos scènes secondaires dans le drame, le mélodrame, le vaudeville & la comédie, nous ne saurions omettre le nom de ce mime célèbre.

Extrait des actes de l'église paroissiale de Neukolin, en Bohême : « Je, soussigné, certifie qu'en l'an mil sept cent quatre-vingt-seize, le trente & un juillet, a été baptisé dans l'église paroissiale de Neukolin, ville royale de Bohême, JEAN-GASPARD, fils de PHILIPPE DEBRO (sic), soldat, & de CATHERINE GRAFF. Le parrain & la marraine ont été STEINER, boulanger, & BARBE, son épouse. En foi de quoi j'ai signé le présent certificat & l'ai muni du sceau ordinaire, au quartier de Neukolin, le 13 octobre 1802.

Signé : Fr. GRZANOWSKY, aumônier du régiment.

Bien que le théâtre auquel il fut attaché ait été un des derniers dans la hiérarchie dramatique, il a suffi du talent de Deburau pour lui donner une notoriété & un relief qui ne sont pas oubliés.

Jean-Gaspard Deburau appartenait à cette classe d'artistes dont la fortune & la renommée ne sont guères connues & appréciées d'ordinaire que par une classe de spectateurs faciles à laisser surprendre leurs impressions naïves & qui ne raffinent pas leurs plaisirs.

Il arriva à la célébrité presque sans s'en douter, & le jour où, grâce à la curiosité étonnée de quelques artistes & hommes de lettres, qui crurent l'avoir découvert, il attira dans l'humble salle des *Funambules* l'élite de la société parisienne, peut-être ne fut-il pas le moins surpris de cette célébrité improvisée.

Il jouait déjà depuis près de quinze ans à ce théâtre, où il remplissait avec un zèle soutenu les rôles de Pierrot dans les pantomimes, & nous pouvons ajouter avec un talent qui ne le cédait pas à celui que le caprice de la mode voulut bien lui reconnaître plus tard.

Deburau, né à Neukolin, en Bohême, le 31 juillet 1796, était le sixième enfant de pauvres gens qui prenaient la qualification d'artistes d'agilité. Son père, après avoir été soldat, s'était fait le chef d'une troupe de saltimbanques, composée en grande partie de sa nombreuse famille. Le petit Gaspard, âgé de sept ans, au moment où cette bande de bohémiens vint en France, avait été investi des fonctions de Paillasse, &

c'était lui qui était chargé d'amuser, par ses lazzi, les spectateurs impressionnés par les tours de force & d'agilité de ses frères & sœurs sur la corde roide & sur la corde lâche.

Cette troupe, venue de bourgade en bourgade, de ville en ville, arriva un jour à Paris, &, en 1811, elle s'était installée au fond d'une cour de la rue Saint-Maur, où elle donnait des représentations qui eurent assez de succès pour valoir au père Deburau l'entreprise des spectacles en plein-vent, dans les fêtes officielles du gouvernement.

Plus tard, nous retrouvons Gaspard aux Funambules (1), où il jouait les rôles de Pierrot dans les pantomimes & les arlequinades, qui composaient le répertoire de ce spectacle de bas étage.

C'est là que la renommée vint le chercher, renommée bien justifiée d'ailleurs par l'originalité de son jeu & la transformation complète qu'il fit subir au personnage de convention qu'il représentait exclusivement.

On fait ce qu'était le Pierrot traditionnel de l'ancienne Comédie italienne & des Foires : une sorte de niais, balourd, poltron & gourmand; le souffre-douleur d'Arlequin & de Cassandre, & ne se vengeant que timidement & fournoisement des mauvais tours & des coups de pied auxquels il était en butte pendant

(1) Spectacle établi par tolérance, en 1816, & dont l'existence, grâce au talent de Deburau, ne fut qu'une ère de prospérité.

tout le cours de la pièce. Deburau vint, &, comme le médecin de Molière, changea tout cela. Pierrot, sans rien perdre des défauts qui faisaient son plus bel apavage, fut, interprété par lui, revêtir une forme plus piquante. Au lieu de ces charges grossières, qui, de temps immémorial, avaient le privilège d'exciter le gros rire, il montra des intentions fines, souvent spirituelles, qu'il traduisait par un geste sobre, un sourire, un simple clignement d'yeux & une indéfinissable expression, qui glissait comme un éclair sur cette face enfarinée; mais qui, toujours d'accord avec la situation, était saisie & comprise par tous.

Jusqu'alors, Pierrot avait toujours fait rire à ses dépens; avec Deburau, il prit sa revanche, & ce fut lui qui, à son tour, amusa le public des malins tours qu'il jouait, non-seulement à son maître Cassandre, mais encore au beau Léandre, à la folâtre Isabelle & même au galant Arlequin. Sans doute, il recevait aussi parfois le juste salaire de ses méfaits, qui lui était soldé comptant en bastonnade, en coups de pied & en soufflets; mais il avait pris soin de compenser d'avance, & il n'était que rarement le débiteur de ces créanciers de nouvelle espèce.

Ainsi, battant & battu, il traversait l'intrigue uniforme de tous ces canevas renouvelés de la farce italienne, en y laissant une trace indélébile de comique.

Deburau-Pierrot avait une façon toute particulière de donner & de recevoir cette menue monnaie de soufflets & de coups de pied; sa figure immobile ne tra-

hissait en rien les émotions de son âme, & plus d'un diplomate aurait pu envier ce masque impassible qui avait l'air d'ignorer ce qui se passait derrière lui.

Citerons-nous les pièces qui, grâce à lui, obtinrent une popularité qui a permis d'en conserver encore aujourd'hui le souvenir? Le *Billet de mille francs*. — *Arlequin & l'œuf d'or*. — La *Mère l'Oie* & le *Bœuf enragé*. — N'omettons pas le *Diable à quatre*, arrangé en pantomime, & dans lequel, sous la souquenille de *Maître Jacques le savetier*, Deburau montra un naturel & une verve comique remarquables.

Une fantaisie de M. Jules Janin, publiée vers 1832, sous le titre de : *Deburau, histoire du théâtre à quatre sous*, mit le sceau à cette renommée populaire, improvisée, ainsi que nous l'avons dit plus haut, par le caprice de quelques artistes & écrivains; mais qui, plus durable que tant d'autres, n'abandonna plus notre Pierrot & le suivit jusqu'au terme de sa carrière théâtrale.

Deburau vit son portrait exposé au salon, & rien ne manqua à sa célébrité; rien! pas même le retentissement d'un drame de la vie réelle, dans lequel il joua le principal rôle, mais qui, hâtons-nous de le proclamer, ne porta nulle atteinte à sa réputation d'honnête homme.

Un jour qu'il se promenait avec sa famille, comme un simple bourgeois, il fut grossièrement insulté par des ouvriers du faubourg. Il s'éleva une querelle; des injures on passa aux voies de fait, & Deburau, placé dans le cas de légitime défense, eut le malheur de tuer

son adversaire d'un coup de canne. Il dut passer en justice; mais il fut, comme on dit, acquitté avec tous les honneurs de la guerre. On rendit hommage à la modération qu'il apportait habituellement dans la vie privée & à l'honorabilité du modeste artiste, que *sa gloire* n'empêchait pas d'être un bon père de famille (2) & un citoyen estimable.

En dehors de ses occupations du théâtre, Pierrot, qui avait des goûts très-simples, aimait, dit-on, à faire, de sa fenêtre, avec un tube de verre & de gros pois, la chasse aux moineaux & aux *pierrots* du boulevard. C'est un goût tout comme un autre; mais notre mime ne devait pas être membre, que nous sachions, de la *Société protectrice des animaux*.

Deburau est mort à Paris, le 18 juin 1846.

(2) Jean-Charles Deburau fils, fuivi, mais avec moins de succès, né à Paris, le 15 février 1829, a la même carrière que son père.



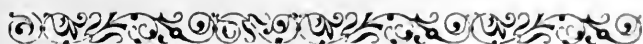


TABLE DES MATIÈRES

	Pages		Pages
AVANT-PROPOS	v	Mayeur-Saint-Paul	155
Nicolet	1	Bordier	160
Sauteurs & danseurs de corde		Corffe	167
de chez Nicolet	14	Villeneuve	174
Taconet	23	Raffle	183
M ^{lle} Montanfier	32	Vertpré	188
Audinot	42	Tiercelin	193
Dorvigny	50	Julie Diancour	201
Constantin	58	Duchaume	205
M ^{me} Nicolet	63	Léger	210
Séraphin	67	Foriofo & Ravel	218
Lazzari	77	Brunet	227
Beaulieu	84	Carpentier	236
Frogères	99	M ^{lles} Tabraize, sœurs	239
Parifau	107	Fichet	242
Prevost	113	Hippolyte	247
Chapelle	122	Tautin	250
Volange	127	Cammaille Saint-Aubin	255
M ^{me} Baroyer	137	Julien	264
Ribié	141	Henri	270

Potier	274	Gontier.	343
Laporte.	284	Bernard-Léon.	349
Franconi (famille).	288	Philippe	358
Bofquier-Gavaudan	296	M ^{me} Saqui	362
Joly	301	M ^{lle} Minette	371
M ^{me} Hervey.	307	Vernet	374
Marty	313	M ^{lle} Pauline.	382
Odry.	321	Le Peintre jeune	386
Frefnoy.	327	Bobèche	390
Le Peintre aîné.	332	Perlet.	398
Foignet.	337	Deburau	407

PORTRAITS

Répartis dans le Livre.

Nicolet, en regard de la page	1	L. Franconi, en regard de	
Audinot	42	la page.	288
M ^{me} Nicolet.	63	Joly	301
Séraphin	67	Marty.	313
Beaulieu	84	Odry.	321
Volange	127	Frefnoy.	327
M ^{me} Baroyer	137	Gontier.	343
Mayeur-Saint-Paul.	155	Philippe	358
Corffe	167	M ^{me} Saqui	362
Raffile	183	Vernet	374
Vertpré	188	M ^{lle} Pauline	382
Tiercelin	193	Le Peintre jeune	386
Brunet	227	Bobèche	390
Hippolyte	247	Perlet	398
Potier	274	Deburau	407









PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PN
2637
M23

Manne, Edmond Denis de
Galerie historique des
comédiens de la troupe de
Nicolet

